This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Don du J. M. Stern

SKIPWORTH
BEQUEST

Skipworth C. 40

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. HELVÉTIUS.

TOME QUATRIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE
L'HOMME,
DE
SES FACULTÉS
INTELLECTUELLES,
ET DE
SON ÉDUCATION.

Ouvrage posthume de M. HELVÉTIUS.

Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
VOLTAIRE, Disc. 6. de la nature de l'Homme.

TOME SECOND.

A LIEGE,
CHEZ BASSOMPIERRE, Pere & Fils.

M. DCC. LXXIV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1965
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES; ET DE SON ÉDUCATION.

SECTION V.

Des erreurs & contradictions de ceux dont les principes différents des miens, rapportent à l'inégale perfection des sens, l'inégale supériorité des esprits.

MR. Rousseau & moi sommes sur cette question d'une opinion contraire. Mon objet en ré-

Digitized by Google

futant quelques-unes de ſes idées, n'eſt point la critique de l'Emile. Cet ouvrage eſt à la fois digne de ſon auteur & de l'eſtime publique (*a*). Mais trop fidele imitateur de Platon, peut-être M. Rouſſeau a-t-il ſouvent ſacrifié l'exactitude à l'éloquence; eſt-il tombé dans des contradictions que ſans doute il eût évité, ſi plus ſévere obſervateur de ſes propres idées, il les eût plus attentivement comparées entr'elles.

Ce que je me propoſe dans l'examen des principales aſſertions de l'auteur, c'eſt de montrer que preſque toutes ſes erreurs ſont des conſéquences néceſſaires de ce principe trop légérement admis.

Savoir,

« Que l'inégalité des eſprits eſt l'effet de la » perfection plus ou moins grande des organes » des ſens; (*b*) & que nos vertus comme nos » talents ſont également dépendants de la diver- » ſité de nos tempéraments ».

(*a*) La fureur avec laquelle les moines & les prêtres ont perſécuté M. Rouſſeau, eſt un témoignage non ſuſpect de la bonté de ſon ouvrage. On ne pourſuit point les auteurs médiocres.

(*b*) Il ne s'agit dans cette queſtion que de cette petite différence d'organiſation, que la nature met entre ces hommes doués de tous leurs ſens.

Digitized by Google

CHAPITRE I.

Contradictions de l'auteur de l'Emile ſur les cauſes de l'inégalité des eſprits.

LE ſimple rapprochement des idées de M. Rouſſeau prouvera leur contradiction.

I. PROPOSITION.

Il dit lettre 3e. Page 116, tom. 5, de l'Héloïſe (*a*).

« Pour changer les caracteres il faudroit pouvoir changer les tempéraments; vouloir paſſ reillement changer les eſprits, & d'un ſot faire » un homme de talents, c'eſt d'un blond vouloir » faire un brun. Comment fondroit-on les cœurs » & les eſprits ſur un modele commun? nos talents, nos vices, nos vertus & par conſéquent » nos caracteres, ne dépendent-ils pas entiérement de notre organiſation ».

(*a*) Je tire la plupart de mes citations de la lettre 3e. T. 5. de l'Héloïſe. C'eſt un extrait de l'Emile fait par l'auteur lui-même. Dans cette lettre, il raſſemble preſque tous les principes de ſon grand ouvrage.

Digitized by Google

II. PROPOSITION.

Il dit page 164, 165 & 166, tome 5 de l'Héloïse.

» Lorſqu'on nourrit les enfants dans leur pre-
» miere ſimplicité, d'où leur viendroit des vices
» dont ils n'ont pas vu d'exemple, des paſſions
» qu'ils n'ont nulle occaſion de ſentir, des pré-
» jugés que rien ne leur inſpire. Les défauts
» dont nous accuſons la nature ne ſont pas ſon
» ouvrage, mais le nôtre. Un propos vicieux
» eſt dans la bouche d'un enfant, une herbe
» étrangere dont le vent apporte la graine ».

Dans la premiere de ces citations, M. Rouſſeau croit que c'eſt à l'organiſation que nous devons nos vices, nos paſſions & par conſéquent nos caracteres.

Dans la ſeconde au contraire, il croit, (& je le crois comme lui) qu'on naît ſans vices, parce qu'on naît ſans idées : mais par la même raiſon, on naît auſſi ſans vertu. Si le vice eſt étranger à la nature de l'homme, la vertu lui doit être pareillement étrangere. L'un & l'autre ne ſont & ne peuvent être que des acquiſitions. * 1. C'eſt pourquoi l'on eſt cenſé ne pouvoir pécher qu'à ſept ans, parce qu'avant cet âge, on n'a encore aucune idée préciſe du juſte & de l'injuſte, ni aucune connoiſſance de ſes devoirs envers les hommes.

Digitized by Google

III. PROPOSITION.

M. Rouſſeau dit page 63, tome 3 de l'Émile : « Que le ſentiment de la juſtice eſt inné dans le » cœur de l'homme » ; il répete page 107 du même vol : « qu'il eſt au fond des ames un » principe inné de vertu & de juſtice ».

IV. PROPOSITION.

Il dit page 11, tome 3, de l'Emile. » La voix » intérieure de la vertu ne ſe fait point entendre „ au pauvre * 2. qui ne ſonge qu'à ſe nourrir „. Il ajoute P. 161, T. 4, ibid. " Le peuple a peu „ d'idées de ce qui eſt beau & honnête „, & conclut P. 112, T. 3, ibid. " qu'avant l'âge de „ raiſon l'homme fait le bien & le mal ſans le „ connoître „.

On voit que ſi dans la troiſieme de ces propoſitions, M. Rouſſeau croit l'idée de la vertu innée, il la croit acquiſe dans la quatrieme, & il a raiſon. Ce n'eſt qu'une parfaite légiſlation qui donneroit à tous les hommes une idée parfaite de la vertu, & qui les néceſſiteroit à l'honnêteté.

Tous ſeroient juſtes, ſi le ciel eût dès le berceau gravé dans tous les cœurs les vrais principes de la légiſlation ; il ne l'a point fait.

Le ciel a donc voulu que les hommes duſſent à leur méditation l'excellence de leurs loix ; que

Digitized by Google

la connoiſſance de ces loix fût une acquiſition ; & le produit du génie perfectionné par le temps & l'expérience. En effet, dirois-je à M. Rouſſeau, s'il étoit un ſentiment inné de juſtice & de vertu, ce ſentiment comme celui de la douleur & du plaiſir phyſique, ſeroit commun à tous les hommes, au pauvre comme au riche, au peuple comme au grand ; & l'homme diſtingueroit à tout âge le bien du mal. * 3.

Mais M. Rouſſeau dit P. 109, T. 3. de l'Emile : " ſans un principe inné de vertu, verroit-on „ l'homme juſte & le citoyen honnête concou„ rir à ſon préjudice au bien public „ ? Perſonne, répondrai-je, n'a jamais concouru à ſon préjudice au bien public. Le héros citoyen qui riſque ſa vie pour ſe couronner de gloire, pour mériter l'eſtime publique & pour affranchir ſa patrie de la ſervitude, cede au ſentiment qui lui eſt le plus agréable. Pourquoi ne trouveroit-il pas ſon bonheur dans l'exercice de la vertu, dans l'acquiſition de l'eſtime publique & des plaiſirs attachés à cette eſtime ? Par quelle raiſon enfin n'expoſeroit-il pas ſa vie pour la patrie, lorſque le matelot & le ſoldat, l'un ſur mer & l'autre à la tranchée, l'expoſent tous les jours pour un écu ? L'homme honnête qui ſemble concourir à ſon préjudice au bien public, n'obéit donc qu'au ſentiment d'un intérêt noble. Pourquoi M. Rouſſeau

Digitized by Google

nieroit-il ici que l'intérêt eſt le moteur unique & univerſel des hommes ? il en convient en mille endroits de ſes ouvrages. Il dit page 73, T. 3, de l'Emile. " Un homme a beau faire ſem-„ blant de préférer mon intérêt au ſien propre, „ de quelque démonſtration qu'il colore ce men-„ ſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un „. P. 137, T. 1, ibid. „ Je veux quand mon éleve „ s'engage avec moi, qu'il ait toujours un inté-„ rêt préſent & ſenſible à remplir ſon engage-„ ment, & que ſi jamais il y manque, ce men-„ ſonge attire ſur lui des maux qu'il voie ſortir „ de l'ordre des choſes ".

Dans cette citation, ſi M. Rouſſeau ſe croit d'autant plus aſſuré de la promeſſe de ſon éleve, que cet éleve a plus d'intérêt à la garder, pourquoi dire T. 1, P. 130, de l'Emile ? « celui qui „ ne tient que par ſon profit & ſon intérêt à ſa „ parole, n'eſt guere plus lié que s'il n'avoit rien „ promis ». Cet homme ſans doute ne ſera pas lié par ſa parole, mais par ſon intérêt. Or ce lien en vaut bien un autre, & M. Rouſſeau n'en doute point, puiſqu'il veut que ce ſoit *l'intérêt qui lie le diſciple à ſa promeſſe*. L'on en eſt & l'on en ſera toujours d'autant plus exact & fidele obſervateur de ſa parole qu'on aura plus d'intérêt à la tenir. Quiconque alors y manque, eſt encore plus fou que mal-honnête.

Digitized by Google

J'avoue qu'il eſt rare de trouver des contradictions ſi palpables dans les principes du même ouvrage. La ſeule maniere d'expliquer ce phénomene moral, c'eſt de convenir que M. Rouſſeau s'eſt moins occupé dans ſon Emile de la vérité de ce qu'il dit, que de la maniere de l'exprimer. Le réſultat de ces contradictions c'eſt que les idées de la juſtice & de la vertu ſont réellement acquiſes.

CHAPITRE II.

De l'eſprit & du talent.

QU'eſt-ce dans l'homme que l'eſprit? L'aſſemblage de ſes idées. A quelle ſorte d'eſprit donne-t-on le nom de talent? A l'eſprit concentré dans un ſeul genre, c'eſt-à-dire, à un grand aſſemblage d'idées de la même eſpece.

Or s'il n'eſt point d'idées innées, (& M. Rouſſeau en convient dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages) l'eſprit & le talent ſont donc en nous des acquiſitions, & l'un & l'autre, comme je l'ai déja dit, ont donc pour principes générateurs :

1°. La ſenſibilité phyſique. Sans elle nous ne recevrions point de ſenſations :

Digitized by Google

2°. La mémoire, c'eſt-à-dire, la faculté de ſe rappeller les ſenſations reçues :

3°. L'intérêt que nous avons de comparer nos ſenſations entr'elles, * 4. c'eſt-à-dire, d'obſerver avec attention les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.

C'eſt cet intérêt qui fixe l'attention & qui dans les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux, eſt le principe productif de leur eſprit.

Les talents regardés par quelques-uns comme l'effet d'une aptitude particuliere à tel ou tel genre d'eſprit, ne ſont réellement que le produit de l'attention appliquée aux idées d'un certain genre. Je compare l'enſemble des connoiſſances humaines au clavier d'un orgue. Les divers talents en ſont les touches, & l'attention miſe en action par l'intérêt, eſt la main qui peut indifféremment ſe porter ſur l'une ou l'autre de ces touches.

Au reſte ſi l'on acquiert juſqu'au ſentiment de l'amour de ſoi ; ſi l'on ne peut s'aimer qu'on n'ait auparavant éprouvé le ſentiment de la douleur & du plaiſir phyſique ; tout eſt donc en nous acquiſition.

Notre eſprit, nos talents, nos vices, nos vertus, nos préjugés & nos caracteres, néceſ-

Digitized by Google

ſairement formés du mêlange de nos idées & de nos ſentiments, ne ſont donc pas l'effet de nos divers tempéraments. Nos paſſions elles-mêmes en ſont dépendantes. Je citerai les peuples du nord en preuve de cette vérité. Leur tempérament pituiteux & phlegmatique eſt, dit-on, l'effet particulier de la nature, de leur climat & de leur nourriture; cependant ils ſont auſſi ſuſceptibles d'orgueil, d'envie, d'ambition, d'avarice, de ſuperſtition, que les peuples ſanguins (*a*), & bilieux du midi * 5. Ouvre-t-on l'hiſtoire, on voit les peuples tout-à-coup changer de caractere, ſans qu'il ſoit arrivé de changement dans la nature de leurs climats ou de leur nourriture.

J'ajouterai même que ſi *tous les caracteres*, comme le prétend M. Rouſſeau p. 109 t. 5. de l'Héloïſe, *étoient bons & ſains en eux-mêmes*, cette bonté univerſelle & par conſéquent indépendante de la diverſité des tempéraments, prouveroit contre ſon opinion. Plût au ciel que la bonté fût le partage de l'homme! c'eſt à regret que ſur ce point, je ſuis encore d'un avis contraire à M. Rouſſeau. Quel plaiſir pour moi de

(*a*) Ce fait prouve clairement que les paſſions citées ci-deſſus, ne ſont pas l'effet de la diverſité de nos tempéraments, mais, comme je l'ai dit, de l'amour du pouvoir.

Digitized by Google

trouver tous les hommes bons ! mais en leur perſuadant qu'ils ſont tels, je ralentirois leur ardeur pour le devenir. Je les dirois bons & les rendrois méchants.

Eſt-on honnête ? Sert-on ſon ſouverain ? Mérite-t-on ſa confiance lorſqu'on lui cache la miſere de ſes peuples ? Non : mais lorſqu'on la lui fait connoître & qu'on lui montre les moyens de la ſoulager. Qui trompe les hommes, n'eſt point leur ami. Où ſont donc ceux des rois ? Quel courtiſan eſt toujours vrai avec ſon prince ? Quel homme l'eſt toujours avec lui-même ? Le faux brave dit tous les individus courageux, pour être cru lui-même tel ; & c'eſt quelquefois le Schaftèsburiſte le plus fripon qui ſoutient le plus vivement la bonté originelle des hommes.

Quant à moi je ne les entretiendrai pas à cet égard dans une ſécurité funeſte. Je ne leur répéterai point ſans ceſſe qu'ils ſont bons. Le légiſlateur moins en garde contre le vice négligeroit l'établiſſement des loix propres à les réprimer ; je ne commettrai point le crime de leze-humanité, j'oſerai dire la vérité & diſcuter une queſtion que je ne puis traiter, ſans montrer relativement à mon objet, que ſur ce point monſieur Rouſſeau n'eſt pas plus d'accord avec lui-même que ſur les précédents.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De la bonté de l'homme au berceau.

JE vous aime, ô mes concitoyens! & mon premier desir est de vous être utile. J'envie sans doute vos suffrages: mais voudrois-je devoir au mensonge & votre estime & vos éloges? Mille autres vous tromperont; je ne serai point leur complice. Les uns vous diront bons & flatteront le desir que vous avez de vous croire tels; ne les en croyez pas. Les autres vous diront méchants; ils vous mentiront pareillement, vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Nul individu ne naît bon, nul individu ne naît méchant. Les hommes sont l'un ou l'autre, selon qu'un intérêt conforme ou contraire les réunit ou les divise. * 6. Des philosophes croient les hommes nés dans l'état de guerre. Le desir commun de posséder les mêmes choses, les arme, disent-ils, dès le berceau les uns contre les autres.

L'état de guerre sans doute suit de près l'instant de leur naissance. La paix entr'eux est peu durable. Cependant ils ne naissent point ennemis. La bonté ou la méchanceté est en eux un

Digitized by Google

accident : c'eſt le produit de leurs loix bonnes ou mauvaiſes. Ce qu'on appelle dans l'homme la bonté ou le ſens moral eſt ſa bienveillance pour les autres, & cette bienveillance eſt toujours en lui proportionnée à l'utilité dont ils lui ſont. Je préfere mes concitoyens aux étrangers & mon ami à mes concitoyens. Le bonheur de mon ami ſe réfléchit ſur moi. S'il devient plus riche & plus puiſſant, je participe à ſa richeſſe & à ſa puiſſance. La bienveillance pour les autres eſt donc l'effet de l'amour de nous-mêmes. Or ſi l'amour de ſoi, comme je l'ai prouvé ſection 4, eſt en nous l'effet néceſſaire de la faculté de ſentir, notre amour pour les autres, quoi qu'en diſent les Schafteſburyſtes, eſt donc pareillement l'effet de cette même faculté.

Qu'eſt-ce en effet que cette bonté originelle ou ce ſens moral tant vanté par les Anglois (*a*)? Quelle idée nette ſe former d'un pareil ſens (*b*),

---

(*a*) C'eſt ſur une obſervation conſtante & générale qu'eſt fondé ce proverbe : *mal d'autrui n'eſt que ſonge.* L'expérience ne prouve donc pas que les hommes ſoient ſi bons.

(*b*) Admet-on un ſens moral ? Pourquoi pas un ſens algébrique ou chymique ? Pourquoi créer dans l'homme un ſixieme ſens ? Seroit-ce pour lui donner des idées plus nettes de la morale ? Mais qu'eſt-ce que la morale ? *La ſcience des moyens inventés par les*

Digitized by Google

& ſur quel fait en fonder l'exiſtence ? Sur ce qu'il eſt des hommes bons ? Mais il en eſt auſſi d'envieux & de menteurs, *omnis homo mendax.*

---

hommes pour vivre entr'eux de la maniere la plus heureuſe poſſible. Que le puiſſant ne s'oppoſe point à ſes progrès, cette ſcience ſe perfectionnera proportionnellement aux lumieres que les peuples acquerront. On veut que la morale ſoit l'œuvre de Dieu : mais elle fait en tout pays partie de la légiſlation des peuples. Or la légiſlation eſt des hommes. Si Dieu eſt réputé l'auteur de la morale, c'eſt qu'il l'eſt de la raiſon humaine, & que la morale eſt l'œuvre de cette raiſon. Identifier Dieu & la morale, c'eſt être idolâtre, c'eſt diviniſer l'ouvrage des hommes. Ils ont fait des conventions. La morale n'eſt que le recueil de ces conventions. Le véritable objet de cette ſcience eſt la félicité du plus grand nombre. *Salus populi ſuprema lex eſto.* Si la morale des peuples produit ſi ſouvent l'effet contraire, c'eſt que le puiſſant en dirige tous les préceptes à ſon avantage particulier, c'eſt qu'il ſe répete toujours *Salus gubernantium ſuprema lex eſto.* C'eſt qu'enfin la morale de la plupart des nations n'eſt plus maintenant que le recueil des moyens employés & des préceptes dictés par le puiſſant, pour affermir ſon autorité & pouvoir être impunément injuſte.

Mais peut-on reſpecter de tels préceptes ? Oui, lorſqu'ils ſont conſacrés par des édits, par des loix abſurdes & ſur-tout par la crainte du puiſſant. C'eſt alors qu'ils acquierent une autorité légale, ſi le puiſſant continue de l'être.

Alors rien de plus difficile que de rappeller la ſcience

Digitized by Google

Dira-t-on en conſéquence que ces hommes ont en eux un ſens moral d'envie ou un ſens mentitif. Rien de plus abſurde que cette philoſophie théologique de Schafteſbury, & cependant la plupart des Anglois en ſont amateurs comme les François l'étoient jadis de leur muſique. Il n'en eſt pas de même des autres nations. Aucun étranger ne peut comprendre l'une & écouter l'autre. C'eſt une taie ſur les yeux des Anglois. Il faut la leur lever pour qu'ils voyent.

Selon leurs philoſophes, l'homme indifférent, l'homme aſſis dans ſon fauteuil deſire le bien des autres; mais en tant qu'indifférent, l'homme ne deſire & ne peut même rien deſirer. L'état de

---

de la morale à ſon véritable objet. Auſſi ne trouve-t-on de légiſlation ſage & de morale pure que dans les pays où comme en Angleterre, le peuple a part à l'adminiſtration, où la nation eſt le ſouverain, où les loix enfin toujours établies en faveur du puiſſant, ſe trouvent néceſſairement conformes à l'intérêt du plus grand nombre.

D'après cette idée ſommaire de la ſcience de la morale, il eſt évident qu'elle eſt comme les autres, le produit de l'expérience, de la méditation & non celui d'un *ſens moral*; qu'elle peut comme les autres ſciences de jour en jour ſe perfectionner, & que rien n'autoriſe l'homme à ſuppoſer en lui un ſixieme ſens dont il ſeroit impoſſible de ſe former des idées nettes.

Digitized by Google

desir & d'indifférence est contradictoire. Peut-être même cet état de parfaite indifférence est-il impossible. Ce que l'expérience m'apprend, c'est que l'homme ne naît ni bon ni méchant : c'est que son bonheur n'est pas nécessairement attaché au malheur d'autrui ; c'est qu'au contraire dans toute saine éducation, l'idée de ma propre félicité sera toujours plus ou moins étroitement liée dans ma mémoire à celle de mes concitoyens : c'est que le desir de l'une produira en moi le desir de l'autre. D'où il résulte que l'amour du prochain n'est dans chaque individu qu'un effet de l'amour de lui-même. Aussi les plus bruyans prôneurs de la bonté originelle (*a*), n'ont-ils pas toujours été les plus zélés bienfaiteurs de l'humanité.

Se fût-il agi du salut d'Angleterre ? Pour la sauver, dit-on, le paresseux Schaftesbury, cet ardent apôtre du beau moral, ne se fût pas fait porter jusqu'au parlement. Ce n'est point le sens du beau moral ; c'est l'amour de la gloire & de la patrie qui forme les Horaces, les Brutus &

(*a*) Les romanciers du beau moral ignorent le mépris que doit avoir pour leur roman, quiconque en qualité de ministre, de lieutenant de police & d'homme public, est à portée de connoître l'humanité.

les

Digitized by Google

les Scævolas (*a*). Les philoſophes Anglois me répéteroient envain que le beau moral eſt un ſens qui ſe développant avec le fétus de l'homme, le rend, dans un temps (*b*) marqué, compatiſſant aux maux de ſes ſemblables. Je puis me former une idée de mes cinq ſens, & des organes qui les conſtituent; mais j'avoue que je n'ai pas plus d'idée d'un ſens moral, que d'un éléphant & d'un château moral.

Se ſervira-t-on encore long-temps de ces mots vuides de ſens, qui ne préſentant aucune idée claire & diſtincte * 7. devroient être à jamais relégués dans les écoles théologiques (*c*). Entend-

---

(*a*) Ce ſyſtême ſi vanté du beau moral, n'eſt au fond que le ſyſtême des idées innées détruit par Locke, & redonné de nouveau ſous un nom & une forme différente.

(*b*) *Le ſens moral* comme la puberté, diſent les Schaftesburyſtes, ne ſe développe en nous que vers un certain âge. Ce ſens eſt ſelon eux une eſpece d'excroiſſance morale. Or je demande, qu'eſt-ce qu'un ſens ou excroiſſance qui n'eſt pas phyſique. Il faut compter beaucoup ſur la foi du lecteur, pour lui donner une ſuppoſition auſſi abſurde, qui d'ailleurs n'explique rien qu'on ne puiſſe expliquer ſans elle.

(*c*) *Le ſens moral* me paroît un de ces êtres métaphyſiques ou moraux qu'on ne devroit jamais citer dans un livre de philoſophie. On les a quelquefois

Digitized by Google

on par ce mot de sens moral, le sentiment de compassion éprouvé à la vue d'un malheureux? Mais pour compatir aux maux d'un homme, il faut d'abord savoir qu'il souffre, & pour cet effet avoir senti la douleur. Une compassion sur parole en suppose encore la connoissance, d'ailleurs quels sont les maux auxquels en général on se montre le plus sensible? Ce sont ceux qu'on a soufferts le plus impatiemment, & dont le souvenir en conséquence est le plus habituellement présent à notre mémoire. La compassion n'est donc point en nous un sentiment inné.

Qu'éprouvai-je à la présence d'un malheureux? Une émotion forte. Qui la produit? Le souvenir des douleurs auxquelles l'homme est sujet & auxquelles je suis moi-même exposé. * 8. Une telle idée me trouble, m'importune, & tant que cet infortuné est en ma présence, je suis tristement affecté. L'ai-je secouru, ne le vois-je plus? le calme renaît insensiblement dans mon ame, parce qu'en proportion de son éloignement le souvenir des maux que me rappelloit sa présence, s'est insensiblement effacé. Quand je m'attendrissois sur lui, c'étoit donc sur moi-même que je m'at-

---

introduits dans la comédie Italienne, encore en refroidissoient-ils l'action. On les supporte à peine dans les Prologues.

Digitized by Google

tendriſſois. Quels ſont en effet les maux auxquels je compatis le plus ? Ce ſont, comme je l'ai déjà dit, non ſeulement ceux que j'ai ſentis, mais ceux que je puis ſentir encore : ces maux plus préſents à ma mémoire me frappent le plus fortement. Mon attendriſſement pour les douleurs d'un infortuné eſt toujours proportionné à la crainte que j'ai d'être affligé des mêmes douleurs. Je voudrois, s'il étoit poſſible, en anéantir en lui juſqu'au germe : je m'affranchirois en même temps de la crainte d'en éprouver de pareilles. L'amour des autres ne ſera jamais dans l'homme qu'un effet de l'amour de lui-même, * 9. & par conſéquent de ſa ſenſibilité phyſique. En vain M. Rouſſeau répete-t-il ſans ceſſe *que tous les hommes ſont bons & tous les premiers mouvements de la nature droits.* La néceſſité des loix eſt la preuve du contraire. Que ſuppoſe cette néceſſité ? Que ce ſont les divers intérêts de l'homme qui le rendent méchant ou bon, & que le ſeul moyen de former des citoyens vertueux, c'eſt de lier l'intérêt particulier à l'intérêt public.

Au reſte quel homme moins perſuadé que M. Rouſſeau de la bonté originelle des caracteres. Il dit p. 179, t. 1, de l'Emile. « Tout homme » qui ne connoît point la douleur, ne connoît, » ni l'attendriſſement de l'humanité, ni la dou-

Digitized by Google

» ceur de la commiſération ; ſon cœur n'eſt ému » de rien ; il n'eſt point ſociable : c'eſt un monſ- » tre avec ſes ſemblables. » Il ajoute p. 220, t. 2, ibid. « Rien ſelon moi, de plus beau & » plus vrai que cette maxime, *on ne plaint ja-* » *mais dans autrui que les maux dont on ne* » *ſeroit pas ſoi-même exempt ;* & c'eſt pour- » quoi, ajoute-t-il, le prince eſt ſans pitié pour » ſes ſujets, le riche eſt dur avec le pauvre, & » le noble avec le roturier. »

D'après ces maximes, comment ſoutenir la bonté originelle de l'homme & prétendre que *tous les caracteres ſont bons* ?

La preuve que l'humanité n'eſt dans l'homme que l'effet du ſouvenir des maux qu'il connoît ou par lui-même, * 10. ou par les autres, c'eſt que de tous les moyens de le rendre humain & compatiſſant, le plus efficace eſt de l'habituer dès ſa plus tendre jeuneſſe à s'identifier avec les malheureux & à ſe voir en eux. Quelques-uns ont en conſéquence traité la compaſſion de foibleſſe. Qu'on lui donne tel nom qu'on voudra, cette foibleſſe ſera toujours à mes yeux la premiere des vertus ; * 11. parce qu'elle contribuera toujours le plus au bonheur de l'humanité.

J'ai prouvé que la compaſſion n'eſt ni un *ſens moral*, ni un *ſentiment inné*, mais un pur effet de l'amour de ſoi. Que s'enſuit-il ? Que c'eſt ce

Digitized by Google

même amour diverſement modifié, ſelon l'éducation différente qu'on reçoit, les circonſtances & les poſitions où le hazard nous place, qui nous rend humain ou dur, que les hommes ne naiſſent point compatiſſans, mais, que tous peuvent le devenir, & le ſeront lorſque les loix, la forme de gouvernement & l'éducation les rendront tels.

O! vous à qui le ciel confie la puiſſance légiſlative, que votre adminiſtration ſoit douce, que vos loix ſoient ſages, & vous aurez pour ſujets des hommes humains, vaillants & vertueux! Mais ſi vous altérez, ou ces loix, ou cette ſage adminiſtration, ces vertueux citoyens mourront ſans poſtérité, & vous n'aurez près de vous que des méchans, parce que vos loix les auront rendus tels. L'homme indifférent au mal par ſa nature, ne s'y livre pas ſans motifs. L'homme heureux eſt humain; c'eſt le lion repu.

Malheur au prince qui ſe fie à la bonté originelle des caracteres.* 12. M. Rouſſeau la ſuppoſe: l'expérience la dément. Qui la conſulte, apprend que l'enfant noie des mouches,* 13. bat ſon chien, étouffe ſon moineau, & que né ſans humanité l'enfant a tous les vices de l'homme.

Le puiſſant eſt ſouvent injuſte; l'enfant robuſte l'eſt de même. N'eſt-il pas contenu par la

Digitized by Google

préſence du maître, à l'exemple du puiſſant, il s'approprie par la force le bonbon ou le bijou de ſon camarade; il fait pour une poupée, pour un hochet ce que l'âge mûr fait pour un titre ou un ſceptre. La maniere uniforme d'agir de ces deux âges a fait dire à M. de la *Mothe*.

C'eſt que déjà l'enfant eſt homme,
Et que l'homme eſt encore enfant.

C'eſt ſans raiſon qu'on ſoutient la bonté originelle des caracteres. J'ajouterai même que dans l'homme, la bonté & l'humanité ne peuvent être l'ouvrage de la nature, mais uniquement celui de l'éducation.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

L'homme de la nature doit être cruel.

QUE nous préſente le ſpectacle de la nature ? une multitude d'êtres deſtinés à s'entre-dévorer. L'homme en particulier, diſent les Anatomiſtes, a la dent de l'animal carnacier. Il doit donc être vorace, & par conſéquent cruel & ſanguinaire. D'ailleurs la chair eſt pour lui l'aliment le plus ſain, le plus conforme à ſon organiſation. Sa conſervation, comme celle de preſque toutes les eſpeces d'animaux, eſt attachée à la deſtruction des autres. Les hommes répandus par la nature dans de vaſtes forêts, ſont d'abord chaſſeurs.

Plus rapprochés les unsdes autres, & forcés de trouver leur nourriture dans un plus petit eſpace, le beſoin les fait *paſteurs*. Plus multipliés encore, ils deviennent enfin *cultivateurs*. Or dans toutes ces diverſes poſitions, l'homme eſt le deſtructeur né des animaux, ſoit pour ſe repaître de leur chair, ſoit pour défendre contre eux le bétail, les fruits, grains & légumes néceſſaires à ſa ſubſiſtance.

Digitized by Google

L'homme de la nature eſt ſon boucher, ſon cuiſinier. Ses mains ſont toujours ſouillées de ſang. Habitué au meurtre, il doit être ſourd au cri de la pitié. Si le cerf aux abois m'émeut : ſi ſes larmes font couler les miennes ; ce ſpectacle ſi touchant par ſa nouveauté, eſt agréable au ſauvage que l'habitude y endurcit.

La mélodie la plus agréable à l'inquiſiteur ſont les hurlements de la douleur. Il rit près du bûcher où l'hérétique expire. Cet inquiſiteur, aſſaſſin autoriſé par la loi, conſerve même au ſein des villes la férocité de l'homme de la nature ; c'eſt un homme de ſang. Plus on ſe rapproche de cet état, plus on s'accoutume au meurtre, moins il coûte. Pourquoi le dernier boucher eſt-il au défaut du bourreau, forcé de remplir ſes fonctions ? C'eſt que ſa profeſſion le rend impitoyable. Celui qu'une bonne éducation n'accoutume pas à voir dans les maux d'autrui, ceux auxquels il eſt lui-même expoſé, ſera toujours dur & ſouvent ſanguinaire. Le peuple l'eſt ; il n'a pas l'eſprit d'être humain. C'eſt, dit-on, la curioſité qui l'entraîne à Tyburn, ou à la Greve, oui, la premiere fois : s'il y retourne, il eſt cruel. Il pleure aux exécutions, il eſt ému ; mais l'homme du monde pleure à la tragédie, & la repréſentation lui en eſt agréable.

Qui ſoutient la bonté originelle des hommes,

Digitized by Google

veut *les* tromper. Faut-il qu'en humanité comme *en religion*, il y ait tant d'hypocrites & si peu de vertueux ? Prendra-t-on pour bonté naturelle dans l'homme les égards qu'une crainte reſpective inſpire à deux êtres à-peu-près égaux en forces ? L'homme policé lui-même n'eſt-il plus retenu par cette crainte, il devient cruel & barbare.

Qu'on ſe rappelle le tableau d'un champ de bataille au moment qui ſuit la victoire ; lorſque la plaine eſt encore jonchée des morts & des mourants ; lorſque l'avarice & la cupidité portent leurs regards avides ſur les vêtements ſanglants des victimes encore palpitantes du bien public ; lorſque ſans pitié pour des malheureux dont elles redoublent les ſouffrances, elles s'en rapprochent & les dépouillent.

Les larmes, le viſage effrayant de l'angoiſſe, le cri aigu de la douleur, rien ne les touche ; aveugles aux pleurs de ces infortunés, elles ſont ſourdes à leurs gémiſſements.

Tel eſt l'homme aux champs de la victoire. Eſt-il plus humain ſur les *trônes* d'Orient * 14. d'où il commande aux loix ? Quel uſage y fait-il de ſa puiſſance ? S'occupe-t-il de la félicité des peuples ? Soulage-t-il leurs beſoins ? allége-t-il le poids de leurs fers ? l'Orient eſt-il libre & déchargé du joug inſupportable du deſpotiſme ? Chaque jour au contraire ce joug s'appéſantit.

Digitized by Google

C'eſt ſur la crainte qu'il inſpire, c'eſt ſur les barbaries exercées ſur des eſclaves tremblants, que le deſpote meſure ſa gloire & ſa grandeur. Chaque jour eſt marqué par l'invention d'un ſupplice nouveau & plus cruel. Qui plaint les peuples en ſa préſence eſt ſon ennemi, & qui donne à ce ſujet *des conſeils à ſon maître, lave*, dit le poëte Saadi, *ſes mains dans ſon propre ſang.*

Indifférent au malheur des Romains, Arcade uniquement occupé de la poule qu'il nourrit, eſt forcé par les barbares d'abandonner Rome : il ſe retire à Ravennes, y eſt pourſuivi par l'ennemi ; une ſeule armée lui reſte, il la leur oppoſe. Elle eſt attaquée, battue ; on lui en apprend la défaite. En proie, lui dit-on, à l'avarice, & à la cruauté du vainqueur Rome eſt pillée, les citoyens fuient nus ; ils n'ont le temps de rien emporter. Arcade impatient interrompt le récit : a-t-on, dit-il, ſauvé ma poule ?

Tel eſt l'homme ceint de la couronne du deſpotiſme ou des lauriers de la victoire. * 15. Affranchi de la crainte des Loix ou des repréſailles, ſes injuſtices n'ont d'autres meſures que celles de ſa puiſſance. Que devient donc cette bonté originelle que tantôt M. Rouſſeau ſuppoſe dans l'homme, & que tantôt il lui refuſe.

Qu'on ne m'accuſe pas de nier l'exiſtence des hommes bons. Il en eſt de tendres, de compa-

Digitized by Google

tiſſans aux maux de leurs ſemblables ; mais l'humanité eſt en eux l'effet de l'éducation & non de la nature.

Nés parmi les Iroquois, ces mêmes hommes en euſſent adopté les coutumes barbares & cruelles. Si M. Rouſſeau eſt encore ſur ce point contradictoire à lui-même, c'eſt que ſes principes ſont en contradiction avec ſes propres expériences ; c'eſt qu'il écrit tantôt d'après les uns, tantôt d'après les autres. Oubliera-t-il donc toujours que, *nés* ſans idées, ſans caracteres & indifférents au bien & au mal moral, la ſenſibilité phyſique eſt le ſeul don que nous ait fait la nature ; que l'homme au berceau n'eſt rien, que ſes vices, ſes vertus, ſes paſſions factices, ſes talents, ſes préjugés, enfin juſqu'au ſentiment de l'amour de ſoi, tout eſt en lui une acquiſition.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

M. Rouſſeau croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.

I. PROPOSITION.

M. Rouſſeau dit P. 109. T. 5. de l'Héloïſe. « L'éducation gêne de toute part la nature, efface » les grandes qualités de l'ame pour en ſubſtituer » de petites & d'apparentes qui n'ont nulle réa- » lité ». Ce fait admis, rien de plus dangereux que l'éducation. Cependant dirai-je à M. Rouſſeau, ſi telle eſt ſur nous la force de l'inſtruction, qu'elle ſubſtitue de petites qualités aux grandes que nous tenons de la nature & qu'elle change ainſi nos caracteres en mal; pourquoi cette même inſtruction ne ſubſtitueroit-elle pas de grandes qualités aux petites que nous aurions reçues de cette même nature, & ne changeroit-elle pas ainſi nos caracteres en bien? L'héroïſme des républiques naiſſantes prouve la poſſibilité de cette métamorphoſe.

II. PROPOSITION.

M. Rouſſeau P. 121. T. 5. ib. fait dire à Volmar. « Pour rendre mes enfants dociles, ma femme

Digitized by Google

» a ſubſtitué au joug de la diſcipline un joug plus » inflexible, celui de la néceſſité. » Mais ſi dans l'éducation l'on peut faire uſage de la néceſſité, & ſi ſon pouvoir eſt irréſiſtible, on peut donc corriger les défauts des enfants, en changer les caracteres, & les changer en bien.

Dans l'une de ces deux propoſitions M. Rouſſeau eſt donc non-ſeulement en contradiction avec lui-même, mais encore avec l'expérience.

Quels hommes en effet ont donné les plus grands exemples de vertu ? Sont-ce ces ſauvages du Nord ou du Midi, ces Lapons, ces Papoux ſans éducation, ces hommes, pour ainſi dire, de la nature, dont la langue n'eſt compoſée que de cinq ou ſix ſons ou cris ? Non ſans doute. La vertu conſiſte dans le ſacrifice de ce qu'on appelle ſon intérêt à l'intérêt public. Or de pareils ſacrifices ſuppoſent les hommes déja raſſemblés en ſociétés, & les loix de ces ſociétés perfectionnées à un certain point. Où trouve-t-on des *héros* ? Chez des peuples plus ou moins policés. Tels ſont les Chinois, les Japonois, les Grecs, les Romains, les Anglois, les Allemands, les François &c.

Quel ſeroit dans toute ſociété l'homme le plus déteſtable ? L'homme de la nature qui n'ayant point fait de convention avec ſes ſemblables, n'obéiroit qu'à ſon caprice & au ſentiment actuel qui l'inſpire.

Digitized by Google

III. PROPOSITION.

Après avoir répété que *l'éducation efface les grandes qualités de l'ame*, imagineroit-on que M. Rouſſeau P. 192, T. 4, de l'Emile, diviſe les hommes en deux claſſes; *l'une de gens qui penſent, l'autre de gens qui ne penſent pas?* Différence ſelon lui, entiérement dépendante de la différence de l'éducation. Quelle contradiction frappante! Eſt-il plus d'accord avec lui-même, lorſqu'après avoir regardé l'eſprit comme un pur effet de l'organiſation, & avoir en conſéquence déclamé contre toutes ſortes d'inſtructions, il fait le plus grand cas de celle des Spartiates qui commençoit à la mamelle. Mais, dira-t-on, en s'oppoſant en général à toute inſtruction, l'objet de M. Rouſſeau eſt ſimplement de ſouſtraire la jeuneſſe au danger d'une mauvaiſe éducation. Sur ce point tout le monde eſt de ſon avis & convient que, *mieux vaut refuſer toute éducation aux enfants que de leur en donner une mauvaiſe.* Ce n'eſt donc pas ſur une vérité auſſi triviale que peut inſiſter M. Rouſſeau. Une preuve du peu de netteté de ſes idées ſur cet objet, c'eſt qu'en pluſieurs autres endroits de ſes ouvrages il conſent qu'on donne quelque inſtruction aux enfants, pourvu, dit-il, qu'elle ne ſoit pas prématurée. Or ſur ce point il eſt encore contradictoire à lui-même.

Digitized by Google

IV. PROPOSITION.

Il dit P. 153, T. 5, de l'Héloïse. « La marche » de la nature eſt la meilleure ; il faut ſur-tout » ne la pas contraindre par une éducation pré- » maturée ». Or s'il eſt une éducation prématurée, c'eſt ſans contredit celle des nourrices. Il faudroit donc qu'elles n'en donnaſſent aucune à leurs nourriſſons. Voyons ſi c'eſt l'opinion conſtante de M. Rouſſeau.

V. PROPOSITION.

Il dit T. 5, P. 135 & 136, ibid. « Les nour- „ rices devroient dès l'âge le plus tendre répri- „ mer dans les enfants le défaut de la criaillerie : „ la même cauſe qui rend l'enfant criard à trois „ ans, le rend mutin à douze, querelleur à „ vingt, impérieux à trente, & inſupportable „ toute ſa vie „. M. Rouſſeau avoue donc ici que les nourrices peuvent *réprimer* dans les enfants le défaut de la criaillerie. Les enfants au berceau ſont donc déja ſuſceptibles d'inſtructions. S'ils le ſont, pourquoi dès le plus bas âge ne pas commencer leur éducation ? Par quelle raiſon en hazarder le ſuccès en ſe donnant à la fois, & les défauts de l'enfant & l'habitude de ces défauts, à combattre ? Pourquoi ne ſe hâteroit-on pas d'é-

Digitized by Google

touffer dans ſes paſſions encore foibles le germe des plus grands vices ? M. Rouſſeau ne doute point à cet égard du pouvoir de l'éducation.

VI. PROPOSITION.

Il dit T. 5, P. 158, ibid. " Une mere un peu „ vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes „ enfants „. Elle y tient donc auſſi leur caractere. Qu'eſt-ce en effet qu'un caractere ? Le produit d'une volonté vive & conſtante, par conſéquent d'une paſſion forte. Or ſi la mere peut tout ſur celle de ſes fils, elle peut tout ſur leur caractere. Qui peut diſpoſer de la cauſe, eſt le maître de l'effet.

Mais pourquoi Julie toujours contraire à elle-même, répéte-t-elle ſans ceſſe qu'elle met peu d'importance à l'inſtruction de ſes enfans & qu'elle en abandonne le ſoin à la nature, lorſque dans le fait, *il n'eſt point d'éducation*, ſi je l'oſe dire, *plus éducation que la ſienne* ; & qu'enfin en ce genre, elle ne laiſſe, pour ainſi dire, rien à faire à la nature.

C'eſt avec plaiſir que je ſaiſis cette occaſion de louer M. Rouſſeau : ſes vues ſont quelquefois extrêmement fines. Les moyens employés par Julie pour l'inſtruction de ſes fils ſont ſouvent les meilleurs poſſibles. Tous les hommes, par exemple, ſont ſinges & imitateurs. Le vice ſe gagne par contagion.

Digitized by Google

contagion. Julie le ſait, & veut en conſéquence que tous juſqu'à ſes domeſtiques concourent par leur exemple & leurs diſcours à inſpirer à ſes enfants les vertus qu'elle deſire en eux. Mais un pareil plan d'inſtruction eſt-il praticable dans la maiſon paternelle ? J'en doute : & ſi de l'aveu de Julie, un ſeul valet brutal ou flatteur ſuffit pour gâter toute une éducation (*a*), où trouver des

---

(*a*) D'après cet aveu de Julie, croiroit-on que M. Rouſſeau me reproche de trop donner à l'éducation. *Nulle* contradiction n'arrête l'auteur de l'*Emile*.

« Deux hommes, dit-il, du même état ne reçoivent-ils pas à-peu-près les mêmes inſtructions, & néanmoins quelle différence n'apperçoit-on pas entre leurs eſprits ? Pour expliquer cette différence, ſuppoſera-t-on, ajoute-t-il, P. 114. T. 5. de l'Héloïſe, que certains objets ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre ? Que de petites circonſtances les ont frappés diverſement ſans qu'ils s'en ſoient apperçus ? Tous les raiſonnements ne ſont que des ſubtilités. Mais, répondrai-je à M. Rouſſeau, aſſurer que le caractere brutal ou flatteur d'un domeſtique ſuffit pour gâter toute une éducation ; qu'un éclat de rire indiſcret (P. 216. T. 1. de l'Emile) peut retarder de ſix mois une éducation, c'eſt convenir que ces mêmes petites circonſtances pour leſquelles vous affectez tant de mépris, ſont quelquefois de la plus grande importance, & que l'éducation par conſéquent ne peut préciſément être la même pour deux hommes. Or

domeſtiques tels que l'exige ce plan d'inſtruction ? Au reſte ce qui paroît impoſſible à l'éducation particuliere, l'eſt-il à l'éducation publique ? Je vais l'examiner.

---

comment ſe peut-il, après avoir ſi authentiquement reconnu l'influence des plus petites cauſes ſur l'éducation, que M. Rouſſeau compare (P. 113 & 114. T. 5. de l'Héloïſe) les raiſonnements faits à ce ſujet à ceux des aſtrologues ? « Pour expliquer, dit-il, comment » les hommes, qui ſemblent nés ſous le même aſpect » du ciel, éprouvent des fortunes très-différentes, ces » aſtrologues nient que les hommes ſoient nés préci- » ſément au même inſtant ». Mais, repliquera-t-on à M. Rouſſeau, ce n'eſt point dans cette négation que conſiſte l'erreur des aſtrologues.

Dire que les aſtres dans un inſtant, quelque petit qu'il ſoit, parcourent un eſpace plus ou moins grand proportionnément à la viteſſe plus ou moins grande avec laquelle ils ſe meuvent, c'eſt une vérité mathématique.

Aſſurer que faute d'une pendule aſſez juſte, ou d'une obſervation aſſez exacte, deux hommes qu'on croit nés dans le même inſtant, n'ont cependant pas vu le jour dans le moment, où les aſtres étoient préciſément dans la même poſition les uns à l'égard des autres, c'eſt ſouvent un doute aſſez bien fondé.

Mais croire ſans aucune preuve que les aſtres influent ſur le ſort & le caractere des hommes, c'eſt une ſottiſe, & c'eſt celle des aſtrologues.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De l'heureux usage qu'on peut faire dans l'éducation publique de quelques idées de M. Rousseau.

DAns l'éducation particuliere on n'a pas le choix du maître. L'excellent est rare, il doit être cher, & peu de particuliers sont assez riches pour le bien payer. Il n'en est pas de même dans une éducation publique. Le gouvernement attache-t-il de gros revenus aux maisons d'instruction ; paye-t-il libéralement les instituteurs ; leur marque-t-il une certaine considération ; rend-il enfin leur place honorable (*a*) ? Il les rend généralement desirables. Le gouvernement alors a le choix sur un si grand nombre d'hommes éclairés,

(*a*) Que faut-il, dit M. Rousseau, pour qu'un enfant apprenne ? Qu'il ait intérêt d'apprendre. Que faut-il pour qu'un maître perfectionne sa méthode d'enseigner ? Qu'il ait pareillement intérêt de la perfectionner. Mais pour s'occuper d'un travail si pénible, il faut qu'il espere une récompense considérable. Or peu de peres sont assez riches pour réaliser son espoir & payer noblement ses services. Le prince seul en

Digitized by Google

qu'il en trouve toujours de propres à remplir les places qu'il leur deſtine. En tous les genres c'eſt la diſette des récompenſes qui produit celle des talents.

Mais dans le plan d'éducation propoſé par M. Rouſſeau, quel doit être le premier ſoin des maîtres? L'éducation des domeſtiques deſtinés à ſervir les enfants. Ces domeſtiques élevés, alors les maîtres, d'après leur propre expérience & celle de leurs prédéceſſeurs, peuvent s'attacher à perfectionner les méthodes de l'inſtruction.

Ces maîtres ſont-ils chargés d'inſpirer à leurs diſciples les goûts, les idées, les paſſions les plus conformes à l'intérêt général? Ils ſont en préſence de l'élève forcé de porter ſur leurs démarches, leur conduite & leurs diſcours, une attention impoſſible à ſoutenir long-temps. C'eſt tout le plus, s'ils peuvent quatre ou cinq heures par jour ſupporter une telle contrainte. Auſſi n'eſt-ce que dans les colleges où les maîtres ſe relaient ſucceſſivement qu'on peut faire uſage de certaines vues & de certaines idées répandues dans l'Emile & l'héloïſe. Le poſſible dans une maiſon publique

---

honorant les places d'inſtituteurs, en y attachant des appointements honnêtes, peut à la fois inſpirer aux gens de mérite le deſir de les mériter & de les obtenir.

Digitized by Google

d'inſtruction, ceſſe de l'être dans la maiſon paternelle.

A quel âge commencer l'éducation des enfans? Si l'on en croit M. Rouſſeau P. 116, T. 5 de l'héloïſe, *ils ſont juſqu'à dix ou douze ans ſans jugement.* Juſqu'à cet âge toute éducation eſt donc inutile. L'expérience, il eſt vrai, eſt ſur ce point en contradiction avec cet auteur. Elle nous apprend que l'enfant diſcerne au moins confuſément au moment même qu'il ſent, qu'il juge avant douze ans des diſtances, des grandeurs, de la dureté, de la molleſſe des corps; de ce qui l'amuſe ou l'ennuie; de ce qui eſt bon ou mauvais au goût, qu'enfin il ſait avant douze ans une grande partie de la langue uſuelle & connoît déja les mots propres à exprimer ſes idées. D'où je conclus que l'intention de la nature n'eſt pas, comme le dit l'auteur d'Emile, que le corps ſe fortifie avant que l'eſprit s'exerce, mais que l'eſprit s'exerce à meſure que le corps ſe fortifie. M Rouſſeau ſur ce point ne paroît pas bien aſſuré de la vérité de ſes raiſonnements. Auſſi avoue-t-il P. 259, T. 1. de l'Emile. " Qu'il eſt ſouvent en „ contradiction avec lui-même, mais, ajoute-t-il, „ cette contradiction n'eſt que dans les mots „. J'ai déja fait voir qu'elle eſt dans les choſes; & l'auteur m'en fournit une nouvelle preuve dans le même endroit de ſon ouvrage. " Si je regarde,

Digitized by Google

„ dit-il, les enfants comme incapables de raiſon-
„ nement (*a*), c'eſt qu'on les fait raiſonner ſur ce
„ qu'ils ne comprennent pas „. Mais il en eſt à cet égard de l'homme fait comme de l'enfant. L'un & l'autre raiſonnent mal ſur ce qu'ils n'entendent pas. L'on peut même aſſurer que ſi l'enfant eſt auſſi capable de l'étude des langues que l'homme fait, il eſt auſſi ſuſceptible d'attention, & peut également appercevoir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, & par conſéquent raiſonner également juſte.

Quelles ſont d'ailleurs les expériences ſur leſquelles ſe fonde M. Rouſſeau pour aſſurer pag. 203. t. 1. de l'Emile, « que ſi l'on pouvoit ame-
» ner un éleve ſain & robuſte à l'âge de 10
» ou 12 ans ſans qu'il pût diſtinguer ſa main
» droite de la gauche, & ſans ſavoir ce que
» c'eſt qu'un livre, les yeux de ſon entendement
» s'ouvriroient tout-à-coup aux leçons de la
» raiſon ».

(*a*) « La prétendue incapacité des jeunes gens
» pour le raiſonnement, dit à ce ſujet S. Réal, eſt
» plutôt une condeſcendance pour le maître, que
» pour le diſciple. Les maîtres ne ſachant pas les
» faire raiſonner ont un intérêt de les en dire inca-
» pables. »

Digitized by Google

Je ne conçois pas, je l'avoue, pourquoi l'enfant en verroit mieux, s'il n'ouvroit, qu'à 10 ou 12 ans *les yeux de ſon entendement.* Tout ce que je ſais, c'eſt que l'attention d'un enfant livré juſqu'à 12 ans à la diſſipation eſt très-difficile à fixer; c'eſt que le ſavant lui-même diſtrait trop long-temps de ſes études ne s'y remet pas ſans peine. Il en eſt de l'eſprit comme du corps, l'on ne rend l'un attentif, & l'autre ſouple que par un exercice continuel. L'attention ne devient facile que par l'habitude.

Mais on a vu des hommes triompher dans un âge mûr des obſtacles qu'une longue inapplication met à l'acquiſition des talents.

Un deſir exceſſif de la gloire peut ſans doute opérer ce prodige. Mais quel concours, quelle réunion rare de circonſtances pour allumer un tel deſir. Doit-on compter ſur ce concours & tout attendre d'un miracle? Le parti le plus ſûr eſt d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention. Cette habitude eſt l'avantage le plus réel qu'on retire maintenant des meilleures études. Mais que faire pour rendre les enfants attentifs? Qu'ils aient intérêt à l'être. C'eſt pour cet effet qu'on a quelquefois recours au châtiment. * 16. La crainte engendre l'attention, & ſi l'on a d'ailleurs perfectionné les méthodes de l'inſtruction, cette attention eſt peu pénible.

Digitized by Google

Mais ces méthodes ſont-elles faciles à perfectionner ?

Que dans une ſcience abſtraite telle, par exemple, que la morale, on faſſe remonter un enfant des idées particulieres aux générales ; qu'on attache des idées nettes & préciſes aux divers mots qui compoſent la langue de cette ſcience, l'étude en deviendra facile. Par quelle raiſon, obſervateur exact de l'eſprit humain, ne diſpoſeroit-on pas les études de maniere que l'expérience fût l'unique ou du moins le premier des maîtres, & que dans chaque ſcience le diſciple s'élevât toujours des ſimples ſenſations aux idées les plus compoſées ? Cette méthode une fois adoptée, les progrès de l'éleve ſeroient plus rapides, ſa ſcience plus aſſurée, l'étude pour lui moins pénible, lui deviendroit moins odieuſe, & l'éducation enfin pourroit plus ſur lui.

Répéter que *l'enfance & la jeuneſſe ſont ſans jugement*, c'eſt le propos des veillards de la comédie. La jeuneſſe réfléchit moins que la vieilleſſe, parce qu'elle ſent plus, parce que tous les objets nouveaux pour elle, lui font une impreſſion plus forte. Mais ſi la force de ſes ſenſations la diſtrait de la méditation, leur vivacité grave plus profondément dans ſon ſouvenir les objets qu'un intérêt quelconque doit lui faire un jour comparer entr'eux.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'adoleſcence.

L'Homme ſait plus que l'adoleſcent ; il a plus de faits dans ſa mémoire : mais a-t-il plus de capacité d'apprendre, plus de force d'attention, plus d'aptitude à raiſonner ? Non : c'eſt au ſortir de l'enfance, c'eſt dans l'âge des deſirs & des paſſions que les idées, ſi je l'oſe dire, pouſſent le plus vigoureuſement. Il en eſt du printemps de la vie, comme du printemps de l'année. La ſeve alors monte avec force dans les arbres, ſe répand dans leurs branches, ſe partage dans leurs rameaux, ſe porte à leurs extrêmités, les ombrage de feuilles, les pare de fleurs & en noue les fruits. C'eſt dans la jeuneſſe de l'homme que ſe nouent pareillement en lui les penſées ſublimes qui doivent un jour le rendre célébre.

Dans l'été de ſa vie ſes idées ſe mûriſſent. Dans cette ſaiſon l'homme les compare, les unit entr'elles, en compoſe un grand enſemble. Il paſſe dans ce travail, de la jeuneſſe à l'âge mûr, & le public qui récolte alors le fruit de ſes travaux, regarde les dons de ſon printemps

Digitized by Google

comme un préſent de ſon automne (*a*). L'homme eſt-il jeune ? C'eſt alors qu'en total il eſt le plus parfait, * 17, qu'il porte en lui plus d'eſprit, de vie & qu'il en répand davantage ſur ce qui l'entoure.

Conſidérons les empires où l'ame du prince devenue celle de ſa nation, lui communique le mouvement & la vie ; où ſemblable à la fontaine d'Alcinoüs, dont les eaux jailliſſoient dans l'enceinte du palais & ſe diſtribuoient enſuite par cent canaux dans la capitale. L'eſprit du ſouverain eſt par le canal des grands pareillement tranſmis aux ſujets. Qu'arrive-t-il ? C'eſt qu'en ces empires où tout émane du monarque, le moment de ſa jeuneſſe eſt communément celui où la nation eſt la plus floriſſante. Si la fortune à l'exemple des coquettes ſemble fuir les cheveux gris, c'eſt qu'alors l'activité des paſſions abandonne le prince * 18, & que l'activité eſt la mere des ſuccès.

A meſure que la vieilleſſe approche, l'homme moins attaché à la terre, eſt moins fait pour

(*a*) Dans la premiere jeuneſſe, c'eſt au deſir de la gloire, quelquefois à l'amour des femmes, qu'on doit le goût vif pour l'étude ; & dans un âge plus avancé, ce n'eſt qu'à la force de l'habitude qu'on doit la continuité de ce même goût.

Digitized by Google

la gouverner. Il ſent chaque jur décroître en lui le ſentiment de ſon exiſtenc. Le principe de ſon mouvement s'exhale. L'me du monarque s'engourdit, & ſon engourdiſſement ſe communiquant à ſes ſujets, ils perdet leur audace, leur énergie, & l'on redemand envain à la vieilleſſe de Louis XIV, les lauers qui couronnoient ſa jeuneſſe.

Veut-on ſavoir ce que l'éducaion peut ſur l'enfance; ouvrons le tome 5. d l'Héloïſe & rapportons-nous-en à Julie ou à M. Rouſſeau lui-même. Il y dit (*a*), « que les efants de Julie » dont l'aîné (*b*) a ſix ans, liſet déjà paſſa- » blement; qu'ils ſont déjà docils (*c*); qu'ils » ſont accoutumés au refus (*d*); que Julie a » détruit en eux la cauſe de la craillerie (*e*), » qu'elle a écarté de leur ame, le menſonge, » la vanité, la colere & l'envie (*f*) »

Que Julie ou M. Rouſſeau regardent, s'ils le veulent, ces inſtructions comme ſimplement préparatoires, le nom ne fait rien à la choſe. Toujours eſt-il vrai qu'à ſix ans, il eſt peu d'éducation plus avancée. Quels progrès plus étonnants encore M. Rouſſeau p. 132. t. 2. d'Emile,

---

(*a*) P. 159.
(*b*) P. 148.
(*c*) P. 120.
(*d*) P. 132.
(*e*) P. 135 & 136.
(*f*) P. 125.

Digitized by Google

ne fait-il pas dire à ſon éleve. « Par le moyen ; „ dit-il, de ſon éducation, quelles grandes „ idées je vois s'arranger dans la tête d'Emile ! „ Quelle netteté de judiciaire ! Quelle juſteſſe „ de raiſon Homme ſupérieur, s'il ne peut „ élever les autres à ſa meſure, il ſait s'abaiſſer „ à la leur. Les vrais principes du juſte, les „ vrais modles du beau, tous les rapports mo- „ raux des êtres, toutes les idées de l'ordre ſe „ gravent dans ſon entendement. »

Si tel eſt Emile de M. Rouſſeau, perſonne ne lui conteſera la qualité d'homme ſupérieur. Cependant cet éleve t. 2. p. 302, " n'avoit „ reçu de la nature que de médiocres diſpoſitions „ à l'eſprit. „

Sa ſupériorité, comme le ſoutient M. Rouſſeau, n'eſt donc pas en nous l'effet de la perfection plus ou moins grande de nos organes, mais de notre éducation.

Qu'on ne s'étonne point des contradictions de ce célébre écrivain. Ses obſervations ſont preſque toujours juſtes, & ſes principes preſque toujours faux & communs. De-là ſes erreurs. Peu ſcrupuleux examinateur des opinions généralement reçues, le nombre de ceux qui les adoptent, lui en impoſe. Et quel philoſophe porte toujours ſur ſes opinions l'œil ſévere de l'examen ? La plupart des hommes ſe répétent :

Digitized by Google

ce ſont des voyageurs qui les uns d'après les autres donnent la même deſcription des pays qu'ils ont rapidement parcouru, ou même qu'ils n'ont jamais vus.

Dans les anciennes ſalles e ſpectacle, il y avoit, dit-on, beaucoup d'échos artificiels placés de diſtance en diſtance : peu d'acteurs ſur la ſcene. Or ſur le théâtre du monde, le nombre de ceux qui penſent par eux-mêmes eſt pareillement très-petit, & le nombre des échos très-grand. L'on eſt par-tout étourdi du bruit de ces échos. Je n'appliquerai pas cette comparaiſon à M. Rouſſeau : mais j'obſerverai que s'il n'eſt pas de génie dans la compoſition duquel il n'entre ſouvent beaucoup de ouï-dire, c'eſt l'un de ces ouï-dire, qui ſans doute a fit croire à M. Rouſſeau, " qu'avant 10 ou 2 ans, les enfants „ étoient entiérement incapables & de raiſon- „ nement & d'inſtruction. „

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Des éloges donnés par M. Rousseau à l'ignorance.

CElui qui par-tout regarde la diversité des esprits & des caractères comme l'effet de la diversité des tempéraments (*a*), & qui persuadé que l'éducation *ne substitue que de petites qualités aux grandes années par la nature*, croit en conséquence l'éducation nuisible, * 19, doit aussi par-tout se faire apologiste de l'ignorance. Aussi, dit M. Rousseau p. 163, t. 5, de l'Héloïse, " Ce n'est point des livres que les enfants doivent tirer leurs connoissances; les connoissances, ajoute-t-il, ne s'y trouvent pas. Mais sans livres les sciences & les arts eussent-ils jamais atteint un certain degré de perfection?

(*a*) Si les caractères étoient l'effet de l'organisation, il y auroit en tout pays un certain nombre d'hommes de caractère. Pourquoi n'en voit-on communément que dans les pays libres? C'est, dit-on, que ces pays sont les seuls où les caractères puissent se développer. Mais le moral pourroit-il s'opposer au développement d'une cause physique? Est-il quelque maxime morale qui fasse fondre une loupe.

Digitized by Google

Pourquoi n'apprendroit-on pas la géométrie dans *les* Euclides & les Clairauts ; la médecine dans *les* Hipocrates & les Boerhaves ; la guerre dans *les* Céſars, les Feuquieres & les Montecucullis ; le droit civil dans les Domats ; enfin la politique & la morale dans des hiſtoriens tels que les Tacites, les Humes, les Polibes, les Machiavel ? Pourquoi non content de mépriſer les lettres, M. Rouſſeau ſemble-t-il inſinuer que l'homme vertueux de ſa nature, doit ſes vices à ſes connoiſſances ? " Peu m'importe, dit Julie „ *p.* 158 & 159, t. 5, ib. „ que mon fils ſoit „ ſavant : il me ſuffit qu'il ſoit ſage & bon. „ Mais les ſciences rendent-elles le citoyen vicieux ? L'ignorant eſt-il le meilleur * 20 & le plus ſage des hommes ?

Si l'eſpece de probité néceſſaire pour n'être pas pendu exige peu de lumieres, en eſt-il ainſi d'une probité fine & délicate ? Quelle connoiſſance des devoirs patriotiques, cette probité ne ſuppoſe-t-elle pas ?

Parmi les ſtupides, j'ai vu des hommes, mais en petit nombre. J'ai vu beaucoup d'huitres & peu qui renferment des perles. On n'a point obſervé que les peuples les plus ignorans fuſſent toujours les plus heureux, les plus doux & les plus vertueux. * 21.

Au nord de l'Amérique, une guerre inhu-

Digitized by Google

maine arme perpétuellement les ignorans ſauvages les uns contre les autres. Ces ſauvages cruels dans leurs combats, ſont plus cruels encore dans leurs triomphes. Quel traitement attendent leurs priſonniers? La mort dans des ſupplices abominables. La paix le calumet en main a-t-elle ſuſpendu la fureur de deux peuples ſauvages, quelles violences n'exercent-ils pas ſouvent dans leurs propres peuplades? Combien de fois a-t-on vu le meurtre, la cruauté, la perfidie encouragée par l'impunité, * 22. y marcher le front levé?

Par quelle raiſon en effet l'homme ſtupide des bois, ſeroit-il plus vertueux que l'homme éclairé des villes? Par-tout les hommes naiſſent avec les mêmes beſoins & le même deſir de les ſatisfaire. Ils ſont les mêmes au berceau, & s'ils diffèrent entr'eux, c'eſt lorſqu'ils entrent plus avant dans la carriere de la vie.

Les beſoins, dira-t-on, d'un peuple ſauvage ſe réduiſent aux ſeuls beſoins phyſiques. Ils ſont en petit nombre. Ceux d'une nation policée au contraire ſont immenſes. Peu d'hommes y ſont expoſés aux rigueurs de la faim, mais que de goûts & de deſirs n'ont-ils pas à ſatisfaire? Et dans cette multiplicité de goûts, que de germes de querelles, de diſcuſſions & de vices! Oui: mais auſſi que de loix & de police pour les réprimer.

Au

Digitized by Google

Au reſte les grands crimes ne ſont pas toujours l'effet de la multitude de nos deſirs. Ce ne ſont pas les paſſions multipliées, mais les paſſions fortes qui ſont fécondes en forfaits. Plus j'ai de deſirs & de goûts, moins ils ſont ardents.

Ce ſont des torrens d'autant moins gonflés & dangereux dans leur cours, qu'ils ſe partagent en plus de rameaux. Une paſſion forte eſt une paſſion ſolitaire qui concentre tous nos deſirs en un ſeul point. Telles ſont ſouvent en nous les paſſions produites par des beſoins phyſiques.

Deux nations ſans arts & ſans agriculture ſont-elles quelquefois expoſées au tourment de la faim ? Dans cette faim quelque principe d'activité. Point de lac poiſſonneux, point de forêt giboyeuſe qui ne devienne entr'elles un germe de diſcuſſion & de guerre. Le poiſſon & le gibier ceſſe-t-il d'être abondant ? Chacune défend le lac ou les bois qu'elle s'approprie, comme le laboureur l'entrée du champ prêt à moiſſonner.

La faim ſe renouvelle pluſieurs fois le jour & par cette raiſon devient dans le ſauvage un principe plus actif que ne l'eſt chez un peuple policé la variété de ſes goûts & de ſes deſirs. Or l'activité dans le ſauvage eſt toujours cruelle, parce qu'elle n'eſt pas contenue par la loi. Auſſi proportionnément au nombre de ſes habitans, ſe

Digitized by Google

commet-il au nord de l'Amérique, plus de cruauté & de crimes que dans l'Europe entiere. Sur quoi donc fonder l'opinion de la vertu & du bonheur des ſauvages ?

Le dépeuplement des contrées ſeptentrionales ſi ſouvent ravagées par la famine, prouveroit-il que les Samoïedes ſoient plus heureux que les Hollandois? Depuis l'invention des armes à feu & le progrès de l'art militaire, * 23. quel état que celui de l'Eskimau ! A quoi doit-il ſon exiſtence ? A la pitié des nations européennes. Qu'il s'éleve quelque démêlé entr'elles & lui, le peuple ſauvage eſt détruit. Eſt-ce un peuple heureux que celui dont l'exiſtence eſt auſſi incertaine ?

Quand le Huron ou l'Iroquois ſeroit auſſi ignorant que M. Rouſſeau le deſire, je ne l'en croirois pas plus fortuné. C'eſt à ſes lumieres, c'eſt à la ſageſſe de ſa légiſlation qu'un peuple doit ſes vertus, ſa proſpérité, ſa population & ſa puiſſance. Dans quel moment les Ruſſes devinrent-ils redoutables à l'Europe ? Lorſque le Czar les eut forcé de s'éclairer. * 24. M. Rouſſeau T. 3. P. 30. de l'Emile ; « veut abſolument que les » arts, les ſciences, la philoſophie & les habi- » tudes qu'elle engendre, changent bientôt l'Eu- » rope en déſert, * 25. & qu'enfin les connoiſ- » ſances corrompent les mœurs ». Mais ſur

Digitized by Google

quoi fonde-t-il cette opinion. Pour ſoutenir de bonne foi ce paradoxe, il faut n'avoir jamais porté ſes regards ſur les empires de Conſtantinople, d'Iſpahan, de Déli, de Méquinès, enfin ſur aucun de ces pays où l'ignorance eſt également encenſée & dans les moſquées & dans les palais.

Que voit-on ſur le trône Ottoman ? Un ſouverain dont le vaſte empire n'eſt qu'une vaſte lande, dont toutes les richeſſes & tous les ſujets raſſemblés pour ainſi dire, dans une capitale immenſe, ne préſentent qu'un vain ſimulacre de puiſſance & qui maintenant ſans force pour réſiſter à l'attaque d'un ſeul des princes chrétiens, échoueroit devant le rocher de Malthe, & ne jouera peut-être plus de rôle en Europe.

Quel ſpectacle offre la Perſe ? Des habitans épars dans des vaſtes régions infeſtées de brigands, & vingt tyrans qui le fer en main, ſe diſputent des villes en cendres & des champs ravagés.

Qu'apperçoit-on dans l'Inde, dans ce climat le plus favoriſé de la nature ? Des peuples pareſſeux, avilis par l'eſclavage & qui ſans amour du bien public, ſans élévation d'ame, ſans diſcipline, ſans courage, végétent ſous le plus beau ciel du monde, * 26. des peuples enfin dont toute la puiſſance ne ſoutient pas l'effort

Digitized by Google

d'une poignée d'Européens. Tel eſt dans une grande partie de l'Orient l'état des peuples ſoumis à cette ignorance ſi vantée.

M. Rouſſeau croit-il réellement que les empires que je viens de citer, ſoient plus peuplés que la France, l'Allemagne, l'Italie, la Hollande &c. Croit-il les peuples ignorans de ces contrées plus vertueux & plus fortunés que la Nation éclairée & libre de l'Angleterre ? Non ſans doute. Il ne peut ignorer des faits connus du petit-maître le plus ſuperficiel & de la caillette la plus diſſipée. Quel intérêt détermine donc M. Rouſſeau à prendre ſi hautement parti pour l'ignorance ?

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Quels motifs ont pu engager M. Rouſſeau à ſe faire l'Apologiſte de l'ignorance.

C'EST à M. Rouſſeau à nous éclairer ſur ce point. « Il n'eſt point, dit-il P. 3. T. 30 de l'E-» mile, de philoſophe qui venant à connoître le » vrai & le faux, ne préférât le menſonge qu'il » a trouvé à la vérité découverte par un autre. » Quel eſt, ajoute-t-il, le philoſophe qui pour » ſa gloire ne tromperoit pas volontiers le genre » humain ».

M. Rouſſeau ſeroit-il ce philoſophe ? * 27. Je ne me permets pas de le penſer. Au reſte s'il croyoit qu'un menſonge ingénieux pût à jamais immortaliſer le nom de ſon inventeur, il ſe tromperoit (*a*). Le vrai ſeul a des ſuccès durables. Les lauriers dont l'erreur quelquefois ſe couronne n'ont qu'une verdure éphémere.

Qu'une ame vile, un eſprit trop foible pour atteindre au vrai, avance ſciemment un menſonge, il obéit à ſon inſtinct : mais qu'un philoſo-

(*a*) J'en excepte cependant les menſonges religieux.

Digitized by Google

phe puisse se faire l'apôtre d'une erreur qu'il ne prend pas pour la vérité (*a*) même, j'en doute & mon garant est irrécusable; c'est le desir que tout auteur a de l'estime publique & de la gloire. M. Rousseau la cherche sans doute, mais c'est en qualité d'orateur, non de philosophe. Aussi de tous les hommes célebres est-il le seul qui se soit élevé contre la science. *. 28. La mépriſe-t-il en lui? Manqueroit-il d'orgueil? Non; mais cet orgueil fut aveugle un moment. Sans doute qu'en se faisant l'apologiste de l'ignorance, il s'est dit à lui-même.

« Les hommes en général sont paresseux, par » conséquent ennemis de toute étude qui les force » à l'attention. »

« Les hommes sont vains, par conséquent en- » nemis de tout esprit supérieur. »

« Les hommes médiocres enfin ont une haine

(*a*) L'homme, je le sais, n'aime point la vérité pour la vérité même. Il rapporte tout à son bonheur. Mais s'il le place dans l'acquisition d'une estime publique & durable, il est évident, puisque cette espece d'estime est attachée à la découverte de la vérité, qu'il est par la nature même de sa passion forcé de n'aimer & de ne rechercher que le vrai. Un nom célebre qu'on doit à l'erreur, est un prestige de gloire qui se détruit aux premiers rayons de la raison & de la vérité.

Digitized by Google

» ſecrette pour les ſavans & pour les ſciences.
» Que j'en perſuade l'inutilité, je flatterai la va-
» nité du ſtupide : je me rendrai cher aux igno-
» rans, je ſerai leur maître, eux mes diſciples,
» & mon nom conſacré par leurs éloges, remplira
» l'univers. Le moine lui-même ſe déclarera
» pour moi. * 29. L'homme ignorant & crédule
» eſt l'homme du moine. La ſtupidité publique fait
» ſa grandeur. D'ailleurs quel moment plus favo-
» rable à mon projet ? En France tout concourt à
» dépriſer les talents. Si j'en profite, mes ouvrages
» deviennent célebres. »

Mais cette célébrité doit-elle être durable ? L'auteur de l'Emile a-t-il pu ſe le promettre ? Ignore-t-il qu'il s'opere une révolution ſourde & perpétuelle dans l'eſprit & le caractere des peuples, & qu'à la longue l'ignorance ſe décrédite elle-même.

Or quel ſupplice pour cet auteur, s'il entrevoit déjà le mépris futur où tomberont ſes panégyriques de l'ignorance. * 30. Quel moyen ſur cet objet de faire long-temps illuſion à l'Europe ? L'expérience apprend à ſes peuples que le génie, les lumieres & les connoiſſances ſont les vraies ſources de leur puiſſance, de leur proſpérité, de leurs vertus. Que leur foibleſſe & le malheur eſt au contraire toujours l'effet d'un vice dans le gouvernement, par conſéquent de quelque igno-

Digitized by Google

rance dans le légiſlateur. Les hommes ne croiront donc jamais les ſciences & les lumieres vraiment nuiſibles.

Mais dans le même ſiecle, l'on a vu quelquefois les arts & les ſciences ſe perfectionner & les mœurs ſe corrompre. J'en conviens, & je ſais avec quelle adreſſe l'ignorance toujours envieuſe profite de ce fait pour imputer aux ſciences, une corruption de mœurs entiérement dépendante d'une autre cauſe.

CHAPITRE X.

Des cauſes de la décadence d'un Empire.

L'Introduction & la perfection des arts & des ſciences dans un empire n'en occaſionnent pas la décadence. Mais les mêmes cauſes qui y accélerent le progrès des ſciences, y produiſent quelquefois les effets les plus funeſtes.

Il eſt des nations où par un ſingulier enchaînement de circonſtances, le germe productif des arts & des ſciences ne ſe développe qu'au moment même où les mœurs ſe corrompent.

Un certain nombre d'hommes ſe raſſemblent pour former une ſociété. Ces hommes fondent une nouvelle ville. Leurs voiſins la voient s'é-

Digitized by Google

lever d'un œil jaloux. Les habitants de cette ville forcés d'être à la fois laboureurs & soldats se servent tour-à-tour de la beche & de l'épée. Quelles sont dans ce pays la science & la vertu de nécessité ? La science militaire & la valeur. Elles y sont les seules honorées. Toute autre science, toute autre vertu y est inconnue. Tel fut l'état de Rome naissante, lorsque foible, lorsqu'environnée de peuples belliqueux, elle ne soutenoit qu'à peine leurs efforts.

Sa gloire, sa puissance s'étendirent par toute la terre. Mais Rome acquit l'un & l'autre avec lenteur. Il lui fallut des siecles de triomphes pour s'asservir ses voisins. Or ces voisins asservis, si les guerres civiles durent par la forme de son gouvernement, succéder aux guerres étrangeres, comment imaginer que des citoyens engagés alors dans des partis différents en qualité de chefs ou de soldats, que des citoyens sans cesse agités de crainte ou d'espérances vives, pussent jouir du loisir & de la tranquillité qu'exige l'étude des sciences.

En tout pays où ces événements s'enchaînent & se succédent, le seul instant favorable aux lettres est malheureusement celui où les guerres civiles, les troubles, les factions s'éteignent ; où la liberté expirante succombe comme du temps

Digitized by Google

d'Auguſte ſous les efforts du deſpotiſme (*a*). Or cette époque précede de peu celle de la décadence d'un empire. Cependant les arts & les ſciences y fleuriſſent. Il eſt deux cauſes de cet effet.

La premiere eſt la force des paſſions. Dans les premiers moments de l'eſclavage, les eſprits encore vivifiés par le ſouvenir de leur liberté perdue, ſont dans une agitation aſſez ſemblable à celle des eaux après la tourmente. Le citoyen brûle encore du deſir de s'illuſtrer, mais ſa poſition a changé. Il ne peut élever ſon buſte à côté de celui des Timoléons, des Pélopidas & des Brutus. Ce n'eſt plus à titre de deſtructeur des Tyrans, de vengeurs de la liberté que ſon nom peut parvenir à la poſtérité. Sa ſtatue ne peut être placée qu'entre celle des Homeres, des Epicures, des Archimedes &c. Il le ſent, & s'il n'eſt plus qu'une ſorte de gloire à laquelle il puiſſe prétendre; ſi les lauriers des muſes ſont les ſeuls dont il puiſſe ſe couronner, c'eſt dans l'arene des arts & des ſciences qu'il deſcend pour les diſpu-

(*a*) Il en fut de même en France, lorſque le cardinal de Richelieu eut déſarmé le peuple, les grands & ſe les fut aſſervis. Ce fut alors que les arts & les ſciences y fleurirent.

Digitized by Google

ter, & c'eſt alors qu'il s'éleve des hommes illuſtres en tous les genres.

La ſeconde de ces cauſes eſt l'intérêt qu'ont alors les ſouverains d'encourager les progrès de ces mêmes ſciences. Au moment où le deſpotiſme s'établit, que deſire le monarque ? D'inſpirer l'amour des arts & des ſciences à ſes ſujets. Que craint-il ? Qu'ils ne portent les yeux ſur leurs fers ; qu'ils ne rougiſſent de leur ſervitude, & ne tournent encore leurs regards vers la liberté. Il veut donc leur cacher leur aviliſſement ; il veut occuper leur eſprit. Il leur préſente à cet effet de nouveaux objets de gloire. Hypocrite amateur des ſciences, il marque d'autant plus de conſidération à l'homme de génie, qu'il a plus beſoin de ſes éloges.

Les mœurs d'une nation ne changent point au moment même de l'établiſſement du deſpotiſme. L'eſprit des citoyens eſt libre quelque temps après que leurs mains ſont liées. Dans ces premiers inſtants les hommes célebres conſervent encore quelque crédit ſur une nation. Le deſpote le comble donc de faveurs pour qu'ils le comblent de louanges, & les grands talents ſe ſont trop ſouvent prêtés à cet échange ; ils ont trop ſouvent été panégyriſtes de l'uſurpation & de la tyrannie.

Quels motifs les y déterminent ? Quelquefois

Digitized by Google

la baſſeſſe & ſouvent la reconnoiſſance (*a*). Il en faut convenir : toute grande révolution dans un empire en impoſe à l'imagination, & ſuppoſe dans celui qui l'opere quelque grande qualité, ou du moins quelque vice brillant que l'étonnement ou la reconnoiſſance peut métamorphoſer en vertu. * 31.

Telle au moment de l'établiſſement du deſpotiſme, la cauſe productrice des grands talents dans les ſciences & les arts. Ce premier moment paſſé, ſi ce même pays devient ſtérile en homme de cette eſpece, * 32, c'eſt que le deſpote plus aſſuré ſur ſon trône, n'a plus d'intérêt de le protéger. Auſſi dans les états le regne des arts & des ſciences ne s'étend guere au delà d'un ſiecle ou deux. L'Aloès eſt chez tous les peuples l'emblême de la prodnction des ſciences. Il emploie cent ans à fortifier ſes racines ; il ſe prépare cent ans à pouſſer ſa tige ; le ſiecle écoulé, il s'éleve, s'épanouit en fleurs & meurt.

Si dans chaque empire les ſciences pareillement ne pouſſent, ſi je l'oſe dire, qu'un jet &

(*a*) Les gens de lettres ont à ſe reprocher d'avoir loué dans le cardinal de Richelieu le plus mauvais des citoyens, le fauteur du deſpotiſme, l'homme qui féconda les ſemences des maux actuels de l'empire François, l'homme enfin qui doit être également l'horreur & du prince & de la nation.

Digitized by Google

diſparoiſſent enſuite, c'eſt que les cauſes propres à produire des hommes de génie, ne s'y développent communément qu'une fois. C'eſt au plus haut période de ſa grandeur qu'une nation porte ordinairement les fruits de la ſcience & des arts. Trois ou quatre générations d'hommes illuſtres ſe ſont-elles écoulées ? Les peuples dans cet intervalle ont changé de mœurs ; ils ſe ſont façonnés à la ſervitude ; leur ame a perdu ſon énergie ; nulle paſſion forte ne la met en action : le deſpote n'excite plus le citoyen à la pourſuite d'aucune eſpece de gloire. Ce n'eſt plus le talent qu'*il* honore, c'eſt la baſſeſſe : & le génie, s'il en eſt encore en ce pays, vit & meurt inconnu à ſa propre patrie. C'eſt l'oranger qui fleurit, parfume l'air & meurt dans un déſert.

Le deſpotiſme qui s'établit, laiſſe tout dire pourvu qu'on le laiſſe faire. Mais le deſpotiſme affermi défend de parler, de penſer & d'écrire. Alors les eſprits tombent dans l'apathie ; tous les citoyens devenus eſclaves maudiſſent le ſein qui les a allaités, & dans un pareil empire, tout nouveau né eſt un malheur de plus.

Le génie enchainé y traîne peſamment ſes fers ; il ne vole plus, il rampe. Les ſciences ſont négligées, l'ignorance eſt en honneur * 33 & tout homme de ſens déclaré ennemi de l'état. Dans un royaume d'aveugles, quel citoyen ſe-

Digitized by Google

roit le plus odieux ? Le clairvoyant. Si les aveugles le saisissoient, il seroit mis en pieces. Or dans l'empire de l'ignorance, le même sort attend le citoyen éclairé. La presse en est d'autant plus gênée que les vues du ministere sont plus courtes. Sous le regne d'un Fréderic ou d'un Antonin, on ose tout dire, tout penser, tout écrire, & l'on se tait sous les autres regnes.

L'esprit du prince s'annonce toujours par l'estime & la considération qu'il marque aux talents (*a*). La faveur qu'il leur accorde loin de nuire à l'état, le sert.

Les arts & les sciences sont la gloire d'une nation ; ils ajoutent à son bonheur. C'est donc au seul despotisme intéressé d'abord à les protéger, & non aux sciences mêmes qu'il faut attribuer la décadence des empires. Le souverain d'une nation puissante a-t-il ceint la couronne du pouvoir arbitraire ? Cette nation s'affoiblit de jour en jour.

La pompe d'une cour Orientale peut sans doute en imposer au vulgaire : il peut croire la force de

(*a*) De trois choses, disoit Mathias, roi d'Hongrie, que doit se proposer un prince,

La premiere est d'être juste.

La seconde de vaincre ses ennemis.

La troisieme de récompenser les lettres & d'honorer les hommes célebres.

Digitized by Google

l'empire égale à la magnificence de ſes palais. Le ſage en juge autrement. C'eſt ſur cette même magnificence qu'il en meſure la foibleſſe. Il ne voit dans le luxe impoſant au milieu duquel eſt aſſis le deſpote que la ſuperbe, la riche & la funebre décoration de la mort; qu'un Catafalque faſtueux au centre duquel eſt un cadavre froid & ſans vie, une cendre inanimée; enfin un fantôme de puiſſance prêt à diſparoître devant l'ennemi qui la mépriſe. Une grande nation où s'eſt enfin établi le pouvoir deſpotique eſt comparable au chêne que les ſiecles couronnent. Son tronc majeſtueux, la groſſeur de ſes branches, annoncent encore quelle fut ſa force & ſa grandeur premiere; il ſemble être encore le monarque des forêts: mais ſon véritable état eſt celui de dépériſſement: ſes branches dépouillées de feuilles, privées de l'eſprit de vie & demi-pourries, ſont chaque année briſées par les vents. Tel eſt l'état des nations ſoumiſes au pouvoir arbitraire.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

La culture des arts & des ſciences dans un empire deſpotique en retarde la ruine.

C'Eſt au moment que le deſpotiſme entiérement affermi, réduit, comme je l'ai dit, les peuples en eſclavage; c'eſt lorſqu'il éteint en eux tout amour de la gloire, qu'il étend par-tout les ténebres de l'ignorance; qu'un empire ſe précipite à ſa ruine. * 34. Cependant, ſi comme l'obſerve M. Saurin, l'étude des ſciences & la douceur des mœurs qu'elles inſpirent, temperent quelque temps la violence du pouvoir arbitraire, les ſciences, loin de hâter, retardent donc la chûte des états.

La digue des ſciences, il eſt vrai, ne ſoutient pas long-temps l'effort d'un pouvoir à qui tout cede, & qui détruit & les trônes les plus ſolides & les empires les plus puiſſants: mais du moins n'y peut-on imputer aux ſciences la corruption des mœurs. Les ſciences n'engendrent point les malheurs publics, proportionnés dans chaque état à l'accroiſſement du pouvoir arbitraire. Par quelle raiſon en effet les arts & les ſciences corromproient-elles les mœurs * 35. & énerve-

roient-

Digitized by Google

roient-elles le courage ? Qu'eſt-ce qu'une ſcience ? C'eſt un recueil d'obſervations faites, ſi c'eſt en méchanique, ſur la maniere d'employer les forces mouvantes ; ſi c'eſt en géométrie, ſur le rapport des grandeurs entr'elles ; ſi c'eſt en chirurgie, ſur l'art de panſer & de guérir les plaies ; ſi c'eſt enfin en légiſlation, ſur les moyens les plus propres à rendre les hommes heureux & vertueux. Or pourquoi ces divers recueils d'obſervations en énerveroient-ils le courage ? Ce fut la ſcience de la diſcipline qui ſoumit l'univers aux Romains. Ce fut donc en qualité de ſavans qu'ils dompterent les nations. Auſſi lorſque pour s'attacher la milice & s'en aſſurer la protection, la tyrannie eut été contrainte d'adoucir la ſévérité de la diſcipline militaire ; lorſqu'enfin la ſcience en fut preſqu'entiérement perdue, ce fut alors que vaincus à leur tour, les vainqueurs du monde ſubirent en qualité d'ignorants le joug des peuples du Nord.

On forgeoit à Sparte des caſques, des cuiraſſes, des épées bien trempées. Cet art en ſuppoſe une infinité d'autres (*a*), & les Spartiates n'en étoient

(*a*) Les arts de luxe, dit-on, énervent les courages. Mais qui leur ferme l'entrée d'un état ? Eſt-ce l'ignorance ? Non : c'eſt la pauvreté ou le partage à peu-près égal des richeſſes nationales. A Sparte quel

Digitized by Google

pas moins vaillans. Céſar, Caſſius & Brutus étoient éloquens, ſavans & braves. L'on exerçoit à la fois en Grece & ſon eſprit & ſon corps. La molleſſe eſt fille de la richeſſe & non des ſciences. Lorſqu'Homere verſifioit l'Illiade, il avoit pour contemporains les graveurs du bouclier d'Achille. Les arts avoient donc alors atteint en Grece un certain degré de perfection, & cependant l'on s'y exerçoit encore aux combats du Ceſte & de la Lutte.

---

citoyen eût acheté une boîte émaillée ? Le tréſor public n'eût pas ſuffi pour la payer. Nul bijoutier ne ſe fût donc point établi à Lacédémone : il y fût mort de faim. Ce n'eſt point l'ouvrier de luxe qui vient corrompre les mœurs d'un peuple ; mais la corruption de mœurs de ce peuple, qui appelle à lui l'ouvrier du luxe. En tout genre de commerce, c'eſt la demande que précede l'offre.

D'ailleurs ſi le luxe, comme je l'ai déjà dit, eſt l'effet du partage trop inégal des richeſſes nationales, il eſt évident que les ſciences n'ayant aucune part à cet inégal partage, ne peuvent être regardées comme la cauſe du luxe. Les ſavants ſont peu riches. C'eſt chez l'homme d'affaire & non chez eux que la magnificence éclate. Si les arts de luxe ont quelquefois fleuri dans une nation au même inſtant que les lettres, c'eſt que l'époque où les ſciences y ont été cultivées, eſt quelquefois celle où les richeſſes s'y trouvent accumulées dans un petit nombre de mains.

Digitized by Google

En France ce ne ſont point les ſciences qui rendent la plupart des officiers incapables des fatigues de la guerre, mais la molleſſe de leur éducation. Qu'on refuſe du ſervice à quiconque ne peut faire certaines marches, ſoulever certains poids & ſupporter certaines fatigues, le deſir d'obtenir des emplois militaires, arrachera les François à la molleſſe : ils voudront être hommes : leurs mœurs & leur éducation changeront. L'ignorance produit l'imperfection des loix ; & leur imperfection les vices des peuples. Les lumieres produiſent l'effet contraire. Auſſi n'a-t-on jamais compté parmi les corrupteurs des mœurs ce Licurgue, ce ſage qui parcourut tant de contrées pour puiſer dans les entretiens des philoſophes, les connoiſſances qu'exigeoit l'heureuſe réforme des loix de ſon pays.

Mais, dira-t-on, ce fut dans l'acquiſition même de ces connoiſſances qu'il puiſa ſon mépris pour elles. Et qui croira jamais qu'un légiſlateur qui ſe donna tant de peines pour raſſembler les ouvrages d'Homere, & qui fit élever la ſtatue du Rire dans la place publique, ait réellement mépriſé les ſciences ? Les Spartiates ainſi que les Athéniens, furent les peuples les plus éclairés & les plus illuſtres de la Grece. Quel rôle y jouerent les ignorants Thébains juſqu'au moment qu'Epaminondas les eut arrachés à leur ſtupidité.

Digitized by Google

J'ai montré dans cette ſection les erreurs & les contradictions de ceux dont les principes différent des miens.

J'ai prouvé que tout panégyriſte de l'ignorance, eſt du moins à ſon inſçu, l'ennemi du bien public.

Que c'eſt dans le cœur de l'homme qu'il faut étudier la ſcience de la morale.

Que tout peuple ignorant, ſi d'ailleurs il eſt riche & policé, eſt toujours un peuple ſans mœurs.

Il faut maintenant détailler les malheurs où l'ignorance plonge les nations ; on en ſentira plus fortement l'importance d'une bonne éducation ; j'inſpirerai plus de deſir de la perfectionner, & j'intéreſſerai d'avance mes concitoyens aux idées que je dois leur propoſer à ce ſujet.

Digitized by Google

NOTES.

1. MR. Rouſſeau L. 4. T. 2. de ſon Emile, après avoir dit un mot de l'origine des paſſions, ajoute. « Sur ce principe il eſt aiſé de voir comment on » peut diriger au bien ou au mal toutes les paſ- „ ſions des enfants & des hommes „. Mais s'il eſt poſſible de diriger au bien ou au mal les paſſions des enfants, il eſt donc poſſible de changer leur caractere.

2. " La voix intérieure de la vertu, dit M. „ Rouſſeau, ne ſe fait point entendre aux pau- „ vres „. Cet auteur range apparemment les incrédules dans la claſſe des pauvres, lorſqu'il ajoute P. 207. T. 3. de l'Emile. " Un incrédule ſouhaite „ que tout l'univers ſoit dans la miſere pour „ s'épargner la moindre peine & ſe procurer le „ moindre plaiſir „. M. Rouſſeau eſt incrédule & je ne l'accuſe pas d'un pareil ſouhait. M. de Voltaire n'eſt pas bigot, & c'eſt cependant lui qui prit en main la défenſe de l'innocente famille de Calas, qui leur ouvrit ſa bourſe, qui ſacrifia en ſollicitations un temps pour lui toujours ſi précieux, & qui protégea ſeul la veuve & les orphelins opprimés, lorſque l'égliſe & les magiſtrats

Digitized by Google

les abandonnoient. M. Rouſſeau n'auroit-il voulu dire autre choſe, ſinon que l'incrédule s'aime de préférence aux autres. Ce ſentiment eſt commun au dévot comme à l'incrédule. Point de ſaint qui voulût être damné pour ſon voiſin. Quand ſaint Paul a ſouhaité d'être anathême pour ſes freres, ne s'eſt-il point exagéré la nobleſſe de ce ſentiment, & ne lui falloit-il pas quinze jours de réſidence en enfer pour s'aſſurer de ſa vérité ?

3. " Tant que la ſenſibilité de l'homme, (Emile L. 4. T. 2.) reſte bornée à ſon individu, il n'y a rien de moral dans ſes actions. Ce n'eſt que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord ces ſentiments & enſuite ces notions du bien & du mal, qui le conſtituent véritablement homme ". Ce texte prouve l'ingénuité avec laquelle M. Rouſſeau ſe réfute lui-même.

4. Juger, dit M. Rouſſeau, n'eſt pas ſentir. La preuve de ſon opinion, " c'eſt qu'il eſt en nous une faculté ou force qui nous fait comparer les objets. Or, dit-il, cette force ne peut être l'effet de la ſenſibilité phyſique ". Si M. Rouſſeau eût plus approfondi cette queſtion, il eût reconnu que cette force n'étoit autre choſe que l'intérêt même que nous avons de comparer les objets entr'eux, & que cet intérêt prend ſa ſource dans le ſentiment de l'amour de ſoi, effet immédiat de la *ſenſibilité phyſique*.

Digitized by Google

5. L'imagination des peuples du nord n'eſt pas moins vive que celle des peuples du midi. Compare-t-on les poéſies d'Oſſian à celle d'Homere ; lit-on les poëmes de Milton, de Fingal, les poéſies Erſes, &c., on n'apperçoit pas moins de force dans les tableaux des poëtes du Nord que dans ceux des poëtes du midi. Auſſi le ſublime traducteur des poéſies d'Oſſian, après avoir démontré dans une excellente diſſertation, que les grandes & mâles beautés de la poéſie appartiennent à tous les peuples, obſerve à ce ſujet que les compoſitions de cette eſpece ne ſuppoſent qu'un certain degré de police dans une nation. Ce n'eſt point, ajoute-t-il, le climat, mais les mœurs du ſiecle qui donnent un caractere fort & ſublime à la poéſie. Celle d'Oſſian en eſt la preuve.

6. Si l'homme eſt quelquefois méchant, c'eſt lorſqu'il a intérêt de l'être ; c'eſt lorſque les loix qui par la crainte de la punition & l'eſpoir de la récompenſe devroient le porter à la vertu, le portent au contraire au vice. Tel eſt l'homme dans les pays deſpotiques, c'eſt-à-dire, dans ceux de la flatterie, de la baſſeſſe, de la bigotterie, de l'eſpionnage, de la pareſſe, de l'hypocriſie, du menſonge, de la trahiſon, &c.

7. Ce n'eſt point le ſentiment du beau moral qui fait travailler l'ouvrier, mais la promeſſe de 24 ſols pour boire. Qu'un homme ſoit infirme,

Digitized by Google

qu'il doive la prolongation de sa vie aux soins assidus de ses domestiques, que doit-il faire pour s'assurer la continuité de ces mêmes soins ? Faut-il qu'il prêche le beau moral ? Non, mais qu'il leur déclare que n'étant point sur son testament, il récompensera leur zele de son vivant en leur comptant chaque année de sa vie telle gratification honnête & graduelle. Qu'il tienne parole, il sera bien servi, & l'eût été mal, s'il n'en eût appellé qu'à leur sens du beau moral.

Point d'objets sur lesquels on ne pût donner de pareilles recettes, qui, tirées du principe de l'intérêt personnel, seroient tout autrement efficaces que des recettes extraites, ou de la métaphysique-théologique, ou de la métaphysique alambiquée du Schaftesburysme.

8. On écrase sans pitié une mouche, une araignée, un insecte, & l'on ne voit pas sans peine égorger un bœuf. Pourquoi ? C'est que dans un grand animal l'effusion du sang, les convulsions de la souffrance, rappellent à la mémoire un sentiment de douleur que n'y rappelle point l'écrasement d'un insecte.

9. Deux nations ont-elles intérêt de s'unir ? Elles font entr'elles un traité de bonté & d'humanité réciproque. Que l'une des deux nations ne trouve plus d'avantage à ce traité ; elle le rompt : voilà l'homme. L'intérêt détermine sa haine ou

Digitized by Google

ſon amour. L'humanité n'eſt point eſſentielle à ſa nature. Qu'entend-on en effet par ce mot eſſentiel ? Ce ſans quoi une choſe n'exiſte pas. Or en ce ſens la ſenſibilité phyſique eſt la ſeule qualité eſſentielle à la nature de l'homme.

10. On frémit au ſpectacle de l'aſſaſſin qu'on roue. Pourquoi ? C'eſt que ſon ſupplice rappelle à notre ſouvenir la mort & la douleur à laquelle la nature nous a condamnés. Mais pourquoi les bourreaux & les chirurgiens ſont-ils impitoyables ? C'eſt qu'habitués ou de torturer un coupable, ou d'opérer ſur un malade, ſans éprouver eux-mêmes de douleur, ils deviennent inſenſibles à ſes cris. N'apperçoit-on plus dans les ſouffrances d'autrui, celles auxquelles on eſt ſoi-même ſujet ? on devient dur.

11. Le beſoin d'être plaint dans ſes malheurs, aidé dans ſes entrepriſes ; le beſoin de fortune, de converſation, de plaiſirs, &c., produit dans tous le ſentiment de l'amitié. Elle n'eſt donc pas toujours fondée ſur la vertu : auſſi les méchants ſont-ils comme les bons ſuſceptibles d'amitié & non d'humanité. Les bons ſeuls éprouvent ce ſentiment de compaſſion & de tendreſſe éclairée, qui, réuniſſant l'homme à l'homme, le rend l'ami de tous ſes concitoyens. Ce ſentiment n'eſt éprouvé que du vertueux.

12. Que d'arrêts & d'édits cruels prouvent

Digitized by Google

contre la prétendue bonté naturelle de l'homme!

13. On voit des enfants enduire de cire chaude des hannetons, des cerfs volans, les habiller en soldats & prolonger ainsi leur mort pendant deux ou trois mois. En vain dira-t-on que ces enfants ne réfléchissent point aux douleurs qu'éprouvent ces insectes. Si le sentiment de la compassion leur étoit aussi naturel que celui de la crainte, il les avertiroit des souffrances de l'insecte, comme la crainte les avertit du danger à la rencontre d'un animal furieux.

14. Le despotisme de la Chine est, dit-on, fort moderé. L'abondance de ses récoltes en est la preuve. En Chine comme par-tout ailleurs, on sait que pour féconder la terre, il ne suffit pas de faire de bons livres d'agriculture, qu'il faut encore que nulle loi ne s'oppose à la bonne culture. Aussi les impôts à la Chine, dit à ce sujet M. Poivre, ne sont portés sur les terres médiocres qu'au trentieme du produit. Les Chinois jouissent donc presqu'en entier de la propriété de leurs biens. Leur gouvernement à cet égard est donc bon. Mais jouit-on pareillement à la Chine de la propriété de sa personne? L'habituelle & prodigieuse distribution qui s'y fait de coups de bamboux prouve le contraire. C'est l'arbitraire des punitions qui sans doute y avilit les ames & fait de

Digitized by Google

preſque tout chinois un négociant fripon, un ſoldat poltron, un citoyen ſans honneur.

15. M. de Monteſquieu compare le deſpotiſme oriental à l'arbre abattu par le ſauvage pour en cueillir les fruits. Un ſimple fait rapporté dans le Journal intitulé, Etat politique de l'Angleterre, donnera peut-être du deſpotiſme une idée encore plus effrayante.

Les Anglois, dit le journaliſte, inveſtis dans le fort Guillaume par les troupes du Suba ou vice-roi de Bengale, ſont faits priſonniers. Enfermés dans le cachot noir de Collicotta, ils y ſont au nombre de 146 entaſſés dans un eſpace de dix-huit pieds quarrés. Ces malheureux dans un des climats le plus chaud de l'univers, & dans la ſaiſon la plus chaude de ce climat, ne reçoivent d'air que par une fenêtre en partie bouchée par la largeur des barreaux. A peine y ſont-ils entrés qu'ils ſont trempés de ſueur & dévorés de ſoif. Ils étouffent, pouſſent des cris affreux, demandent qu'on les tranſporte dans une plus grande priſon. On eſt ſourd à leurs plaintes. Ils veulent mettre en mouvement l'air qui les environne, ils ſe ſervent à cet effet de leurs chapeaux; reſſource impuiſſante. Ils tombent en défaillance & meurent. Ce qui ſurvit, boit ſa ſueur, redemande de l'air, veut qu'on les partage en deux cachots. Ils s'adreſſent à cet effet au Jemman-daar un des gardes

Digitized by Google

de la prison. Le cœur du garde s'ouvre à la pitié & à l'avarice. Il consent pour une grosse somme d'avertir le Suba de leur état. A son retour les Anglois vivans crient du milieu des cadavres qu'on leur rende l'air, qu'on ouvre le cachot. « Mal-» heureux, dit le garde, achevez de mourir, le » Suba repose. Quel esclave oseroit interrompre » son sommeil ,,. Tel est le despotisme.

16. M. Rousseau ne veut pas qu'on châtie les enfants. Mais selon lui-même, pour que les enfants soient attentifs, il faut qu'ils aient intérêt de l'être. N'ont-ils point encore atteint l'âge de l'émulation? il n'est alors que deux moyens d'exciter en eux cet intérêt. L'un est l'espoir d'un bonbon ou d'un joujou (l'amusement & la gourmandise sont les seules passions de l'enfance.) L'autre est la crainte du châtiment. Le premier moyen suffit-il? il mérite la préférence. Ne suffit-il pas? C'est au châtiment qu'il faut avoir recours. La crainte est toujours efficacement employée. L'enfant craint encore plus la douleur qu'il n'aime un bonbon. Le châtiment est-il sévere? Est-il justement infligé? On est rarement obligé d'y revenir. Mais c'est répandre sur l'aube de la vie les images du chagrin. Non : ce chagrin est aussi court que la punition. L'instant d'après l'enfant châtié saute, joue avec ses camarades, & s'il se souvient du fouet, c'est dans ces momens calmes & consacrés

Digitized by Google

à l'étude, où ce ſouvenir ſoutient ſon application.

Qu'on perfectionne d'ailleurs les méthodes encore trop imparfaites d'enſeigner, qu'on les ſimplifie; l'étude devenue plus facile, l'éleve ſera moins expoſé au châtiment. L'enfant apprendra l'italien ou l'allemand avec la même facilité que ſa propre langue, ſi toujours entouré d'italiens ou d'allemands, il ne peut demander qu'en ces langues les choſes qui lui ſont agréables.

17. Avec l'âge on gagne en connoiſſances, en expériences : mais l'on perd en activité & en fermeté. Or dans l'adminiſtration des affaires civiles & militaires, leſquelles de ces qualités ſont les plus néceſſaires ? Les dernieres. C'eſt toujours trop tard, dit à ce ſujet Machiavel, qu'on éleve les hommes aux places importantes. Preſque toutes les grandes actions des ſiécles préſents & paſſés, ont été exécutées avant l'âge de 30 ans. Les Annibals, les Alexandres &c. en ſont la preuve. L'homme qui doit ſe rendre illuſtre, dit Philippe de Commines, l'eſt toujours de bonne heure. Ce n'eſt point dans le moment qu'affoibli par l'âge, qu'alors inſenſible aux charmes de la louange & indifférent à la conſidération, compagne de la gloire, qu'on fait des efforts pour la mériter.

18. Dans les grands romans, c'eſt toujours

Digitized by Google

avant leur mariage que les héros combattent les monſtres, les géants & les enchanteurs. Un ſentiment sûr & ſourd avertit le romancier que les deſirs de ſon héros une fois ſatisfaits, il n'a plus en lui de principe d'action. Auſſi tous les auteurs de ce genre nous aſſurent qu'après les noces du prince & de la princeſſe, tous deux vécurent heureux, mais en paix.

19. L'inſtruction toujours utile nous fait ce que nous ſommes. Les ſavants ſont nos inſtituteurs, notre mépris pour les livres eſt donc toujours un mépris de mauvaiſe foi. Sans livres nous ſerions encore ce que ſont les ſauvages.

Pourquoi la femme du ſerrail n'a-t-elle pas l'eſprit des femmes de Paris ? C'eſt qu'il en eſt des idées comme des langues. On parle celle de ceux qui nous entourent. L'eſclave de l'Orient ne ſoupçonne pas la fierté du caractere romain. Il n'a point lu Tite-Live : il n'a d'idées, ni de la liberté, ni d'un gouvernement républicain. Tout eſt en nous acquiſition & éducation.

20. La connoiſſance & la méfiance des hommes, ſont, dit-on, inſéparables. L'homme n'eſt donc pas auſſi bon que le prétend Julie.

21. Moins on a de lumieres, plus on devient perſonnel. J'entends une petite maîtreſſe pouſſer les hauts cris : quelle en eſt la cauſe ? Eſt-ce le mauvais choix d'un général ou l'enrégiſtrement

Digitized by Google

d'un édit onéreux au peuple ? Non : c'eſt la mort de ſon chat ou de ſon oiſeau. Plus on eſt ignorant, moins on apperçoit de rapport entre le bonheur national & le ſien.

22. Chez certains ſauvages l'ivreſſe attire le reſpect. Qui ſe dit ivre eſt déclaré prophete ; & comme ceux des Juifs, il peut impunément aſſaſſiner.

23. Un peuple eſt-il heureux ? Pour continuer de l'être que faut-il ? Que les nations voiſines ne puiſſent l'aſſervir. Pour cet effet, ce peuple doit être exercé aux armes, il doit être bien gouverné, avoir d'habiles généraux, d'excellents amiraux, de ſages adminiſtrateurs de ſes finances, enfin une excellente légiſlation. Ce n'eſt donc jamais de bonne foi qu'on ſe fait l'apologiſte de l'ignorance. M. Rouſſeau ſent bien que c'eſt à l'imbécillité commune à tous les ſultans qu'il faut rapporter preſque tous les malheurs du deſpotiſme.

24. Quelques officiers adoptent en France l'opinion de M. Rouſſeau ; ils veulent des ſoldats automates. Cependant jamais Turenne ni Condé ne ſe ſont plaints du trop d'eſprit des leurs. Des Soldats Grecs & Romains citoyens au retour de la campagne, étoient néceſſairement plus inſtruits, plus éclairés que les ſoldats de nos jours, & les armées grecques & romaines valoient bien

Digitized by Google

les nôtres. Les soins que les généraux actuels prennent pour étouffer les lumieres des subalternes, n'annonceroient-ils pas la crainte qu'ils ont d'avoir des censeurs trop éclairés de leur manœuvre? Scipion & César avoient moins de défiance.

25. De toutes les parties de l'Asie, la plus savante est la Chine, & c'est aussi la mieux cultivée & la plus habitée. Quelques érudits veulent que l'ignorante & barbare Europe ait été jadis plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ma réponse à leurs nombreuses citations, c'est que dix arpens froment nourrissent plus d'hommes que cent arpens en bruyeres, pâtures &c. c'est que l'Europe étoit autrefois couverte d'immenses forêts, & que les Germains se nourrissoient du produit de leurs bestiaux. César & Tacite l'assurent, & leur témoignage décide la question. Un peuple pasteur ne peut être nombreux. L'Europe civilisée est donc nécessairement plus peuplée que ne l'étoit l'Europe barbare & sauvage. S'en rapporter là-dessus à des historiens souvent menteurs ou mal-instruits, lorsqu'on a en main des preuves évidentes de leur mensonge, c'est folie. Un pays sans agriculture ne peut sans un miracle nourrir un grand nombre d'habitants. Or les miracles sont plus rares que les mensonges.

26. Les Indiens n'ont nulle force de caractere.

Ils

Digitized by Google

Ils n'ont que l'esprit de commerce. Il est vrai qu'en ce genre la nature a tout fait pour eux. C'est elle qui couvre leur sol de ces denrées précieuses que l'Europe y vient acheter. Les Indiens en conséquence sont riches & paresseux. Ils aiment l'argent, & n'ont pas le courage de le défendre. Leur ignorance dans l'art militaire & dans la science du gouvernement les rendra long-temps vils & mépriſables.

27. Il n'est point de proposition soit morale, soit politique, que M. Rousseau n'adopte & ne rejette tour-à-tour. Tant de contradictions ont fait quelquefois suspecter sa bonne foi. Il assure par exemple t. 3, p. 132, dans une note de l'Emile, « que c'est au christianisme que les gou» vernements modernes doivent leur plus solide » autorité & leurs révolutions moins fréquentes ; » que le christianisme a rendu les princes moins » sanguinaires ; que c'est une vérité prouvée par » le fait. »

Il dit, contrat social chap. 8, « qu'au moins le » paganisme n'allumoit point de guerres de re» ligion ; que Jésus en établissant un royaume » spirituel sur la terre sépara le système théolo» gique du système politique ; que l'état alors cessa » d'être un ; qu'on y vit naître des divisions in» testines qui n'ont jamais cessé d'agiter le peu» ple chrétien ; que le prétendu royaume de

Digitized by Google

» l'autre monde eſt devenu ſous un chef viſible le » plus violent deſpotiſme dans celui-ci ; que de » la double puiſſance ſpirituelle & temporelle a » réſulté un conflit de juriſdiction qui rend toute » bonne politique impoſſible dans les états pa- » piſtes ; qu'on n'y ſait jamais auquel du prêtre » ou du maître on doit obéir ; que la loi chré- » tienne eſt nuiſible à la forte conſtitution de » l'état ; que le chriſtianiſme eſt ſi évidemment » mauvais, que c'eſt perdre le temps que de » s'amuſer à le démontrer. »

Or en deux ouvrages donnés preſqu'en même temps au public, comment imaginer que le même homme puiſſe être ſi contraire à lui-même, & qu'il ſoutienne de bonne foi deux propoſitions auſſi contradictoires ?

28. Conſéquemment à la haine de M. Rouſſeau pour les ſciences, j'ai vu des prêtres ſe flatter de ſa prochaine converſion. Pourquoi, diſoient-ils, déſeſpérer de ſon ſalut ? Il protége l'ignorance, il hait les philoſophes : il ne peut ſouffrir un bon raiſonneur.

Si Jean-Jacque étoit ſaint que feroit-il de plus ?

29. Tous les dévots ſont ennemis de la ſcience. Sous Louis XIV ils donnoient le nom de janſéniſtes aux ſavants qu'ils vouloient perdre. Ils y

Digitized by Google

ont depuis ſubſtitué le nom d'encyclopédiſtes. Cette expreſſion n'a maintenant en France aucun ſens déterminé. C'eſt un mot prétendu injurieux dont les ſots ſe ſervent pour diffamer quiconque a plus d'eſprit qu'eux.

30. Le deſpotiſme, ce cruel fléau de l'humanité eſt le plus ſouvent une production de la ſtupidité nationale. Tout peuple commence par être libre. A quelle cauſe attribuer la perte de ſa liberté ? A ſon ignorance, à ſa folle confiance en des ambitieux. L'ambitieux & le peuple, c'eſt la fille & le lion de la fable. A-t-elle perſuadé à cet animal de ſe laiſſer couper les griffes, & limer les dents ? elle le livre aux mâtins.

31. Les gens de lettres ſont hommes comme les courtiſans : ils ont donc ſouvent flatté le puiſſant injuſte. Cependant il eſt entr'eux une différence remarquable. Les gens de lettres ayant toujours été protégés par les princes de quelque mérite, ils n'ont pu qu'en exagérer les vertus. Ils ont trop loué Auguſte. Mais les courtiſans ont loué Néron & Caracalla.

32. Le mérite ne conduit-il plus aux honneurs ? Il eſt mépriſé, & pour comparer les petites choſes aux grandes, il en eſt d'un empire comme d'un college. Les prix & les premieres places ſont-ils pour les favoris du régent ? plus d'ému-

Digitized by Google

lation parmi les éleves. Les études tombent. Or, ce qui se fait en petit dans les écoles s'opére en grand dans les empires ; & lorsque la faveur seule y dispose des places, la nation alors est sans énergie ; les grands hommes en disparoissent.

33. En Orient les meilleurs titres à la grande fortune sont la bassesse & l'ignorance. Une place importante vient-elle à vaquer ? Le despote passe dans l'antichambre : n'ai-je pas, dit-il, quelque valet dont je puisse faire un visir ? Tous les esclaves se présentent. Le plus vil obtient la place. Faut-il ensuite s'étonner si les actions du visir répondent à la maniere dont il est choisi ?

34. Les Romains ni les François n'avoient encore rien perdu de leur courage au temps d'Auguste & de Louis XIV.

35. M. Rousseau trop souvent panégyriste de l'ignorance, dit en je ne sais quel endroit de ses ouvrages. " La nature a voulu préserver les „ hommes de la science, & la peine qu'ils trou„ vent à s'instruire, n'est pas le moindre de ses „ bienfaits. „ Mais lui répond un nommé M. Gautier, ne pourroit-on pas dire également : „ peuples, sachez que la nature ne veut pas que „ vous vous nourrissiez des grains de la terre. La

Digitized by Google

„ peine qu'elle attache à ſa culture vous annonce „ qu'il faut la laiſſer en friche. „ Cette réponſe n'eſt pas du goût de M. Rouſſeau & dans une lettre écrite à M. Grimm : " Ce M. Gautier, dit-„ il, n'a pas ſongé qu'avec peu de travail on eſt „ ſûr de faire du pain, & qu'avec beaucoup d'é-„ tude il eſt douteux qu'on parvienne à faire un „ homme raiſonnable. „ Je ne ſuis pas à mon tour trop content de la réponſe de M. Rouſſeau. Eſt-il premiérement bien vrai que dans une iſle inconnue l'on parvienne ſi facilement à faire du pain ? Avant de faire cuire le grain, il faudroit le ſemer ; avant de ſemer il faudroit deſſécher les marécages, abattre les forêts, défricher la terre, & ce défrichement ne ſe feroit pas ſans peine.

Dans les contrées même où la terre eſt la mieux cultivée, que de ſoins ſa culture n'exige-t-elle pas du laboureur ? C'eſt le travail de toute ſon année. Mais ne fallût-il que l'ouvrir pour la féconder, ſon ouverture ſuppoſe l'invention du ſoc, de la charrue, celle des forges, par conſéquent une infinité de connoiſſances dans les mines, dans l'art de conſtruire des fourneaux, dans les méchaniques, dans l'hydraulique, enfin dans preſque toutes les ſciences dont M. Rouſſeau veut *préſerver l'homme*. On ne parvient donc pas à

Digitized by Google

faire du pain ſans quelque peine & quelque induſtrie.

" Un homme raiſonnable, dit M. Rouſſeau, „ eſt encore plus difficile à faire : avec beaucoup „ d'études, on n'eſt pas toujours ſûr d'y parve„ nir. „ Mais eſt-on toujours ſûr d'une bonne récolte ? Le pénible labour de l'automne aſſure-t-il l'abondante moiſſon de l'été ? Au reſte qu'il ſoit difficile ou non de former un homme raiſonnable, le fait eſt qu'il ne le devient que par l'inſtruction. Qu'eſt-ce qu'un homme raiſonnable ? Celui dont les jugements ſont en général toujours juſtes. Or pour bien juger des progrès d'une maladie, de l'excellence d'une piece de théâtre & de la beauté d'une ſtatue, que faut-il avoir préliminairement étudié ? Les ſciences & les arts de la médecine, de la poéſie & de la ſculpture. M. Rouſſeau n'entend-il par ce mot *raiſonnable*, que l'homme d'une conduite ſage ? Mais une telle conduite ſuppoſe quelquefois une connoiſſance profonde du cœur humain ; & cette connoiſſance en vaut bien une autre. L'Auteur de l'Emile décrie l'inſtruction, c'eſt, dira-t-il, qu'il a vu quelquefois l'homme éclairé ſe conduire mal. Cela ſe peut. Les deſirs d'un tel homme ſont ſouvent contraires à ſes lumieres. Il peut agir mal & voir bien. Cependant cet homme, (& M. Rouſſeau

Digitized by Google

n'en peut disconvenir) n'a du moins en lui qu'une cause de mauvaise conduite : ce sont ces passions criminelles. L'ignorance au contraire en a deux. L'une, sont ces mêmes passions, l'autre est l'ignorance de ce que l'homme doit à l'homme, c'est-à-dire, de ses devoirs envers la société ; ces devoirs sont plus étendus qu'on ne pense. L'instruction est donc toujours utile.

Digitized by Google

SECTION VI.

Des maux produits par l'ignorance ; que l'ignorance n'eſt point deſtructive de la molleſſe ; qu'elle n'aſſure point la fidélité des ſujets ; qu'elle juge ſans examen les queſtions les plus importantes. Celle du luxe citée en exemples. Des malheurs où ces jugements peuvent quelquefois précipiter une nation. Du mépris & de la haine qu'on doit aux protecteurs de l'ignorance.

CHAPITRE I.

De l'ignorance & de la molleſſe des peuples.

L'Ignorance n'arrache point les peuples à la molleſſe. Elle les y plonge, les dégrade & les avilit. Les nations les plus ſtupides ne ſont pas les plus recommandables pour leur magnanimité, leur courage & la ſévérité de leurs mœurs. Les Portugais & les Romains modernes ſont ignorants : ils n'en ſont pas moins puſillani-

Digitized by Google

mes, voluptueux & moux. Il en eſt ainſi de la *plupart* des peuples de l'Orient. En général dans *tout* pays où le deſpotiſme & la ſuperſtition engendrent l'ignorance, l'ignorance à ſon tour y enfante la molleſſe & l'oiſiveté.

Le gouvernement défend-il de penſer ? je me livre à la pareſſe. L'inhabitude de réfléchir, me rend l'application pénible & l'attention fatigante. * 1. Quels charmes pour moi auroit alors l'étude ? Indifférent à toute eſpece de connoiſſances, aucune ne m'intéreſſe aſſez pour m'en occuper, & ce n'eſt plus que dans les ſenſations agréables que je puis chercher mon bonheur.

Qui ne penſe pas veut ſentir, & ſentir délicieuſement. On veut même croître, ſi je l'oſe dire, en ſenſations à meſure qu'on diminue en penſées. Mais peut-on être à chaque inſtant affecté de ſenſations voluptueuſes ? Non : c'eſt de loin en loin qu'on en éprouve de telles.

L'intervalle qui ſépare chacune de ces ſenſations eſt chez l'ignorant & le déſœuvré rempli par l'ennui. Pour en abréger la durée, il ſe provoque au plaiſir, s'épuiſe & ſe blaſe. Entre tous les peuples quels ſont les plus généralement livrés à la débauche ? les peuples eſclaves & ſuperſtitieux.

Il n'eſt point de nation plus corrompue que

Digitized by Google

la Vénitienne, (*a*) & ſa corruption, dit M. Burck, eſt l'effet de l'ignorance qu'entretient à Veniſe le deſpotiſme ariſtocratique. " Nul ci-
„ toyen n'oſe y penſer. Y faire uſage de ſa rai-
„ ſon eſt un crime, & c'eſt le plus puni. Or,
„ qui n'oſe penſer veut du moins ſentir & doit
„ par ennui ſe livrer à la molleſſe. Qui ſuppor-
„ teroit le joug d'un deſpotiſme ariſtocratique,
„ ſi ce n'eſt un peuple ignorant & voluptueux ?
„ Le gouvernement le ſait, & le gouverne-
„ ment encourage ſes ſujets à la débauche. Il
„ leur offre à la fois des fers & des plaiſirs ; ils
„ acceptent les uns pour les autres, & dans
„ leurs ames avilies, l'amour des voluptés l'em-
„ porte toujours ſur celui de la liberté. Le Véni-
„ tien n'eſt qu'un pourceau, qui nourri par le
„ maître & pour ſon uſage, eſt gardé dans une
„ étable où l'on le laiſſe ſe vautrer dans la fange
„ & la boue.

« A Veniſe, grand, petit, homme, fem-
„ me, clergé, laïc, tout eſt également plongé
„ dans la molleſſe. Les nobles toujours en crainte
„ du peuple & toujours redoutables les uns aux
„ autres, s'aviliſſent, s'énervent eux-mêmes par

(*a*) Voyez le traité du Sublime de M. Burck. Je le traduis & ne prétends point juger d'un peuple que je ne connois que ſur des relations.

Digitized by Google

„ politique & ſe corrompent par les mêmes „ moyens qu'ils corrompent leurs ſujets. Ils veu„ lent que les plaiſirs & les voluptés engourdiſ„ ſent en eux le ſentiment d'horreur, qu'excite„ roit dans un eſprit élevé & fier le tribunal d'in„ quiſition de l'état.

Ce que M. Burck dit ici des Vénitiens eſt applicable aux Romains modernes, & généralement à tous les peuples ignorants & policés. Si le catholiciſme, diſent les réformés, énerve les ames & ruine à la longue l'Empire où il s'établit, c'eſt qu'il y propage l'ignorance & l'oiſiveté, & que l'oiſiveté eſt mere de tous les vices politiques & moraux.

L'amour du plaiſir ſeroit il donc un vice ? Non. La nature porte l'homme à ſa recherche, & tout homme obéit à cette impulſion de la nature. Mais le plaiſir eſt le délaſſement du citoyen inſtruit, actif & induſtrieux, & c'eſt l'unique occupation du loiſir & du ſtupide. Le Spartiate, comme le Perſe, étoit ſenſible à l'amour ; mais l'amour différent en chacun d'eux, faiſoit de l'un un peuple vertueux & de l'autre un peuple efféminé. Le ciel a fait les femmes diſpenſatrices de nos plaiſirs les plus vifs. Mais le ciel a-t-il voulu qu'uniquement occupés d'elles, les hommes, à l'exemple des fades bergers de l'Aſtrée, n'euſſent d'autre emploi que celui d'amans ? Ce n'eſt

Digitized by Google

point dans les petits ſoins d'une paſſion langoureuſe, mais dans l'activité de ſon eſprit, dans l'acquiſition des connoiſſances, dans ſes travaux & ſon induſtrie que l'homme peut trouver un remede à l'ennui. L'amour eſt toujours un péché théologique & devient un péché moral, lorſqu'on en fait ſa principale occupation. Alors il énerve l'eſprit & dégrade l'ame.

Qu'à l'exemple des Grecs & des Romains les nations faſſent de l'amour un Dieu (*a*): mais qu'elles ne s'en rendent point les eſclaves. L'Hercule qui combat Archeloüs & lui enleve Déjanire eſt fils de Jupiter. Mais l'Hercule qui file aux pieds d'Omphale n'eſt qu'un Sybarite. Tout peuple actif & éclairé eſt le premier de ces Hercules; il aime le plaiſir, le conquiert & ne s'en excede point; il penſe ſouvent; jouit quelquefois.

Quant au peuple eſclave & ſuperſtitieux, il penſe peu, s'ennuie beaucoup, voudroit toujours jours, s'excite & s'énerve. Le ſeul anti-

(*a*) L'amour eſt dans l'homme un principe puiſſant d'activité. Il a ſouvent changé la face des empires. L'amour & la jalouſie ouvrirent aux maures les portes de l'Eſpagne & y détruiſirent la Dynaſtie des Ommiades. Son influence ſur le monde moral enhardit ſans doute les poëtes à lui donner ſur la phyſique une puiſſance qu'il n'a pas. Héſiode en fit l'architecte de l'univers.

Digitized by Google

dote à ſon ennui ſeroit le travail, l'induſtrie & les lumieres. Mais, dit à ce ſujet Sydney, les lumieres d'un peuple ſont toujours proportionnées à ſa liberté, comme ſon bonheur & ſa puiſſance toujours proportionnés à ſes lumieres. Auſſi l'Anglois plus libre eſt communément plus éclairé que le François (*a*); le François que l'Eſpagnol, l'Eſpagnol que le Portugais, le Portugais que le Maure. L'Angleterre en conſéquence eſt relativement à ſon étendue plus puiſſante que la France (*b*), la France que l'Eſpagne, l'Eſpagne que le Portugal, & le Portugal que Maroc. Plus les peuples ſont éclairés, plus

(*a*) La France, dit-on, a dans ces derniers temps produit plus d'hommes illuſtres que l'Angleterre. Soit: il n'eſt pas moins vrai que le corps de la nation Françoiſe s'abrutit de jour en jour. Le François n'a ni le même intérêt, ni les mêmes moyens de s'éclairer que l'Anglois. La France eſt actuellement peu redoutable. Le citoyen ſans émulation y croupit dans la pareſſe. Le mérite ſans conſidération eſt le mépris des grands. Les hommes actuellement célebres mourront ſans poſtérité.

(*b*) Pour prouver l'avantage du moral ſur le phyſique, le ciel, diſent les Anglois, a voulu que la Grande Bretagne proprement dite, n'eût que le quart d'étendue de l'Eſpagne, que le tiers de la France, & que moins peuplée peut-être que ce dernier royaume, elle lui commandât par la ſupériorité de ſon gouvernement,

Digitized by Google

ils ſont vertueux, puiſſants & heureux. C'eſt à l'ignorance ſeule qu'il faut imputer les effets contraires. Il n'eſt qu'un cas où l'ignorance puiſſe être deſirable; c'eſt lorſque tout eſt déſeſpéré dans un état, & qu'à travers les maux préſents, on apperçoit encore de plus grands maux à venir. Alors la ſtupidité eſt un bien (*a*). La ſcience & la prévoyance eſt un mal. C'eſt alors que fermant les yeux à la lumiere, on voudroit ſe cacher des maux ſans remede. La poſition du citoyen eſt ſemblable à celle du marchand naufragé; l'inſtant pour lui le plus cruel n'eſt pas celui où porté ſur les débris du vaiſſeau, la nuit couvre la ſurface des mers, où l'amour de la vie & l'eſpérance lui font dans l'obſcurité entrevoir une terre prochaine. Le moment terrible eſt le lever de l'Aurore, lorſque repliant les voiles de la nuit, elle éloigne la terre de ſes yeux & lui découvre à la fois l'immenſité des mers & de ſes malheurs: c'eſt alors que l'eſpérance portée avec

(*a*) Dans les empires d'Orient, le plus funeſte & le plus dangereux don du ciel, dit un voyageur célebre, ſeroit une ame noble, un eſprit élevé. Les gens vertueux & raiſonnables ſupportent impatiemment le joug du deſpotiſme. Or cette impatience eſt un crime dont le ſultan les puniroit. Peu d'Orientaux ſont expoſés à ce danger.

Digitized by Google

lui ſur les débris du vaiſſeau, fuit & céde ſa place au déſeſpoir.

Mais eſt-il quelque royaume en Europe où les malheurs des citoyens ſoient ſans remede ? Qu'on y détruiſe l'ignorance & l'on y aura détruit tous les germes du mal moral.

L'ignorance plonge non-ſeulement les peuples dans la molleſſe, mais éteint en eux juſqu'au ſentiment de l'humanité. Les plus ignorants ſont les plus barbares. Lequel ſe montra dans la derniere guerre le plus inhumain des peuples ? L'ignorant Portugais. Il coupoit le nez & les oreilles des priſonniers faits ſur les Eſpagnols. Pourquoi les Anglois & les François ſe montrerent-ils plus généreux, c'eſt qu'ils étoient moins ſtupides.

Nul citoyen de la grande Bretagne qui ne ſoit plus ou moins inſtruit. * 2. Point d'Anglois que la forme de ſon gouvernement ne néceſſite à l'étude. * 3. Nul miniſtere qui doive être & qui ſoit en effet plus ſage à certains égards. Aucun que le cri national avertiſſe plus promptement de ces fautes. Or ſi dans la ſcience du gouvernement comme dans toute autre, c'eſt du choc des opinions contraires que doit jaillir la lumiere, point de pays où l'adminiſtration puiſſe être plus éclairée, puiſqu'il n'en eſt aucun où la preſſe ſoit plus libre.

Digitized by Google

Il n'en eſt pas de même à Liſbonne. Où le citoyen étudieroit-il la ſcience du gouvernement ? Seroit-ce dans les livres ? La ſuperſtition ſouffre à peine qu'on y liſe la Bible. Seroit-ce dans la converſation ? Il eſt dangereux d'y parler des affaires publiques, & perſonne en conſéquence ne s'y intéreſſe. Seroit-ce enfin au moment qu'un grand entre en place ? Mais alors, comme je l'ai déja dit, le moment de ſe faire des principes eſt paſſé ; c'eſt le temps de les appliquer, d'exécuter & non de méditer. D'où faut-il donc qu'une pareille nation tire ſes généraux & ſes miniſtres ? De l'étranger. Tel eſt l'état d'aviliſſement où l'ignorance réduit un peuple.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE II.

L'ignorance n'assure point la fidélité des sujets.

QUelques politiques ont regardé l'ignorance comme favorable au maintien de l'autorité du prince, comme l'appui de sa couronne & la sauve-garde de sa personne. Rien de moins prouvé par l'histoire. L'ignorance des peuples n'est vraiment favorable qu'au sacerdoce. Ce n'est point en Prusse, en Angleterre où l'on peut tout dire & tout écrire, qu'on attente à la vie des monarques, mais en Portugal, en Turquie, dans l'Indostan &c. Dans quel siecle dressa-t-on l'échafaud de Charles I ? Dans celui où la superstition commandoit en Angleterre, où les peuples gémissant sous le joug de l'ignorance, étoient encore sans art & sans industrie.

La vie de George III est assurée : & ce n'est point l'esclavage & l'ignorance, mais les lumieres & la liberté qui la lui assurent. En est-il de même en Asie ? Y voit-on un trône au-dessus de l'atteinte d'un meurtrier. Tout pouvoir sans bornes est un pouvoir incertain. * 4. Les siecles où les princes sont les plus exposés aux coups du fanatisme & de l'ambition, sont ceux de l'ignorance

Digitized by Google

& du despotisme. L'ignorance & la servitude détruisent les empires, tout monarque qui les propage, creuse le gouffre où du moins s'abymera sa postérité.

Un prince a-t-il avili l'homme au point de fermer la bouche aux opprimés? Il a conjuré contre lui-même. Qu'alors un prêtre armé du poignard de la religion, ou qu'un usurpateur à la tête d'une troupe de brigands descende dans la place publique, il sera suivi de ceux-mêmes qui, s'ils avoient eu des idées nettes de la justice eussent sous l'étendard du prince légitime, combattu & puni le prêtre ou l'usurpateur. Tout l'Orient dépose en faveur de ce que j'avance. Tous les trônes y ont été souillés du sang de leur maître. L'ignorance n'assure donc pas la fidélité des sujets.

Ses principaux effets sont d'exposer les empires à tous les malheurs d'une mauvaise administration, de répandre sur tous les esprits un aveuglement qui passant bien-tôt du gouverné au gouvernant, assemble les tempêtes sur la tête du monarque.

Dans les pays policés, si l'ignorance trop souvent compagne du despotisme, expose la vie des rois, porte le désordre dans les finances & l'injustice dans la répartition des impôts, quel homme osera donc se déclarer l'ennemi de la

Digitized by Google

ſcience & le protecteur d'une ignorance qui, s'oppoſant à toute réforme utile, éterniſe les abus, & non ſeulement prolonge ſa durée des calamités publiques, mais rend encore les citoyens incapables de cette opiniâtre attention, qu'exige l'examen de la plupart des queſtions politiques.

Je prendrai pour exemple celle du luxe. Que de faces ſous leſquelles on peut la conſidérer! Que de contradictions à ce ſujet dans les déciſions des moraliſtes! Que de ſagacité & d'attention pour réſoudre ce problême politique! Combien une erreur ſur de pareilles queſtions n'eſt-elle pas quelquefois préjudiciable aux empires, & l'ignorance par conſéquent funeſte aux nations?

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De la queſtion du luxe.

QU'eſt-ce que le luxe ? En vain voudroit-on en donner une définition préciſe. Le mot de luxe comme celui de grandeur eſt une de ces expreſſions comparatives, qui n'offrent à l'eſprit aucune idée nette & déterminée. Ce mot n'exprime qu'un rapport entre deux ou pluſieurs objets. Il n'a de ſens fixe qu'au moment où l'on les met, ſi je l'oſe dire, en équation, & qu'on compare le luxe d'une certaine nation, d'une certaine claſſe d'hommes, d'un certain particulier, avec le luxe d'une autre nation, d'une autre claſſe d'hommes & d'un autre particulier.

Le payſan Anglois bien nourri, bien vêtu eſt dans un état de luxe comparé au payſan François. L'homme habillé d'un drap épais eſt dans un état de luxe par rapport au ſauvage couvert d'une peau d'ours. Tout juſqu'aux plumes dont le Caraïbe orne ſon bonnet, peut être regardé comme luxe.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Si le luxe eſt néceſſaire & utile.

IL eſt de l'intérêt de toute nation de former de grands hommes dans les arts & les ſciences de la guerre, de l'adminiſtration &c. Or les grands talents ſont par-tout le fruit de l'étude & de l'application. L'homme pareſſeux de ſa nature ne peut être arraché au repos que par un motif puiſſant. Quel peut être ce motif? De grandes récompenſes. Mais de quelle nature doivent être les récompenſes décernées par une nation? Entendroit-on par ce mot le ſimple don du néceſſaire? Non ſans doute. Le mot récompenſe déſigne toujours le don de quelque ſuperfluité, * 5. ou dans les plaiſirs, ou dans les commodités de la vie. Or toutes les ſuperfluités dont jouit celui auquel elles ſont accordées, le mettent dans un état de luxe par rapport au plus grand nombre de ſes concitoyens. Il eſt donc évident que les eſprits ne pouvant être arrachés à une ſtagnation nuiſible à la ſociété, que par l'eſpoir des récompenſes, c'eſt-à-dire, des ſuperfluités, la néceſſité du luxe eſt démontrée, & qu'en ce ſens le luxe eſt utile.

Digitized by Google

Mais, dira-t-on, ce n'eſt point contre cette eſpece de Luxe ou de ſuperfluités, récompenſe des grands talents, que s'élevent les moraliſtes: c'eſt contre ce luxe deſtructeur qui produit l'intempérance & ſur tout cette avidité de richeſſes corruptrice des mœurs d'une nation & préſage de ſa ruine.

J'ai ſouvent prêté l'oreille aux diſcours des moraliſtes: je me ſuis ſouvent rappellé leurs panégyriques vagues de la tempérance, & leurs déclamations encore plus vagues contre les richeſſes; & juſqu'à préſent nul d'entr'eux examinateur profond des accuſations portées contre le luxe, & des calamités qu'on lui impute, n'a ſelon moi réduit la queſtion au point de ſimplicité qui doit en donner la ſolution.

Ces moraliſtes prennent-ils le luxe de la France pour exemple? Je conſens d'en examiner avec eux les avantages & les déſavantages. Mais avant d'aller plus loin, eſt-il bien vrai, comme ils le répetent ſans ceſſe:

1°. Que le luxe produiſe l'intempérance nationale?

2°. Que cette intempérance enfante tous les maux qu'on lui attribue?

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Du Luxe & de la Tempérance.

IL eſt deux ſortes de luxe :

Le premier eſt un luxe national fondé ſur une certaine égalité dans le partage des richeſſes publiques. Il eſt peu apparent, * 6, s'étend à preſque tous les habitants d'un pays. Ce partage ne permet pas aux citoyens de vivre dans le faſte & l'intempérance d'un Samuël Bernard, mais dans un certain état d'aiſance & de luxe par rapport aux citoyens d'une autre nation. telle eſt la poſition du payſan Anglois (*a*) comparé au payſan François. Or le premier n'eſt pas toujours le plus tempérant.

La ſeconde eſpece de luxe moins générale, * 7, plus apparente & renfermée dans une claſſe plus ou moins nombreuſe de citoyens, eſt l'effet d'une répartition très-inégale des richeſſes

(*a*) Le Spartiate étoit fort & robuſte ; il étoit donc ſuffiſamment ſuſtenté. Les payſans en certains pays ſont maigres & foibles. Ils ne ſont donc pas aſſez nourris. Le Spartiate a donc vécu dans un état de luxe par rapport aux habitants de quelques autres contrées.

Digitized by Google

nationales. Ce luxe eſt celui des gouvernements deſpotiques, où la bourſe des petits eſt ſans ceſſe vuidée dans celle des grands, où quelques-uns regorgent du ſuperflu, lorſque les autres manquent du néceſſaire. * 8. Les habitants d'un tel pays conſomment peu : qui n'a rien, n'achete rien. Ils ſont d'ailleurs d'autant plus tempérans, qu'ils ſont plus indigens.

La miſere eſt toujours ſobre & le luxe dans ces gouvernements ne produit pas l'intempérance, mais la tempérance nationale, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre.

Sachons maintenant ſi cette tempérance eſt auſſi féconde en prodiges que l'aſſurent les moraliſtes. Qu'on conſulte l'hiſtoire : l'on apprend que les peuples communément les plus corrompus ſont les ſobres habitants ſoumis au pouvoir arbitraire ; que les nations réputées les plus vertueuſes ſont au contraire ces nations libres, aiſées, dont les richeſſes ſont les plus également réparties, & dont les citoyens en conſéquence ne ſont pas toujours le plus tempérants. En général plus un homme a d'argent, plus il en dépenſe, mieux il ſe nourrit. La frugalité, vertu ſans doute reſpectable & méritoire daus un particulier, eſt dans une nation toujours l'effet d'une grande cauſe. La vertu d'un peuple eſt preſque toujours *une vertu de néceſſité* ; & la frugalité

Digitized by Google

par cette raiſon, produit rarement dans les empires les miracles qu'on en publie.

Les Aſiatiques eſclaves, pauvres & néceſſairement tempérants ſous Darius & Tigrane, n'eurent jamais les vertus de leurs vainqueurs.

Les Portugais comme les Orientaux ſurpaſſent les Anglois en ſobriété & ne les égalent point en valeur, en induſtrie, en vertu, enfin en bonheur. * 9. Si les François ont été battus dans la derniere guerre, ce n'eſt point à l'intempérance de leurs ſoldats qu'il faut rapporter leurs défaites. La plupart des ſoldats ſont tirés de la claſſe des cultivateurs, & les cultivateurs François ont l'habitude de la ſobriété.

Si les moraliſtes vantent ſans ceſſe la frugalité & décrient continuellement le luxe, c'eſt que plus reſpectables à leurs propres yeux, ils s'honorent de ces déclamations; c'eſt qu'ils n'ont point d'idées nettes du luxe, qu'ils le confondent avec la cauſe ſouvent funeſte qui le produit, qu'ils ſe croient vertueux parce qu'ils ſont auſteres, & raiſonnables parce qu'ils ſont ennuyeux. Or l'ennui n'eſt pas raiſon.

Qu'on ſe défie donc à cet égard des moraliſtes modernes: ils n'ont ſur cette queſtion que des idées ſuperficielles. Mais, dira-t-on, les écrivains de l'antiquité ont dans le luxe vu pareillement

Digitized by Google

le corrupteur de l'Afie. Ils ſe ſont donc trompés comme les modernes.

Pour ſavoir ſi c'eſt le luxe ou la cauſe même du luxe qui dans l'homme détruit tout amour de la vertu, qui corrompt les mœurs d'une nation & l'avilit, il faut d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *peuple vil.* Eſt-ce celui dont tous les citoyens ſont corrompus? Il n'eſt point de tel peuple; il n'eſt point de pays où l'ordre commun du bourgeois toujours opprimé & rarement oppreſſeur, n'aime & n'eſtime la vertu. Son intérêt l'y ſollicite. Il n'en eſt pas de même de l'ordre des grands. L'intérêt de qui veut être impunément injuſte, c'eſt d'étouffer dans les cœurs tout ſentiment d'équité. Cet intérêt commande impérieuſement aux puiſſants, mais non au reſte de la nation. Les Ouragans bouleverſent la ſurface des mers; mais leurs profondeurs ſont toujours calmes & tranquilles. Telle eſt la claſſe inférieure des citoyens de preſque tous les pays. La corruption parvient lentement juſqu'aux cultivateurs qui ſeuls compoſent la plus grande partie de toute nation.

L'on n'entend & l'on ne peut donc entendre par *nation avilie*, que celle où la partie gouvernante, c'eſt-à-dire, les Puiſſans ſont ennemis de la partie gouvernée, ou du moins indifférents à ſon

Digitized by Google

bonheur (*a*). Or cette différence n'eſt pas l'effet du *luxe*, mais de la cauſe qui le produit, c'eſt-à-dire, de l'exceſſif pouvoir des grands, & du mépris qu'en conſéquence ils conçoivent pour leurs concitoyens.

Dans la ruche de la ſociété humaine, il faut pour y entretenir l'ordre & la juſtice, pour en écarter le vice & la corruption que tous les indi-

(*a*) Ce mot *Corruption de mœurs* ne ſignifie que la diviſion de l'intérêt public & particulier. Quel eſt le moment de cette diviſion? Celui où toutes les richeſſes & le pouvoir de l'état ſe raſſemblent dans les mains du petit nombre. Nul lien alors entre les différentes claſſes de citoyens. Le grand tout entier à ſon intérêt perſonnel, indifférent à l'intérêt public, ſacrifiera l'état à ſes paſſions particulieres. Faudra-t-il, pour perdre un ennemi, faire manquer une négociation, une opération de finance, déclarer une guerre injuſte, perdre une bataille; il fera tout, il accordera tout au caprice, à la faveur & rien au mérite. Le courage & l'intelligence du ſoldat & du bas officier, reſteront ſans récompenſes. Qu'en arrivera-t-il? Que le magiſtrat ceſſera d'être integre & le ſoldat courageux; que l'indifférence ſuccédera dans leur ame à l'amour de la juſtice & de la patrie, & qu'une telle nation devenue le mépris des autres, tombera dans l'aviliſſement. Or cet aviliſſement ne ſera pas l'effet de ſon luxe, mais de cette trop inégale répartition du pouvoir & des richeſſes dont le luxe même eſt un effet.

Digitized by Google

vidus également occupés, ſoient forcés de concourir également au bien général, & que les travaux ſoient également partagés entr'eux.

En eſt-il que leurs richeſſes & leur naiſſance diſpenſent de tout ſervice? La diviſion & le malheur eſt dans la ruche: les oiſifs y meurent d'ennui; ils ſont enviés, ſans être enviables, parce qu'ils ne ſont pas heureux. Leur oiſiveté cependant fatigante pour eux-mêmes, eſt deſtructive du bonheur général. Ils dévorent par ennui le miel que les autres mouches apportent, & les travailleuſes meurent de faim pour des oiſifs qui n'en ſont pas plus fortunés.

Pour établir ſolidement le bonheur & la vertu d'une nation, il faut la fonder ſur une dépendance réciproque entre tous les ordres des citoyens. Eſt-il des grands qui revêtus d'un pouvoir ſans bornes; n'ont du moins pour le moment rien à craindre ou à eſpérer de la haine ou de l'amour de leurs inférieurs? Alors toute dépendance mutuelle entre les grands & les petits eſt rompue; & ſous un même nom ces deux ordres de citoyens compoſent deux nations rivales. Alors le grand ſe permet tout: il ſacrifie ſans remords à ſes caprices, à ſes fantaiſies, le bonheur de tout un peuple.

Si la corruption des Puiſſans ne ſe manifeſte jamais davantage que dans les ſiecles du grand

Digitized by Google

luxe, c'eſt que ces ſiecles ſont ceux où les richeſſes ſe trouvent raſſemblées dans un petit nombre de mains, où les grands ſont plus puiſſants, par conſéquent plus corrompus.

Pour connoître la ſource de leur corruption, l'origine de leur pouvoir, de leurs richeſſes & de cette diviſion d'intérêts des citoyens qui ſous le même nom forment deux nations ennemies, il faut remonter à la formation des premieres ſociétés.

CHAPITRE VI.

De la formation des peuplades.

QUelques familles ont paſſé dans une iſle. Je veux que le ſol en ſoit bon, mais inculte & déſert. Quel eſt au moment du débarquement le premier ſoin de ces familles ? Celui de conſtruire des huttes & de défricher l'étendue de terrain néceſſaire à leur ſubſiſtance.

Dans ce premier moment quelles ſont les richeſſes de l'iſle ? Les récoltes & le travail qui les produit. Cette iſle contient-elle plus de terres à cultiver que de cultivateurs, quels ſont les vrais opulents ? ceux dont les bras ſont les plus forts & les plus actifs.

Digitized by Google

Les intérêts de cette société naissante seront d'abord peu compliqués, & peu de loix en conséquence lui suffiront. C'est à la défense du vol & du meurtre que presque toutes se réduiront. De telles loix seront toujours justes, parce qu'elles seront faites du consentement de tous; parce qu'une loi généralement adoptée dans un état naissant, est toujours conforme à l'intérêt du plus grand nombre & par conséquent toujours sage & bienfaisante.

Je suppose que cette société élise un chef, ce ne sera qu'un chef de guerre, sous les ordres duquel elle combattra les pirates & les nouvelles colonies qui voudront s'établir dans son isle. Ce chef, comme tout autre Colon, ne sera possesseur que de la terre qu'il aura défrichée. L'unique faveur qu'on pourra lui faire, c'est de lui laisser le choix du terrain. Il sera d'ailleurs sans pouvoir.

Mais les chefs successeurs du premier, resteront-ils long-temps dans cet état d'impuissance? Par quel moyen en sortiront-ils, & parviendront-ils enfin au pouvoir arbitraire?

L'objet de la plupart d'entr'eux sera de se soumettre l'isle qu'ils habitent. Mais leurs efforts seront vains tant que la nation sera peu nombreuse. Le despotisme s'établit difficilement dans un pays qui nouvellement habité, est encore peu peuplé. Dans toutes les monarchies les progrès du pou-

Digitized by Google

voir ſont lents. Le temps employé par les ſouverains de l'Europe pour s'aſſervir leurs grands vaſſaux en eſt la preuve. Le prince qui de trop bonne heure attenteroit à la propriété des biens, de la vie & de la liberté des puiſſants propriétaires, & voudroit accabler le peuple d'impôts, ſe perdroit lui-même. Grand & petit, tout ſe révolteroit contre lui. Le monarque n'auroit ni argent pour lever une armée, ni armée pour combattre ſes ſujets.

Le moment où la puiſſance du prince ou du chef s'accroît, eſt celui où la nation eſt devenue riche & nombreuſe, où chaque citoyen ceſſe d'être ſoldat (*a*), où pour repouſſer l'ennemi le peuple conſent de ſoudoyer des troupes & de les tenir toujours ſur pied. Si le chef s'en conſerve le commandement dans la paix & dans la guerre, ſon crédit inſenſiblement augmente, il en profite pour groſſir l'armée. Eſt-elle aſſez forte ? Alors le chef ambitieux leve le maſque, opprime les peuples, anéantit toute propriété, pille la nation ; parce qu'en général l'homme s'approprie tout ce qu'il peut ravir, parce que le vol ne peut être contenu que par des loix ſéveres, & que les

(*a*) Il n'eſt peut-être qu'un moyen de ſouſtraire un empire au deſpotiſme de l'armée, c'eſt que ſes habitants ſoient comme à Sparte, citoyens & ſoldats.

Digitized by Google

loix ſont impuiſſantes contre le chef & ſon armée.

C'eſt ainſi qu'un premier impôt fournit ſouvent à l'uſurpateur les moyens d'en lever de nouveaux, juſqu'à ce qu'enfin armé d'une puiſſance irréſiſtible, il puiſſe comme à Conſtantinople, engloutir dans ſa cour & ſon armée toutes les richeſſes nationales. Alors indigent & foible, un peuple eſt attaqué d'une maladie incurable. Nulle loi ne garantit alors aux citoyens la propriété de leur vie, de leurs biens & de leur liberté.

Faute de cette garantie, tous rentrent en état de guerre & toute ſociété eſt diſſoute.

Ces citoyens vivent-ils encore dans les mêmes cités? ce n'eſt plus dans une union, mais dans une ſervitude commune. Il ne faut alors qu'une poignée d'hommes libres pour renverſer les empires en apparence ſi formidables.

Qu'on batte trois ou quatre fois l'armée avec laquelle l'uſurpateur tient la nation aux fers, point de reſſource pour lui dans l'amour & la valeur de ſes peuples. Lui & ſa milice ſont craints & haïs. Le bourgeois de Conſtantinople ne voit dans les janiſſaires, que les complices du Sultan & les brigands à l'aide deſquels il pille & ravage l'empire. Le vainqueur a-t-il affranchi les peuples de la crainte de l'armée? Ils favoriſent ſes

Digitized by Google

ſes entrepriſes & ne voient en lui qu'un vengeur.

Les Romains font cent ans la guerre aux Volſques, ils en emploient cinq cents à la conquête de l'Italie, ils paroiſſent en Aſie : elle leur eſt aſſervie. La puiſſance d'Antiochus & de Tigrane s'anéantit à leur aſpect, comme celle de Darius à l'aſpect d'Alexandre.

Le deſpotiſme eſt la vieilleſſe & la derniere maladie d'un empire. Cette maladie n'attaque point ſa jeuneſſe. L'exiſtence du deſpotiſme ſuppoſe ordinairement celle d'un peuple déjà riche & nombreux. Mais ſe peut-il que la grandeur, la richeſſe & l'extrême population d'un état ait quelquefois des ſuites auſſi funeſtes ?

Pour s'en éclaircir, conſidérons dans un royaume les effets de l'extrême richeſſe & de la grande multiplication des citoyens. Peut-être découvrira-t-on dans cette multiplication le premier germe du deſpotiſme.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

De la multiplication des hommes dans un Etat, & de ſes effets.

DANS l'iſle d'abord inculte où j'ai placé un petit nombre de familles, que ces familles ſe multiplient, qu'inſenſiblement l'iſle ſe trouve pourvue & du nombre de laboureurs néceſſaires à ſa culture, & du nombre d'artiſans néceſſaires aux beſoins d'un peuple agriculteur; la réunion de ces familles formera bientôt une nation nombreuſe. Que cette nation continue à ſe multiplier, qu'il naiſſe dans l'iſle plus d'hommes que n'en peut occuper la culture des terres & les arts que ſuppoſe cette culture; que faire de ce ſurplus d'habitants? Plus ils croîtront en nombre, plus l'état croîtra en charges, & delà la néceſſité, ou d'une guerre qui conſomme ce ſurplus d'habitants, ou d'une loi qui tolere, comme à la Chine, l'expoſition des enfants. * 10.

Tout homme ſans propriété & ſans emploi dans une ſociété, n'a que trois partis à prendre, ou de s'expatrier, & d'aller chercher fortune ailleurs, ou de voler pour ſubvenir à ſa ſubſiſtance, ou d'inventer enfin quelque commodité ou parure

Digitized by Google

nouvelle en échange de laquelle ſes concitoyens fourniſſent à ſes beſoins. Je n'examinerai point ce que devient le voleur ou le banni volontaire. Ils ſont hors de cette ſociété. Mon unique objet eſt de conſidérer ce qui doit arriver à l'inventeur d'une commodité ou d'un luxe nouveau. S'il découvre le ſecret de peindre la toile & que cette invention ſoit du goût de peu d'habitans ; peu d'entr'eux échangeront leurs denrées contre ſa toile. * 11. Mais ſi le goût de ces toiles devient général & qu'en ce genre on lui faſſe beaucoup de demandes, que fera-t-il pour y ſatisfaire ? Il s'aſſociera un plus ou moins grand nombre de ces hommes que j'appelle ſuperflus, il levera une manufacture, l'établira dans un lieu agréable, commode & communément ſur les bords d'un fleuve dont les bras s'étendant au loin dans le pays, y faciliteront le tranſport de ſes marchandiſes. Or je veux que la multiplication continuée des habitans, donne encore lieu à l'invention de quelqu'autre commodité, de quelqu'autre objet de luxe, & qu'il s'éleve encore une nouvelle manufacture. L'entrepreneur pour l'avantage de ſon commerce, aura intérêt de la placer ſur les bords du même fleuve. Il la bâtira donc près de la premiere. Pluſieurs de ces manufactures formeront un bourg, puis une ville conſidérable. Cette ville renfermera bientôt les citoyens les plus

Digitized by Google

opulens, parce que les profits du commerce ſont toujours immenſes, lorſque les negocians peu nombreux ont encore peu de concurrens.

Les richeſſes de cette ville y attireront les plaiſirs. Pour en jouir & les partager, les riches propriétaires quitteront leur campagne, paſſeront quelques mois dans cette ville, y conſtruiront des hôtels. La ville de jour en jour s'agrandira, les hommes s'y rendront de toutes parts, parce que la pauvreté y trouvera plus de ſecours, le vice plus d'impunité, & la volupté plus de moyens de ſe ſatisfaire. Cette ville portera enfin le nom de capitale.

Tels ſeront dans cette iſle les premiers effets de l'extrême multiplication des citoyens.

Un autre effet de la même cauſe ſera l'indigence de la plupart des habitants. Leur nombre s'accroît-il ? Eſt-il plus d'ouvriers que d'ouvrage ? La concurrence baiſſe le prix des journées, l'ouvrier préféré eſt celui qui vend moins cherement ſon travail, c'eſt-à-dire, qui retranche le plus de ſa ſubſiſtance. Alors l'indigence s'étend, le pauvre vend, le riche achete, le nombre des poſſeſſeurs diminue & les loix deviennent de jour en jour plus ſéveres.

Des loix douces peuvent régir un peuple de propriétaires. La confiſcation partielle ou totale des biens y ſuffit pour réprimer les crimes. Chez

Digitized by Google

les Germains, les Gaulois & les Scandinaves, des amandes plus ou moins fortes étoient les seules peines infligées aux différents délits.

Il n'en est pas de même lorsque les non-propriétaires composent la plus grande partie d'une nation. On ne les gouverne que par des loix dures. Un homme est-il pauvre ? Ne peut-on le punir dans ses biens ? il faut le punir dans sa personne : & delà les peines afflictives. Or ces peines d'abord impliquées aux indigens, sont par le laps du temps étendues jusqu'aux propriétaires, & *tous* les citoyens sont alors régis par des loix de sang. Tout concourt à les établir.

Chaque citoyen possede-t-il quelque bien dans un état ? *Le desir de la conservation est sans contredit le vœu général d'une nation.* Il s'y fait peu de vols. Le grand nombre au contraire y vit-il sans propriétés ? *Le vol devient le vœu général de cette même nation.* Et les brigands se multiplient. Or cet esprit de vol généralement répandu, nécessite souvent à des actes de violence.

Supposons que par la lenteur des procédures criminelles, & la facilité avec laquelle l'homme sans propriété se transporte d'un lieu à l'autre, le coupable doive presque toujours échapper au châtiment, & que les crimes deviennent fréquens : il faudra pour les prévenir pouvoir arrêter un ci-

Digitized by Google

toyen ſur le premier ſoupçon. Or arrêter eſt déja une punition arbitraire qui bientôt exercée ſur les propriétaires eux-mêmes, ſubſtitue l'eſclavage à la liberté. Quel remede à cette maladie de l'état ? Eſt-il un moyen de le rappeller à des loix douces ? Le ſeul que je ſache, ſeroit de multiplier le nombre des propriétaires & de refaire en conſéquence un nouveau partage des terres. Or ce partage eſt toujours difficile dans l'exécution. Voilà comme l'inégale répartition des richeſſes nationales & la trop grande multiplication des hommes ans propriété introduiſant à la fois dans un Empire des vices & des loix cruelles, y développe enfin le germe d'un deſpotiſme qu'on doit regarder comme un nouvel effet de la même cauſe (*a*).

(*a*) Les malheurs occaſionés par une extrême population furent connus des anciens. En conſéquence point de moyens qu'ils n'aient employés pour la diminuer. L'amour Socratique en Crete en fut un. Cet amour, dit M. Goques, conſeiller au parlement, y étoit autoriſé par les loix de Minos.

Un jeune homme loué pour tant de temps, s'échappoit-il de la maiſon de ſon amant, il étoit cité devant le magiſtrat, & par l'autorité des loix remis juſqu'au temps convenu entre les mains de ce même amant.

Le motif de cette loi bizarre, diſent Platon & Ariſtote, fut en Crete la crainte d'une trop grande population.

Digitized by Google

Un peuple nombreux n'eſt-il point comme les Grecs & les Suiſſes, diviſé en un certain nombre de républiques fédératives ; ne compoſe-t-il comme en Angleterre, qu'un ſeul & même peuple ; alors les citoyens en trop grand nombre & trop éloignés les uns des autres pour y délibérer ſur les affaires générales, ſont forcés de nommer des repréſentans pour chaque Bourg, Ville, Province &c. Ces repréſentans s'aſſemblent dans la capitale, & c'eſt-là qu'ils ſéparent leur intérêt de l'intérêt des repréſentés.

Ce fut dans cette même vue que Pythagore commanda à ſes diſciples le jeûne & l'abſtinence. Les jeûneurs ſont peu d'enfants.

Aux Pythagoriciens ſuccéderent les Veſtales, enfin les moines qui peut-être aſſervis par la même raiſon à la loi de la continence, ne ſont par conſéquent que les repréſentants des anciens Pédéraſtes.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Diviſion des intérêts des citoyens produite par leur multiplication.

DU moment où les citoyens trop multipliés dans un état pour ſe raſſembler dans un même lieu, ont nommé des repréſentans, ces repréſentans tirés du corps même de la nation, choiſis par elle, honorés de ce choix, ne propoſent d'abord que des loix conformes à l'intérêt public. Le droit de propriété eſt pour eux un droit ſacré. Ils le reſpectent d'autant plus que ſurveillés par la nation, s'ils en trahiſſoient la confiance, ils en ſeroient punis par le déshonneur & peut-être par un châtiment plus ſévere.

C'eſt donc au moment, où comme je l'ai déja dit, les peuples ont édifié une capitale immenſe, où les intérêts compliqués des différens ordres de l'état ont multiplié les loix, où pour ſe ſouſtraire à leur étude fatiguante, les peuples ſe repoſent de ce ſoin ſur leurs repréſentants; où les habitans enfin uniquement occupés de mettre leurs terres en valeur, ceſſent d'être citoyens & ne ſont qu'agriculteurs, que le repréſentant ſépare ſon intérêt de celui des repréſentés.

Digitized by Google

C'eſt alors que la pareſſe de l'eſprit dans les commettans, le deſir actif du pouvoir dans les commis, annoncent un grand changement dans l'état. Tout en ce moment favoriſe l'ambition de ces derniers.

Lorſqu'en conſéquence de la multiplication de ſes habitants, un peuple ſe ſubdiviſe en pluſieurs, & qu'on compte dans la même nation celle des riches, des indigens, des propriétaires, des négociants &c., il n'eſt pas poſſible que les intérêts de ces divers ordres de citoyens ſoient toujours les mêmes. Rien à certains égards de plus contraire à l'intérêt national qu'un trop grand nombre d'hommes ſans propriétés. Ce ſont autant d'ennemis ſecrets que le tyran peut à ſon gré armer contre les propriétaires. Cependant rien de plus conforme à l'intérêt du négociant. Plus il eſt d'indigens, moins il paie leur travail. L'intérêt du commerçant eſt donc quelquefois contraire à l'intérêt public. Or un corps de négociants eſt ſouvent le puiſſant dans un pays de commerce. Il a ſous ſes ordres un nombre infini de matelots, d'artiſans, de porte-faix, d'ouvriers de toute eſpece qui n'ayant d'autres richeſſes que leurs bras, ſont toujours prêts à les employer au ſervice de quiconque les paie.

Un peuple compoſe-t-il ſous un même nom, une infinité de peuples différents & dont les in-

Digitized by Google

térêts ſont plus ou moins contradictoires ; il eſt évident que faute d'unité dans l'intérêt national & d'unanimité réelle dans les arrêtés des divers ordres des commettants, le repréſentant favoriſant tour-à-tour telle ou telle claſſe de citoyens, peut en ſemant entr'elles la diviſion, ſe rendre d'autant plus redoutable à toutes, qu'en armant une partie de la nation contre l'autre, il ſe met par ce moyen à l'abri de toute recherche.

L'impunité lui a-t-elle donné plus de conſidération & de hardieſſe. Il ſent enfin qu'au milieu de l'anarchie des intérêts nationaux, il peut de jour en jour devenir plus indépendant, s'approprier de jour en jour plus d'autorité & de richeſſes ; qu'avec de grandes richeſſes il peut ſoudoyer ceux qui ſans propriétés, ſe vendent à quiconque veut les acheter, & que l'acquiſition de tout nouveau degré d'autorité doit lui fournir de nouveaux moyens d'en uſurper une plus grande.

Lorſqu'animés de cet eſpoir, les repréſentants ont par une conduite auſſi mal-honnête qu'adroite, acquis un pouvoir égal à celui de la nation entiere, de ce moment il ſe fait une diviſion d'intérêt contre la partie gouvernante & la partie gouvernée. Tant que la derniere eſt compoſée de propriétaires aiſés, braves, éclairés, en état d'ébranler & peut-être même de détruire l'autorité des repréſentants, le corps de la nation eſt mé-

Digitized by Google

nagé ; il eſt même floriſſant. Mais cet équilibre de puiſſance peut-il ſubſiſter long-temps entre ces deux ordres de citoyens ? N'eſt-il pas à craindre que les richeſſes s'accumulant inſenſiblement dans un petit nombre de mains, le nombre des propriétaires, (ſeuls ſoutiens de la liberté publique) ne diminue journellement (*a*) ? Que l'eſprit d'uſurpation toujours plus actif dans les repréſentans, que l'eſprit de conſervation & de défenſe dans les repréſentés, ne mette à la longue la balance du pouvoir en faveur des premiers ? Quelle autre cauſe du deſpotiſme auquel ont juſqu'à préſent abouti toutes les différentes eſpeces de gouvernement ?

(*a*) Un homme s'enrichit-il dans le commerce ? Il réunit une infinité de petites propriétés à la ſienne. Alors le nombre des propriétaires & par conſéquent de ceux dont l'intérêt eſt le plus étroitement lié à l'intérêt national eſt diminué, le nombre au contraire des hommes ſans propriétés & ſans intérêt à la choſe publique s'eſt accru. Or ſi de tels hommes ſont toujours aux gages de quiconque les paie, comment ſe perſuader que le puiſſant ne s'en ſerve jamais pour ſe ſoumettre ſes concitoyens ?

Tel eſt l'effet néceſſaire de la trop grande multiplication des hommes dans un empire. C'eſt le cercle vicieux qu'ont juſqu'à préſent parcouru tous les divers gouvernements connus.

Digitized by Google

Ne ſent-on pas qu'en un pays vaſte & peuplé la diviſion des intérêts des gouvernés doit toujours fournir aux gouvernans le moyen d'envahir une autorité que l'amour naturel de l'homme pour le pouvoir lui a toujours fait deſirer ?

Tous les empires ſe ſont détruits ; & c'eſt du moment où les nations devenues nombreuſes, ont été gouvernées par des repréſentants ; où ces repréſentants favoriſés par la diviſion des intérêts des commettans, ont pu s'en rendre indépendans, qu'on doit dater la décadence de ces Empires.

En tous les pays la grande multiplication des hommes fut la cauſe inconnue, néceſſaire & éloignée de la perte des mœurs (*a*). Si les nations de l'Aſie toujours citées comme les plus corrom-

(*a*) Mais n'eſt-il point de loi qui pût prévenir les funeſtes effets de la trop grande multiplication des hommes, & lier étroitement l'intérêt du repréſenté ? En Angleterre ces deux intérêts ſans doute ſont plus les mêmes qu'en Turquie, où le ſultan ſe déclare l'unique repréſentant de ſa nation. Mais s'il eſt des formes de gouvernement plus favorables les unes que les autres à l'union de l'intérêt public & particulier, il n'en eſt aucune où ce grand problême moral & politique, ait été parfaitement réſolu. Or juſqu'à ſon entiere réſolution, la ſeule multiplication des hommes doit en tout empire engendrer la corruption des mœurs.

Digitized by Google

pues, reçurent les premieres le joug du deſpotiſme, c'eſt que de toutes les parties de monde, l'Aſie fut la premiere habitée & policée.

Son extrême population la ſoumit à des ſouverains. Ces ſouverains accumulerent les richeſſes de l'état ſur un petit nombre de grands, les revêtirent d'un pouvoir exceſſif: & ces grands alors ſe plongerent dans ce luxe, languirent dans cette corruption, c'eſt-à-dire, dans cette indifférence pour le bien public que l'hiſtoire a toujours ſi juſtement reproché aux Aſiatiques.

Après avoir rapidement conſidéré les grandes cauſes, dont le développement vivifie les ſociétés depuis le moment de leur formation juſqu'au moment de leur décadence; après avoir indiqué les ſituations & les états différents par leſquels paſſent ces ſociétés pour tomber enfin ſous le pouvoir arbitraire, il faut maintenant examiner pourquoi ce pouvoir une fois établi, il ſe fait dans les nations une répartition de richeſſes qui plus inégale & plus prompte dans le gouvernement deſpotique que dans tout autre, les précipite plus rapidement à leur ruine.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Du partage trop inégal des richeſſes nationales.

POint de forme de gouvernement où maintenant les richeſſes nationales ſoient & puiſſent être également réparties. Se flatter de cet égal partage chez un peuple ſoumis au pouvoir arbitraire, c'eſt folie.

Dans les gouvernements deſpotiques ſi les richeſſes de tout un peuple s'abſorbent dans un petit nombre de familles, la cauſe en eſt ſimple.

Les peuples reconnoiſſent-ils un maître, peut-il arbitrairement leur impoſer des taxes, tranſporter à ſon gré les biens d'une certaine claſſe de citoyens à une autre ? Il faut qu'en peu de temps les richeſſes de l'Empire (*a*) ſe raſſemblent dans

(*a*) Plus le prince croît en pouvoir, moins il eſt acceſſible. Sous le vain prétexte de rendre la perſonne royale plus reſpectable, les favoris la voilent à tous les yeux. L'approche en eſt interdite aux ſujets. Le monarque devient un Dieu inviſible. Or quel eſt dans cet apothéoſe l'objet des favoris ? Celui d'abrutir le prince pour le gouverner. Ils le releguent donc à cet effet dans un ſerrail, ou le renferment dans leur petite ſociété ; & toutes les richeſſes nationales s'abſorbent alors dans un très-petit nombre de familles.

Digitized by Google

les mains des favoris. Mais quel bien ce mal de l'état fait-il au prince ? Le voici.

Un despote en qualité d'homme s'aime de préférence aux autres. Il veut être heureux & sent comme le particulier qu'il participe à la joie & à la tristesse de tout ce qui l'environne. Son intérêt c'est que ses gens, c'est-à-dire, ses courtisans soient contents. Or leur soif pour l'or est insatiable. S'ils sont à cet égard sans pudeur, comment leur refuser sans cesse ce qu'ils lui demandent toujours ? Voudra-t-il constamment *mécontenter* ses familiers & s'exposer au chagrin communicatif de tout ce qui l'entoure ? Peu d'hommes ont ce courage. Il vuidera donc perpétuellement la bourse de ces peuples dans celle de ses courtisans ; & c'est entre ses favoris qu'il partagera presque toutes les richesses de l'état. Ce partage fait, quelles bornes mettre à leur luxe ? Plus il est grand, & plus dans la situation où se trouve alors un empire, ce luxe est utile. Le mal n'est que dans sa cause productrice, c'est-à-dire, dans le partage trop inégal des richesses nationales & dans la puissance excessive du prince, qui peu instruit de ses devoirs & prodigue par foiblesse, se croit généreux, lorsqu'il est injuste. * 12.

Mais le cri de la misere ne peut-il l'avertir de sa mépriſe ? Le trône où s'assied un Sultan est

Digitized by Google

inacceſſible aux plaintes de ſes ſujets : elles ne parviennent point juſqu'à lui. D'ailleurs que lui importe leur félicité, ſi leur mécontentement n'a nulle influence immédiate ſur ſon bonheur actuel !

Le luxe, comme je le prouve, eſt dans la plupart des pays, l'effet rapide & néceſſaire du deſpotiſme. C'eſt donc contre le deſpotiſme que doivent s'élever les ennemis du luxe. * 13. Pour ſupprimer un effet, il faut en détruire la cauſe. S'il eſt un moyen d'opérer en ce genre quelque changement heureux, c'eſt par un changement inſenſible dans les loix & l'adminiſtration. * 14.

Il faudroit pour le bonheur même du prince & de ſa poſtérité, que ces moraliſtes auſteres fixaſſent en fait d'impôts les limites immuables que le ſouverain ne doit jamais reculer. Du moment où la loi comme un obſtacle inſurmontable, s'oppoſera à la prodigalité du monarque, les courtiſans mettront des bornes à leurs deſirs & à leurs demandes ; ils n'exigeront point ce qu'ils ne pourront obtenir.

Le prince, dira-t-on, en ſera moins heureux. Il aura ſans doute près de lui moins de courtiſans, & de courtiſans moins bas ; mais leur baſſeſſe n'eſt peut-être pas ſi néceſſaire qu'on le croit à ſa félicité. Les favoris d'un roi ſont-ils libres & vertueux ? Le ſouverain s'accoutume inſenſiblement

Digitized by Google

insensiblement à leur vertu. Il ne s'en trouve pas plus mal, & ses peuples s'en trouvent beaucoup mieux.

Le pouvoir arbitraire ne fait donc que hâter le partage inégal des richesses nationales.

CHAPITRE X.

Causes de la trop grande inégalité des fortunes des citoyens.

DANS les pays libres & gouvernés par des loix sages, nul homme sans doute n'a le pouvoir d'appauvrir sa nation pour enrichir quelques particuliers. Dans ces mêmes pays cependant tous les citoyens ne jouissent pas de la même fortune. La réunion des richesses s'y fait moins lentement, mais enfin elle s'y fait.

Il faut bien que le plus industrieux gagne plus, que le plus ménagé épargne davantage; & qu'avec des richesses déjà acquises, il en acquiere de nouvelles. D'ailleurs il est des héritiers qui recueillent de grandes successions. Il est des négocians qui mettant de gros fonds sur leurs vaisseaux, font de gros gains; parce qu'en toute espece de commerce, c'est l'argent qui attire

Digitized by Google

l'argent. Son inégale distribution est donc une suite nécessaire de son introduction dans un état. * 15.

CHAPITRE XI.

Des moyens de s'opposer à la réunion trop rapide des richesses en peu de mains.

IL est mille moyens d'opérer cet effet. Qui pourroit empêcher un peuple de se déclarer héritier de tous les nationaux, & lors du décès d'un particulier très-riche, de répartir entre plusieurs les biens trop considérables d'un seul?

Par quelle raison, à l'exemple des Lucquois, un peuple ne proportionneroit-il pas tellement les impôts à la richesse de chaque citoyen, qu'au de-là de la possession d'un certain nombre d'arpens, l'impôt mis sur ces arpens excédât le prix de leur fermage? Dans ce pays il ne se feroit certainement pas de grandes acquisitions.

On peut imaginer cent loix de cette espece. Il est donc mille moyens de s'opposer à la trop prompte réunion des richesses dans un certain nombre de mains, & de suspendre les progrès trop rapides du luxe.

Mais peut-on dans un pays où l'argent a

Digitized by Google

cours, ſe promettre de maintenir toujours un juſte équilibre entre les fortunes des citoyens ? Peut-on empêcher qu'à la longue les richeſſes ne s'y diſtribuent d'une maniere très-inégale, & qu'enfin le luxe ne s'y introduiſe & ne s'y accroiſſe ? Ce projet eſt impoſſible. Le riche fourni du néceſſaire mettra toujours le ſuperflu de ſon argent à l'achat des ſuperfluités. * 16. Des loix ſomptuaires, dira-t-on, réprimeroient en lui ce deſir. J'en conviens. Mais alors le riche n'ayant plus de libre uſage de ſon argent, l'argent lui en paroîtroit moins deſirable : il feroit moins d'efforts pour en acquérir. Or dans tous pays où l'argent a cours, peut-être l'amour de l'argent, comme je le prouverai ci-après, eſt-il un principe de vie & d'activité dont la deſtruction entraîne celle de l'état.

Le réſultat de ce chapitre, c'eſt que l'argent une fois introduit & toujours inégalement partagé entre les citoyens, y doit à la longue néceſſairement amener le goût des ſuperfluités.

La queſtion du luxe ſe réduit donc maintenant à ſavoir ſi l'introduction de l'argent dans un état y eſt utile ou nuiſible.

Dans la poſition actuelle de l'Europe, tout examen à ce ſujet paroît ſuperflu. Quelque choſe qu'on pût dire, on n'engageroit point les François, les Anglois & les Hollandois à jetter leur

Digitized by Google

Or à la mer. Cependant la queſtion eſt par elle-même ſi curieuſe, que le lecteur conſidérera ſans doute avec quelque plaiſir, l'état différent de deux nations chez leſquelles l'argent a, ou n'a pas cours.

CHAPITRE XII.

Du pays où l'argent n'a point cours.

L'Argent eſt-il ſans valeur dans un pays ? Quel moyen d'y faire le commerce ? Par échange. Mais les échanges ſont incommodes. Auſſi s'y fait-il peu de ventes, peu d'achats & point d'ouvrages de luxe. Les habitants de ce pays peuvent être ſainement nourris, bien vêtus & non connoître ce qu'en France on appelle le luxe.

Mais un peuple ſans argent & ſans luxe n'auroit-il pas à certains égards quelques avantages ſur un peuple opulent ? Oui ſans doute : & ces avantages ſont tels qu'en un pays où l'on ignoreroit le prix de l'argent, peut-être ne pourroit-on l'y introduire ſans crime.

Un peuple ſans argent, s'il eſt éclairé, eſt communément un peuple ſans tyrans (*a*). Le

(*a*) On pourroit dire auſſi ſans ennemis. Qui ſe propoſera d'attaquer un pays où l'on ne peut gagner

Digitized by Google

pouvoir arbitraire s'établit difficilement dans un royaume ſans canaux, ſans commerce & ſans grands chemins. Le prince qui leve ſes impôts en nature, c'eſt-à-dire, en denrées, peut rarement ſoudoyer & raſſembler le nombre d'hommes néceſſaires pour mettre une nation aux fers.

Un prince d'Orient ſe fût difficilement aſſis & ſoutenu ſur le trône de Sparte ou de Rome naiſſante.

Or ſi le deſpotiſme eſt le plus cruel fléau des nations & la ſource la plus féconde de leurs malheurs, la non-introduction de l'argent qui communément les défend de la tyrannie, peut donc être regardée comme un bien.

Mais jouiſſoit-on à Sparte de certaines commodités de la vie? O riches & puiſſants! qui faites cette queſtion, ignorez-vous que les pays de luxe ſont ceux où les peuples ſont les plus miſérables!

Uniquement occupés de ſatisfaire vos fantaiſies, vous prenez-vous pour la nation entiere? Etes-vous ſeuls dans la nature? Y vivez-vous ſans freres? O! hommes ſans pudeur, ſans humanité & ſans vertu, qui concentrez en vous

---

que des coups. On ſait d'ailleurs qu'un peuple, tel que les Lacédémoniens par exemple, eſt invincible, s'il eſt nombreux.

Digitized by Google

ſeuls toutes vos affections, & vous créez ſans ceſſe de nouveaux beſoins, ſachez que Sparte étoit ſans luxe, ſans commodité, & que Sparte étoit heureuſe ! ſeroit-ce en effet la ſomptuoſité des ameublements & les recherches de la molleſſe qui conſtitueroient la félicité humaine ? Il y auroit trop peu d'heureux. Placera-t-on le bonheur dans la délicateſſe de la table ? Mais la différente cuiſine des nations prouve que la bonne chere n'eſt que la chere accoutumée.

Si des mêts bien apprêtés irritent mon appetit & me donnent quelques ſenſations agréables, ils me donnent auſſi des peſanteurs, des maladies ; & tout compenſé le tempérant eſt au bout de l'an du moins auſſi heureux que le gourmand. Quiconque a faim & peut ſatisfaire ce beſoin, eſt content (*a*). Un homme eſt-il bien nourri, bien vêtu ? Le ſurplus de ſon bonheur dépend de la maniere plus ou moins agréable dont il remplit, comme je le prouverai bientôt, *l'intervalle qui ſépare un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant.* Or à cet égard rien ne manquoit au bonheur du Lacédémonien ; & malgré l'apparente auſtérité

(*a*) Le payſan a-t-il du lard & des choux dans ſon pot ? Il ne deſire ni la gélinote des Alpes, ni la carpe du Rhin, ni l'hombre du Lac de Geneve. Aucun de ces mêts ne lui manquent ni à moi non plus.

Digitized by Google

de ſes mœurs, de tous les Grecs, dit Xénophon, c'étoit le plus heureux. Le Spartiate avoit-il ſatisfait à ſes beſoins ? Il deſcendoit dans l'Arene, & c'eſt-là qu'en préſence des vieillards & des plus belles Femmes, il pouvoit chaque jour déployer dans des jeux & des exercices publics, toute la force, l'agilité, la ſoupleſſe de ſon corps, & montrer dans la vivacité de ſes reparties toute la juſteſſe & la préciſion de ſon eſprit.

Or de toutes les occupations propres à remplir *l'intervalle d'un beſoin ſatisfait au beſoin renaiſſant*, aucunes qui ſoient plus agréables. Le Lacédémonien ſans commerce & ſans argent étoit donc à-peu-près auſſi heureux qu'un peuple peut l'être. J'aſſurerai donc d'après l'expérience & Xénophon, qu'on peut bannir l'argent d'un état & y conſerver le bonheur. A quelle cauſe d'ailleurs rapporter la félicité publique, ſi ce n'eſt à la vertu des particuliers ? Les contrées en général les plus fortunées ſont donc celles où les citoyens ſont les plus vertueux. Or ſeroit-ce dans les pays où l'argent a cours que les citoyens ſeroient tels ?

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Quels ſont dans les pays où l'argent n'a point cours, les principes productifs de la vertu ?

DAns tout gouvernement le principe le plus fécond en vertu eſt l'exactitude à punir & à récompenſer les actions utiles ou nuiſibles à la ſociété.

Mais en quels pays ces actions ſont-elles le plus exactement honorées & punies ? Dans ceux où la gloire, l'eſtime générale & les avantages attachés à cette eſtime, ſont les ſeules récompenſes connues. Dans ces pays la nation eſt l'unique & juſte diſpenſatrice des récompenſes. La conſidération générale, ce don de la reconnoiſſance publique, n'y peut être accordée qu'aux idées & aux actions utiles à la nation, & tout citoyen en conſéquence s'y trouve néceſſité à la vertu.

En eſt-il ainſi dans un pays où l'argent a cours ? Non : le public n'y peut être le ſeul poſſeſſeur des richeſſes, ni par conſéquent l'unique diſtributeur des récompenſes. Quiconque a de l'argent peut en donner, & le donne communément à la

Digitized by Google

perſonne qui lui procure le plus de plaiſir. Or cette perſonne n'eſt pas toujours la plus honnête. En effet ſi l'homme veut toujours obtenir avec le plus de ſûreté & le moins de peine poſſible l'objet * 17 de ſes deſirs, & qu'il ſoit plus facile de ſe rendre agréable aux puiſſants que recommandable au public, c'eſt donc au puiſſant qu'en général on veut plaire. Or ſi l'intérêt du puiſſant eſt ſouvent contraire à l'intérêt national, les plus grandes récompenſes ſeront donc en certains pays ſouvent décernées aux actions qui perſonnellement utiles aux grands, ſont nuiſibles au public & par conſéquent criminelles. Voilà pourquoi les richeſſes y ſont ſi ſouvent accumulées ſur des hommes accuſés de baſſeſſes, d'intrigues, d'eſpionnage, &c. pourquoi les récompenſes pécuniaires preſque toujours accordées au vice, * 18, y produiſent tant de vicieux, & pourquoi l'argent a toujours été regardé comme une ſource de corruption.

Je conviens donc qu'à la tête d'une nouvelle colonie, ſi j'allois fonder un nouvel empire, & que je puſſe à mon choix enflammer mes colons de la paſſion de la gloire ou de l'argent, c'eſt celle de la gloire que je devrois leur inſpirer. C'eſt en faiſant de l'eſtime publique & des avantages attachés à cette eſtime, le principe d'activité de ces nouveaux citoyens, que je les néceſſiterois à la vertu.

Digitized by Google

Dans un pays où l'argent n'a point de cours, rien de plus facile que d'entretenir l'ordre & l'harmonie, d'encourager les talents & les vertus, & d'en bannir les vices. On entrevoit même en ce pays la poſſibilité d'une légiſlation inaltérable, ce qui ſuppoſée bonne, conſerveroit toujours les citoyens dans le même état de bonheur. Cette poſſibilité diſparoît dans les pays où l'argent a cours.

Peut-être le problême d'une légiſlation parfaite & durable y devient-il trop compliqué pour pouvoir être encore réſolu. Ce que je ſais, c'eſt que l'amour de l'argent y étouffant tout eſprit, toute vertu patriotique, y doit à la longue engendrer tous les vices dont il eſt trop ſouvent la récompenſe.

Mais convenir que dans l'établiſſement d'une nouvelle colonie, on doit s'oppoſer à l'introduction de l'argent, c'eſt convenir avec les moraliſtes auſteres du danger du luxe. Non, c'eſt avouer ſimplement que la cauſe du luxe, c'eſt-à-dire, que le partage trop inégal des richeſſes eſt un mal. * 19. C'en eſt un en effet, & le luxe eſt à certains égards le remede à ce mal. Au moment de la formation d'une ſociété l'on peut ſans doute ſe propoſer d'en bannir l'argent. Mais peut-on comparer l'état d'une telle ſociété à celui où ſe trouvent maintenant la plupart des nations de l'Europe ?

Digitized by Google

Seroit-ce dans des contrées à moitié soumises au despotisme, où l'argent eut toujours cours, où les richesses sont déja rassemblées en un petit nombre de mains, qu'un esprit sensé formeroit un pareil projet ? Supposons le projet exécuté : supposons l'usage & l'introduction de l'argent défendu dans un pays. Qu'en résulteroit-il ? Je vais l'examiner.

CHAPITRE XIV.

Des pays où l'argent a cours.

CHez les peuples riches, s'il est beaucoup de vicieux, c'est qu'il est beaucoup de récompenses pour le vice. S'il s'y fait communément un grand commerce, c'est que l'argent y facilite les échanges. Si le luxe s'y montre dans toute sa pompe, c'est que la très-inégale répartition des richesses produit le luxe le plus apparent, & qu'alors pour le bannir d'un état, il faudroit, comme je l'ai déja prouvé, en bannir l'argent. Or nul prince ne peut concevoir un tel dessein ; & supposé qu'il le conçut, nulle nation dans l'état actuel de l'Europe qui se prêtât à ses desirs. Je veux cependant qu'humble disciple d'un moraliste austere, un monarque forme ce projet & l'exécute.

Digitized by Google

Que s'enſuivroit-il ? La dépopulation preſqu'entiere de l'état. Qu'en France, par exemple, on défende comme à Sparte l'introduction de l'argent & l'uſage de tout meuble non fait avec la hache ou la ſerpe. Alors le maçon, l'architecte, le ſculpteur, le ſerrurier de luxe, le charron, le verniſſeur, le perruquier, l'ébéniſte, la fileuſe, l'ouvrier en toile, en laine fine, en dentelles, ſoieries, &c. (*a*), abandonneront la France & chercheront un pays qui les nourriſſe. Le nombre de ces exilés volontaires montera peut-être en ce royaume au quart de ſes habitants. Or ſi le nombre des laboureurs & des artiſans groſſiers que ſuppoſe la culture, ſe proportionne toujours au nombre des conſommateurs, l'exil des ouvriers de luxe entraînera donc à ſa ſuite celui de beaucoup d'agriculteurs. Les hommes opulents fuyant avec leurs richeſſes chez l'étranger, ſeront ſuivis dans leur exil d'un certain nombre de leurs concitoyens & d'un grand nombre de domeſtiques. La France alors ſera déſerte. Quels

(*a*) Mais dans cette ſuppoſition ces ouvriers, dit-on, reprendroient les travaux de la campagne & ſe feroient charretiers, bucherons, &c. Ils n'en feroient rien. D'ailleurs où trouver de l'emploi dans un pays déjà fourni à-peu-près du nombre de charretiers & de bucherons néceſſaires pour labourer les plaines & couper le bois ?

Digitized by Google

ſeront ſes habitants ? Quelques laboureurs dont le nombre depuis l'invention de la charrue ſera bien moins conſidérable qu'il l'eût été lors de la culture à la beche. Or dans cet état de dépopulation & d'indigence, que deviendroit ce royaume ? Porteroit-il la guerre chez ſes voiſins ? Non : il ſeroit ſans argent. * 2o. La ſoutiendroit-il ſur ſon territoire ? Non : il ſeroit ſans hommes. D'ailleurs la France n'étant pas comme la Suiſſe défendue par des montagnes inacceſſibles, comment imaginer qu'un royaume dépeuplé, ouvert de toute part, attaquable en Flandre & en Allemagne, pût repouſſer le choc d'une nation nombreuſe ? Il faudroit pour y réſiſter que les François par leur courage & leur diſcipline euſſent ſur leurs voiſins le même avantage que les Grecs avoient jadis ſur les Perſes, ou que les François conſervent encore aujourd'hui ſur les Indiens. Or nulle nation Européenne n'a cette ſupériorité ſur les autres.

La France dévaſtée & ſans argent ſeroit donc expoſée au danger preſque certain d'une invaſion. Eſt-il un prince qui voulût à ce prix bannir les richeſſes & le luxe de ſon état ?

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Du moment où les richeſſes ſe retirent d'elles-mêmes d'un empire.

IL n'eſt point de pays où les richeſſes ſe fixent & puiſſent à jamais ſe fixer. Semblables aux Mers qui tour-à-tour inondent & découvrent différentes plages, les richeſſes après avoir porté l'abondance & le luxe chez certaines nations, s'en retirent pour ſe répandre dans d'autres contrées. * 21. Elles s'accumulerent jadis à Tyr & à Sydon, paſſerent enſuite à Carthage, puis à Rome. Elles ſéjournent maintenant en Angleterre. S'y arrêteront-elles? Je l'ignore. Ce que je ſais, c'eſt qu'un peuple enrichi par ſon commerce & ſon induſtrie, appauvrit ſes voiſins & les met à la longue hors d'état d'acheter ſes marchandiſes.

C'eſt que dans une nation riche l'argent & les papiers repréſentatifs de l'argent, ſe multipliant peu-à-peu, les denrées & la main d'œuvre (*a*) enchériſſent.

(*a*) La main-d'œuvre devenue très-chere chez une nation riche, cette nation tire plus de l'étranger qu'elle ne lui porte. Elle doit donc s'appauvrir en plus ou moins de temps.

Digitized by Google

C'eſt que toutes (*a*) choſes d'ailleurs égales, la nation opulente ne pouvant fournir ſes denrées & marchandiſes au prix d'une nation pauvre, l'argent de la premiere doit inſenſiblement paſſer aux mains de la ſeconde, qui devenue opulente à ſon tour, ſe ruine de la même maniere *22.

Telle eſt peut-être la principale cauſe du flux & du reflux des richeſſes dans les empires. Or les richeſſes en ſe retirant d'un pays où elles ont ſéjourné, y dépoſent preſque toujours la fange de la baſſeſſe & du deſpotiſme. Une nation riche qui s'appauvrit paſſe rapidement du dépériſſement à ſa deſtruction entiere. L'unique reſſource qui lui reſte, ſeroit de reprendre des mœurs mâles, les ſeules convenables à ſa pauvreté. * 23. Mais rien de plus rare que ce phénomene moral. L'hiſtoire ne nous en offre point d'exemple. Une nation tombe-t-elle de la richeſſe dans l'indigence? Cette nation n'attend plus qu'un vainqueur & des fers. Il faudroit pour l'arracher à ce malheur qu'en elle l'amour de la gloire pût remplacer celui de l'argent. Or des peuples anciennement policés & commerçants ſont peu

(*a*) On ſait quelle augmentation ſubite apporta dans le prix des denrées le tranſports de l'or Américain en Europe.

Digitized by Google

ſuſceptibles de ce premier amour, & toute loi qui réfroidiroit en eux le deſir des richeſſes, hâteroit leur ruine.

Dans le corps politique comme dans le corps de l'homme, il faut une ame, un eſprit qui le vivifie & le mette en action. Quelle ſera-t-elle ?

CHAPITRE XVI.

Des divers principes d'activité des nations.

PArmi les hommes en eſt-il ſans deſirs ? Preſqu'aucun. Leurs deſirs ſont-ils les mêmes ? Il en eſt deux qui leur ſont communs.

Le premier, eſt celui du bonheur.

Le ſecond, celui de la puiſſance néceſſaire pour ſe le procurer.

Ai-je un goût ? Je veux pouvoir le ſatisfaire. Le deſir du pouvoir, comme je l'ai déja prouvé, eſt donc néceſſairement commun à tous. Par quel moyen acquiert-on du pouvoir ſur ces concitoyens ? Par la crainte dont on les frappe, ou par l'amour qu'on leur inſpire, c'eſt-à-dire, par les biens & les maux qu'on leur peut faire : & delà la conſidération conçue pour le fort, ou méchant ou vertueux.

Mais

Digitized by Google

Mais dans un pays libre où l'argent n'a point cours, quel avantage cette conſidération procure-t-elle au héros qui, par exemple, contribue le plus au gain d'une bataille ? Elle lui donne le choix ſur les dépouilles ennemies : elle lui aſſigne pour récompenſe la plus belle eſclave, le meilleur cheval, le plus riche tapis, le plus beau char, la plus belle armure. * 24. Dans une nation libre, la conſidération & l'eſtime publique (*a*) eſt un pouvoir, & le deſir de cette eſtime y devient en conſéquence un principe puiſſant d'activité. Mais ce principe moteur eſt-il celui d'un peuple ſoumis au deſpotiſme, d'un peuple où l'argent a cours, où le public eſt ſans puiſſance ; où ſon eſtime n'eſt repréſentative d'aucune eſpece de plaiſir & de pouvoir ? Non : dans un tel pays, les deux ſeuls objets du deſir des citoyens ſont, l'un la faveur du deſpote, & l'autre de grandes richeſſes, à la poſſeſſion deſquelles chacun peut aſpirer.

Leur ſource, dira-t-on, eſt ſouvent infecte. L'amour de l'argent eſt deſtructif de l'amour de la patrie, des talens & de la vertu. * 25. Je le ſais : mais comment imaginer qu'on puiſſe mépriſer l'argent qui ſoulagera l'homme dans ſes be-

(*a*) Cette eſtime eſt réellement un pouvoir que les anciens déſignoient par le mot *autoritas*.

Digitized by Google

ſoins, qui le ſouſtraira à des peines & lui procurera des plaiſirs. Il eſt des pays où l'amour de l'argent devient le principe de l'activité nationale, où cet amour par conſéquent eſt ſalutaire. Le plus vicieux des gouvernemens eſt un gouvernement ſans principe moteur. * 26. Un peuple ſans objet de deſirs, eſt ſans action. Il eſt le mépris de ſes voiſins. Or leur eſtime importe plus qu'on ne penſe à ſa proſpérité. * 27.

En tout empire où l'argent a cours, où le mérite ne conduit ni aux honneurs, ni au pouvoir; que le magiſtrat ſe garde bien d'affoiblir ou d'éteindre dans les citoyens le deſir de l'argent & du luxe. Il étoufferoit en eux tout principe de mouvement & d'action.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

De l'argent considéré comme principe d'activité.

L'ARGENT & les papiers représentatifs de l'argent facilitent les emprunts. Tous les gouvernemens abusent de cette facilité. Par-tout les emprunts se sont multipliés ; les intérêts se sont grossis. Il a fallu pour les payer accumuler impôts sur impôts. Leur fardeau accable maintenant les empires les plus puissans de l'Europe, & ce mal cependant n'est pas le plus grand qu'ait produit le desir & de l'argent & des papiers représentatifs de cet argent.

L'amour des richesses ne s'étend point à toutes les classes des citoyens sans inspirer à la partie gouvernante le desir du vol & des vexations. * 28.

Dès lors la construction d'un port, un armement, une compagnie de commerce, une guerre entreprise, dit-on, pour l'honneur de la nation, enfin tout prétexte de la piller est avidement saisi. Alors tous les vices enfants de la cupidité, s'introduisant à la fois dans un empire, en infectent successivement tous les membres & le précipitent enfin à sa ruine. * 29.

Digitized by Google

Quel ſpécifique à ce mal ? Aucun.

Le ſang qui porte la nutrition dans tous les membres de l'enfant, & qui ſucceſſivement en développe toutes les parties, eſt un principe de deſtruction. La circulation du ſang oſſifie à la longue les vaiſſeaux : elle en anéantit les reſſorts, & devient un germe de mort. Cependant qui la ſuſpendroit en ſeroit ſur le champ puni.

La ſtagnation d'un inſtant ſeroit ſuivie de la perte de la vie. Il en eſt de même de l'argent. Le deſire-t-on vivement ? Ce deſir vivifie une nation, éveille ſon induſtrie, anime ſon commerce, accroît ſes richeſſes & ſa puiſſance ; & la ſtagnation, ſi je l'oſe dire, de ce deſir, ſeroit mortelle à certains états.

Mais les richeſſes en abandonnant les empires où elles ſe ſont d'abord accumulées, n'en occaſionnent-elles pas la ruine, & tôt ou tard raſſemblées dans un petit nombre de mains, ne détachent-elles pas l'intérêt particulier de l'intérêt public ? Oui ſans doute. Mais dans la forme actuel des gouvernemens, peut-être ce mal eſt-il inévitable. Peut-être eſt-ce à cette époque qu'un empire s'affoibliſſant de jour en jour, tombe dans un affaiſſement précurſeur d'une entiere deſtruction : & peut-être eſt-ce ainſi que doit germer, croître, s'élever & mourir la plante morale nommée empire.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

Que ce n'eſt point dans le luxe, mais dans ſa cauſe productrice, qu'on doit changer le principe deſtructeur des grands empires.

QUE conclure de l'examen rapide de la queſtion que je traite? Que preſque toutes les accuſations intentées contre le luxe ſont ſans fondement; que de deux eſpeces de luxe citées au chap. 5. il en eſt un qui toujours l'effet de la trop grande multiplication des hommes & de la forme deſpotique de leurs gouvernemens, ſuppoſe une très-inégale répartition des richeſſes nationales; qu'une telle répartition eſt ſans doute un grand mal, mais qu'une fois établie, le luxe devient, ſinon un remede efficace, du moins un palliatif à ce mal. * 29. C'eſt la magnificence des grands qui reporte journellement l'argent & la vie dans le claſſe inférieure des citoyens.

L'emportement avec lequel la plupart des moraliſtes s'élevent contre le luxe, eſt l'effet de leur ignorance. Que cet emportement trouve place dans un ſermon: Un ſermon n'exige au-

Digitized by Google

cune préciſion dans les idées. Ces ouvrages applaudis d'un vieillard, craintif & bénévol, ſont trop vagues, trop enthouſiaſtes & trop ridicules pour obtenir l'eſtime d'un auditoire éclairé.

Ce que le bon ſens examine, l'ignorance du prédicateur le décide. Son eſprit léger & confiant ne ſut jamais douter. Malheur au prince qui prêteroit l'oreille à ſes déclamations, & qui ſans des changements préalables dans la forme du gouvernement, tenteroit de bannir tout luxe d'une nation, dont l'amour de l'argent eſt le principe d'activité. Il auroit bien-tôt dépeuplé ſon pays, énervé l'induſtrie de ſes ſujets, & jetté les eſprits dans une langueur fatale à ſa puiſſance.

Je ſuis content, ſi l'on regarde ces idées premieres & peut-être encore ſuperficielles qu'occaſionne la queſtion du luxe, comme un exemple des points de vue divers ſous leſquels on doit conſidérer tout problême important & compliqué de la morale. * 30. Si l'on ſent toute influence que doit avoir ſur le bonheur public la ſolution plus ou moins exacte de pareils problêmes, & la ſcrupuleuſe attention qu'on doit par conſéquent porter à leur examen.

Qui ſe déclare protecteur de l'ignorance, ſe

Digitized by Google

déclare donc l'ennemi de l'état, & ſans le ſavoir commet le crime le leze-humanité.

Chez tous les peuples il eſt une dépendance réciproque entre la perfection de la légiſlation & les progrès de l'eſprit humain. Plus les citoyens ſeront éclairés, plus les loix ſeront parfaites. Or c'eſt de leur ſeule bonté, comme je vais le prouver, que dépend la félicité publique.

Digitized by Google

NOTES.

1. LA haine d'un peuple ignorant pour l'application, s'étend juſqu'à ſes amuſements. Aime-t-il le jour? Il ne joue que les jeux de hazards. Aime-t-il les opéra? C'eſt pour ainſi dire, des poëmes ſans parole qu'il demande. Peu lui importe que ſon eſprit ſoit occupé : il ſuffit que ſes oreilles ſoient frappées de ſons agréables. Entre tous les plaiſirs ceux qu'il préfére ſont ceux qui ne ſuppoſent ni eſprit, ni connoiſſance.

2. En Angleterre pourquoi les grands ſont-ils en général plus éclairés qu'en tout autre pays? C'eſt qu'ils ont intérêt de l'être. En Portugal au contraire, pourquoi ſont-ils ſi ſouvent ignorants & ſtupides? C'eſt que nul intérêt ne les néceſſite à s'inſtruire.

La ſcience des premiers eſt celle de l'homme & du gouvernement.

Celle des ſeconds, eſt la ſcience du lever, du coucher & des voyages du prince.

Mais les Anglois ont-ils porté dans la morale & la politique les lumieres qu'on devoit attendre d'un peuple auſſi libre? J'en doute. Enivrés de leur gloire, les Anglois ne ſoupçonnent point de défaut dans leur gouvernement actuel. Peut-être

Digitized by Google

les écrivains François ont-ils eu ſur cet objet des vues plus profondes & plus étendues. Il eſt deux cauſes de cet effet.

La premiere eſt l'état de la France. Le malheur n'eſt-il pas encore exceſſif en un pays; n'a-t-il pas entiérement abattu les eſprits? Il les éclaire & devient dans l'homme un principe d'activité. Souffre-t-on? On veut s'arracher à la douleur, & ce deſir eſt inventif.

La ſeconde eſt peut-être le peu de liberté dont jouiſſent en France les écrivains. L'homme en place fait-il une injuſtice, une bévue, il faut la reſpecter. La plainte eſt en ce royaume le crime le plus puni. Y veut-on écrire ſur les matieres d'adminiſtration? Il faut pour cet effet remonter en morale & en politique, juſqu'à ces principes ſimples & généraux dont le développement indique d'une maniere éloignée, la route que le gouvernement doit tenir pour faire le bien. Les écrivains François ont préſenté en ce genre les idées les plus grandes & les plus étendues. Ils ſe ſont par cette raiſon rendus plus univerſellement utiles que les écrivains Anglois. Ces derniers n'ayant pas les mêmes motifs pour s'élever à des principes généraux & premiers, font de bons ouvrages, mais preſqu'uniquement applicables à la forme particuliere de leur gouvernement, aux circonſtances préſentes & enfin à l'affaire du jour.

Digitized by Google

3. Il n'eſt point à Londres d'ouvrier, de porteur de chaiſe qui ne liſe les gazettes, qui ne ſoupçonne la vénalité de ſes repréſentants & ne croie en conſéquence devoir s'inſtruire de ſes droits en qualité de citoyen. Auſſi nul membre du parlement n'oſeroit y propoſer une loi directement contraire à la liberté nationale. S'il le faiſoit, ce membre cité par le parti de l'oppoſition & les papiers publics devant le peuple, ſeroit expoſé à ſa vengeance. Le corps du parlement eſt donc contenu par la nation. Nul bras maintenant aſſez fort pour enchaîner un pareil peuple. Son aſſervisſement eſt donc éloigné. Eſt-il impoſſible ? Je ne l'aſſurerai point, peut-être ſes immenſes richeſſes préſagent-elles déjà cet événement futur.

4. Le dernier roi de Danemarck doutoit ſans contredit de la légitimité du pouvoir deſpotique, lorſqu'il permit à des écrivains célebres de diſcuter à cet égard ſes droits, ſes prétentions, & d'examiner les limites que l'intérêt public devoit mettre à ſa puiſſance. Quelle magnanimité dans un ſouverain ! Son autorité en fut-elle affoiblie ? Non ; & cette noble conduite qui le rendit cher à ſon peuple doit à jamais le rendre reſpectable à l'humanité.

5. Dans les ſiecles héroïques ; dans ceux des Hercules, des Théſées, des Fingals, c'étoit par

Digitized by Google

le don d'un riche carquois, d'une épée bien trempée, ou d'une belle eſclave qu'on récompenſoit les vertus des guerriers. Du temps de Manlius Capitolinus, c'étoit un aggrandiſſant de deux acres les domaines d'un héros que la patrie s'acquittoit envers lui. La dixme d'une paroiſſe aujourd'hui cédée au plus vil moine eût donc jadis été la récompenſe d'un Scévola ou d'un Horace Coclès. Si c'eſt en argent qu'on paie aujourd'hui tous les ſervices rendus à la patrie, c'eſt que l'argent eſt repréſentatif de ces anciens dons. L'amour des ſuperfluités fut en tout temps le moteur de l'homme. Mais quelle maniere d'adminiſtrer les dons de la reconnoiſſance publique, & quelle eſpece de ſuperfluités faut-il préférer pour en faire la récompenſe des talents & de la vertu ? C'eſt un problême moral également digne de l'attention du miniſtre & du philoſophe.

6. De grandes richeſſes ſont-elles réparties entre un grand nombre de citoyens ? Chacun d'eux vit dans un état d'aiſance & de luxe par rapport aux citoyens d'une autre nation, & n'a cependant que peu d'argent à mettre en ce qu'on appelle magnificence.

Chez un tel peuple le luxe eſt, ſi j'oſe le dire, national, mais peu apparent.

Au contraire dans un pays où tout l'argent eſt

Digitized by Google

raſſemblé dans un petit nombre de mains, chacun des riches a beaucoup à mettre en ſomptuoſité.

Un tel luxe ſuppoſe un partage très-inégal des richeſſes de l'état, & ce partage eſt ſans doute une calamité publique. En eſt-il ainſi de ce luxe national qui ſuppoſe tous les citoyens dans un certain état d'aiſancé & par conſéquent un partage à-peu-près égal de ces mêmes richeſſes ? Non : ce luxe loin d'être un malheur eſt un bien public. Le luxe par conſéquent n'eſt point en lui-même un mal.

7. On peut au nombre & ſur-tout à l'eſpece de manufactures d'un pays juger de la maniere dont les richeſſes y ſont réparties. Tous les citoyens y ſont-ils aiſés ? Tous veulent être bien vêtus. Il s'y établit en conſéquence un grand nombre de manufactures ni trop fines, ni trop groſſieres.

Les étoffes en ſont ſolides, durables & bien frappées, parce que les citoyens ſont pourvus de l'argent néceſſaire pour ſe vêtir, mais non pour changer ſouvent d'habits.

L'argent d'un royaume eſt-il au contraire raſſemblé dans un petit nombre de mains ? La plupart des Citoyens languiſſent dans la miſere. Or l'indigent ne s'habille point, & pluſieurs des manufactures dont nous venons de parler, tom-

Digitized by Google

bent. Que ſubſtitue-t-on à ces établiſſements ? Quelques manufactures d'étoffes riches, brillantes & peu durables ; parce que l'opulence honteuſe d'uſer un habit, veut en changer ſouvent. C'eſt ainſi que tout ſe tient dans un gouvernement.

8. Lorſque je vois, diſoit un grand roi, délicateſſe & profuſion ſur la table du riche, du grand & du prince, je ſoupçonne diſette ſur celle du peuple. Or j'aime à ſavoir mes ſujets bien nourris, bien vêtus. Je ne tolere la pauvreté qu'à la tête de mes régiments. La pauvreté eſt brave, active, intelligente, parce qu'elle eſt avide des richeſſes, parce qu'elle pourſuit l'or à travers les dangers, parce que l'homme eſt plus hardi pour conquérir que pour conſerver, & le voleur plus courageux que le marchand. Ce dernier eſt plus opulent, il apprécie mieux la vraie valeur des richeſſes : le voleur s'en exagére toujours le prix.

9. L'Angleterre a peu d'étendue & toute l'Europe la reſpecte. Quelle preuve plus aſſurée de la ſageſſe de ſon adminiſtration, de l'aiſance, du courage des peuples, enfin de ce bonheur national que les légiſlateurs & les philoſophes ſe propoſent de procurer aux hommes, les premiers par les loix, les ſeconds par leurs écrits.

Digitized by Google

10. La dépense & la consommation d'hommes occasionnée par le commerce, la navigation & l'exercice de certains arts est, dit-on, très-considérable. Tant mieux : il faut pour la tranquillité d'un pays très-peuplé, ou que la dépense en ce genre soit, si je l'ose dire, égale à la recette, ou que l'état prenne, comme en Suisse, le parti de consommer dans des guerres étrangeres le surplus de ses habitants.

11. On a dit du luxe qu'il augmentoit l'industrie du laboureur : l'on a dit vrai. Le laboureur veut-il faire beaucoup d'échanges, il est obligé pour cet effet d'améliorer son champ & d'augmenter sa récolte.

12. De la somme des impôts mis sur les peuples, une partie est destinée à l'entretien & à l'amusement particulier du souverain ; mais l'autre doit être en entier appliquée aux besoins de l'état. Si le prince est propriétaire de la premiere partie, il n'est qu'administrateur de la seconde. Il peut être libéral de l'une, il doit être économe de l'autre.

Le trésor public est un dépôt entre les mains du souverain. Le courtisan avide donne, je le sais, le nom de générosité à la dissipation de ce dépôt : mais le prince qui le viole, commet une injustice & un vol réel. Le devoir d'un monarque est d'être avare du bien de ses sujets. « Je me croirois indi-

Digitized by Google

» gne du trône, disoit un grand prince, si dé-
» positaire de la recette des impôts, j'en dis-
» trayois une seule pension pour enrichir un favori
» ou un délateur. »

L'emploi légitime de toute taxe levée pour subvenir aux besoins de l'état, est le paiement des troupes pour repousser la guerre au dehors, & le paiement de la magistrature pour entretenir la paix & l'ordre au dedans.

Tibére lui-même répétoit souvent à ses favoris : « Je me garderai bien de toucher au tréſor
» public. Si je l'épuisois en folles dépenses, il
» faudroit le remplir, & pour cet effet avoir
» recours à des moyens injustes, le trône en se-
» roit ébranlé. »

13. A quel signe reconnoît-on le luxe vraiment nuisible ? A l'espece de marchandise étalée sur les boutiques. Plus ces marchandises sont riches, moins il y a de proportion dans la fortune des citoyens. Or cette grande proportion toujours un mal en elle-même, devient encore un plus grand mal pour la multiplicité des goûts qu'elle engendre. Ces goûts contractés, on veut les satisfaire. Il faut à cet effet d'immenses tréſors. Point de bornes alors au desir des richesses. Rien qu'on ne fasse pour les acquérir. Vertu, honneur, patrie, tout est sacrifié à l'amour de l'argent.

Digitized by Google

Dans les pays au contraire où l'on ſe contente du néceſſaire, l'on eſt heureux & l'on peut être vertueux.

Le luxe exceſſif qui preſque par-tout accompagne le deſpotiſme, ſuppoſe une nation déja partagée en oppreſſeurs & en opprimés, en voleurs & en volés. Mais ſi les voleurs forment le plus petit nombre, pourquoi ne ſuccombent-ils pas ſous les efforts des plus grands? A quoi doivent-ils leur ſalut? A l'impoſſibilité où ſe trouvent les volés de ſe donner le mot & de ſe raſſembler le même jour. D'ailleurs l'oppreſſeur avec l'argent déja pillé peut toujours ſoudoyer une armée pour combattre les opprimés & les vaincre en détail.

Auſſi le pillage d'une nation ſoumiſe au deſpotiſme continue-t-il juſqu'à ce qu'enfin le dépeuplement, la miſere des peuples ait également ſoumis & le voleur & le volé au joug d'un voiſin puiſſant. Une nation n'eſt plus en cet état compoſée que d'indigens ſans courage, & de brigands ſans juſtice. Elle eſt avilie & ſans vertu.

Il n'en eſt pas ainſi dans un pays où les richeſſes ſont à-peu-près également réparties entre les citoyens, où tous ſont aiſés par rapport aux citoyens des autres nations. Dans ce pays nul homme aſſez riche pour ſe ſoumettre ſes compatriotes. Chacun contenu par ſon voiſin eſt plus

occupé

Digitized by Google

occupé de conſerver que d'envahir. Le deſir de la conſervation y devient donc le vœu général & dominant de la plus grande & de la plus riche partie de la nation. Or c'eſt, & ce deſir, & l'état d'aiſance des citoyens, & le reſpect de la propriété d'autrui qui chez tous les peuples, féconde les germes de la vertu, de la juſtice, & du bonheur. C'eſt donc à la cauſe productrice d'un certain luxe qu'il faut rapporter preſque toutes les calamités qu'on lui impute.

14. Les courtiſans, dit-on, ſe modèlent ſur le prince. Mépriſe-t-il le luxe & la molleſſe ? L'un & l'autre diſparoiſſent : oui ; pour le moment. Mais pour opérer un changement durable dans les mœurs d'un peuple, ce n'eſt pas aſſez de l'exemple ou de l'ordre du ſouverain. Cet ordre ne transforme pas un peuple de Sybarites en un peuple robuſte, laborieux & vaillant. C'eſt l'œuvre des loix. Qu'elles impoſent tous les jours le citoyen à quelques heures d'un travail pénible, qu'elles l'obligent de s'expoſer tous les jours à quelque petit danger, elles le rendront à la longue robuſte & brave ; parce que la force & le courage, diſent le roi de Pruſſe & Végece, s'acquierent par l'habitude du travail & du danger.

15. Dans un pays libre, la réunion des richeſſes nationales en un certain nombre de mains ſe fait lentement : c'eſt l'œuvre des ſiecles, mais à

Digitized by Google

meſure qu'elle ſe fait, le gouvernement tend au pouvoir arbitraire, par conſéquent à ſa diſſolution.

L'état de république eſt l'âge viril d'un empire; le deſpotiſme en eſt la vieilleſſe. L'empire eſt-il vieux? Rarement il rajeunit. Les riches ont-ils ſoudoyé une partie de la nation? Avec cette partie ils ſoumettent l'autre au deſpotiſme ariſtocratique ou monarchique. Propoſe-t-on quelques loix nouvelles dans cet empire? Toutes ſont en faveur des riches & des grands; aucune en faveur du peuple. L'eſprit de légiſlation ſe corrompt, & ſa corruption annonce la chûte de l'état.

16. Rien à ce ſujet de plus contradictoire que les opinions des moraliſtes. Conviennent-ils de la néceſſité & de l'utilité du commerce en certains pays? Ils veulent en même temps y introduire une auſtérité de mœurs incompatible avec l'eſprit commerçant.

En France le moraliſte qui le matin recommande les riches manufactures aux ſoins du gouvernement, déclame le ſoir contre le luxe, les ſpectacles & les mœurs de la capitale.

Mais quel eſt l'objet du gouvernement, lorſqu'il perfectionne ſes manufactures, lorſqu'il étend ſon commerce? C'eſt d'attirer chez lui l'argent de ſes voiſins. Or qui doute que les mœurs,

Digitized by Google

les amuſements de la capitale, ne concourent à cet effet ? Que les ſpectacles, les actrices, les dépenſes qu'elles font & font faire aux étrangers, ne ſoient une des parties les plus lucratives du commerce de Paris ? Quel eſt donc, ô moraliſtes, l'objet de vos déclamations contradictoires ?

17. Qu'on ne s'étonne point de l'extrême amour des hommes pour l'argent. Un phénomene vraiment ſurprenant ſeroit leur indifférence pour les richeſſes. Il faut en tout pays où l'argent a cours, où les richeſſes ſont l'échange de tous les plaiſirs, que les richeſſes y ſoient auſſi vivement pourſuivies que les plaiſirs mêmes dont elles ſont repréſentatives. Il faut la naiſſance d'un Lycurgue & la prohibition de l'argent pour éteindre chez un peuple l'amour des richeſſes. Or quel concours ſingulier de circonſtances pour former & ce légiſlateur & le peuple propre à recevoir ſes loix !

18. Du moment où les honneurs ne ſont plus le prix des actions honnêtes, les mœurs ſe corrompent. Lors de l'arrivée du duc de Milan à Florence, le mépris, dit Machiavel, étoit le partage des vertus & des talents. Les Florentins ſans eſprit & ſans courage étoient entiérement dégénérés. S'ils cherchoient à ſe ſurpaſſer les uns les autres, c'étoit en magnificence d'habits, en vivacités, & d'expreſſions & de reparties. Le

Digitized by Google

plus satyrique étoit chez eux réputé le plus spirituel. Y auroit-il maintenant dans l'Europe quelque nation dont le tour d'esprit ressemblât à celui des Florentins de ce temps-là.

19. Ce n'est point dans la masse plus ou moins grande des richesses nationales, mais de leur plus ou moins inégale répartition que dépend le bonheur ou le malheur des peuples. Supposons qu'on anéantisse la moitié des richesses d'une nation; si l'autre moitié est à-peu-près également répartie entre tous les citoyens, l'état sera presqu'également heureux & puissant.

De tous les commerces le plus avantageux à chaque nation est celui dont les profits se partagent en un plus grand nombre de mains. Plus on compte dans un état d'hommes libres, indépendans & jouissans d'une fortune médiocre, plus l'état est fort. Aussi tout prince sage, n'a-t-il jamais accablé ses sujets d'impôts, ne les a-t-il jamais privé de leur aisance, & n'a-t-il enfin jamais gêné leur liberté, ou par trop d'espionage, ou par des loix trop séveres & trop incommodes de police.

Un monarque qui ne respecte ni l'aisance, ni la liberté de ses sujets, voit leur ame flétrie languir dans l'inertie. Or cette maladie des esprits est d'autant plus fâcheuse qu'elle est communément déja incurable alors qu'elle est apperçue.

Digitized by Google

20. A-t-on défendu l'introduction de l'argent dans une nation ? Il faut ou que cette nation adopte les loix de Sparte, ou qu'elle reſte expoſée à l'invaſion de ſes voiſins. Quel moyen à la longue de leur réſiſter ſi pouvant être toujours attaquée, elle ne peut les attaquer ?

Dans tout état, il faut pour repouſſer la guerre maintenant ſi diſpendieuſe, ou de grandes richeſſes, ou la pauvreté, le courage & la diſcipline des Spartiates.

Or qui fournit des grandes richeſſes au gouvernement ? De groſſes taxes levées ſur le ſuperflu & non ſur les beſoins des citoyens. Que ſuppoſent de groſſes taxes ? De grandes conſommations. Si l'Anglois vivoit comme l'Eſpagnol de pain, d'eau & d'oignons, l'Angleterre bientôt appauvrie & dans l'impoſſibilité de ſoudoyer des flottes & des armées, ceſſeroit d'être reſpectée. Sa puiſſance aujourd'hui fondée ſur d'immenſes revenus & de gros impôts, ſeroit encore détruite, ſi ces impôts, comme je l'ai déjà dit, ſe levoient ſur les beſoins & non ſur l'aiſance des habitants.

Le crime le plus habituel des gouvernemens de l'Europe eſt leur avidité à s'approprier tout l'argent du peuple. Leur ſoif eſt inſatiable. Que s'enſuit-il ? Que les ſujets dégoûtés de l'aiſance par l'impoſſibilité de ſe le procurer, ſont ſans

Digitized by Google

émulation & sans-honte de leur pauvreté. De ce moment la consommation diminue, les terres restent en friche, les peuples croupissent dans la paresse & l'indigence, parce que l'amour des richesses a pour base :

1°. La possibilité d'en acquérir.

2°. L'assurance de les conserver.

3°. Le droit d'en faire usage.

21. Supposons que la grande Bretagne attaque l'Inde, la dépouille de ses trésors & les transporte à Londres, les Anglois seront alors possesseurs d'immenses richesses. Qu'en feront-ils ? Ils épuiseront d'abord l'Angleterre de tout ce qui peut contribuer à leurs plaisirs ; ils tireront ensuite de l'étranger les vins exquis, les huiles, les cafés, enfin tout ce qui peut flatter leur goût, & toutes les nations entreront en partage des trésors indiens. Je doute que des loix somptuaires puissent s'opposer à cette dispersion de leurs richesses. Ces loix toujours faciles à éluder donnent d'ailleurs trop d'atteinte au droit de propriété, le premier & le plus sacré des droits. Mais quel moyen de fixer les richesses dans un empire ? Je n'en connois aucun. Le flux & le reflux de l'argent sont dans le moral l'effet de causes aussi constantes, aussi nécessaires & aussi puissantes que le sont dans le physique le flux & reflux des mers.

Digitized by Google

22. Rien de plus facile à tracer que les divers degrés par lesquels une nation passe de la pauvreté à la richesse, de la richesse à l'inégal partage de cette richesse, de cet inégal partage au despotisme & du despotisme à sa ruine. Un homme pauvre s'applique-t-il au commerce, s'adonne-t-il à l'agriculture, fait-il fortune ? Il a des imitateurs. Ces imitateurs se sont-ils enrichis ? Leur nombre se multiplie, & la nation entiere se trouve insensiblement animée de l'esprit de travail & de gain. Alors son industrie s'éveille, son commerce s'étend ; elle croît chaque jour en richesses & en puissance. Mais si sa richesse & sa puissance se réunissent insensiblement dans un petit nombre de mains, alors le goût du luxe & des superfluités s'emparera des grands ; parce que si l'on en excepte quelques avares, l'on n'acquiert que pour dépenser. L'amour des superfluités irritera dans ces grands la soif de l'or & le desir de pouvoir ; ils voudront commander en despotes à leurs concitoyens. Ils tenteront tout à cet effet ; & c'est alors qu'à la suite des richesses, le pouvoir arbitraire s'introduisant peu-à-peu chez un peuple, en corrompra les mœurs & l'avilira.

Lorsqu'une nation commerçante atteint la période de sa grandeur, le même desir du gain qui fit d'abord sa force & sa puissance, devient ainsi la cause de sa ruine.

Digitized by Google

Le principe de vie qui ſe développant dans un chêne majeſtueux, éleve ſa tige, étend ſes branches, groſſit ſon tronc & le fait régner ſur les forêts, eſt le principe de ſon dépériſſement.

Mais en ſuſpendant dans les peuples le développement trop rapide du deſir de l'or, ne pourroit-on prolonger la durée des empires? L'on n'y parviendroit, répondrai-je, qu'en affoibliſſant dans les citoyens l'amour des richeſſes. Or qui peut aſſurer qu'alors les citoyens ne tombaſſent point dans cette pareſſe Eſpagnole, la plus incurable des maladies politiques.

23. Les vertus de la pauvreté, ſont dans une nation l'audace, la fierté, la bonne foi, la conſtance, enfin une ſorte de férocité noble. Elles ſont chez les peuples nouveaux l'effet de l'eſpece d'inégalité qui regne d'abord entre tous les citoyens. Mais ces vertus ſéjournent-elles longtemps dans un empire? Non: elles y vieilliſſent rarement, & la ſeule multiplication des habitants ſuffit ſouvent pour les en bannir.

24. Point de talens & de vertus que ne crée dans un peuple l'eſpoir des honneurs décernés par l'eſtime & la reconnoiſſance publique. Rien que n'entreprend le deſir de les mériter & de les obtenir. Les honneurs ſont une monnoie qui hauſſe & baiſſe ſelon le plus ou le moins de juſtice avec laquelle on la diſtribue. L'intérêt pu-

Digitized by Google

blic exigeroit qu'on lui conſervât la même valeur, & qu'on la diſpensât avec autant d'équité que d'économie. Tout peuple ſage doit payer en honneurs les ſervices qu'on lui rend. Veut-il les acquitter en argent ? Il épuiſe bientôt ſon tréſor, & dans l'impuiſſance alors de récompenſer le talent & la vertu, l'un & l'autre eſt étouffé dans ſon germe.

25. L'argent eſt-il devenu l'unique principe d'activité dans une nation ? C'eſt un mal. Je n'y connois plus de remede. Les récompenſes en nature ſeroient ſans doute plus favorables à la production des hommes vertueux. Mais pour les propoſer, que de changemens à faire dans les gouvernemens de la plupart des états de l'Europe !

26. A quelle cauſe attribuer l'extrême puiſſance de l'Angleterre ? Au mouvement, au jeu de toutes les paſſions contraires. Le parti de l'oppoſition excité par l'ambition, la vengeance ou l'amour de la patrie, y protege le peuple contre la tyrannie. Le parti de la cour animé du deſir des places, de la faveur ou de l'argent, y ſoutient le miniſtere contre les attaques quelquefois injuſtes de l'oppoſition.

L'avarice & la cupidité toujours inquietes des commerçants y réveillent à chaque inſtant l'induſtrie de l'artiſan. Les richeſſes de preſque tout

Digitized by Google

l'univers ſont par cette induſtrie tranſportées en Angleterre. Mais dans une nation auſſi riche, auſſi puiſſante, comment ſe flatter que les divers partis ſe conſerveront toujours dans cet équilibre de force qui maintenant aſſure ſon repos & ſa grandeur ? Peut-être cet équilibre eſt-il très-difficile à maintenir. On a pu faire juſqu'à préſent aux Anglois l'application de cette épitaphe du duc de Dévonshire, *fidele ſujet des bons rois, ennemi redoutable des tyrans.* Pourra-t-on toujours la leur faire ? Heureuſe la nation de qui M. de Gourville a pu dire : *Son roi lorſqu'il eſt l'homme de ſon peuple, eſt le plus grand roi du monde ; veut-il être plus ? Il n'eſt rien.* Ce mot répété par M. Temple à Charles II, irrita d'abord l'orgueil du prince : mais revenu à lui-même, il ſerra la main à M. Temple & dit : *Gourville a raiſon ; je veux être l'homme de mon peuple.*

27. C'eſt l'eſprit de juiverie d'une métropole qui ſouvent porte le feu de la révolte dans ſes colonies. En traite-t-elle les Colons en Négres ? Ce traitement les irrite. S'ils ſont nombreux, ils lui réſiſtent & s'en ſéparent enfin comme le fruit mûr ſe détache de ſa branche.

Pour s'aſſurer l'amour & la ſoumiſſion de ſes colonies, une nation doit être juſte. Elle doit ſouvent ſe rappeller qu'elle ne tranſporte dans

Digitized by Google

des terres étrangeres qu'un ſuperflu de citoyens qui lui eût été à charge ; qu'elle n'eſt par conſéquent en droit d'exiger d'eux, que des ſecours en temps de guerre & la ſignature d'un traité fédératif auquel ſe ſoumettront toujours les colonies, lorſque la métropole ne voudra pas s'approprier tout le profit de leurs travaux.

28. Dans tout pays où l'argent a cours, il faut qu'à la longue la maniere inégale dont l'argent s'y répartit, y engendre la pauvreté générale. Or cette eſpece de pauvreté eſt mere de la dépopulation. L'indigence ſoigne peu ſes enfants, les nourrit mal, en éleve peu. J'en citerai pour preuve, & les ſauvages du nord de l'Amérique & les eſclaves des colonies. Le travail exceſſif exigé des négreſſes enceintes ; le peu de ſoin qu'on y prend d'elles ; enfin le deſpotiſme du maître ; tout concourt à leur ſtérilité.

En Amérique ſi les jéſuites étoient les ſeuls chez qui la réproduction des negres fût à peu près égale à la conſommation, c'eſt que maîtres plus éclairés, ils fatiguoient & maltraitoient moins leurs eſclaves.

Un prince traite-t-il mal ſes ſujets ? Les accable-t-il d'impôts ? Il dépeuple ſon pays, engourdit l'activité des habitants ; parce que l'extrême miſere produit néceſſairement le découragement, & le découragement la pareſſe.

Digitized by Google

29. Une trop inégale répartition des richeſſes nationales précede & produit toujours le goût du luxe. Un particulier a-t-il plus d'argent qu'il n'en faut pour ſubvenir à ſes beſoins ? Il ſe livre à l'amour des ſuperfluités. L'ennemi du luxe doit donc chercher dans la cauſe même du partage trop inégal des richeſſes & dans la deſtruction du deſpotiſme, le remede aux maux dont il accuſe le luxe, & que réellement le luxe ſoulage. Toute eſpece de ſuperfluités a ſa cauſe productrice.

Le luxe des chevaux préférable à celui des bijoux & particulier aux Anglois, eſt en partie l'effet du long ſéjour qu'ils font dans leurs campagnes. Si tous les habitent, c'eſt qu'ils y ſont, pour ainſi-dire, néceſſités par la conſtitution de leur état.

C'eſt la forme des gouvernements qui dirige d'une maniere inviſible juſqu'aux goûts des particuliers. C'eſt toujours à leurs loix que les peuples doivent leurs mœurs & leurs habitudes.

30. On ne peut trop ſcrupuleuſement examiner toute queſtion importante de morale & de politique. C'eſt, ſi je l'oſe dire, au fond de l'examen que ſe trouve la ſcience & la vérité. L'or ſe ramaſſe au fond des creuſets.

Digitized by Google

SECTION VII.

Les vertus & le bonheur d'un peuple ſont l'effet, non de la ſainteté de ſa religion, mais de la ſageſſe de ſes loix.

CHAPITRE I.

Du peu d'influence des religions ſur les vertus & la félicité des peuples.

DEs hommes plus pieux qu'éclairés ont imaginé que les vertus des nations, leur humanité & la douceur de leurs mœurs dépendoit de la pureté de leur culte. Les hypocrites intéreſſés à propager cette opinion l'ont publiée ſans la croire. Le commun des hommes l'a crue ſans examiner.

Cette erreur une fois annoncée a preſque partout été reçue comme une vérité conſtante. Cependant l'expérience & l'hiſtoire nous apprennent que la proſpérité des peuples, dépend, non de la pureté de leur culte, mais de l'excellence de leur légiſlation.

Digitized by Google

Qu'importe en effet leur croyance ? celle des juifs étoit pure, & les juifs étoient la lie des nations. On ne les compara jamais ni aux Egyptiens, ni aux anciens Perſes.

Ce fut ſous Conſtantin que la religion chrétienne devient la religion dominante. Elle ne rendra cependant point les Romains à leurs premieres vertus. On ne vit point alors de Décius ſe dévouer pour la patrie, & de Fabricius préférer ſept acres de terres aux richeſſes de l'Empire.

En quel moment Conſtantinople devint-il le cloaque de tous les vices ? Au moment même de l'établiſſement de la religion chrétienne. Son culte ne changea point les mœurs des ſouverains. Leur piété ne les rendit pas meilleurs. Les rois les plus chrétiens ne furent pas les plus grands des rois. Peu d'entr'eux montrerent ſur le trône les vertus des Tites, des Trajans, des Antonins. Quel prince dévot leur fut comparable !

Ce que je dis des monarques, je le dis des nations. Le pieux Portugais ſi ignorant & ſi crédule, n'eſt ni plus vertueux, ni plus humain, que le peuple moins crédule & plus tolérant des Anglois.

L'intolérance religieuſe eſt fille de l'ambition ſacerdotale & de la ſtupide crédulité, elle n'amé-

Digitized by Google

liorera jamais les hommes. Avoir recours à la ſuperſtition, à la crédulité & au fanatiſme pour leur inſpirer la bienfaiſance, c'eſt jeter de l'huile ſur le feu pour l'éteindre.

Pour adoucir la férocité humaine & rendre les hommes plus ſociables entr'eux, il faut d'abord les rendre indifférents à la diverſité des cultes. Les Eſpagnols moins ſuperſtitieux euſſent été moins barbares envers les Américains.

Rapportons-nous-en au roi Jacques. Ce prince étoit bigot & connoiſſeur en ce genre. Il ne croyoit point à l'humanité des prêtres. « Il eſt » très-difficile, diſoit-il, d'être à la fois bon » théologien & bon ſujet ».

En tout pays beaucoup de gens de la bonne doctrine & peu de vertueux. Pourquoi ? C'eſt que la religion n'eſt pas vertu. Toute croyance & même tout principe ſpéculatif n'a pour l'ordinaire aucune influence ſur la conduite * 1. & la probité des hommes (*a*).

Le dogme de la fatalité eſt le dogme preſque général de l'Orient : c'étoit celui de Stoïciens. Ce qu'on appelle liberté ou puiſſance de délibérer, n'eſt, diſoient-ils, dans l'homme, qu'un

(*a*) En montrant l'inutilité de la prédication papiſte, un auteur célebre a très-bien prouvé l'inutilité de cette religion.

Digitized by Google

ſentiment de crainte ou d'eſpérance ſucceſſivement éprouvé, lorſqu'il s'agit de prendre un parti du choix duquel dépend ſon bonheur ou ſon malheur. La délibération eſt donc toujours en nous l'effet néceſſaire de notre haine pour la douleur, & de notre amour pour le plaiſir. * 2.

Qu'on conſulte à ce ſujet les théologiens. Un tel dogme, diront-ils, eſt deſtructif de toute vertu. Cependant les ſtoïciens n'étoient pas moins vertueux que les philoſophes des autres ſectes : cependant les princes Turcs ne ſont pas moins fideles à leurs traités que les princes catholiques : cependant le fataliſte Perſan n'eſt pas moins honnête dans ſon commerce que le chrétien François ou Portugais. La pureté des mœurs eſt donc indépendante de la pureté des dogmes.

La religion païenne, quant à ſa partie morale, étoit fondée comme toute autre ſur ce qu'on appelle la loi naturelle. Quant à ſa partie théologique ou mythologique, elle n'étoit pas très-édifiante. On ne lit point l'hiſtoire de Jupiter, de ſes amours, & ſur-tout du traitement fait à ſon pere Saturne, ſans convenir qu'en fait de vertus les dieux ne prêchoient point d'exemple. Cependant la Grece & l'ancienne Rome abondoient en héros, en citoyens vertueux. Et maintenant

la

Digitized by Google

la Grece moderne & la nouvelle Rome n'engendrent comme le Brézil & le Mexique, que des hommes vils, pareſſeux, ſans talens, ſans vertus & ſans induſtrie.

Or depuis l'établiſſement du chriſtianiſme dans les monarchies de l'Europe, ſi les ſouverains n'ont été ni plus vaillans, ni plus éclairés; ſi les peuples n'ont été ni plus inſtruits, ni plus humains, ſi le nombre des patriotes ne s'eſt nulle part multiplié, quel bien font donc les religions? Sous quel prétexte le magiſtrat tourmenteroit-il l'incrédule? * 3. Egorgeroit-il l'hérétique? * 4. Pourquoi mettre tant d'importance à la croyance de certaines révélations toujours conteſtées, ſouvent ſi conteſtables, lorſqu'on en met ſi peu à la moralité des actions humaines?

Que nous apprend l'hiſtoire des religions? Qu'elles ont par-tout allumé les flambeaux de l'intolérance, jonché les plaines de cadavres, abreuvé les campagnes de ſang, embraſé les villes, dévaſté les empires, mais qu'elles n'ont jamais rendu les hommes meilleurs. Leur bonté eſt l'œuvre des loix. * 5.

Ce ſont les chauſſées qui contiennent les torrens, c'eſt la digue du ſupplice & du mépris qui contient le vice. C'eſt au magiſtrat d'élever cette digue.

Si les ſciences de la morale, de la politique

Digitized by Google

& de la législation ne sont qu'une seule & même science, quels devroient être les vrais docteurs de la morale ? Les prêtres ? Non : mais les magistrats. La religion détermine notre croyance, & les loix nos mœurs & nos vertus.

Quel signe distingue le chrétien du Juif, du Guebre, du Musulman ? Est-ce une équité, un courage, une humanité, une bienfaisance particuliere à l'un & non connue des autres ? On les reconnoît à leurs diverses professions de foi. Qu'on ne confonde donc jamais l'homme honnête avec l'Orthodoxe. * 6.

En chaque pays, l'Orthodoxe est celui qui croit tel ou tel dogme, & dans tout l'univers, le vertueux est celui qui fait telle ou telle action humaine & conforme à l'intérêt général. Or si ce sont les loix * 7. qui déterminent nos actions, ce sont elles qui font les bons citoyens. * 8.

Ce n'est donc point à la sainteté du culte qu'on doit rapporter & les vertus & la pureté des mœurs d'un peuple. Pousse-t-on plus loin cet examen ? On voit que l'esprit religieux est entiérement destructif de l'esprit législatif.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De l'esprit Religieux, destructif de l'esprit Législatif.

L'Obéissance aux loix est le fondement de toute législation. L'obéissance au prêtre est le fondement de presque toute religion.

Si l'intérêt du prêtre pouvoit se confondre avec l'intérêt national, les religions deviendroient les confirmatrices de toute loi sage & humaine. Cette supposition est inadmissible. L'intérêt du corps ecclésiastique fut par-tout isolé & distinct de l'intérêt public. Le gouvernement sacerdotal a depuis celui des Juifs jusqu'à celui du pape, toujours avili la nation chez laquelle il s'est établi. Par-tout le clergé voulut être indépendant du magistrat & dans presque toutes les nations, il y eut en conséquence des autorités suprêmes & destructives l'une de l'autre.

Un corps oisif est ambitieux : il veut être riche & puissant, & ne peut le devenir qu'en dépouillant les magistrats de leur autorité (*a*) & les peuples de leurs biens.

(*a*) Lors de la destruction projetée des parlements en France, quelle joie indécente les prêtres de Paris

Digitized by Google

Les prêtres pour se les approprier fonderent la religion sur une révélation & s'en déclarerent les interpretes. Est-on l'interprete d'une loi ? On la change à son gré. On en devient à la longue l'auteur. Du moment où les prêtres se chargent d'annoncer les volontés du Ciel, & ne sont plus des hommes ; ce sont des divinités. C'est en eux, ce n'est point en Dieu que l'on croit. Il peuvent en son nom ordonner la violation de toute loi contraire à leurs intérêts, & la destruction de toute autorité rebelle à leurs décisions.

L'esprit religieux par cette raison fut toujours incompatible avec l'esprit législatif (*a*), & le

---

ne firent-ils point éclater ! Que les magistrats de toutes les nations reconnoissent à cette joie la haine de l'autorité spirituelle pour la temporelle. Si le sacerdoce paroît quelquefois la respecter dans les rois, c'est lorsqu'ils lui sont soumis & que par eux il commande aux loix.

(*a*) L'intérêt du prêtre change-t-il ? Ses principes religieux changent. Combien de fois les interpretes de la révélation ont-ils métamorphosé la vertu en crime & le crime en vertu ? Ils ont béatifié l'assassin d'un roi. Quelle confiance peut donc inspirer la morale variable des théologiens ? La vraie morale puise ses principes dans la raison, dans l'amour du bien public : & de tels principes sont toujours les mêmes.

Digitized by Google

prêtre toujours l'ennemi du magiſtrat. Le premier inſtitua des loix canoniques, le ſecond les loix politiques. L'eſprit de domination & de menſonge préſida à la confection des premieres : elles furent funeſtes à l'univers. L'eſprit de juſtice & de vérité préſida plus ou moins à la confection des ſecondes, elles furent en conſéquence plus ou moins avantageuſes aux nations.

Si la juſtice & la vérité ſont ſœurs, il n'eſt de loix réellement utiles que les loix fondées ſur une connoiſſance profonde de la nature & des vrais intérêts de l'homme. Toute loi qui pour baſe a le menſonge * 9. ou quelque fauſſe révélation eſt toujours nuiſible. Ce n'eſt point ſur un tel fondement que l'homme éclairé édifiera les principes de l'équité. Si le turc permet de tirer de ſon Koran les principes du juſte & de l'injuſte, & ne ſouffre pas qu'on les tire du Veddam, c'eſt que ſans préjugés à l'égard de ce dernier livre, il craindroit de donner à la juſtice & à la vertu un fondement ruineux. Il ne veut pas en confirmer les préceptes par de fauſſes révélations. * 10.

Le mal que font les religions eſt réel & le bien imaginaire.

De quelle utilité en effet peuvent-elles être ? Leurs préceptes ſont ou contraires, ou conformes à la loi naturelle, c'eſt-à-dire, à celle que

Digitized by Google

la raiſon perfectionnée dicte aux ſociétés pour leur plus grand bonheur.

Dans le premier cas il faut rejeter les préceptes de cette religion comme contraires au bien publie.

Dans le ſecond il faut les admettre. Mais alors que ſert une religion qui n'enſeigne rien que l'eſprit & le bon ſens n'enſeigne ſans elle ?

Du moins, dira-t-on, les préceptes de la raiſon conſacrés par une révélation en paroiſſent plus reſpectables. Oui, dans un premier moment de ferveur. Alors des maximes crues vraies parce qu'on les croit révélées, agiſſent plus fortement ſur les imaginations. Mais cet enthouſiaſme eſt bientôt diſſipé.

De tous les préceptes ceux dont la vérité eſt démontrée ſont les ſeuls qui commandent conſtamment aux eſprits. Une révélation par cela même qu'elle eſt incertaine & conteſtée, loin de fortifier la démonſtration d'un principe moral, doit à la longue en obſcurcir l'évidence, * 11.

L'erreur & la vérité ſont deux êtres hétérogenes. Ils ne s'allient jamais enſemble. Tous les hommes d'ailleurs ne ſont pas mûs par la religion : tous n'ont pas la foi, mais tous ſont animés du deſir du bonheur & le ſaiſiront par-tout où la loi le leur préſentera.

Des principes reſpectés, parce qu'ils ſont ré-

Digitized by Google

vélés, *. 12. ſont toujours les moins fixes. Journellement interprétés par le prêtre, ils ſont auſſi variables que ſes intérêts, & preſque toujours en contradiction avec l'intérêt général. Toute nation, par exemple, deſire que le prince ſoit éclairé. Le ſacerdoce deſire au contraire que le prince ſoit abruti. Que d'art à cet effet n'emploient-ils pas ?

Point d'anecdote qui peigne mieux l'eſprit du clergé que ce fait ſi ſouvent cité par les réformés.

Il s'agiſſoit dans un grand royaume de ſavoir quels ſeroient les livres dont on permettroit la lecture au jeune prince. On aſſemble le conſeil à ce ſujet. Le confeſſeur du jeune prince y préſide. On propoſe d'abord les Décades de Tite-Live commentées par Machiavel, l'Eſprit des Loix, Montagne, Voltaire, &c. Ces ouvrages ſucceſſivement rejettés, le confeſſeur Jéſuite ſe leve enfin & dit : j'ai vu l'autre jour ſur la table du Prince le catéchiſme & le Cuiſinier François : point de lecture pour lui moins dangereuſe.

La puiſſance du prêtre comme celle du courtiſan eſt toujours attachée à l'ignorance & à la ſtupidité du monarque. Auſſi rien qu'ils ne faſſent pour le rendre ſot, inacceſſible à ſes ſujets, & le dégoûter des ſoins de l'adminiſtration.

Du temps de Czar Pierre, Sévach Huſſein,

Digitized by Google

Sophi de Perſe, perſuadé par les viſirs, par les prêtres & par ſa pareſſe que ſa dignité ne lui permettoit pas de s'occuper des affaires publiques, s'en décharge ſur ſes favoris. Peu d'années après ce Sophi eſt détrôné.

CHAPITRE. III.

Quelle eſpece de religion ſeroit utile.

LE principe le plus fécond en calamités publiques * 13. eſt l'ignorance. C'eſt de la perfection des loix * 14. que dépendent les vertus des citoyens, & des progrès de la raiſon humaine que dépend la perfection de ces mêmes loix. Pour être honnête, * 15. il faut être éclairé. Pourquoi donc l'arbre de la ſcience eſt-il encore l'arbre défendu par le deſpotiſme & le ſacerdoce ? Toute religion qui dans les hommes honore la pauvreté d'eſprit, eſt une religion dangereuſe. La pieuſe ſtupidité des papiſtes ne les rend pas meilleurs. Quelle armée dévaſte le moins les contrées qu'elle traverſe ? Eſt-ce l'armée dévote, l'armée des croiſés ? Non ; mais l'armée la mieux diſciplinée.

Or ſi la diſcipline, ſi la crainte du général

Digitized by Google

réprime la licence des troupes & contient dans le devoir des ſoldats jeunes, ardens & journellement accoutumés à braver la mort dans les combats, que ne peut la crainte des loix ſur les timides habitants des villes ?

Ce ne ſont point les anathêmes de la religion ; c'eſt l'épée de la juſtice qui dans les cités déſarme l'aſſaſſin ; c'eſt le bourreau qui retient le bras du meurtrier. La crainte du ſupplice peut tout dans les camps. * 16. Elle peut tout auſſi dans les villes. Elle rend dans les uns l'armée obéiſſante & brave ; dans les autres les citoyens juſtes & vertueux. Il n'en eſt pas ainſi des religions. Le papiſme commande la tempérance ; cependant quelles ſont les années où l'on voit le moins d'ivrognes ? Sont-ce celles où l'on débite le plus de ſermons ? Non : mais celles où l'on recueille le moins de vin. Le catholiciſme défendit en tous les temps le vol, la rapine, le viol, le meurtre, &c., & dans tous les ſiecles les plus dévots, dans le neuvieme, le dixieme & le onzieme, l'Europe n'étoit peuplée que de brigands. Quelle cauſe de tant de violences & de tant d'injuſtices ? La trop foible digue que les loix oppoſoient lors aux forfaits. Une amende plus ou moins conſidérable étoit le ſeul châtiment des grands crimes. On payoit tant pour le meurtre d'un chevalier, d'un baron, d'un comte,

Digitized by Google

d'un légat, enfin jusqu'à l'assassinat d'un prince, tout étoit tarifé (*a*).

Le duel fut long-temps à la mode en Europe & sur-tout en France. La religion les défendoit & l'on se battoit tous les jours (*b*). Le luxe a depuis amolli les mœurs Françoises. La peine de mort est portée contre les duélistes. Ils sont du moins presque tous forcés de s'expatrier. Il n'est plus de duel.

Qui fait maintenant la sûreté de Paris ? La dévotion de ses habitants ? Non : mais l'exactitude & la vigilance de sa police. * 17. Les Parisiens du siecle passé étoient plus dévots & plus voleurs.

Les vertus sont donc l'œuvre des loix (*c*) ; & non de la religion. Je citerai pour preuve le peu d'influence de notre croyance sur notre conduite.

(*a*) Voyez M. Hume, vol. 1. de son histoire d'Angleterre.

(*b*) Tout crime non puni par la loi est un crime journellement commis. Quelle plus forte preuve de l'inutilité des religions !

(*c*) On donne une fête publique : est-elle mal-ordonnée ? Il s'y fait beaucoup de vols. Est-elle bien ordonnée ? Il ne s'y en commet aucun. Dans ces deux cas ce sont les mêmes hommes que la bonne ou mauvaise police rend honnêtes ou fripons.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

De la religion papiſte.

PLus de conſéquence dans les eſprits rendroit la religion papiſte plus nuiſible aux états. Dans cette religion ſi le célibat paſſe pour l'état le plus parfait & le plus agréable au ciel (*a*), point de croyant, s'il eſt conſéquent, qui ne dût vivre dans le célibat.

Dans cette religion, s'il eſt beaucoup d'appellés & peu d'élus, toute mere tendre doit tuer ſes enfants nouveaux baptiſés pour les faire jouir plutôt & plus ſûrement du bonheur éternel.

Dans cette religion, quelle eſt, diſent les prédicateurs, la mort à craindre, la mort imprévue. Quelle eſt la déſirable ? Celle à laquelle on eſt préparé. Où trouver cette mort ? Sur l'échafaud.

(*a*) C'eſt à l'imperfection, c'eſt à l'inconſéquence des hommes que le monde doit ſa durée. Une ſorte d'incrédulité ſourde s'oppoſe ſouvent aux funeſtes effets des principes religieux. Il en eſt des loix eccléſiaſtiques comme des réglements du commerce. S'ils ſont mal-faits, c'eſt à l'indocilité des négocians que l'état doit ſa richeſſe ; leur obéiſſance en eût été la ruine.

Digitized by Google

Mais elle ſuppoſe le crime : il faut donc le commettre (*a*).

Dans cette religion, quel uſage faire de ſon argent ? Le donner aux moines pour tirer par leurs prieres & leurs meſſes les ames du purgatoire.

Qu'un malheureux ſoit enchaîné ſur un bûcher, qu'on ſoit prêt à l'allumer, quel homme humain ne donneroit pas ſa bourſe pour l'en délivrer ? Quel homme ne s'y ſentiroit pas forcé par le ſentiment d'une pitié involontaire ? Doit-on moins à des ames deſtinées à être brûlées pendant pluſieurs ſiecles !

Un vrai catholique doit donc ſe reprocher toute eſpece de défenſe en luxe & en ſuperfluités. Il doit vivre de pain, de fruits, de légumes. Mais l'évêque lui-même (*b*) fait bonne chere,

---

(*a*) Un pareil fait arriva il y a 4 ou 5 ans en Pruſſe. Au ſortir d'un ſermon ſur le danger d'une mort imprévue, un ſoldat tue une fille. Malheureux, lui dit-on, qui t'a fait commettre ce crime ? Le deſir du paradis, répond-il. Ce meurtre me conduit à la priſon, de la priſon à l'échafaud, de l'échafaud au ciel. Le roi inſtruit du fait, fit défenſe aux miniſtres de prêcher à l'avenir de tels ſermons, & même d'accompagner les criminels au ſupplice.

(*b*) L'indifférence actuelle des évêques pour les ames du purgatoire fait ſoupçonner, qu'ils ne ſont pas eux-mêmes bien convaincus de l'exiſtence d'un

Digitized by Google

boit d'excellents vins, fait vernir ſes carroſſes. La plupart des papiſtes ſont broder des habits & dépenſent plus en chiens, chevaux, équipages qu'en meſſes. C'eſt qu'ils ſont inconſéquens à leur croyance. Dans la ſuppoſition du purgatoire, qui donne l'aumône au pauvre fait un mauvais uſage de ſes richeſſes. Ce n'eſt point aux vivants qu'on la doit, c'eſt aux morts; c'eſt à ces derniers que l'argent eſt le plus néceſſaire.

Jadis plus ſenſible aux maux des trépaſſés, l'on faiſoit plus de legs aux eccléſiaſtiques. On ne mouroit point ſans leur abandonner une partie de ſes biens. L'on ne faiſoit, il eſt vrai, ce ſacrifice qu'au moment où l'on n'avoit plus, ni de ſanté pour jouir des plaiſirs, ni de tête pour ſe défendre des inſinuations monacales. Le moine d'ailleurs étoit redouté, & peut-être donnoit-on plus à la crainte du moine, qu'à l'amour des ames. Sans cette crainte la croyance du purgatoire n'eût pas autant enrichi l'égliſe. La conduite des hommes, des peuples, eſt donc rarement conſéquente à leur croyance & même à leurs principes

---

lieu qu'ils n'ont jamais vu. On eſt de plus étonné qu'un homme y reſte plus ou moins long-temps, ſelon qu'il a plus ou moins de piece de douze ſols pour faire dire des meſſes, & que l'argent ſoit encore plus utile dans l'autre monde que dans celui-ci.

Digitized by Google

ſpéculatifs. Ces principes ſont preſque toujours ſtériles.

Que j'établiſſe l'opinion la plus abſurde, celle dont on peut tirer les conſéquences les plus abominables; ſi je ne change rien aux loix, je n'ai rien changé aux mœurs d'une nation. Ce n'eſt point une fauſſe maxime de morale qui me rendra méchant (*a*), mais l'intérêt que j'aurai de l'être. Je deviendrai pervers ſi les loix détachent mon intérêt de l'intérêt public; ſi je ne puis trouver mon bonheur que dans le malheur d'autrui (*b*), & que par la forme du gouvernement le crime ſoit récompenſé, la vertu délaiſſée & le vice élevé aux premieres places.

L'intérêt eſt la ſemence productrice du vice & de la vertu. Ce n'eſt point l'opinion erronée d'un écrivain qui peut accroître le nombre des voleurs

(*a*) En morale, dit Machiavel, quelqu'opinion abſurde qu'on avance, on ne nuit point à la ſociété, ſi l'on ne ſoutient point cette opinion par la force. En tous genres de ſciences, c'eſt par l'épuiſement des erreurs, qu'on parvient juſqu'aux ſources de la vérité. En morale la choſe réellement utile eſt la recherche du vrai. La choſe réellement nuiſible eſt ſa non-recherche. Qui prêche l'ignorance eſt un fripon qui veut faire des dupes.

(*b*) L'homme eſt l'ennemi, l'aſſaſſin de preſque tous les animaux. Pourquoi? C'eſt que ſa ſubſiſtance eſt attachée à leur deſtruction.

Digitized by Google

dans un empire. La doctrine des jésuites favorisoit le larcin : cette doctrine fut condamnée par les magistrats ; ils le devoient par décence : mais ils n'avoient point remarqué qu'elle eût multiplié le nombre des filoux. Pourquoi ? C'est que cette doctrine n'avoit point changé les loix ; c'est que la police étoit aussi vigilante ; c'est qu'on infligeoit les mêmes peines aux coupables, & que sauf le hazard d'une famine, d'une réforme ou d'un événement pareil, les mêmes loix doivent en tout temps donner à peu près le même nombre de brigands.

Je suppose qu'on voulût multiplier les voleurs, que faudroit-il faire ?

Augmenter les impôts & les besoins des peuples ;

Obliger tout marchand de voyager avec une bourse d'or ;

Mettre moins de maréchaussée sur les routes ;

Abolir enfin les peines contre le vol ;

Alors on verroit bientôt l'impunité multiplier le crime.

Ce n'est donc ni de la vérité d'une révélation, ni de la pureté d'un culte, mais uniquement de l'absurdité ou de la sagesse des loix que dépendent les vices ou les vertus des citoyens (*a*). La

(*a*) Platon avoit sans doute entrevu cette vérité, lorsqu'il disoit : « le moment où les villes & leurs

religion vraiment utile eſt celle qui force les hommes à s'inſtruire. Quels ſont les gouvernements les plus parfaits ? Ceux dont les ſujets ſont les plus éclairés. De tous les exemples le plus propre à démontrer cette vérité, c'eſt le gouvernement des jéſuites. C'eſt en ce genre le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Examinons leurs conſtitutions : nous en connoîtrons mieux quel eſt ſur les hommes le pouvoir de la légiſlation.

» citoyens ſeront délivrés de leurs maux, eſt celui où » la philoſophie & la puiſſance, réunies dans le même » homme, rendront la vertu victorieuſe du vice. » M. Rouſſeau n'eſt pas de cet avis. Au reſte qu'il vante tant qu'il voudra, la ſincérité & la vérité d'un peuple ſauvage & barbare, je ne l'en croirai pas ſur ſa parole.

Le fait, dit M. Hume, vol. I. de l'Hiſt. d'Angleterre, c'eſt que les Anglo-Saxons, comme tous les peuples ignorants & brigands, affichoient le parjure, la fauſſeté avec une impudence inconnue aux peuples civiliſés.

C'eſt la raiſon perfectionnée par l'expérience qui ſeule peut démontrer aux peuples l'intérêt qu'ils ont d'être juſtes, humains & fideles à leurs promeſſes. La ſuperſtition à cet égard ne produit point les effets de la raiſon. Nos dévots ancêtres juroient leurs traités ſur la croix & les reliques, & ſe parjuroient. Les peuples ne garantiſſent plus aujourd'hui leurs traités par de pareils ſerments. Ils dédaignent ces inefficaces ſûretés.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Du gouvernement des jésuites.

JE ne considere ici la constitution des jésuites que relativement à leurs vues ambitieuses. Les jésuites voulurent crédit, pouvoir, considération, & l'obtinrent dans les cours catholiques.

Quels moyens employerent-ils à cet effet? La terreur & la séduction.

Qui les rendit redoutables aux princes? L'union de leur volonté à celle de leur général. La force d'une pareille union, n'est peut-être pas encore assez connue.

L'antiquité n'offre point de modele du gouvernement des jésuites. Supposons qu'on eût demandé aux anciens la solution de ce problême politique :

Savoir,

» Comment du fond d'un monastere un » homme peut en régir une infinité d'au- » tres répandus dans des climats divers, » & soumis à des loix & à des souverains » différents. Comment à des distances sou- » vent immenses, cet homme peut con-

Digitized by Google

» ſerver aſſez d'empire ſur ſes ſujets pour » les faire à ſon gré mouvoir, agir, penſer » & conformer toujours leurs démarches » aux vues ambitieuſes de l'ordre ».

Avant l'inſtitution des ordres monaſtiques, ce problême eût paru une folie. On eût mis ſa ſolution au rang des chimeres platoniciennes. Cette chimere cependant s'eſt réaliſée.

A l'égard des moyens par leſquels le général s'aſſûre l'obéiſſance de ſes religieux, ces moyens ſont connus; je ne m'arrêterai pas à les détailler.

Mais comment avec ſi peu de ſujets, inſpire-t-il ſouvent tant de crainte aux ſouverains? C'eſt un chef-d'œuvre de politique.

Pour opérer ce prodige, il falloit que la conſtitution des jéſuites raſſemblât tout ce que le gouvernement monarchique & républicain ont d'avantageux.

D'une part, promptitude & ſecret dans l'exécution:

De l'autre, amour vif & habituel de la grandeur de l'ordre.

Les jéſuites pour cet effet devoient avoir un deſpote à leur tête, mais un deſpote éclairé & par conſéquent électif. * 18.

L'élection de ce chef ſuppoſoit,

Choix ſur un certain nombre de ſujets;

Digitized by Google

Temps & moyens d'étudier l'eſprit, les mœurs, les caracteres, & les inclinations de ces ſujets.

Pour cet effet il falloit que nourris dans les maiſons des jéſuites, leurs éleves puſſent être examinés par les plus ambitieux & les plus éclairés des ſupérieurs.

Que l'élection faite le nouveau général étroitement lié à l'intérêt de la ſociété, n'en pût avoir d'autres.

Qu'il fût par conſéquent comme tout jéſuite, ſoumis aux principales regles de l'ordre.

Qu'il fît les mêmes vœux;

Fût comme eux inhabiles à ſe marier;

Eût comme eux, renoncé à toute dignité, à tout lien de parenté, d'amour & d'amitié.

Que tout entier aux jéſuites, il ne tînt ſa propre conſidération que de la grandeur de l'ordre: qu'il n'eût par conſéquent d'autre deſir que d'en accroître le pouvoir;

Que l'obéiſſance de ſes ſujets lui en fournît les moyens.

Qu'enfin pour être le plus utile poſſible à ſa ſociété, le général pût ſe livrer tout entier à ſon génie, & que ſes conceptions hardies ne puſſent être réprimées par aucune crainte.

A cet effet on fixa ſa réſidence près d'un prêtre roi.

Digitized by Google

On voulut qu'attaché à ce ſouverain par le lien d'un intérêt commun, à certains égards, le général partageant en ſecret l'autorité du pontife, vêcût dans ſa cour, & pût delà braver la vengeance des rois.

C'eſt-là qu'en effet au fond de ſa cellule, comme l'Araignée au centre de ſa toile, il étend ſes fils dans toute l'Europe & qu'il eſt par ces mêmes fils averti de tout ce qui ſe paſſe.

Inſtruit par la confeſſion des vices, des talents, des vertus, des foibleſſes des princes, des grands & des magiſtrats, il ſait par quelle intrigue on peut favoriſer l'ambition des uns, s'oppoſer à celle des autres, flatter ceux-ci, gagner ou effrayer ceux-là.

Pendant qu'il médite ſur ces grands objets, on voit à ſes côtés l'ambition monacale qui tenant devant lui le livre ſecret & redouté, où ſont inſcrites les bonnes ou mauvaiſes qualités des princes, leurs diſpoſitions favorables ou contraires à la ſociété, marque d'un trait de ſang le nom des rois qui dévoués à la vengeance de l'ordre, doivent être rayés du nombre des vivants. Si frappés de terreur les princes foibles crurent au commandement du général, n'avoir que le choix entre la mort & l'obéiſſance ſervile, leur crainte ne fut pas entiérement panique. Le gouvernement des jéſuites la juſtifioit à un certain point.

Digitized by Google

Un homme commande-t-il une ſociété, dont les membres ſont entre ſes mains ce que le bâton eſt dans celle du vieillard ; parle-t-il par leur bouche ; frappe-t-il par leurs bras ? Dépoſitaire d'immenſes richeſſes, peut-il à ſon gré les tranſporter par-tout où le requiert l'avantage de l'ordre ? Auſſi deſpote que le vieux de la montagne, a-t-il des ſujets auſſi ſoumis ? Les voit-on à ſon commandement ſe précipiter dans les grands dangers, exécuter les entrepriſes les plus hardies ? (*a*) un tel homme ſans doute eſt à redouter.

Les jéſuites le ſentirent & fiers de la terreur qu'inſpiroit leur chef, ils ne ſongerent qu'à s'aſſurer de eet homme redouté. Ils voulurent à cet effet que ſi par pareſſe ou quelques autres intérêts, le général trahiſſoit ceux de la ſociété, il en fût le mépris & craignît d'en être la victime. Or qu'on nomme un gouvernement où l'intérêt, & du chef & de ſes membres ait été ſi réciproque & ſi étroitement uni. Qu'on ne s'étonne donc point qu'avec des moyens en apparence ſi foibles, la ſociété ait en ſi peu de temps atteint nn ſi haut degré de puiſſance.

(*a*) Si les jéſuites ont dans mille occaſions fait preuve d'autant d'intrépidité que les Abiſſins, c'eſt que chez ces religieux comme chez ces redoutables Africains, le ciel eſt la récompenſe du dévouement aux ordres du chef.

Digitized by Google

Son pouvoir fut l'effet de la forme de ſon gouvernement.

Quelque hardis que fuſſent les principes de ſa morale, ces principes adoptés par les papes étoient à peu-près ceux de l'égliſe catholique. Si dans les mains des ſéculiers, cette dangereuſe morale eut des effets peu funeſtes, je n'en ſuis point ſurpris. Ce n'eſt point la lecture d'un Buſembaum, ou d'un la Croix qui crée les régicides; c'eſt dans l'ignorance & la ſolitude des cloîtres que s'engendrent ces monſtres, & c'eſt delà qu'ils s'élancent ſur le prince. En vain le moine en les armant du poignard, veut cacher la main qui le leur fournit. Rien de plus reconnoiſſable que les crimes commis par l'ambition ſacerdotale.

Que pour les prévenir, l'ami des ſouverains & l'ennemi du fanatiſme ſache à quels ſignes certains on peut diſtinguer les diverſes cauſes des grands attentats.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Des diverſes cauſes des grands attentats.

CEs cauſes ſont l'amour de la gloire, l'ambition & le fanatiſme. Quelque puiſſantes que ſoient ces paſſions, leur force néanmoins n'égale point ordinairement dans l'homme l'amour de ſa conſervation & de ſa félicité ; il ne brave point le danger & la douleur : il ne tente point d'entrepriſe périlleuſe, ſi l'avantage attaché au ſuccès n'eſt en quelque proportion avec le danger auquel il s'expoſe. C'eſt un fait prouvé par l'expérience de tous les temps.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Des attentats commis par l'amour de la gloire ou de la patrie.

LORSQUE pour arracher eux& leur patrie aux fers de l'eſclavage, les Dions, les Pélopidas, les Aratus & les Timoléons méditoient le meurtre du Tyran, quelles étoient leurs craintes & leurs eſpérances ? Ils n'avoient point à redouter la honte & le ſupplice d'un Ravaillac. La fortune les abandonnoit-elle dans leurs entrepriſes ? Ces héros toujours ſoutenus d'un parti puiſſant pouvoient toujours ſe flatter de mourir les armes à la main. Le ſort leur étoit-il favorable ? Ils devenoient l'idole & l'amour de leurs concitoyens. La récompenſe étoit donc au moins en proportion avec le danger auquel ils s'expoſoient.

Lorſque Brutus ſuivit Céſar au ſénat, il ſe dit ſans doute à lui-même ; le nom de Brutus, ce nom déjà conſacré par l'expulſion des Tarquins, m'ordonne le meurtre du dictateur & m'en fait un devoir. Si le ſuccès me favoriſe, je détruis un gouvernement tyrannique, je déſarme le deſpotiſme prêt à faire couler le plus pur ſang de

Digitized by Google

Rome, je la ſauve de la deſtruction & j'en deviens le nouveau fondateur. Si je ſuccombe dans mon entrepriſe, je péris de ma propre main ou de celle de l'ennemi. La récompenſe eſt donc égale au danger.

Le vertueux Brutus du temps de la ligue ſe fût-il tenu ce diſcours ? Eût-il porté la main ſur ſon ſouverain ? Non : quel avantage pour la France & quel gloire pour lui, ſi vil inſtrument de l'ambition papale, il eût été l'aſſaſſin de ſon maître ?

Dans un gouvernement monarchique, il n'eſt que deux motifs qui puiſſent déterminer un ſujet au régicide ; l'un une couronne terreſtre ; l'autre une couronne céleſte. L'ambition & le fanatiſme produiſent ſeuls de tels crimes.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Des attentats commis par l'ambition.

LEs attentats de l'ambition ſont toujours commis par un homme puiſſant. Il faut pour les projetter que le crime conſommé, l'ambitieux puiſſe au même inſtant en recueillir le fruit, & que le crime manqué & découvert, il reſte encore aſſez puiſſant pour intimider le prince, ou du moins ſe ménager le temps de ſa fuite.

Telle étoit ſous l'empire Grec la poſition de ſes généraux qui ſuivis de leurs armées marchoient à l'empereur, le frappoient dans le combat, ou l'égorgeoient ſur le trône.

Telle eſt encore à Conſtantinople celle où ſe trouve l'Aga ou le prince Ottoman, lorſqu'à la tête des Janiſſaires, il force le ſerrail, arrête & tue le ſultan qui ſouvent n'aſſure ſon trône & ſa vie que par le meurtre de ſes proches.

La condition du régicide déclare preſque toujours quelle eſpece de paſſion l'anime, de l'ambition ou du fanatiſme religieux.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Des attentats commis par le fanatiſme.

LE régicide ambitieux ne ſe trouve que dans la claſſe des grands : le régicide fanatique ſe trouve dans toutes & le plus ſouvent même dans la plus baſſe, parce que tout homme peut également prétendre au trône & aux récompenſes céleſtes. Il eſt encore d'autres ſignes auxquels on diſtingue ces deux eſpeces de régicides. Rien de plus différent que leur conduite dans de pareils attentats.

Le premier perd-il l'eſpoir d'échapper ? Eſt-il au moment d'être pris ? Il s'empoiſonne ou ſe tue ſur ſa victime. Le ſecond n'attente point à ſa vie ; ſa religion le lui défend : elle ſeule peut retenir le bras d'un homme aſſez intrépide pour commettre un tel forfait : elle ſeule peut lui faire préférer une mort affreuſe ſubie ſur un échafaud, à la mort douce qu'il ſe ſeroit donnée lui-même.

Le fanatique eſt un inſtrument de vengeance que le moine fabrique & emploie, lorſque ſon intérêt le lui ordonne.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Du moment où l'intérêt des Jéſuites leur commande un grand attentat.

LE crédit des Jéſuites baiſſe-t-il ? Attend-il d'un gouvernement nouveau plus de faveur que du gouvernement actuel ; La bonté du prince régnant, le pouvoir du parti dévot à la cour les aſſure-t-il de l'impunité ? Ils conçoivent alors leur déteſtable projet. Ils préparent les citoyens à de grands évenemens : ils éveillent en eux des paſſions ſiniſtres, ils effraient les imaginations, ou comme autrefois par la prédiction de la fin prochaine du monde, ou par l'annonce du renverſement total de la religion. Au moment où ces idées miſes en fermentation échauffent les eſprits & deviennent le ſujet général des converſations, les jéſuites cherchent le forcené que doit armer leur ambition. Les ſcélérats de cette eſpece ſont rares. Il faut pour de tels attentats des ames compoſées de ſentimens violens & contraires, des ames à la fois ſuſceptibles du dernier degré de ſcélérateſſe, de dévotion, de crédulité & de remords. Il faut des hommes à la fois hardis & prudents, impétueux & diſcrets ; & les carac-

Digitized by Google

teres de cette eſpece ſont le produit des paſſions les plus mornes & les plus ſéveres. Mais à quoi reconnoître les ames inflammables du fanatiſme? Quel moyen de découvrir ces ſemences de paſſions qui fortes, contraires & propres à former ces régicides, ſont toujours inviſibles avant d'être miſes en action? Le tribunal de la confeſſion eſt le microſcope où ces germes ſe découvrent. Dans ce tribunal * 19. où l'homme ſe trouve à nud, le droit d'interroger permet au moine de fouiller tous les replis d'une ame.

Le général inſtruit par lui des mœurs, des paſſions & des diſpoſitions d'une infinité de pénitents, a le choix ſur un trop grand nombre pour n'y pas trouver l'inſtrument de ſa vengeance.

Son choix fixé & le fanatique trouvé, il s'agit d'allumer ſon zele. L'enthouſiaſme eſt une maladie contagieuſe qui ſe communique, dit Milord Shafteſbury, par le geſte, le regard, le ſon de la voix &c. Le général le ſait: il commande & le fanatique attiré dans une maiſon de jéſuites, s'y trouve au milieu d'enthouſiaſtes. C'eſt-là que s'animant lui-même du ſentiment de ceux qui l'entourent, on lui fait accroire qu'il penſe ce qu'on lui ſuggere, & que familiariſé avec l'idée du crime qu'il doit commettre, on le rend inacceſſible aux remords.

Digitized by Google

Le remords d'un instant suffit pour désarmer le bras de l'assassin. Il n'est point d'homme quelque méchant, quelqu'audacieux qu'il soit, qui soutienne sans effroi l'idée d'un si grand attentat & des tourmens qui le suivent. Le seul moyen de lui en dérober l'horreur, c'est d'exalter tellement en lui le fanatisme, que l'idée de son crime, loin de s'associer dans sa mémoire à l'idée de son supplice, lui rappelle uniquement celle des plaisirs célestes, recompense de son forfait.

De tous les ordres religieux, celui des jésuites est à la fois le plus puissant, le plus éclairé & le plus enthousiaste. Nul par conséquent qui puisse opérer aussi fortement sur l'imagination d'un fanatique, & nul qui puisse avec moins de danger attenter à la vie des princes. L'aveugle soumission des jésuites aux ordres de leur général les assure tous les uns des autres. Sans défiance à cet égard, ils donnent un libre essor à leurs pensées.

Rarement chargés de commettre le crime qu'ils encouragent jusqu'à son exécution, la crainte du supplice ne peut refroidir leur zele. Chaque jésuite étayé de tout le crédit & de la puissance de l'ordre, sent qu'à l'abri de toute recherche jusqu'à la consommation de l'attentat, nul avant cet instant n'osera se porter accusateur du membre d'une société redoutable par ses richesses,

Digitized by Google

par le grand nombre d'eſpions qu'elle ſoudoie, de grands qu'elle dirige, de bourgeois qu'elle protege & qu'elle s'attache par le lien indiſſoluble de la crainte & de l'eſpérance.

Le jéſuite ſait de plus que le crime conſommé, rien de plus difficile que d'en convaincre ſa ſociété, que produiſant l'or & les menaces, & ſe ſuppoſant toujours calomniée, elle pourra toujours répandre ſur les plus noirs forfaits, cette obſcurité favorable aux jéſuites qui veulent bien être ſoupçonnés d'un grand crime, parce qu'ils en deviennent plus redoutables, mais qui ne veulent pas en être convaincus, parce qu'ils ſeroient trop odieux.

Quel moyen en effet de les en convaincre? Le général ſait le nom de tous ceux qui trempent dans un grand complot; il peut au premier ſoupçon les diſperſer dans des couvens inconnus & étrangers : il peut ſous un faux nom les y entretenir à l'abri d'une pourſuite ordinaire. Devient-elle vive? Le général eſt toujours sûr de la rendre vaine, ſoit en enfermant l'accuſé au fond du cloître, ſoit en le ſacrifiant à l'intérêt de l'ordre. Avec tant de reſſources & d'impunités, doit-on s'étonner que la ſociété ait tant oſé, & qu'encouragés par les éloges de l'ordre, ſes membres aient ſouvent exécuté les entrepriſes les plus hardies.

Digitized by Google

On apperçoit donc dans la forme même du gouvernement des jésuites la cause de la crainte, du respect qu'ils inspirent, & la raison enfin pour laquelle depuis leur établissement, il n'est point de guerre religieuse, de révolutions, d'assassinats de princes à la Chine, en Ethiopie, en Hollande, en France, en Angleterre, en Portugal, à Geneve &c. auxquels les jésuites n'aient eu plus ou moins de part.

L'ambition du général & des assistants est l'ame de cette société. Nulle qui plus jalouse de la domination, ait employé plus de moyens pour se l'assurer. Le clergé séculier est sans doute ambitieux, mais animé de la même passion, il n'a pas les mêmes moyens de la satisfaire. Il fut plus rarement régicide.

Le jésuite est dans la dépendance immédiate d'un supérieur. * 20. Il n'en est pas de même du prêtre séculier. Ce prêtre répandu dans le monde, distrait par ses affaires & ses plaisirs, n'est point en entier à une seule idée. Son fanatisme n'est point sans cesse exalté par la présence d'autres fanatiques. Moins puissant d'ailleurs qu'un corps religieux, coupable, il seroit puni. Il est donc moins entreprenant & moins redoutable que le régulier.

Le vrai crime des jésuites ne fut pas la perversité

Digitized by Google

verfité (*a*) de leur morale, mais leurs conſtitutions, leurs richeſſes, leur pouvoir, leur ambition & l'incompatibilité de leurs intérêts avec celui de toute nation.

Quelque parfaite qu'ait été la légiſlation de ces religieux, quelqu'empire qu'elle dût leur donner ſur les peuples, cependant, dira-t-on, ces jéſuites ſi redoutés, ſont aujourd'hui bannis de France, de Portugal, d'Eſpagne ? oui ; parce qu'on s'eſt encore oppoſé à temps à leurs vaſtes projets.

Dans toute conſtitution monaſtique, il eſt un vice radical ; c'eſt le défaut de puiſſance réelle. Celle des moines eſt fondée ſur la folie & la ſtupidité des hommes. Or il faut qu'à la longue l'eſprit humain s'éclaire ou du moins qu'il change de folie. Les jéſuites qui l'avoient prévu vouloient en conſéquence réunir dans leurs mains la puiſſance temporelle & ſpirituelle. Ils vouloient effrayer par leurs armées les princes qu'ils n'intimideroient point par le poignard, ou le poiſon. Ils avoient à cet effet déja jetté dans le Paraguai & la Californie les fondements de nouveaux empires.

Que le ſommeil du magiſtrat eût été plus

(*a*) De faux principes de morale ne ſont dangereux que lorſqu'ils font loi.

Digitized by Google

long, cent ans plus tard, peut-être étoit-il impoſſible de s'oppoſer à leurs deſſeins. L'union de pouvoir ſpirituel & temporel les eût rendus trop redoutables : ils euſſent à jamais retenu les catholiques dans l'aveuglement & leurs princes dans l'humiliation. Rien ne prouve mieux le degré d'autorité auquel les jéſuites étoient déja parvenus que la conduite tenue en France pour les en chaſſer (*a*).

Pourquoi le magiſtrat s'éleva-t-il ſi vivement contre leurs livres ? * 21. Il apperçut ſans doute la frivolité d'une telle accuſation. Mais il ſentoit auſſi que cette accuſation étoit la ſeule qui pût les perdre dans l'eſprit des peuples. Toute autre eût été impuiſſante.

Suppoſons en effet que dans l'arrêt de leur banniſſement le magiſtrat n'eût fait uſage que des ſeuls motifs du bien public.

« Toute ſociété nombreuſe, eût-il dit, eſt

(*a*) Lorſqu'effrayés des remontrances de leurs parlements, on voit les rois ſe confier aux jéſuites, comment ne ſe pas rappeller la fable du Souriceau ? Quel animal bruyant, je viens de rencontrer, dit-il à ſa mere, c'eſt, dit-il, un coq. Je ſuis tranſi de peur ; je n'aurois pu vous rejoindre, ſi je n'euſſe été raſſuré par la préſence d'un animal bien doux. Il me paroît ami de notre eſpece. Son nom eſt un chat. O ! mon fils, c'eſt de ce dernier dont il faut te garder.

Digitized by Google

» ambitieuſe & ne s'occupe que de ſon intérêt » particulier. Ne ſe confond-il pas avec l'intérêt » public ? Cette ſociété eſt dangereuſe.

» Quant à celle des jéſuites, eût-il ajouté, il » eſt évident que ſoumiſe par ſa conſtitution à un » deſpote étranger, elle ne peut avoir d'intérêt » conforme à celui du public (*a*).

» L'extrême étendue du commerce des jéſuites » ne peut-il pas être deſtructif du commerce na- » tional ? Des richeſſes immenſes gagnées (*b*) » dans le négoce & tranſportées au gré du gé- » néral, à la Chine, en Eſpagne, en Allemagne, » en Italie, &c. ne peuvent qu'appauvrir une » nation ».

(*a*) Les magiſtrats peuvent ſans doute appliquer aux jéſuites ce mot de Hobbes aux prêtres papiſtes. « Vous êtes, leur diſoit-il, une confédération de » fripons ambitieux. Jaloux de dominer ſur les peu- » ples, vous tâchez à force de myſteres & de non » ſens d'éteindre en eux les lumieres de la raiſon & de » l'évangile.

» Croire à la vérité du prêtre, dit à ce ſujet le poëte » Lee, c'eſt ſe fier aux ſouris du grand, aux larmes » de la courtiſanne, aux ſermens du marchand, & à » la triſteſſe de l'héritier. »

(*b*) « Les richeſſes des jéſuites ſont immenſes ; ils » ne ſement, ni ne labourent, & cependant, dit » Shakeſpear, ce ſont eux qui recueillent toute la » graiſſe de la terre. Ils ſavent même preſſurer juſ- » qu'au ſuc de la pauvreté. »

Digitized by Google

Une ſociété enfin devenue célebre par des attentats ſans nombre, une ſociété compoſée d'hommes ſobres & qui pour multiplier ſes partiſans, offre protection, crédit, richeſſes à ſes amis, perſécution, infortune & mort à ſes ennemis, eſt à coup ſûr une ſociété dont les projets devoient être auſſi vaſtes que deſtructifs du bonheur général.

Quelque raiſonnables qu'euſſent été ces motifs, ils euſſent fait peu d'impreſſions, & l'ordre puiſſant & protégé des jéſuites, n'eût jamais été ſacrifié à la raiſon & au bien public.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Le janſéniſme ſeul pouvoit détruire les jéſuites.

POur combattre les jéſuites avec avantage que falloit-il ? Oppoſer paſſion à paſſion, ſecte à ſecte, fanatiſme à fanatiſme. Il falloit armer contr'eux le janſéniſte. Or le janſéniſte inſenſible par dévotion * 22. ou par ſtupidité au malheur de ſes ſemblables, ne ſe fût point élevé contre les jéſuites, s'il n'eût apperçu en eux que les ennemis du bien public. Les magiſtrats le ſentirent & crurent que pour l'animer contre ces religieux, il falloit étonner ſon imagination & dans un livre tel que celui des aſſertions, faire ſans ceſſe retentir à ſes oreilles les mots d'impudicité du péché philoſophique, de magie, d'aſtrologie, d'idolatrie, &c.

On a reproché ces aſſertions aux magiſtrats. Ils ont, a-t-on dit, avili & dégradé leur caractere & leur dignité en ſe préſentant au public ſous la forme de controverſiſtes. * 23. Ni les princes, ni les magiſtrats ne doivent ſans doute pas faire le vil métier d'ergotiſtes & de théologiens. Les diſputes de l'école ſont incompatibles avec les grandes vues de l'adminiſtration. Ces diſputes retréciſſent les eſprits. * 24.

Digitized by Google

Si l'on y met trop d'importance, elles deviennent le préſage des plus grands malheurs. Elles annoncerent la St. Barthelemi. Le ſiecle d'or d'une nation n'eſt pas celui des controverſes. Cependant ſi lors de l'affaire des jéſuites, les magiſtrats n'avoient en France que peu de crédit & d'autorité ; ſi la poſition des parlements par rapport aux jéſuites étoit telle qu'ils ne puſſent opérer le bien public que ſous des prétextes & par des motifs différents de ceux qui les déterminoient réellement, pourquoi n'en euſſent-ils pas fait uſage, & n'euſſent-ils pas profité du mépris où tomboient les livres & la morale des jéſuites, pour délivrer la France de moines devenus ſi redoutables par leur pouvoir, leurs intrigues, leurs richeſſes, leur ambition * 25. & ſur-tout par les moyens que leur conſtitution leur fourniſſoit pour s'aſſervir les eſprits ?

Le vrai crime des jéſuites fut l'excellence de leur gouvernement. Son excellence fut par-tout deſtructive du bonheur public.

Il faut en convenir ; les jéſuites ont été un des plus cruels fléaux des nations ; mais ſans eux l'on n'eût jamais parfaitement connu ce que peut ſur les hommes un corps de loix dirigées au même but.

Que ſe propoſerent les jéſuites ? La puiſſance & la richeſſe de l'ordre. Or nulle légiſlation avec

Digitized by Google

si peu de moyens ne remplit mieux ce grand objet. Si l'on ne trouve chez aucun peuple d'exemple d'un gouvernement aussi parfait, c'est que pour l'établir, il faut avoir comme un Romulus un nouvel Empire à fonder. On est rarement dans cette position ; & dans toute autre peut-être est-il impossible de donner une excellente législation.

CHAPITRE XII.

Examen de cette vérité.

UN homme établit-il quelques loix nouvelles dans un empire, ou c'est en qualité de magistrat commis par le peuple pour corriger l'ancienne législation, ou c'est en qualité de vainqueur, c'est-à-dire, à titre de conquêtes. Telles ont été les diverses positions où se sont trouvés, Solon d'une part, Alexandre ou Tamerlan de l'autre.

Dans la premiere de ces positions, le magistrat, comme s'en plaignoit Solon, est forcé de se conformer aux mœurs & aux goûts de ceux qui l'emploient. Ils ne lui demandent point une excellente législation ; elle seroit trop discordante avec leurs mœurs. Ils desirent simplement la correction de quelques abus introduits dans le

Digitized by Google

gouvernement actuel. Le magistrat en conséquence ne peut donner d'essor à son génie. Il n'embrasse point un grand plan & ne se propose point l'établissement d'un gouvernement parfait.

Dans la seconde de ces positions, que se propose d'abord le conquérant ! D'affermir son autorité sur des nations appauvries, dévastées par la guerre & encore irritées de leur défaite. S'il leur impose quelques-unes des loix de son pays, c'est en adoptant une partie des leurs. Peu lui importent les malheurs résultants d'un mêlange de loix souvent contradictoires entr'elles.

Ce n'est point au moment de la conquête que le vainqueur conçoit le vaste projet d'une parfaite législation. Possesseur encore incertain d'une couronne nouvelle, l'unique chose qu'il exige alors de ses nouveaux sujets, c'est leur soumission. Et dans quel temps s'occupe-t-on de leur félicité ?

Il n'est point de muse à laquelle on n'ait érigé un temple ; point de science qu'on n'ait cultivée dans quelqu'académie ; point d'académie où l'on n'ait proposé quelque prix pour la solution de certains problêmes d'optique, d'agriculture, d'astronomie, de méchaniques, &c. Par quelle fatalité les sciences de la morale & de la politique, sans contredit les plus importantes de tou-

Digitized by Google

tes & celles qui contribuent le plus à la félicité nationale, ſont-elles encore ſans écoles publiques ?

Quelle preuve plus frappante de l'indifférence des hommes pour le bonheur de leurs ſemblables ? * 26.

Pourquoi les puiſſants n'ont-ils point encore inſtitué d'académies morales & politiques? Craindroient-ils qu'elles ne réſoluſſent enfin le problême d'une excellente légiſlation, & n'aſſuraſſent à jamais le bonheur des citoyens ? Ils le craindroient ſans doute, s'ils ſoupçonnoient que le bonheur public exigeât le ſacrifice de la moindre partie de leur autorité. Il n'eſt qu'un intérêt qui ſe taiſe devant l'intérêt national, c'eſt celui du foible. Le prince communément ne voit que lui dans la nature. Qui l'intéreſſeroit à la félicité de ſes ſujets ? S'il les aimoit, les enchaîneroit-il ? Eſt-ce du char de la victoire & du trône du deſpotiſme qu'il peut leur donner des loix utiles ? Enivré de ſes ſuccès, qu'importe au conquérant la félicité de ſes eſclaves ?

Quant au magiſtrat chargé par une république de la réforme de ſes loix, il a communément trop d'intérêts divers à ménager, trop d'opinions différentes à concilier pour pouvoir en ce genre rien faire de grand & de ſimple. C'eſt uniquement au fondateur d'une colonie qui commande

Digitized by Google

à des hommes encore ſans préjugés & ſans habitudes, qu'il appartient de réſoudre le problême d'une excellente légiſlation. Rien dans cette poſition n'arrête la marche de ſon génie, ne s'oppoſe à l'établiſſement des loix les plus ſages. Leur perfection n'a d'autres bornes que les bornes mêmes de ſon eſprit.

Mais quant à l'objet qu'elles ſe propoſent, pourquoi les loix monaſtiques ſont-elles les moins imparfaites? C'eſt que le fondateur d'un ordre religieux eſt dans la poſition du fondateur d'une colonie. C'eſt qu'un Ignace en traçant dans le ſilence de la retraite le plan de ſa regle, n'a point encore à ménager les goûts & les opinions de ſes ſujets futurs. Sa regle fait ſon ordre approuvé, il eſt entouré de novices d'autant plus ſoumis à cette regle qu'ils l'ont volontairement embraſſée, & qu'ils ont par conſéquent approuvé les moyens par leſquels ils ſont contraints à l'obſerver. Faut-il donc s'étonner, ſi dans leur genre, de telles légiſlations ſont plus parfaites que celles d'aucune nation.

De toutes les études celle des diverſes conſtitutions monaſtiques eſt peut-être une des plus curieuſes & des plus inſtructives pour des magiſtrats, des philoſophes & généralement pour tous les hommes d'état. Ce ſont des expériences en petit qui révélant les cauſes ſecrettes de la féli-

Digitized by Google

cité, de la grandeur & de la puiſſance des différents ordres religieux, prouvent, comme je me ſuis propoſé de le montrer, que ce n'eſt ni de la religion, ni de ce qu'on appelle la morale à-peu-près la même chez tous les peuples & tous les moines, mais de la légiſlation ſeule que dépendent les vices, les vertus, la puiſſance & la félicité des nations.

Les loix ſont l'âme des empires, les inſtruments du bonheur public. Ces inſtruments encore groſſiers peuvent être de jour en jour perfectionnés. A quel degré peuvent-ils l'être; & juſqu'où l'excellence de la légiſlation peut-elle porter le bonheur des citoyens (*a*)? Il faut pour réſoudre cette queſtion, ſavoir d'abord en quoi conſiſte le bonheur de l'individu.

(*a*) Entre les différents ordres religieux, ceux dont le gouvernement approche le plus de la forme républicaine & dont les ſujets ſont les plus libres & plus heureux, ſont en général ceux dont les mœurs ſont les meilleures & la morale la moins erronée. Tels ſont les Doctrinaires & les Oratoriens.

Digitized by Google

NOTES.

1. TOus les François se vantent d'être des amis tendres. Lorsque le livre de l'Esprit parut, ils crierent beaucoup contre le chapitre de l'amitié. On eût cru Paris peuplé d'Oreſtes & de Pylades. C'est cependant dans cette nation que la loi militaire oblige un soldat de fusiller son compagnon & son ami déserteur. L'établissement d'une pareille loi ne prouve pas de la part du gouvernement un grand respect pour l'amitié; & l'obéissance à cette loi une grande tendresse pour ses amis.

2. Quiconque, disoient les Stoïciens, se voudroit du mal, & sans motif se jetteroit dans le feu, dans l'eau ou par la fenêtre, passeroit pour fou & le seroit en effet, parce qu'en son état naturel l'homme cherche le plaisir & fuit la douleur; parce qu'en toutes ses actions, il est nécessairement déterminé par le desir d'un bonheur apparent ou réel. L'homme n'est donc pas libre. Sa volonté est donc aussi nécessairement l'effet de ses idées, par conséquent de ses sensations, que la douleur est l'effet d'un coup. D'ailleurs, ajoutoient les Stoïciens, est-il un seul instant où

Digitized by Google

la liberté de l'homme puiſſe être rapportée aux différentes opérations de ſon ame ?

Si par exemple, la même choſe ne peut au même inſtant être & n'être pas, il n'eſt donc pas poſſible,

Qu'au moment où l'ame agit, elle agiſſe autrement ;
Qu'au moment où elle choiſit, elle choiſiſſe autrement ;
Qu'au moment où elle délibere, elle délibere autrement ;
Qu'au moment où elle veut, elle veuille autrement.

Or ſi c'eſt ma volonté telle qu'elle eſt qui me fait délibérer ; ſi c'eſt ma délibération telle qu'elle eſt qui me fait choiſir ; ſi c'eſt mon choix tel qu'il eſt qui me fait agir ; ſi lorſque j'ai délibéré, il n'étoit pas poſſible (vu l'amour que je me porte) que je ne vouluſſe pas délibérer, il eſt évident, que la liberté n'exiſte ni dans la volonté actuelle, ni dans la délibération actuelle, ni dans le choix actuel, ni dans l'action actuelle, & qu'enfin la liberté ne ſe rapporte à nulle des opérations de l'ame.

Il faudroit pour cet effet qu'une même choſe, comme je l'ai déjà dit, pût au même inſtant être & n'être pas. Or, ajoutoient les Stoïciens, voici la queſtion que nous faiſons aux philoſophes. « L'ame eſt-elle libre, ſi quand elle veut, quand

Digitized by Google

» elle délibere, quand elle choisit, quand elle » agit, elle n'est pas libre » ?

3. Il n'est presque point de saint qui n'ait une fois dans sa vie lavé ses mains dans le sang humain & fait supplicier son homme. L'évêque qui dernierement sollicita si vivement la mort d'un jeune homme d'Abbeville, étoit un saint. Il voulut que cet adolescent expiât dans des tourments affreux le crime d'avoir chanté quelques couplets licencieux.

4. Si nous massacrons les hérétiques, disent les dévots, c'est par pitié. Nous ne voulons que leur faire sentir l'aiguillon de la charité. Nous espérons par la crainte de la mort & des bourreaux les arracher à l'Enfer. Mais depuis quand la charité a-t-elle un aiguillon ? Depuis quand égorge-t-elle ? D'ailleurs si les vices ne damnent pas moins que les erreurs, pourquoi les dévots ne massacrent-ils pas les hommes vicieux de leur secte ?

5. C'est la faim, c'est le besoin qui rend les citoyens industrieux, & ce sont des loix sages qui les rendent bons. Si les anciens Romains, dit Machiavel, donnerent en tout genre des exemples de vertus ; si l'honnêteté chez eux fut commune, si dans l'espace de plusieurs siecles, on eût compté à peine six ou sept de condamnés à l'amende, à l'exil, à la mort, à quoi durent-ils

Digitized by Google

& leurs vertus & leurs succès ? A la sagesse de leurs loix, aux premieres dissensions qui s'élevant entre les Plébéiens & les Patriciens, établirent cet équilibre de puissance, que des dissensions toujours renaissantes maintinrent long-temps entre ces deux corps.

Si les Romains, ajoute cet illustre écrivain, différerent en tout des Vénitiens, si les premiers ne furent ni humbles dans le malheur, ni présomptueux dans la prospérité, la diverse conduite & le caractere différent de ces deux peuples fut l'effet de la différence de leur discipline.

6. M. Helvétius fut par quelques théologiens traité d'*impie* & le pere Bertier de *Saint*. Cependant le premier n'a fait, ni voulu faire mal à personne, & le second disoit publiquement que s'il eût été roi, il eût noyé le président de Montesquieu dans son sang.

L'un d'eux est l'honnête homme & l'autre le chrétien.

7. Des loix justes sont toutes puissantes sur les hommes. Elles commandent à leurs volontés, les rendent honnêtes, humains & fortunés. C'est à 4 ou 5 loix de cette espece que les Anglois doivent leur bonheur & l'assurance de leur propriété & de leur liberté.

La premiere de ces loix est celle qui remet à la chambre des Communes le pouvoir de fixer les subsides.

Digitized by Google

La ſeconde eſt l'acte de l'*Habeas Corpus*.

La troiſieme ſont les jugemens rendus par Jurés.

La quatrieme la liberté de la preſſe.

La cinquieme la maniere de lever les impôts.

Mais ces impôts ne ſont-ils pas maintenant onéreux à la nation? S'ils le ſont, ils ne fourniſſent pas du moins au prince de moyens d'opprimer les individus.

8. Ce n'eſt point à la religion, ce n'eſt point à cette loi naturelle innée & gravée, dit-on, dans toutes les ames que les hommes doivent leurs vertus ſociales. Cette loi naturelle ſi vantée n'eſt comme les autres loix que le produit de l'expérience, de la réflexion & de l'eſprit. Si la nature imprimoit dans les cœurs des idées nettes de la vertu; ſi ces idées n'étoient point une acquiſition, les hommes euſſent-ils jadis immolé des victimes humaines à des dieux qu'ils diſoient bons? Les Carthaginois pour ſe rendre Saturne propice, euſſent-ils ſacrifié leurs enfants ſur ces autels? L'Eſpagnol croiroit-il la divinité avide du ſang hérétique ou juif? Des peuples entiers ſe flatteroient-ils d'obtenir l'amour du Ciel, ſoit par le ſupplice de l'homme qui ne penſe pas comme leurs prêtres, ſoit par le meurtre d'une vierge offerte en expiation de leurs forfaits?

Je veux que les principes de la loi naturelle ſoient

Digitized by Google

ſoient innés : les hommes ſentiroient donc que les châtimens doivent comme les crimes être perſonnels, que la cruauté & l'injuſtice ne peuvent être les prêtreſſes des dieux. Or ſi des idées auſſi claires, auſſi ſimples de l'équité ne ſont point encore adoptées de toutes les nations, ce n'eſt donc point à la religion, ce n'eſt donc point à la loi naturelle, mais à l'inſtruction que l'homme doit la connoiſſance de la juſtice & de la vertu.

9. La vertu eſt ſi précieuſe & ſa pratique ſi liée à l'avantage nationale, que ſi la vertu n'étoit qu'une erreur, il lui faudroit ſans doute ſacrifier juſqu'à la vérité. Mais pourquoi ce ſacrifice, & pourquoi le menſonge ſeroit-il pere de la vertu ? Par-tout où l'intérêt particulier ſe confond avec l'intérêt public ; la vertu devient dans chaque individu l'effet néceſſaire de l'amour de ſoi & de l'intérêt perſonnel.

Tous les vices d'une nation ſe rapportent toujours à quelques vices de ſa légiſlation. Pourquoi ſi peu d'hommes honnêtes ? C'eſt que l'infortune pourſuit preſque par-tout la probité. Qu'au contraire les honneurs & la conſidération en ſoient les compagnes, tous les hommes ſeront vertueux. Mais il eſt des crimes ſecrets auxquels la religion ſeule peut s'oppoſer. Le vol d'un dépôt confié, en eſt un exemple. Mais l'expérience prouve-t-

Digitized by Google

elle que ce dépôt ſoit plus ſurement confié au prêtre qu'à Ninon de l'Enclos ? Sous le nom de legs pieux que de vols commis ! Que de ſucceſſions enlevées à des héritiers légitimes ? Telle eſt la ſource infecte des richeſſes immenſes de l'égliſe. Voilà ſes vols. Où ſont ſes reſtitutions ? Si le moine, dit-on, ne rend rien, il fait rendre. A quelle ſomme par an évaluer ces reſtitutions dans un grand royaume ? A cent mille écus ? Soit; qu'on compare cette ſomme à celle qu'exige l'entretien de tant de couvents : c'eſt alors qu'on pourra juger de leur utilité. Que diroit-on d'un financier qui pour aſſurer la recette d'un million en dépenſeroit vingt en frais de régie ? on le traiteroit d'imbécille. Le public eſt cet imbécille lorſqu'il entretient tant de prêtres.

Leurs inſtructions à trop haut prix ſont d'ailleurs inutiles à des peuples aiſés, actifs, induſtrieux, & dont la liberté éleve le caractere. Chez de tels peuples, il ſe commet peu de crimes ſecrets.

Devroit-on encore ignorer que c'eſt à l'union de l'intérêt public & particulier, que les citoyens doivent leurs vertus patriotiques ? Les fondera-t-on toujours ſur des erreurs & des révélations qui depuis ſi long-temps ſervent de prétexte aux plus grands forfaits ?

10. Si tous les hommes ſont eſclaves nés de

Digitized by Google

la ſuperſtition, pourquoi, dira-t-on, ne pas profiter de leur foibleſſe pour les rendre heureux & leur faire honorer les loix ? Eſt-ce le ſuperſtitieux qui les reſpecte ? C'eſt au contraire lui qui les viole. La ſuperſtition eſt une ſource empoiſonnée d'où ſont ſortis tous les malheurs & les calamités de la terre. Ne peut-on la tarir ? On le peut ſans doute, & les peuples ne ſont pas auſſi néceſſairement ſuperſtitieux qu'on le penſe. Ils ſont ce que le gouvernement les fait. Sous un prince détrompé, ils ne tardent point à l'être. Le monarque à la longue eſt plus fort que les dieux. Auſſi le premier ſoin du prêtre eſt de s'emparer de l'eſprit des ſouverains. Point de viles flatteries auxquelles à cet effet il ne s'abaiſſe. Faut-il les déclarer de droit divin ? il les déclarera tels, il s'avouera lui-même leur eſclave, mais ſous la condition tacite qu'ils ſeront réellement les leurs. Les princes ceſſent-ils de l'être ? Le clergé change de ton & ſi les circonſtances lui ſont favorables, ils leur annoncent que ſi dans Saül, Samuël dépoſa l'oint du Seigneur, Samuël ne put rien autrefois que le pape ne puiſſe aujourd'hui.

11. C'eſt toujours à ſa raiſon que l'homme honnête obéira de préférence à la révélation. Il eſt, dira-t-il, plus certain que Dieu eſt l'auteur de la raiſon humaine, c'eſt-à-dire, de la faculté

Digitized by Google

que l'homme a de diſcerner le vrai du faux, qu'il n'eſt certain que ce même Dieu ſoit l'auteur d'un tel livre.

Il eſt plus criminel aux yeux du ſage de nier ſa propre raiſon que de nier quelque révélation que ce ſoit.

12. Le ſyſtême religieux rompt toute proportion entre les récompenſes décernées aux actions des hommes, & l'utilité dont ces actions ſont au public. Par quelle raiſon en effet le ſoldat eſt-il moins reſpecté que le moine? Pourquoi donne-t-on au religieux qui fait vœu de pauvreté 12 ou 15 mille livres de rentes, pour écouter une fois par an les péchés ou les ſottiſes d'un grand, lorſqu'on refuſe 600 livres à l'officier bleſſé ſur la breche?

13. Preſque toute religion défend aux hommes l'uſage de leur raiſon, les rend à la fois brutes, malheureux & cruels. Cette vérité eſt aſſez plaiſamment miſe en action dans une piece Angloiſe intitulée la *reine du bon ſens*. Les favoris de la reine ſont dans cette piece *la juriſprudence* ſous le nom de *Law*, la *médecine* ſous le nom de *Phiſick*; un prêtre du ſoleil ſous le nom de *Firebrand* ou *Boutefeu*.

Ces favoris las d'un gouvernement contraire à leurs intérêts conſpirent, appellent l'ignorance à leur ſecours. Elle débarque dans l'iſle du *bon ſens*

Digitized by Google

à la tête d'une troupe de bateleurs, de ménétriers, de singes &c. ; elle est suivie d'un gros d'Italiens & de François. La reine du bon sens marche à sa rencontre. Firebrand l'arrête; ô reine, lui dit-il, ton trône est ébranlé : les Dieux s'arment contre toi ; leur colere est l'effet funeste de ta protection accordée aux incrédules. C'est par ma bouche que le soleil te parle : tremble, remets-moi cette impie, que je le livre aux flammes; ou le ciel consommera sur toi sa vengeance. Je suis prêtre ; je suis infaillible ; je commande, obéis, si tu ne crains que je maudisse le jour de ta naissance comme un jour fatal à la religion. La reine sans écouter fait sonner la charge ; elle est abandonnée de son armée : elle se retire dans un bois. Firebrand l'y suit & l'y poignarde. Mon intérêt & ma religion, demandoient, dit-il, cette grande victime ; mais m'en déclarerai-je l'assassin? Non : l'intérêt qui m'ordonna ce parricide, veut que je le taisse : je pleurerai en public mon ennemie, je célébrerai ses vertus. Il dit : on entend un bruit de guerre. L'ignorance paroît, fait enlever le corps *du bon sens*, le dépose dans un tombeau. Une voix en sort & prononce ces mots prophétiques : « Que l'ombre du bon sens » erre à jamais sur la terre ; que ses gémissemens » soient l'éternel effroi de l'armée de l'ignorance ; » que cette ombre soit uniquement visible aux

Digitized by Google

» gens éclairés, & qu'ils soient en conséquence » toujours traités de visionnaires ».

14. Les loix sont les fanaux dont la lumiere éclaire le peuple dans le chemin de la vertu. Que faut-il pour rendre les loix respectables ? Qu'elles tendent évidemment au bien public, & soient long-temps examinées avant d'être promulguées.

Les loix des douze tables furent chez les Romains un an entier exposées à la censure publique. C'est par une telle conduite que des magistrats prouvent le desir sincere qu'ils ont d'établir de bonnes loix.

Tout tribunal qui sur la réquisition d'un homme en place enrégistreroit facilement une peine de mort contre les citoyens, rendroit la législation odieuse & la magistrature mépriſable.

15. Quatre choses, disent les juifs, doivent détruire le monde, l'une desquelles est un homme religieux & fou.

16. Tout homme craint la douleur & la mort. Le soldat même obéit à cette crainte ; elle le discipline.

Qui ne redouteroit rien, ne feroit rien contre sa volonté. C'est en qualité de poltronnes que les troupes sont braves. Or, dit à ce sujet un grand prince, si le bourreau peut tout sur les armées, il peut tout sur les villes.

17. Si la police nécessaire pour réprimer le

Digitized by Google

crime eſt trop coûteuſe, elle eſt à charge aux citoyens : elle devient une calamité publique. Si la police eſt trop inquiſitive, elle corrompt les mœurs, elle étend l'eſprit d'eſpionnage ; elle devient une calamité publique. Il ne faut pas que la police ſerve la vengeance du fort contre le foible, & qu'elle empriſonne le citoyen ſans faire juridiquement ſon procès. Elle doit de plus ſe ſurveiller ſans ceſſe elle-même. Sans la plus extrême vigilance, ſes commis devenus des malfaiteurs autoriſés, ſont d'autant plus dangereux, que leurs crimes nombreux & cachés reſtent inconnus comme impunis.

18. Il n'eſt pas d'un deſpote jéſuite comme d'un tyran Oriental qui, ſuivi d'une troupe de bandits à laquelle il donne le nom d'armée, pille & ravage ſon empire. Le jéſuite deſpote ſoumis lui-même aux regles de ſon ordre, animé du même eſprit, ne tire ſa conſidération que de la puiſſance de ſes ſujets. Son deſpotiſme ne peut donc leur être nuiſible.

19. Si l'on cite peu de régicides parmi les réformés, c'eſt qu'ils ne s'agenouillent point devant le prêtre, qu'ils ſe confeſſent à Dieu & non à l'homme. Il n'en eſt pas de même des catholiques. Preſque tous ſe confeſſent & communient avec leurs attentats.

20. L'obéiſſance du moine envers ſon ſupé-

Digitized by Google

rieur rendra toujours ce dernier redoutable. Ordonne-t-il le meurtre ? Le meurtre s'exécute. Quel religieux peut réſiſter à ſes commandemens ? Que de moyens dans le ſupérieur pour ſe faire obéir ! Pour les reconnoître, parcourons la regle des capucins.

Clemens papa 4, ubi ſuprà cap. 6. § : 24 dit : « Un frere n'a droit de ſe confeſſer qu'à un autre frere, ſi ce n'eſt dans le cas d'une néceſſité abſolue. » Il dit ubi ſuprà cap. 6. § : 8 « Si dans la priſon un frere accablé du poids de ſes fers, demande à ſe confeſſer à un religieux de l'ordre, il n'obtiendra ſa demande que dans le cas où le gardien jugera à propos de lui accorder cette conſolation & cette grace. Le religieux ne pourra communier à Pâques que par la permiſſion du ſupérieur & toujours dans l'infirmerie ou quelqu'autre lieu ſecret ».

Il ajoute ubi ſuprà cap : 6. § : 10. « Pour les grands crimes les freres ſeront brûlés vifs. Pour les autres crimes ils ſeront dépouillés, mis nus, ſeront attachés & déchirés impitoyablement par trois repriſes à la volonté du pere miniſtre. L'on ne leur donnera qu'avec meſure un pain d'affliction & une eau de douleur. »

« Pour les crimes atroces, le pere miniſtre pourra inventer tel genre de tourment qu'il voudra ».

Il dit ubi ſuprà cap : 6. § : 2. « Si le fer, le feu,

Digitized by Google

» les fouets, la soif, la prison, le refus des sa-
» crements ne sont pas suffisants pour punir un
» frere, ou lui faire avouer le crime dont il est
» accusé, le pere ministre pourra inventer tel
» genre de supplice qu'il voudra, sans lui nom-
» mer les délateurs & les témoins, à moins que
» ce ne fût un religieux de grande importance.
» Car il seroit indécent de mettre à la question
» (hors le cas d'un crime énorme) un pere qui
» auroit d'ailleurs bien mérité de l'ordre.

Il ajoute enfin ubi suprà cap. 6: §. 3. « Le
» frere qui aura recours au tribunal séculier tel
» que celui de l'évêque, sera puni à la volonté
» du général ou du provincial, & le frere qui
» confessera son péché, ou en aura été convaincu,
» sera exécuté par forme de provision, nonobs-
» tant l'appel, sauf à faire droit dans la suite, si
» l'appel est fondé. »

Une telle regle donnée, il n'est point de moine dont le pape, l'église & le général ne puisse faire un régicide. Point de supérieurs auxquels le prince dût conférer une semblable puissance sur ses inférieurs. Par quel aveuglement expose-t-il ainsi l'innocence aux plus cruels supplices & lui-même à tant de dangers?

21. Parmi les ouvrages des jésuites, il en est sans doute beaucoup plus de ridicules que de hazardés. Le P. Garasse, par exemple, déclamant

Digitized by Google

contre Caïn, dit P. 130. L. 2. de ſa doctrine curieuſe. « Que Caïn, comme le remarquent les » hébreux, étoit un homme de peu de ſens & le » premier Athée; que ce Caïn ne pouvoit com- » prendre ce que lui diſoit Adam ſon pere, ſavoir » qu'il étoit un Dieu ſaint, juge de nos actions. » Ne pouvant le comprendre, Caïn s'imagina » que c'étoit des contes de vieilles, & que ſon » pere avoit perdu le ſens commun, lorſqu'il lui » racontoit ſa ſortie du paradis terreſtre & ce qui » lui étoit arrivé. Delà Caïn ſe laiſſe emporter à » tuer ſon frere & à répondre à Dieu, comme » s'il eût parlé à un faquin ».

Ce même pere L. 1. P. 97. raconte qu'à l'arrivée de Calvin, dans le Poitou, lorſque preſque toute la nobleſſe en embraſſoit les erreurs, un gentilhomme retint partie de cette nobleſſe à la foi catholique en diſant; « je promets d'éta- » blir une religion meilleure que celle de Cal- » vin, ſi je trouve une douzaine de bélitres qui » ne craignent pas de ſe faire brûler pour la dé- » fenſe de mes rêveries ». Fontenelle fut perſécuté pour avoir répété dans ſes oracles ce que le pere Garaſſe fit dire au gentilhomme Poitevin. Tant il eſt vrai qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

22. Juſqu'aux pédans janſéniſtes, tous conviennent qu'en France l'éducation actuelle ne

Digitized by Google

peut former des citoyens & des patriotes. Pourquoi donc toujours occupés de leur grace versatile ou suffisante, ces jansénistes n'ont-ils encore proposé aucun plan d'éducation publique. Que d'indifférence dans les dévots pour le bien général !

23. Ce livre des assertions, disoient les partisans des jésuites, digne d'un théologien Hibernois, ne l'est point d'un parlement. Les jésuites, ajoutoient-ils, n'ont donc pas été jugés par des magistrats, mais par des procureurs jansénistes. Ce que je sais, c'est qu'on doit en partie à ce livre la dissolution de cette société. Tant il est vrai que les plus heureuses réformes s'opérent quelquefois par les moyens les plus ridicules.

24. En presque tous les pays, qui veut obtenir une charge, doit être de la religion du peuple. La Chine, dit-on, est presque le seul empire où l'on ait reconnu l'abus de cet usage. Pour être historien juste & véridique, s'il faut, disent les Chinois, être indifférent à toute religion; pour régir équitablement les hommes, pour être magistrat integre, Mandarin sans prévention, il faut donc n'être pareillement d'aucune secte.

25. Pons de Thiard de Bissy, évêque de Chalons sur Saone (le seul qui dans les états de Blois de 1558 fût resté fidele à Henri III.) adresse une

Digitized by Google

lettre au parlement de Dijon. Dans cette lettre en date de 1590, ce prélat déplore d'abord le malheur de sa triste patrie ; il décrit les horreurs de la ligue & ses crimes abominables ; il assure enfin que Dieu dans sa colere veut abymer ce beau royaume, *que des imposteurs au masque de fer ont ébranlé de toutes parts.* Puis s'adressant au parlement, c'est ainsi qu'il l'exhorte à chasser les jésuites.

« Ces Apôtres de Mahomet ont, dit-il, l'im-
» piété de prêcher que la guerre est la voie de Dieu.
» Que ces séducteurs diaboliques, ces amateurs
» présomptueux de la fausse sagesse, ces zélateurs
» hypocrites, ces murailles reblanchies, ces
» écoles, auteurs de tempêtes civiles, ces in-
» cendiaires des esprits, ces boute-feux des sé-
» ditions, ces émissaires de l'Espagne, ces es-
» pions dangereux & habiles dans l'art de dresser
» des embûches, soient donc à jamais bannis de
» France ».

Portant ensuite la parole au jésuite Charles & à ses confreres. « Vous voyez, dit-il, tous ces
» forfaits exécrables qui font gémir les gens de
» bien, & vous n'y opposez pas le moindre signe
» d'improbation : vous faites plus ; vous y applau-
» dissez, vous promettez aux plus grands crimes
» les récompenses célestes. Vous excitez à les
» commettre, & vous placez dans le ciel d'infa-

Digitized by Google

» mes brigands que vous lavez dans la roſée. de » votre miſéricorde ».

« Le roi très-chrétien vient d'être aſſaſſiné » par l'attentat horrible de vos ſemblables, & » vous l'immolez encore après ſa mort. Vous le » dévouez aux flammes éternelles & vous oſez » prêcher qu'on doit lui refuſer le ſecours des » prieres. »

26. O ! mortels qui vous dites bons, & qui l'êtes en effet ſi peu, ne rougirez-vous jamais de votre indifférence pour la réforme & la perfection de vos loix ! Vos magiſtrats ne ſavent-ils vous régir & vous contenir que par la crainte des ſupplices les plus abominables ? Inſenſibles aux cris & aux gémiſſements des condamnés, n'eſſaieront-ils jamais de réprimer le crime par des moyens plus doux ? Il eſt temps qu'ils conſtatent leur humanité par la recherche de ces moyens. Qu'ils compoſent donc des ouvrages ſur ce ſujet. Qu'ils craignent qu'on n'impute à la pareſſe de leur eſprit le meurtre de tant d'infortunés, & qu'ils propoſent enfin des prix pour la ſolution du problême ſi digne de l'équité compatiſſante des ſouverains !

O ! mortels, votre prétendue bonté n'eſt qu'hypocriſie ! Elle eſt dans vos paroles & non dans vos actions.

Digitized by Google

SECTION VIII.

De ce qui constitue le bonheur des individus; de la base, sur laquelle on doit édifier la félicité nationale, nécessairement composée de toutes les félicités particulieres.

CHAPITRE I.

Tous les hommes dans l'état de société, peuvent-ils être également heureux.

NULLE société où tous les citoyens puissent être égaux en richesses & en puissance. * 1. En est-il où tous puissent être égaux en bonheur? C'est ce que j'examine.

Des loix sages pourroient sans doute opérer le prodige d'une félicité universelle. Tous les citoyens ont-ils quelque propriété? Tous sont-ils dans un certain état d'aisance, & peuvent-ils par un travail de sept ou huit heures, subvenir abondamment à leurs besoins & à ceux de leur famille? Ils sont aussi heureux qu'ils peuvent l'être.

Digitized by Google

Pour le prouver, ſachons en quoi conſiſte le bonheur du particulier. Cette connoiſſance préliminaire eſt la ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe édifier la félicité nationale.

Une nation eſt le compoſé de tous ſes citoyens ; & le bonheur public le compoſé de tous les bonheurs particuliers. Or qu'eſt-ce qui conſtitue le bonheur de l'individu ? Peut-être l'ignore-t-on encore, & ne s'eſt-on point aſſez occupé d'une queſtion qui peut cependant jeter les plus grandes lumieres ſur les diverſes parties de l'adminiſtration.

Qu'on interroge la plupart des hommes. Pour être également heureux, diront-ils, il faudroit que tous fuſſent également riches & puiſſants. Rien de plus faux que cette aſſertion. En effet ſi la vie n'eſt que le compoſé d'une infinité d'inſtants divers, tous les hommes ſeroient également heureux, ſi tous pouvoient remplir ces inſtants d'une maniere également agréable. Le peut-on dans les différentes conditions ? Eſt-il poſſible d'y colorier de la même nuance de félicité tous les moments de la vie humaine ? Pour réſoudre cette queſtion, ſachons dans quelles occupations différentes ſe conſomment néceſſairement les diverſes parties de la journée.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De l'emploi du temps.

LEs hommes ont faim & soif : ils ont besoin de coucher avec leurs femmes, de dormir &c. Des vingt-quatres heures de la journée, ils en emploient dix ou douze à pourvoir à ces divers besoins. Au moment qu'ils les satisfont, depuis le marchand de peaux de lapin jusqu'au prince, tous sont également heureux.

En vain diroit-on que la table de la richesse est plus délicate que celle de l'aisance. L'artisan est-il bien nourri ? Il est content. La différente cuisine des différents peuples prouve, comme je l'ai déjà dit, que la bonne chere est la chere accoutumée (*a*).

Il est donc dix ou douze heures de la journée où tous les hommes assez aisés pour se procurer

(*a*) Ce mot me rappelle celui d'un cuisinier François. Il étoit passé en Angleterre ; il y voyoit tout manger à la sausse blanche. Quoi, disoit-il, en ce pays on compte cent religions différentes & qu'une seule sausse pour tous les mets. Vive la France : nous n'y avons qu'une religion, mais en revanche point de viande qu'on n'y mange à cent sausses différentes.

leur

Digitized by Google

leur néceſſaire, peuvent être également heureux. Quant aux dix ou douze autres heures, c'eſt-à-dire, à celles (*a*) qui ſéparent un beſoin renaiſſant d'un beſoin ſatisfait, qui doute que les hommes n'y jouiſſent encore de la même félicité, s'ils en font communément le même uſage, & ſi preſque tous le conſacrent au travail, c'eſt-à-dire, à l'acquiſition de l'argent néceſſaire pour ſubvenir à leurs beſoins? Or le poſtillon qui court, le charretier qui voiture, le commis qui enrégiſtre, tous dans leurs divers états, ſe propoſent ce même objet. Ils font donc en ce ſens le même emploi de leur temps.

Mais, dira-t-on, en eſt-il ainſi de l'opulent oiſif? Ses richeſſes fourniſſent ſans travail à tous ſes beſoins, à tous ſes amuſements : j'en conviens. En eſt-il plus heureux? Non : la nature ne multiplie pas en ſa faveur les beſoins de la faim, de l'amour &c. Mais cet opulent rempli-il d'une maniere plus agréable l'intervalle qui ſépare un beſoin ſatisfait, d'un beſoin renaiſſant? J'en doute.

(*a*) C'eſt en effet de l'emploi plus ou moins heureux de ces dix ou douze heures que dépend principalement le malheur ou le bonheur de la plupart des hommes.

Digitized by Google

L'artiſan eſt ſans contredit expoſé au travail. Mais le riche oiſif l'eſt à l'ennui. Lequel de ces deux maux eſt le plus grand ?

Si le travail eſt généralement regardé comme un mal, c'eſt que dans la plupart des gouvernements, l'on ne ſe procure le néceſſaire que par un travail exceſſif ; c'eſt que l'idée du travail rappelle en conſéquence toujours l'idée de la peine.

Le travail cependant n'en eſt pas une en lui-même. L'habitude nous le rend-elle facile ? Nous occupe-t-il ſans trop nous fatiguer ? Le travail au contraire eſt un bien.

Que d'artiſans devenus riches continuent encore leur commerce & ne le quittent qu'à regret, lorſque la veilleſſe les y contraint ! Rien que l'habitude ne rende agréable.

Dans l'exercice de ſa charge, de ſon métier, de ſa profeſſion, de ſon talent, le magiſtrat qui juge, le ſerrurier qui forge, l'huiſſier qui exploite, le poëte & le muſicien qui compoſent, tous goûtent à-peu-près le même plaiſir & dans leurs travaux divers trouvent également le moyen d'échapper au mal phyſique de l'ennui.

L'homme occupé eſt l'homme heureux. Pour le prouver, je diſtinguerai deux ſortes de plaiſirs.

Digitized by Google

Les uns ſont les *plaiſirs des ſens.* Ils ſont fondés ſur des beſoins phyſiques. Ils ſont goûtés dans toutes les conditions ; & dans le moment où les hommes en jouiſſent, ils ſont également fortunés. Mais ces plaiſirs ont peu de durée.

Les autres ſont les *plaiſirs de prévoyance.* Entre ces plaiſirs, je compte tous les moyens de ſe procurer les beſoins phyſiques. Ces moyens ſont par la prévoyance toujours convertis en plaiſirs réels. Je prends le rabot ; qu'éprouverai-je ? Tous les plaiſirs de prévoyance attachés au payement de ma menuiſerie. Or les plaiſirs de cette eſpece n'exiſtent point pour l'opulent qui ſans travail, trouve dans ſa caiſſe l'échange de tous les objets de ſes deſirs. Il n'a rien à faire pour ſe les procurer ; il en eſt d'autant plus ennuyé.

Auſſi toujours inquiet, toujours en mouvement, toujours promené dans un carroſſe, c'eſt l'écureuil qui ſe déſennuie en roulant ſa cage. Pour être heureux, l'opulent oiſif eſt forcé d'attendre que la nature renouvelle en lui quelque beſoin.

C'eſt donc l'ennui du déſœuvrement qui remplit en lui l'intervalle qui ſépare un beſoin renaiſſant d'un beſoin ſatisfait.

Dans l'artiſan c'eſt le travail, qui, lui procu-

Digitized by Google

rant les moyens de pourvoir à des beſoins, à des amuſements qu'il n'obtient qu'à ce prix, le lui rend agréable.

Pour le riche oiſif il eſt mille moments d'ennui pendant leſquels l'artiſan & l'ouvrier goûtent les plaiſirs toujours renaiſſants de la prévoyance.

Le travail, lorſqu'il eſt modéré, 'eſt en général le plus heureux emploi que l'on puiſſe faire du temps où l'on ne ſatisfait aucun beſoin, où l'on ne jouit d'aucun des plaiſirs des ſens, ſans contredit les plus vifs & les moins durables de tous.

Que de ſentiments agréables ignorés de celui qu'aucun beſoin ne néceſſite à penſer! mes immenſes richeſſes m'aſſurent-elles tous les plaiſirs que le pauvre deſire & qu'il acquiert avec tant de peine? Je me plonge dans l'oiſiveté. J'attends, comme je l'ai déjà dit, avec impatience que la nature réveille en moi quelque deſir nouveau. J'attends; je ſuis ennuyé & malheureux. Il n'en eſt pas ainſi de l'homme occupé. L'idée de travail & de l'argent dont on le paye, s'eſt-elle aſſociée dans ſa mémoire à l'idée de bonheur; l'occupation en devient un. Chaque coup de hache rappelle au ſouvenir du charpentier les plaiſirs que doit lui procurer le payement de ſa journée.

Digitized by Google

En général toute occupation néceſſaire remplit de la maniere la plus agréable l'intervalle qui ſépare un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant, c'eſt-à-dire, les dix ou douze heures de la journée où l'on envie le plus l'oiſiveté du riche, où l'on le croit ſi ſupérieurement heureux.

La joie avec laquelle dès le matin le laboureur attele ſa charrue, & le receveur ouvre ſa caiſſe & ſon livre de compte en eſt la preuve.

L'occupation eſt un plaiſir de tous les inſtants, mais ignoré du grand & du riche oiſif. La meſure de notre opulence, quoi qu'en diſe le préjugé, n'eſt donc pas la meſure de notre félicité. Auſſi dans toutes les conditions, où, comme je l'ai déjà dit, l'on peut par un travail modéré ſubvenir à tous ſes beſoins, les hommes au-deſſus de l'indigence, moins expoſés à l'ennui que les riches oiſifs, ſont à-peu-près auſſi heureux qu'ils peuvent l'être.

Les hommes ſans être égaux en richeſſes, & en dignités, peuvent donc l'être en bonheur. Mais pourquoi les empires ne ſont-ils peuplés que d'infortunés ?

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Des cauſes du malheur de preſque toutes les Nations.

LE malheur preſque univerſel des hommes & des peuples dépend de l'imperfection de leurs loix & du partage trop inégal des richeſſes. Il n'eſt dans la plupart des royaumes que deux claſſes de citoyens ; l'une qui manque du néceſſaire, l'autre qui regorge de ſuperflus.

La premiere ne peut pourvoir à ſes beſoins que par un travail exceſſif. Ce travail eſt un mal phyſique pour tous : c'eſt un ſupplice pour quelques-uns.

La ſeconde claſſe vit dans l'abondance, mais auſſi dans les angoiſſes de l'ennui (*a*). Or l'en-

(*a*) A combien de maux, outre ceux de l'ennui, les riches ne ſont-ils pas ſujets ? Que d'inquiétudes & de ſoins pour accroître & conſerver une grande fortune ? Qu'eſt-ce qu'un riche ? C'eſt l'intendant d'une grande maiſon chargé de nourrir & d'habiller les valets qui le déshabillent.

Si ſes domeſtiques ont du pain aſſuré pour leur vieilleſſe & s'ils n'ont point partagé avec leur maître l'ennui de ſon déſœuvrement, ils ont été mille fois plus heureux.

Digitized by Google

nui eſt un mal preſqu'auſſi redoutable que l'indigence.

La plupart des empires ne doivent donc être peuplés que d'infortunés. Que faire pour y rappeller le bonheur ? Diminuer la richeſſe des uns, augmenter celle des autres ; mettre le pauvre en un tel état d'aiſance qu'il puiſſe par un travail de ſept ou huit heures abondamment ſubvenir à ſes beſoins & à ceux de ſa famille. C'eſt alors qu'il devient à-peu-près auſſi heureux qu'il le peut être.

Il goûte alors, quant aux plaiſirs phyſiques, tous ceux de l'opulent. L'appétit du pauvre eſt de la nature de l'appétit du riche, & pour me ſervir du proverbe uſité, *Le riche ne dîne pas deux fois.* Je ſais qu'il eſt des plaiſirs coûteux hors de la portée de la ſimple aiſance : mais l'on peut toujours les remplacer par d'autres, & remplir d'une maniere également agréable l'intervalle qui ſépare un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant, c'eſt-à-dire, un repas d'un autre repas, une premiere d'une ſeconde jouiſſance. Dans tout ſage gouvernement, l'on peut jouir d'une égale félicité, & dans les momens où l'on ſatisfait ſes be-

---

Le bonheur d'un opulent eſt une machine compliquée à laquelle il y a toujours à refaire. Pour être conſtamment heureux, il faut l'être à peu de frais.

Digitized by Google

ſoins, & dans ceux qui ſéparent un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant. Or ſi la vie n'eſt que l'addition de ces deux ſortes d'inſtans, l'homme aiſé, comme je m'étois propoſé de le prouver, peut donc égaler en bonheur les plus riches & les plus puiſſants.

Mais eſt-il poſſible que de bonnes loix miſſent tous les citoyens dans cet état d'aiſance requis pour le bonheur ? C'eſt à ce fait que ſe réduit maintenant cette importante queſtion.

CHAPITRE IV.

Qu'il eſt poſſible de donner plus d'aiſance aux citoyens.

DANS l'état actuel de la plupart des nations, que le gouvernement frappé de la trop grande diſproportion des fortunes, veuille y remettre plus d'égalité, il aura ſans doute mille obſtacles à ſurmonter. Un ſemblable projet conçu avec ſageſſe ne doit & ne peut s'exécuter que par des changemens continus & inſenſibles, mais ces changemens ſont poſſibles.

Que les loix aſſignent quelque propriété à tous les citoyens, elles attacheront le pauvre à l'hor-

Digitized by Google

reur de l'indigence & le riche au malheur de l'ennui. Elles rendront l'un & l'autre plus heureux.

Mais ces loix établies s'imagine-t-on que ſans être également riches ou puiſſants (*a*), les hommes ſe croiroient également heureux ? Rien de plus difficile à leur perſuader dans l'éducation actuelle. Pourquoi ? C'eſt que dans leur enfance on aſſocie dans leur mémoire l'idée de richeſſe à

(*a*) Ai-je contracté un grand nombre de beſoins ? En vain l'on voudroit me perſuader que peu de fortune ſuffit à ma félicité. Si l'on a dès mon enfance uni dans ma mémoire l'idée de richeſſe à celle du bonheur, quel moyen de les ſéparer dans un âge avancé ? Ignoreroit-on encore ce que peut ſur nous l'aſſociation de certaines idées ?

Que par la forme du gouvernement, j'aie tout à craindre des grands, je reſpecterai méchaniquement la grandeur juſques dans le ſeigneur étranger qui ne peut rien ſur moi. Que j'aie aſſocié dans mon ſouvenir l'idée de vertu à celle de bonheur, je la cultiverai lors même que cette vertu ſera l'objet de la perſécution. Je ſais bien qu'à la longue ces deux idées ſe déſuniront, mais ce ſera l'œuvre du temps & même d'un longtemps. Il faudra pour cet effet que des expériences répétées m'aient cent fois prouvé que la vertu ne procure réellement aucun des avantages que j'en attendois. C'eſt dans la méditation profonde de ce fait qu'on trouvera la ſolution d'une infinité de problêmes moraux inſolubles ſans la connoiſſance de cette aſſociation de nos idées.

Digitized by Google

celle de bonheur ; c'eſt qu'en preſque tous les pays cette idée doit ſe graver d'autant plus profondément dans leur ſouvenir, qu'ils n'y pourvoient communément que par un travail exceſſif à leurs beſoins preſſants & journaliers.

En ſeroit-il ainſi dans un pays gouverné par d'excellentes loix ?

Si le ſauvage a pour l'or & les dignités le mépris le plus dédaigneux, l'idée de l'extrême richeſſe n'eſt donc pas néceſſairement liée à celle de l'extrême bonheur. On peut donc s'en former des idées diſtinctes & différentes, on peut donc prouver aux hommes que dans la ſuite des inſtans qui compoſent leur vie, tous ſeroient également heureux, ſi par la forme du gouvernement ils pouvoient à quelqu'aiſance joindre la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté. C'eſt le défaut de bonnes loix qui par-tout allume le deſir d'immenſes richeſſes.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Du desir excessif des richesses.

JE n'examine point dans ce chapitre si le desir de l'or est le principe d'activité de la plupart des nations, & si dans les gouvernemens actuels, cette passion n'est point un mal nécessaire. Je ne la considere que relativement à son influence sur le bonheur des particuliers.

Ce que j'observe à ce sujet, c'est qu'il est des pays où le desir d'immenses richesses devient raisonnable. Ce sont ceux où les taxes sont arbitraires & par conséquent les possessions incertaines, où les renversemens des fortunes sont fréquents, où comme en Orient le prince peut impunément s'emparer des propriétés de ses sujets.

Dans ce pays, si l'on desire les trésors d'Ambouleasent, c'est que toujours exposé à les perdre, on espere au moins tirer des débris d'une grande fortune de quoi subsister soi & sa famille. Par-tout où la loi sans force ne peut protéger le foible contre le puissant, on peut regarder l'opulence comme un moyen de se soustraire aux injustices, aux vexations du fort, au mépris enfin compagnon de la foiblesse. On desire donc une

Digitized by Google

grande fortune comme une protectrice & un bouclier contre les oppresseurs.

Mais dans un gouvernement où l'on seroit assuré de la propriété de ses biens, de sa vie & de sa liberté, où le peuple vivroit dans une certaine aisance, le seul homme qui pût raisonnablement desirer d'immenses richesses, seroit le riche oisif, lui-seul, s'il en étoit dans un tel pays, pourroit les croire nécessaires à son bonheur; parce que ses besoins sont en fantaisies (*a*), & que les fantaisies n'ont point de bornes. Vouloir les satisfaire, c'est vouloir remplir le tonneau des Danaïdes.

Par-tout où les citoyens n'ont point de part au gouvernement; où toute émulation est éteinte, quiconque est au-dessus du besoin, est sans motif pour étudier & s'instruire, son ame est vuide d'idées, il est absorbé dans l'ennui, il voudroit y échapper: il ne le peut. Sans ressource au

(*a*) Il est des pays où le faste & les fantaisies sont non-seulement le besoin des grands, mais encore celui du financier. Rien de plus ridicule que ce qu'il appelle chez lui luxe de décence. Encore n'est-ce pas ce luxe qui le ruine. Qu'on ouvre ses livres de compte, l'on voit que les dépenses de sa maison ne sont pas les plus considérables; que les plus grandes sont en fantaisies, bijoux, &c. que ces besoins en ce genre sont illimités, comme son amour pour les richesses.

Digitized by Google

dedans de lui-même, c'eſt du dehors qu'il attend ſa félicité. Trop pareſſeux pour aller au devant du plaiſir, il voudroit que le plaiſir vînt au devant de lui. Or le plaiſir ſe fait ſouvent attendre, & le riche par cette raiſon eſt ſouvent & néceſſairement infortuné.

Ma félicité dépend-elle d'autrui ? Suis-je paſſif dans mes amuſements ? Ne puis-je m'arracher moi-même à l'ennui ? Quel moyen de m'y ſouſtraire ? C'eſt peu d'une table ſplendide, il me faut encore des chevaux, des chiens, des équipages, des concerts, des muſiciens, des peintres, des ſpectacles pompeux. Point de tréſor qui puiſſe fournir à ma dépenſe.

Peu de fortune ſuffit au bonheur de l'homme occupé. * 2. La plus grande ne ſuffit pas au bonheur d'un déſœuvré. Il faut ruiner cent villages pour amuſer un oiſif. Les plus grands princes n'ont point aſſez de richeſſes & de bénéfices pour ſatisfaire l'avidité d'une femme, d'un courtiſan ou d'un prélat. Ce n'eſt point au pauvre, c'eſt au riche oiſif que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin d'immenſes richeſſes. Auſſi que de nations ruinées & ſurchargées d'impôts. Que de citoyens privés du néceſſaire, uniquement pour ſubvenir aux dépenſes de quelques ennuyés ! La richeſſe a-t-elle engourdi dans un homme la faculté de penſer ? Il s'abandonne à la pareſſe ; il ſent à la

Digitized by Google

fois de la douleur à ſe mouvoir & de l'ennui à n'être point mû. Il voudroit être remué ſans ſe donner la peine de ſe remuer. Or que de richeſſes pour ſe procurer ce mouvement étranger !

O ! indigens, vous n'êtes pas ſans doute les ſeuls miſérables ! Pour adoucir vos maux conſidérez cet opulent oiſif qui, paſſif dans preſque tous ſes amuſemens, ne peut s'arracher à l'ennui que par des ſenſations trop vives pour être fréquentes.

Si l'on me ſoupçonnoit d'exagérer ici le malheur du riche oiſif, que l'on examine en détail ce que la plupart des grands & des riches font pour l'éviter, l'on ſera convaincu que cette maladie eſt du moins auſſi commune que cruelle.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De l'ennui.

L'ENNUI eſt une maladie de l'ame. Quel en eſt le principe ? L'abſence de ſenſations aſſez vives pour nous occuper (*a*).

Une médiocre fortune nous néceſſite-t-elle au travail ? En a-t-on contracté l'habitude ? Pourſuit-on la gloire dans la carriere des arts & des ſciences ? On n'eſt point expoſé à l'ennui.

Il n'attaque communément que le riche oiſif.

(*a*) Des ſenſations foibles ne nous arrachent point à l'ennui. Dans ce nombre je place les ſenſations habituelles. Je m'éveille à l'aube du jour ; je ſuis frappé par les rayons réfléchis de tous les objets qui m'environnent ; je le ſuis par le chant du coq, par le murmure des eaux, par le bêlement des troupeaux, & je m'ennuie. Pourquoi ? C'eſt que des ſenſations trop habituelles ne font plus ſur moi d'impreſſions fortes.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Des moyens inventés par les oisifs pour se soustraire à l'ennui.

EN France, par exemple, mille devoirs de société inconnus aux autres nations y ont été inventés par l'ennui. Une femme se marie; elle accouche. Un oisif l'apprend : il s'impose à tant de visites; va tous les jours à la porte de l'accouchée, parle au Suisse; remonte dans son carrosse & va s'ennuyer ailleurs.

De plus ce même oisif se condamne chaque jour à tant de billets, à tant de lettres de compliments écrites avec dégoût & lues de même.

L'oisif voudroit éprouver à chaque instant des sensations fortes. Elles seules peuvent l'arracher à l'ennui. A leur défaut, il saisit celles qui se trouvent à sa portée. Je suis seul; j'allume du feu. Le feu fait compagnie. C'est pour éprouver sans cesse de nouvelles sensations que le Turc & le Persan mâchent perpétuellement, l'un son opium, l'autre son bétel.

Le sauvage s'ennuie-t-il? Il s'assied près d'un ruisseau & fixe les yeux sur le courant. En France, le riche pour la même raison se loge chérement

Digitized by Google

chérement sur le Quai des Théatins. Il voit passer les bateaux ; il éprouve de temps-en-temps quelques sensations. C'est un tribut de trois ou quatre mille livres que l'oisif paie tous les ans à l'ennui & dont l'homme occupé eût pu faire présent à l'indigence. Or si les grands, les riches sont si fréquemment & si fortement attaqués de la maladie de l'ennui, nul doute qu'elle n'ait une grande influence sur les mœurs nationales.

CHAPITRE VIII.

De l'influence de l'ennui sur les mœurs des nations.

DANS un gouvernement où les riches & les grands n'ont point de part au maniement des affaires publiques ; où comme en Portugal la superstition leur défend de penser, que peut faire le riche oisif ? L'amour. Les soins qu'exige une maîtresse y peuvent seuls remplir d'une manière vive l'intervalle qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant. Mais pour qu'une maîtresse devienne une occupation, que faut-il ? Que l'amour soit entouré de périls, que la jalousie vigilante s'oppose sans cesse aux desirs de l'a-

Digitized by Google

mant, cet amant soit sans cesse occupé des moyens de la surprendre. (a).

L'amour & la jalousie sont donc en Portugal (b) les seuls remedes à l'ennui. Or quelle influence

(a) Ce que la jalousie opere à cet égard en Portugal, la loi l'opéroit à Sparte. Lycurgue avoit voulu que le mari séparé de sa femme ne la vît qu'en secret, dans des lieux & des bois écartés. Il sentoit que la difficulté de se rencontrer augmenteroit leur amour, resserreroit le lien conjugal & tiendroit les deux époux dans une activité qui les arracheroit à l'ennui.

(b) Point de jalousie plus emportée, plus cruelle & en même temps plus lascive que celle des femmes de l'Orient. Je citerai à ce sujet la traduction d'un poëte Persan. Une sultane fait dépouiller devant elle le jeune esclave qu'elle aime & qu'elle croit infidele. Il est étendu à ses pieds : elle se précipite sur lui.

« C'est malgré toi, lui dit-elle, que je jouis encore » de ta beauté, mais enfin j'en jouis. Déjà tes yeux » sont mouillés des larmes du plaisir ; ta bouche est » entr'ouverte ; tu te meurs. Est-ce pour la derniere » fois que je te serre sur mon sein. L'excès de l'ivresse » efface de mon souvenir ton infidélité. Je suis toute » sensation. Toutes les facultés de mon ame m'aban- » donnent & s'absorbent dans le plaisir : je suis le » plaisir même.

» Mais quelle idée succede à ce rêve délicieux ? » Quoi tu serois caressé par ma rivale ! Non : ce corps » ne passera du moins que défiguré dans ses bras. Qui » me retient ? Tu es nu & sans défense. Tes beautés

Digitized by Google

de tels remedes ne doivent-ils par avoir ſur les mœurs nationales ? C'eſt à l'ennui qu'on doit pareillement en Italie l'invention des Sigiſbées.

L'ennui ſans doute eut autrefois part à l'inſtitution de la chevalerie. Les anciens & preux chevaliers ne cultivoient ni les arts, ni les ſciences. La mode ne leur permettoit pas de s'inſtruire, ni leur naiſſance de commercer. Que pouvoit donc faire un chevalier ? L'amour. Mais au moment qu'il déclaroit ſa paſſion à ſa maîtreſſe, ſi cette maîtreſſe eût comme dans les mœurs actuelles reçu ſa main & couronné ſa tendreſſe, ils ſe fuſſent mariés, euſſent fait des enfants & puis c'eſt tout. Or un enfant eſt bientôt fait. L'époux & l'épouſe ſe fuſſent ennuyés une partie de leur vie.

» me déſarmeroient-elles ? Je rougis de la volupté » avec laquelle je conſidere encore la rondeur de ce » corps.... Mais ma fureur ſe rallume. Ce n'eſt plus » l'amour ni le plaiſir qui m'anime. La vengeance & » la jalouſie vont te déchirer de verges. La crainte » t'éloignera de ma rivale & te ramenera près de » moi.

» Ta poſſeſſion à ce prix n'eſt ſans doute flatteuſe » ni pour la vanité, ni pour le ſentiment ; n'importe » elle le ſera pour mes ſens.

» Ma rivale mourra loin de toi & je mourrai dans » tes bras.

Digitized by Google

Pour conſerver leurs deſirs dans toute leur activité, pour occuper leur jeuneſſe & en écarter l'ennui, le chevalier & ſa maîtreſſe durent donc par une convention tacite & inviolable s'engager l'un d'attaquer, l'autre de réſiſter tant de temps. L'amour par ce moyen devenoit une occupation. C'en étoit réellement une pour le chevalier.

Toujours en action près de ſa bien-aimée, il falloit pour la conquérir que l'amant ſe montrât paſſionné dans ſes propos, vaillant dans les combats, qu'il ſe préſentât dans les tournois, y parût bien monté, galamment, & armé y maniât la lance avec adreſſe & force. Le chevalier paſſoit ſa jeuneſſe dans cet exercice, tuoit le temps dans ces occupations; il ſe marioit enfin, & la bénédiction nuptiale donnée, le Romancier n'en parloit plus.

Peut-être dans leur vieilleſſe les preux chevaliers d'autrefois, étoient-ils comme quelques-uns de nos vieux guerriers d'aujourd'hui, ennuyés, ennuyeux, bavards & ſuperſtitieux.

Pour être heureux faut-il que nos deſirs ſoient remplis auſſi-tôt que conçus? Non: le plaiſir veut qu'on le pourſuive quelque temps. Puis-je à mon lever jouir d'une jolie femme, que faire le reſte de la journée? Tout y prendra la couleur de l'ennui. Ne dois-je la voir que le ſoir. Le flambeau de l'eſpoir & du plaiſir colorera d'une nuance

Digitized by Google

de roſe tous les inſtants de ma journée. Un jeune homme demande un Serrail. S'il l'obtient, bientôt épuiſé par le plaiſir, il végétera dans le déſœuvrement de l'ennui.

Connois, lui dirois-je, toute l'abſurdité de ta demande. Vois ces grands, ces princes, ces hommes extrêmement riches, ils poſſedent tout ce que tu envies; quels mortels ſont plus ennuyés? S'ils jouiſſent de tout avec indifférence, c'eſt qu'ils jouiſſent ſans beſoin.

Quel plaiſir différent éprouvent dans les forêts deux hommes, dont l'un chaſſe pour s'amuſer & l'autre pour nourrir lui & ſa famille? Ce dernier arrive-t-il à ſa cabane chargé de gibier? Sa femme & ſes enfants ont couru au-devant de lui. La joie eſt ſur leur viſage; il jouit de toute celle qu'il leur procure.

Le beſoin eſt le principe, & de l'activité & du bonheur des hommes. Pour être heureux, il faut des deſirs, les ſatisfaire avec quelque peine: mais la peine donnée, être ſûr d'en jouir.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

De l'acquisition plus ou moins difficile des plaisirs selon le gouvernement où l'on vit & le poste qu'on y occupe.

JE prends encore le plaisir des femmes pour exemple. En Angleterre l'amour n'y est point une occupation ; c'est un plaisir. Un grand, un riche occupé dans la chambre haute ou basse des affaires publiques, ou chez lui de son commerce, traite légérement l'amour. Ses lettres ou ses envois expédiés, il monte chez une jolie fille jouir & non soupirer. Quel rôle joueroit à Londres un Sigisbée ? A peu-près le même qu'il eût joué à Sparte ou dans l'ancienne Rome.

Qu'en France même un ministre ait des femmes, on le trouve bon. Mais qu'il perde son temps auprès d'elles ; on s'en moque. On veut bien qu'il jouisse, non qu'il soupire. Les dames sont donc priées de se prêter avec égard à la triste situation du ministre & d'être pour lui moins difficiles.

Peut-être n'a-t-on rien à leur reprocher sur ce point. Elles sont assez patriotes pour lui épargner jusqu'à l'ennui de la déclaration, & sentent que c'est toujours sur le degré du désœuvrement d'un amant, qu'elles doivent mesurer leur résistance.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Quelle maîtresse convient à l'oisif.

ON fait maintenant peu de cas de l'amour platonique : on lui préfere l'amour physique ; & celui-ci n'est pas réellement le moins vif. Le cerf est-il enflammé de ce dernier amour ? De timide il devient brave. Le chien fidele quitte son maître & court après la lice en chaleur. En est-il séparé ? Il ne mange point : tout son corps frissonne, il pousse de longs hurlements. L'amour platonique fait-il plus ? Non : je m'en tiens donc à l'amour physique. C'est pour ce dernier que M. de Buffon se déclare, & je pense comme lui, que de tous les amours, c'est le plus agréable, excepté cependant pour les désœuvrés.

Une coquette est pour ces derniers une maîtresse délicieuse. Entre-t-elle dans une assemblée vêtue de cette maniere galante qui permet à tous d'espérer ce qu'elle n'accordera qu'à très-peu ? L'oisif s'éveille ; sa jalousie s'irrite ; il est arraché à l'ennui (*a*). Il faut donc des coquettes aux oisifs & de jolies filles aux occupés.

(*a*) La plus forte passion de la coquette est d'être adorée. Que faire à cet effet ? Toujours irriter les

Digitized by Google

La chasse des femmes comme celle du gibier, doit être différente selon le temps qu'on veut y mettre. N'y peut-on donner qu'une heure ou deux ? On va au tiré. Ne fait-on que faire de son temps ? Veut-on prolonger son mouvement ? Il faut des chiens courants & forcer le gibier. La femme adroite se fait long-temps courir par le désœuvré.

Au Canada le Roman du sauvage est court. Il n'a pas le temps de faire l'amour. Il faut qu'il pêche & qu'il chasse. Il offre donc l'allumette à sa maîtresse ; l'a-t-elle soufflée ? Il est heureux. Si l'on avoit à peindre les amours de Marius & de César, lorsqu'ils avoient en tête Silla & Pompée, ou le roman ne seroit pas vraisemblable, ou, comme celui du Sauvage, il seroit très-court. Il faudroit que César y répétât, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Si l'on décrivoit au contraire les amours champêtres des bergers oisifs, il faudroit leur donner des maîtresses délicates, cruelles & sur-tout fort pudibondes. Sans de telles maîtresses Céladon périroit d'ennui.

---

desirs des hommes & ne les satisfaire presque jamais. *Une femme*, dit le proverbe, *est une table bien servie qu'on voit d'un œil différent avant ou après le repas.*

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

De la variété des romans, & de l'amour dans l'homme oisif ou occupé.

DANS tous les siecles les femmes ne se laissent pas prendre aux mêmes appas, & de-là tant de tableaux différents de l'amour. Le sujet est cependant toujours le même; c'est l'union d'un homme à une femme.

Le roman est fini lorsque le romancier les a couchés dans le même lit.

Si ces sortes d'ouvrages different entr'eux, ce n'est que dans la variété des moyens employés par le héros pour faire agréer à sa maîtresse cette phrase un peu sauvage; *moi vouloir coucher avec toi* (*a*).

Le ton des Romans change selon le siecle, le gouvernement, où le romancier écrit & le degré d'oisiveté de son héros. Chez une nation occupée on met peu d'importance à l'amour. Il est inconstant, aussi peu durable que la rose.

(*a*) Les héros d'une comédie ou d'une tragédie font-ils amoureux? Ont-ils une maîtresse? Tous deux lui font la même demande & ne different que dans la maniere de l'exprimer.

Digitized by Google

Tant que l'amant en eſt aux petits ſoins, aux premieres faveurs ; c'eſt la roſe en bouton. Aux premiers plaiſirs le bouton s'ouvre & découvre la roſe naiſſante. De nouveaux plaiſirs l'épanouiſſent entiérement. A-t-elle atteint toute ſa beauté ? La roſe ſe flétrit ; ſes feuilles ſe détachent, elle meurt pour refleurir l'année ſuivante ; & l'amour pour renaître avec une maîtreſſe nouvelle.

Chez un peuple oiſif, l'amour devient une affaire, il eſt plus conſtant.

Que ne peuvent ſur les mœurs l'ennui & l'oiſiveté. Parmi les gens du monde, dit la Rochefoucault, s'il n'eſt point de mariages délicieux, c'eſt qu'en France la femme riche ne ſait à quoi paſſer ſon temps. L'ennui la pourſuit. Elle veut s'y ſouſtraire ; elle prend un amant, fait des dettes. Le mari ſe fâche, il n'eſt point écouté. Les deux époux s'aigriſſent & ſe déteſtent, parce qu'ils ſont oiſifs, ennuyés & malheureux. * 3. Il en eſt autrement de la femme du laboureur. Dans cet état les époux s'aiment, parce qu'ils ſont occupés, qu'ils ſe ſont mutuellement utiles ; parce que la femme veille ſur la baſſe-cour, allaite ſes enfants, tandis que le mari laboure.

L'oiſiveté ſouvent mere des vices, l'eſt toujours de l'ennui : & c'eſt juſques dans la religion qu'on cherche un remede à cet ennui.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

De la religion & de ſes cérémonies conſidérées comme remede à l'ennui.

AUx Indes où la terre ſans culture fournit abondamment aux beſoins d'un peuple pareſſeux, qui pourroit, dit un ſavant Anglois, l'arracher à l'ennui, ſinon la religion & ſes devoirs multipliés ? Auſſi la pureté de l'ame y eſt-elle attachée à tant de rits & de pratiques ſuperſtitieuſes qu'il n'eſt point d'Indien, quelqu'attentif qu'il ſoit ſur lui-même, qui ne commette chaque inſtant des fautes dont les Dieux ne manquent point d'être irrités, juſqu'à ce que les prêtres enrichis des offrandes du pécheur, ſoient appaiſés & ſatisfaits.

La vie d'un Indien n'eſt en conſéquence qu'une purification, une ablution & une pénitence perpétuelle.

En Europe nos femmes atteignent-elles un certain âge ? Quittent-elles le rouge, les amants, les ſpectacles ? Elles tombent dans un ennui inſupportable. Que faire pour s'y ſouſtraire ? Subſtituer de nouvelles ocupations aux anciennes, ſe faire dévotes, ſe créer des devoirs pieux. Allez

Digitized by Google

tous les jours à la meſſe, à vêpres, au ſermon, en viſite chez un directeur, s'impoſer des macérations. On aime mieux encore ſe macérer que s'ennuyer. Mais à quel âge cette métamorphoſe s'opere-t-elle? Communément à quarante-cinq ou cinquante ans. C'eſt pour les femmes le temps de l'apparition du Diable. Les préjugés alors le repréſentent vivement à leur mémoire.

Il en eſt des préjugés comme des fleurs de lis: l'empreinte en eſt quelque temps inviſible: mais le directeur & le bourreau la font à leur gré reparoître. Or ſi l'on cherche juſque dans une dévotion puérile le moyen d'échapper à l'ennui, il faut donc que cette maladie ſoit bien commune & bien cruelle. Quel remede y apporter? Aucun qui ſoit efficace. On n'uſe en ce genre que de palliatifs: les plus puiſſants ſont les arts d'agréments; & c'eſt en faveur des ennuyés que ſans doute on les perfectionna.

On a dit du hazard qu'il eſt le pere commun de toutes les découvertes. Or ſi les beſoins phyſiques peuvent après le hazard être regardés comme les inventeurs des arts utiles, le beſoin d'amuſement doit après ce même hazard être pareillement regardé comme l'inventeur des arts d'agréments.

Leur objet eſt d'exciter en nous des ſenſations qui nous arrachent à l'ennui. Or plus ces ſenſa-

Digitized by Google

tions ſont à la fois fortes & diſtinctes, plus elles ſont efficaces.

L'objet des arts eſt d'émouvoir, & les diverſes regles de la poëtique ou de l'éloquence, ne ſont que les divers moyens d'opérer cet effet.

Emouvoir eſt le principe, & les préceptes de la rhétorique en ſont le développement ou les conſéquences. C'eſt parce que les rhéteurs n'ont pas également ſenti toute l'étendue de cette idée que je me permets d'en indiquer la fécondité.

Mon ſujet m'autoriſe à cet examen. C'eſt par la connoiſſance des remedes employés contre l'ennui, qu'on peut de plus en plus s'éclairer ſur ſa nature.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Des arts d'agréments & de ce qu'en ce genre on appelle le beau.

L'OBJET des arts, comme je l'ai déjà dit, eſt de plaire & par conſéquent d'exciter en nous des ſenſations qui ſans être douloureuſes, ſoient vives & fortes. Un ouvrage produit-il ſur nous cet effet? On y applaudit (*a*).

(*a*) Dans le genre agréable, plus une ſenſation eſt vive, & plus l'objet qui la produit en nous eſt réputé beau. Dans le genre déſagréable au contraire, plus une ſenſation eſt forte, plus l'objet qui la produit pareillement en nous eſt réputé laid ou affreux. Juge-t-on d'après ſes ſenſations, c'eſt-à-dire, d'après ſoi? Les jugements ſont toujours juſtes. Juge-t-on d'après ces préjugés, c'eſt-à-dire, d'après les autres? Les jugements ſont toujours faux & ce ſont les plus communs.

J'ouvre un livre moderne. Son impreſſion ſur moi eſt plus agréable que celle d'un ouvrage ancien. Je ne lis même le dernier qu'avec dégoût: n'importe, c'eſt l'ancien que je louerai de préférence. Pourquoi? c'eſt que les hommes & leurs générations ſont les échos les uns des autres, c'eſt qu'on eſtime ſur parole juſqu'à l'ouvrage qui nous ennuie.

L'envie d'ailleurs défend d'admirer un contempo-

Digitized by Google

Le beau eſt ce qui nous frappe vivement. Et par le mot *de connoiſſance du beau*, l'on entend celle des moyens d'exciter en nous des ſenſations d'autant plus agréables qu'elles ſont plus neuves & plus diſtinctes.

C'eſt aux moyens d'opérer cet effet que ſe réduiſent toutes les diverſes regles de la poétique & de l'éloquence.

Si l'on veut du neuf dans l'ouvrage d'un artiſte, c'eſt que le neuf produit une ſenſation de ſurpriſe, une commotion vive. Si l'on veut qu'il penſe d'après lui; ſi l'on mépriſe l'auteur qui fait des livres après des livres; c'eſt que de tels ouvrages ne rappellent à ma mémoire que des idées trop connues pour faire ſur nous des impreſſions fortes.

Qui nous fait exiger du romancier & du tragique des caracteres ſinguliers & des ſituations neuves? Le deſir d'être ému. Il faut de telles ſituations & de telles caracteres pour exciter en nous des ſenſations vives.

L'habitude d'une impreſſion en émouſſe la vivacité. Je vois froidement ce que j'ai toujours vu,

---

rain, & l'envie prononce preſque toujours tous nos jugements. Pour humilier les vivants que d'éloges prodigués aux morts!

Digitized by Google

& le même beau ceſſe à la longue de l'être pour moi.

J'ai tant conſidéré ce ſoleil, cette mer, ce payſage, cette belle femme que pour réveiller de nouveau mon attention & mon admiration pour ces objets, il faut que ce ſoleil peigne les cieux de couleurs plus vives qu'à l'ordinaire, que cette mer ſoit bouleverſée par les ouragans, que ce payſage ſoit éclairé d'un coup de lumière ſingulier, & que la beauté elle-même ſe préſente à moi ſous une forme nouvelle.

La durée de la même ſenſation nous y rend à la longue inſenſible, & delà cette inconſtance & cet amour de la nouveauté commun à tous les hommes, parce que tous veulent être vivement & fortement émus (*a*).

Si tous les objets affectent fortement la jeuneſſe, c'eſt que tous ſont neufs pour elle. En fait d'ouvrages, ſi la jeuneſſe a le goût moins sûr que l'âge mûr, c'eſt que cet âge eſt moins ſenſible & que la sûreté du goût ſuppoſe peut-être une certaine difficulté d'être ému. On veut l'être. Ce n'eſt pas aſſez que le plan d'un ouvrage ſoit neuf : on

(*a*) L'ouvrage le plus mépriſé n'eſt point l'ouvrage plein de défauts, mais l'ouvrage vuide de beautés, il tombe des mains du lecteur, parce qu'il n'excite point en lui de ſenſations vives.

deſire,

Digitized by Google

desire, s'il est possible, que tous les détails le soient pareillement. Le lecteur voudroit que chaque vers, chaque ligne, chaque mot excitât en lui une sensation. Aussi Boileau dit à ce sujet dans une de ses épîtres, si mes vers plaisent, ce n'est pas que tous soient également corrects, élégants, harmonieux :

Mais mon vers bien ou mal, dit toujours quelque chose.

En effet les vers de ce poëte présentent presque toujours une idée ou une image, & par conséquent exigent presque toujours en nous une sensation. Plus elle est vive, plus le vers est beau (*a*). Il devient sublime lorsqu'il fait sur nous la plus forte impression possible.

C'est donc à sa force plus ou moins grande, qu'on distingue le beau du sublime.

(*a*) Plus on est fortement remué, plus on est heureux, lorsque l'émotion cependant n'est point douloureuse. Mais dans quel état éprouve-t-on le plus de ces especes de sensations? Peut-être dans l'état d'homme de lettres ou d'artiste. Peut-être est-ce dans les atteliers des arts qu'il faut chercher les heureux.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Du Sublime.

LE ſeul moyen de ſe former une idée du mot *ſublime*, c'eſt de ſe rappeller les morceaux cités comme tels par les Longins, les Deſpréaux & la plupart des Rhéteurs.

Ce qu'il y a de commun dans l'impreſſion qu'excitent en nous ces morceaux divers, eſt ce qui conſtitue le ſublime.

Pour en mieux connoître la nature, je diſtinguerai deux ſortes de ſublime, l'un d'image, l'autre de ſentiment.

Du ſublime des images.

A quelle eſpece de ſenſation donne-t-on le nom de ſublime?

A la plus forte, lorſqu'elle n'eſt pas, comme je l'ai déjà dit, portée juſqu'au terme de la douleur.

Quel ſentiment produit en nous cette ſenſation?

Celui de la crainte : la crainte eſt fille de la douleur; elle nous en rappelle l'idée.

Pourquoi cette idée fait-elle ſur nous la plus

Digitized by Google

forte impreſſion ? C'eſt que l'excès de la douleur excite en nous un ſentiment plus vif que l'excès du plaiſir : c'eſt qu'il n'en eſt point dont la vivacité ſoit comparable à celle des douleurs éprouvées dans le ſupplice d'un Ravaillac ou d'un Damien. De toutes les paſſions la crainte eſt la plus forte. Auſſi le ſublime eſt-il toujours l'effet du ſentiment d'une terreur commencée.

Mais les faits ſont-ils d'accord avec cette opinion ? Pour s'en aſſurer, examinons entre les divers objets de la nature, quels ſont ceux dont la vue nous paroît ſublime.

Ce ſont les profondeurs des cieux, l'immenſité des mers, les éruptions des volcans, &c.

D'où naît l'impreſſion vive qu'excitent en nous ces grands objets ? Des grandes forces qu'ils annoncent dans la nature & de la comparaiſon involontaire que nous faiſons de ces forces avec notre foibleſſe. A cette vue l'on ſe ſent ſaiſi d'un certain reſpect qui ſuppoſe toujours en nous le ſentiment d'une crainte & d'une terreur commencée.

Par quelle raiſon en effet donnai-je le nom de ſublime au tableau où Jules Romain peint le combat des géants, & le refuſai-je à celui où l'Albane peint les jeux des amours ? Seroit-il plus facile de peindre une grace qu'un géant, & de colorier le tableau de la toilette de Vénus, que celui du

Digitized by Google

champ de bataille des tirans ? Non : mais lorſque l'Albane me tranſporte à la toilette de la déeſſe, rien n'y réveille le ſentiment du reſpect & de la terreur. Je n'y vois que deux objets gracieux & donne en conſéquence le nom d'agréable à l'impreſſion qu'ils font ſur moi.

Au contraire lorſque Jules Romain me tranſporte aux lieux où les fils de la terre entaſſent Oſſa ſur Pélion frappé de la grandeur de ce ſpectacle, je compare malgré moi ma force à celle de ces géants. Convaincus alors de ma foibleſſe, j'éprouve une eſpece de terreur ſecrette, & je donne le nom de ſublime à l'impreſſion de crainte que fait ſur moi ce tableau.

Dans la tragédie des Euménides par quel art Eſchile & ſon décorateur firent-ils une ſi vive impreſſion ſur les Grecs ? en leur préſentant un ſpectacle & des décorations effrayantes. Cette impreſſion fut peut-être horrible pour quelques uns, parce qu'elle fut portée juſqu'au terme de la douleur. Mais cette même impreſſion adoucie eût été généralement reconnue pour ſublime.

En image le ſublime ſuppoſe donc toujours *le ſentiment d'une terreur commencée.* (*a*),

---

(*a*) Quelles ſont les eſpeces de contes dont l'homme, la femme & l'enfant ſont les plus avides ? Ceux de voleurs & de revenants. Ces contes effraient;

Digitized by Google

& ne peut être le produit d'un autre ſentiment (*a*).

Lorſque Dieu dit *que la lumiere ſoit*, *la lumiere fut*; cette image eſt ſublime. Quel tableau que celui de l'univers tout-à-coup tiré du néant par la lumiere ! Mais une telle image devroit-elle inſpirer la crainte ? Oui ; parce qu'elle s'aſſocie néceſſairement dans notre mémoire à l'idée de l'être créateur d'un tel prodige, & qu'alors ſaiſi malgré ſoi d'un reſpect craintif pour l'auteur de la lumiere, on éprouve le ſentiment d'une terreur commencée.

Tous les hommes ſont-ils également frappés de cette grande image ? Non : parce que tous ne ſe la repréſentent pas auſſi vivement. Si c'eſt du connu qu'on s'éleve à l'inconnu, pour concevoir toute la grandeur de cette image, qu'on ſe rappelle celle d'une nuit profonde, lorſque les orages amoncelés en redoublent l'obſcurité, lorſque la foudre allumée par les vents déchirent le flanc des images & qu'à la lueur répétée & fugi-

---

ils produiſent en eux le ſentiment d'une terreur commencée, & ce ſentiment eſt celui qui fait ſur eux l'impreſſion la plus vive.

(*a*) En général ſi les Sauvages ſont plus d'offrandes au *Dieu méchant* qu'au *Dieu bon*, c'eſt que l'homme craint encore plus la douleur qu'il n'aime le plaiſir.

Digitized by Google

tive des éclairs, on voit les Mers, les flots, les plaines, les forêts, les montagnes, les payſages & l'univers entier à chaque inſtant diſparoître & reproduire.

S'il n'eſt point d'homme auquel ce ſpectacle n'en impoſe, quelle impreſſion n'eût donc point éprouvé celui qui n'ayant point encore d'idées de la lumiere, l'eût vu pour la premiere fois donner la forme & les couleurs à l'univers ! (*a*) Quelle admiration pour l'aſtre producteur de ces

---

(*a*) Quelque belle que ſoit cette image en elle-même, je conviens avec Deſpréaux qu'elle doit encore une partie de ſa beauté à la briéveté de ſon expreſſion. Plus l'expreſſion eſt courte, plus une image excite en nous de ſurpriſe. *Dieu dit que la lumiere ſoit & la lumiere fut.* Tout le ſens de la phraſe ſe développe à ce dernier mot *fut.* Or ſa prononciation preſqu'auſſi rapide que les effets de la lumiere, préſente à l'inſtant le plus grand tableau que l'homme puiſſe concevoir.

Qu'on eût (dit à ce ſujet Deſpréaux) délayé cette même image dans une plus longue phraſe telle que celle-ci » Le ſouverain maître de toutes choſes, com-» mande à la lumiere de ſe former, & en même temps » ce merveilleux ouvrage nommé lumiere ſe trouve » formé ». Il eſt évident que cette grande image n'eût point fait ſur nous le même effet. Pourquoi? C'eſt que la briéveté de l'expreſſion en excitant en nous une ſenſation ſubite & moins prévue, ajoute à l'impreſſion du plus étonnant des tableaux.

Digitized by Google

merveilles, & quel reſpect craintif pour l'être qui l'auroit créé !

Les grandes images, celles qui ſuppoſent de grandes forces dans la nature, ſont donc les ſeules ſublimes, les ſeules qui nous inſpirent le ſentiment du reſpect & par conſéquent celui d'une terreur commencée. Telles ſont celles d'Homere, lorſque pour donner une grande idée de la puiſſance des Dieux, il dit :

« *Autant qu'un homme aſſis au rivage des Mers,*
» *Voit d'un roc élevé d'eſpace dans les airs ;*
» *Autant des immortels les courſiers intrépides*
» *En franchiſſent d'un ſaut.*

Telle eſt cette autre image du même poëte :

» *L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,*
» *Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie ;*
» *Il a peur que ce Dieu dans cet affreux ſéjour*
» *D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour ;*
» *Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,*
» *Ne faſſe voir du Stix la rive déſolée ;*
» *Ne découvre aux vivants cet empire odieux*
» *Abhorré des mortels & craint même des Dieux.*

Si le nom de ſublime eſt pareillement donné aux fieres compoſitions du hardi Milton, c'eſt

Digitized by Google

que ſes images toujours grandes, excitent en nous le même ſentiment.

En phyſique le grand annonce de grandes forces; & de grandes forces nous néceſſitent au reſpect.

C'eſt en ce genre ce qui conſtitue le ſublime.

Du ſublime de ſentiment.

Le moi de Médée; *l'exclamation d'Ajax*; le *qu'il mourût de Corneille*, *le ſerment des ſept chefs devant Thebes* ſont par les rhéteurs unanimement cités comme ſublimes, & j'en conclus que ſi dans le phyſique c'eſt à la grandeur & à la force des images; c'eſt dans le moral à la grandeur & à la force des caracteres qu'on donne pareillement le nom de *ſublime*. Ce n'eſt point Tircis aux pieds de ſa maîtreſſe, mais Scévola la main ſur un braſier qui m'inſpire un reſpect toujours mêlé de quelque crainte. Tout grand caractere produira toujours le ſentiment d'une terreur commencée.

Lorſque Nérine dit à Médée:

» *Votre peuple vous hait; votre époux eſt ſans foi*;
» *Contre tant d'ennemis que vous reſte-t-il?*
Moi.

Ce *moi* étonne: il ſuppoſe de la part de Mé-

Digitized by Google

dée tant de confiance dans la force de ſon art & ſur-tout de ſon caractere, que frappé de ſon audace, le ſpectateur eſt à ce *moi* ſaiſi d'un certain degré de reſpect & de terreur.

Tel eſt l'effet produit par la confiance qu'Ajax a dans ſa force & ſon courage, lorſqu'il s'écrie :

» *Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.*

Une telle confiance en impoſe aux plus intrépides.

Le *qu'il mourût* du vieil Horace excite en nous la même impreſſion. Un homme dont la paſſion pour l'honneur & pour Rome eſt exaltée au point de compter pour rien la vie d'un fils qu'il aime, eſt à redouter.

Quant au ſerment des ſept chefs devant Thebes ;

» *Sur un bouclier noir ſept chefs impitoyables*
» *Epouvantent les Dieux deſerments effroyables,*
» *Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'egorger,*
» *Tous la main dans le ſang, jurent de ſe venger.*
» *Ils en jurent la peur, le Dieu Mars & Bellone.*

Un tel ſerment annonce de la part de ces

Digitized by Google

chefs une vengeance déſeſpérée. Mais ſi cette vengeance ne doit point tomber ſur le ſpectateur, d'où naît ſa crainte ?

De l'aſſociation de certaines idées.

Celle de la terreur s'aſſocie toujours dans la mémoire à l'idée de force & de puiſſance. Elle s'y unit comme l'idée de l'effet à l'idée de ſa cauſe.

Suis-je favori d'un roi ou d'une Fée ? Ma tendre, ma reſpectueuſe amitié eſt toujours mêlée de quelque crainte, & dans le bien qu'ils me font, j'apperçois toujours le mal qu'ils peuvent me faire.

Au reſte ſi le ſentiment de la douleur, comme je l'ai déja dit, eſt le plus vif, & ſi c'eſt à l'impreſſion la plus vive, lorſqu'elle n'eſt pas trop pénible, qu'on donne le nom de ſublime, il faut, comme l'expérience le prouve, que la ſenſation du ſublime, renferme toujours celle d'une terreur commencée.

C'eſt ce qui différencie de la maniere la plus nette le ſublime du beau.

Du ſublime des idées ſpéculatives.

Eſt-il quelques idées philoſophiques auxquelles les rhéteurs donnent le nom de *ſublimes* ? Aucune. Pourquoi ? c'eſt qu'en ce genre les idées les plus générales & les plus fécondes

Digitized by Google

ne ſont ſenties que du petit nombre de ceux qui peuvent en appercevoir rapidement toutes les conſéquences.

De telles penſées peuvent ſans doute réveiller en eux un grand nombre de ſenſations, ébranler une longue chaîne d'idées qui ſaiſies auſſi-tôt que préſentées, excitent en eux des impreſſions vives, mais non de l'eſpece de celles auxquelles on donne le nom de *ſublimes*.

S'il n'eſt point d'axiomes géométriques cités comme ſublimes par les rhéteurs, c'eſt qu'on ne peut donner ce nom à des idées auxquelles les ignorants & par conſéquent la plupart des hommes ſont ſuſceptibles.

Il eſt donc évident :

1°. Que le beau eſt ce qui fait ſur la plupart des hommes une impreſſion forte.

2°. Que le ſublime eſt ce qui fait ſur nous une impreſſion encore plus forte, impreſſion toujours mêlée d'un certain ſentiment de reſpect ou de terreur commencée.

3°. Que la beauté d'un ouvrage a pour meſure l'impreſſion plus ou moins vive qu'il fait ſur eux.

4°. Que toutes les regles de la poëtique propoſées par les rhéteurs ne ſont que les moyens divers d'exciter dans les hommes des ſenſations agréables ou fortes.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

De la variété & simplicité requise dans tous les ouvrages & sur-tout dans les ouvrages d'agrémens.

POURQUOI desire-t-on tant de variétés dans les ouvrages d'agrémens ? C'est, dit la Mothe, que

» *L'ennui naquit un jour de l'uniformité.*

Des sensations monotones cessent bien-tôt de faire sur nous une impression vive & agréable. Il n'est point de beaux objets dont à la longue la contemplation ne nous lasse. Le soleil est beau ; & cependant la petite fille de l'oracle s'écrie, *j'ai tant vu le soleil.* Une jolie femme est pour un jeune amant un objet encore plus beau que le soleil. Que d'amans à la longue s'écrient pareillement, *j'ai tant vu ma maîtresse* ! (*a*).

La haine de l'ennui, le besoin des sensations

(*a*) Il est sans doute agréable, disoit le président Haynault, de trouver sa maîtresse au rendez-vous ; mais lorsqu'elle n'est point nouvelle, il est bien plus agréable encore de s'y rendre & de ne l'y point trouver.

Digitized by Google

agréables, nous en fait ſans ceſſe ſouhaiter de nouvelles. Si l'on deſire en conſéquence, & variété dans les détails, & ſimplicité dans ſon plan, c'eſt que les idées en ſont plus nettes, plus diſtinctes & d'autant plus propres à faire ſur nous une impreſſion vive.

Les idées difficilement ſaiſies ne ſont jamais vivement ſenties. Un tableau eſt-il trop chargé de figures? Le plan d'un ouvrage eſt-il trop compliqué? Il n'excite en nous qu'une impreſſion, ſi je l'oſe dire, émouſſée & foible (*a*). Telle eſt la ſenſation éprouvée à la vue de ces temples gothiques que l'architecte a ſurchargés de ſculpture. L'œil diſtrait & fatigué par le grand nombre des ornemens ne s'y fixe point ſans recevoir une impreſſion pénible.

Trop de ſenſations à la fois font confuſion : leur multiplicité détruit leur effet. A grandeur

---

(*a*) Le plan d'Héraclius parut d'abord trep compliqué aux gens du monde ; il exigeoit trop d'attention de leur part. Boileau fait alluſion à cette tragédie dans ſes vers de ſon art poëtique.

» *Je me ris d'un auteur qui lent à s'exprimer,*
» *De ce qu'il veut d'abord ne ſait pas m'informer,*
» *Et qui débrouillant mal une pénible intrigue*
» *D'un divertiſſement me fait une fatigue.*
» *J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom.*
» *&c.* . . . .

Digitized by Google

égale l'édifice le plus frappant eſt celui dont mon œil ſaiſit facilement l'enſemble & dont chaque partie fait ſur moi l'impreſſion la plus nette & la plus diſtincte. L'architecture noble, ſimple & majeſtueuſe des Grecs ſera par cette raiſon toujours préférée à l'architecture légere, confuſe & mal proportionnée des Goths.

Applique-t-on aux ouvrages d'eſprits ce que je dis de l'architecture, on ſent que pour faire un grand effet, il faut pareillement qu'ils ſe développent clairement, qu'ils préſentent toujours des idées nettes & diſtinctes. Auſſi la loi de coutumité dans les idées, les images & les ſentimens a-t-elle toujours été expreſſément recommandée par les rhéteurs.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

De la Loi coutumitée.

IDÉE, image, ſentiment; il faut dans un livre que tout ſe prépare & s'amene.

Une image fauſſe en elle-même me déplaît. Que ſur la ſurface des mers un peintre deſſine un parterre de roſes, ces deux images incohérentes, hors de nature, me ſont déſagréables. Mon imagination ne ſait où attacher la racine de ces roſes, & ne devine point quelle force en ſoutient la tige.

Mais une image vraie en elle-même me déplaît encore, lorſqu'elle n'eſt point en ſa place, que rien ne l'amene & ne la prépare. On ne ſe rappelle pas aſſez ſouvent que dans les bons ouvrages preſque toutes les beautés ſont locales. Je prends pour exemple une ſucceſſion rapide de tableaux vrais & divers. En général une telle ſucceſſion eſt agréable comme excitant en nous des ſenſations vives. Cependant pour produire cet effet, il faut encore qu'elle ſoit adroitement préparée.

J'aime à paſſer avec Iſis ou la vache Io des climats brûlés de la Torride à ces antres, à ces

Digitized by Google

rochers de glace que le soleil frappe d'un jour oblique. Mais le contraste de ces images ne produiroit pas sur moi d'impression vive, si le poëte en m'annonçant toute la puissance & la jalousie de Junon ne m'eût déjà préparé à ces changemens subits de tableaux.

Qu'on applique aux sentiments ce que je dis des images. Pour qu'ils fassent au théâtre une forte impression, il faut qu'ils soient amenés & préparés avec art; que ceux dont j'échauffe un personnage ne puissent absolument convenir qu'à la position où je le mets, qu'à la passion dont je l'anime. * 4.

Faute d'une exacte conformité entre cette position & les sentiments de mon héros, ces sentiments deviennent faux, & le spectateur n'en trouvant point en lui le germe, éprouve une sensation d'autant moins vive qu'elle est plus confuse.

Passons du sentiment aux idées. Ai-je une vérité neuve à présenter au public? cette vérité presque toujours trop escarpée pour le commun des hommes, n'est d'abord apperçue que du plus petit nombre d'entr'eux. Si je veux qu'elle les affecte généralement, il faut que d'avance je prépare les esprits à cette vérité, que je les y éleve par dégré & la leur montre enfin sous un point de vue distinct & précis. Mais suffit-il à cet effet

de

Digitized by Google

de déduire cette vérité d'un fait ou principe ſimple ? Il faut à la netteté de l'idée joindre encore la clarté de l'expreſſion.

C'eſt à cette derniere eſpece de clarté que ſe rapportent preſque toutes les regles du ſtyle.

CHAPITRE XVII.

De la clarté du ſtyle.

A-T-ON des idées claires & vraies ? Ce n'eſt point aſſez. Il faut pour les communiquer aux autres pouvoir encore les exprimer nettement. Les mots ſont les ſignes repréſentatifs de nos idées. Elles ſont obſcures, lorſque les ſignes le ſont, c'eſt-à-dire, lorſque la ſignification des mots n'a pas été très-exactement déterminée.

En général tout ce qu'on appelle tours & expreſſions heureuſes, ne ſont que les tours & les expreſſions les plus propres à rendre nettement nos penſées. C'eſt donc à la clarté que ſe réduiſent preſque toutes les regles du ſtyle.

Pourquoi le louche de l'expreſſion eſt-il en tout écrit réputé le premier des vices ? C'eſt que le louche du mot s'étend ſur l'idée, l'obſcurcit & s'oppoſe à l'impreſſion vive qu'elle feroit.

Pourquoi veut-on qu'un auteur ſoit varié dans

Digitized by Google

ſon ſtyle & le tour de ſes phraſes ? C'eſt que les tours monotones engourdiſſent l'attention ; c'eſt que l'attention une fois engourdie, les idées & les images s'offrent moins nettement à notre eſprit & ne font plus ſur nous qu'une impreſſion foible.

Pourquoi exige-t-on préciſion dans le ſtyle ? C'eſt que l'expreſſion la plus courte, lorſqu'elle eſt propre, eſt toujours la plus claire ; c'eſt qu'on peut toujours appliquer au ſtyle ces vers de Deſpréaux.

» *Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant :*
» *L'eſprit raſſaſié le rejete à l'inſtant.*

Pourquoi deſire-t-on pureté & correction dans tout ouvrage ? C'eſt que l'un & l'autre y portent la clarté.

Pourquoi lit-on enfin avec tant de plaiſir les écrivains qui rendent leurs idées par des images brillantes ? C'eſt que leurs idées en deviennent plus frappantes, plus diſtinctes, plus claires & plus propres enfin à faire ſur nous une impreſſion vive. C'eſt donc à la ſeule clarté que ſe rapportent toutes les règles du ſtyle.

Mais les hommes attachent-ils la même idée au mot *ſtyle* ? On peut prendre ce mot en deux ſens différents.

Ou l'on regarde uniquement le ſtyle comme

Digitized by Google

une maniere plus ou moins heureuſe d'exprimer ſes idées ; & c'eſt ſous ce point de vue que je le conſidere.

Ou l'on donne à ce mot une ſignification plus étendue, & l'on confond enſemble & l'idée & l'expreſſion de l'idée.

C'eſt en ce dernier ſens que M. Beccaria dans une diſſertation pleine d'eſprit & de ſagacité, dit que pour bien écrire, il faut meubler ſa mémoire d'une infinité d'idées acceſſoires au ſujet qu'on traite. En ce ſens l'art d'écrire, eſt l'art d'éveiller dans le lecteur un grand nombre de ſenſations, & l'on ne manque de ſtyle que parce qu'on manque d'idées.

Par quelle raiſon en effet le même homme écrit-il bien en un genre & mal dans un autre ? Cet homme n'ignore ni les tours heureux, ni la propriété des mots de ſa langue. A quoi donc attribuer la foibleſſe de ſon ſtyle ? A la diſette de ſes idées.

Mais qu'eſt-ce que le public entend communément par ouvrage bien écrit ? Un ouvrage fortement penſé. Le public n'en juge que l'effet total ; & ce jugement eſt juſte, lorſqu'on ne ſe propoſe point, comme je le fais ici, de diſtinguer les idées de la maniere de les exprimer. Les vrais juges de cette maniere ſont les écrivains nationaux ; & ce ſont eux auſſi qui font la ré-

Digitized by Google

putation du poëte, dont le principal mérite eſt l'élégance de la diction.

La réputation du philoſophe quelquefois plus étendue, eſt plus indépendante du jugement d'une ſeule nation. La vérité & la profondeur des idées eſt le premier mérite de l'ouvrage philoſophique, & tous les peuples en ſont juges.

Que le philoſophe en conſéquence n'imagine cependant pas pouvoir impunément négliger le coloris du ſtyle. Point d'écrits que la beauté de l'expreſſion n'embelliſſe.

Pour plaire au lecteur, il faut toujours exciter en lui des impreſſions vives. La néceſſité de l'émouvoir, ſoit par la force de l'expreſſion ou des idées, a toujours été recommandée par les rhéteurs & les écrivains de tous les ſiecles. Les différentes regles de la poëtique, comme je l'ai déjà dit, ne ſont que les divers moyens d'opérer cet effet.

Un auteur eſt-il foible de choſes? Ne peut-il fixer mon attention par la grandeur de ſes images ou de ſes penſées? Que ſon ſtyle ſoit rapide, précis & châtié: l'élégance continue eſt quelquefois un cache-ſottiſe (*a*). Il faut qu'un

(*a*) Il eſt peut-être auſſi rare de trouver un bon écrivain dans un homme médiocre, qu'un mauvais dans un homme d'eſprit.

Digitized by Google

écrivain pauvre d'idées ſoit riche en mots & ſubſtitue le brillant de l'expreſſion à l'excellence des penſées.

C'eſt une recette dont les hommes de génie ont eux-mêmes quelquefois fait uſage. Je pourrois citer en exemple certains morceaux des ouvrages de M. Rouſſeau, où l'on ne trouve qu'un amas de principes & d'idées contradictoires. Il inſtruit peu ; mais ſon coloris toujours vif, amuſe & plaît.

L'art d'écrire conſiſte dans l'art d'exciter des ſenſations. Auſſi le préſident de Monteſquieu lui-même a-t-il quelquefois enlevé l'admiration ; étonné les eſprits par des idées encore plus brillantes que vraies. Si leur fauſſeté reconnue, ſes idées n'ont plus fait la même impreſſion, c'eſt que dans le genre d'inſtruction, le ſeul beau eſt à la longue le vrai. Le vrai ſeul obtient une eſtime durable.

Au défaut d'idées un bizarre accouplement de mots peut encore faire illuſion au lecteur & produire en lui une ſenſation vive.

Ces expreſſions fortes (*a*), obſcures & ſingulieres ſuppléent dans une premiere lecture au

(*a*) Une idée fauſſe exige une expreſſion obſcure. L'erreur clairement expoſée eſt bientôt reconnue pour erreur. Oſer exprimer nettement ſes idées, c'eſt être

Digitized by Google

vuide des penſées. Un mot bizarre, une expreſſion ſurannée excite une ſurpriſe, & toute ſurpriſe une impreſſion plus ou moins forte. Les épîtres du poëte Rouſſeau en ſont la preuve.

En tout genre & ſur-tout dans le genre d'agrément, la beauté d'un ouvrage a pour meſure la ſenſation qu'il fait ſur nous. Plus cette ſenſation eſt nette & diſtincte, plus elle eſt vive. Toute poëtique n'eſt que le commentaire de ce principe ſimple & le développement de cette regle primitive.

Si les rhéteurs répetent encore les uns d'après les autres que la perfection des ouvrages de l'art dépend de leur exacte reſſemblance avec ceux de la nature, ils ſe trompent. L'expérience prouve que la beauté de ces ſortes d'ouvrages conſiſte moins dans une imitation exacte, que dans une imitation perfectionnée de cette même nature.

ſûr de leur vérité. En aucun genre les charlatans n'écrivent clairement.

Point de ſcholaſtique qui puiſſe dire comme Boileau: » *Ma penſée au grand jour toujours s'offre & s'expoſe.*

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

De l'imitation perfectionnée de la nature.

CULTIVE-T-ON les arts ? On ſait qu'il en eſt dont les ouvrages ſont ſans modeles, & dont la perfection par conſéquent eſt indépendante de leur reſſemblance avec aucun des objets connus. Le palais d'un monarque n'eſt pas modélé ſur le palais de l'univers ; ni les accords de notre muſique ſur celle des corps céleſtes. Leur ſon du moins n'a juſqu'à préſent frappé aucune oreille.

Les ſeuls ouvrages de l'art dont la perfection ſuppoſe une imitation exacte de la nature, ſont le portrait d'un homme, d'un animal, d'un fruit, d'une plante, &c. En préſque tout autre genre c'eſt dans une imitation embellie de cette même nature que conſiſte la perfection de ces ouvrages.

Racine, Corneille ou Voltaire, mettent-ils un héros en ſcene ? Ils lui font dire de la maniere la plus courte, la plus élégante & la plus harmonieuſe, préciſément ce qu'il doit dire. Nul héros cependant n'a tenu de tels diſcours. Il eſt impoſſible que Mahomet, Zopire, Pompée, Sertorius &c. quelqu'eſprit qu'on leur ſuppoſe aient :

1°. Toujours parlé en vers.

Digitized by Google

2°. Qu'ils ſe ſoient toujours ſervis dans leurs entretiens des expreſſions les plus courtes & les plus préciſes.

3°. Qu'ils aient ſur le champ prononcé les diſcours que deux autres grands hommes tels que Corneille & Voltaire ont été quelquefois quinze jours ou un mois à compoſer.

En quoi les grands poëtes imitent-ils donc la nature ? En faiſant toujours parler leurs perſonnages conformément à la paſſion dont ils les animent (*a*). A tout autre égard ils embelliſſent la Nature & font bien.

Mais comment l'embellir ? Toutes nos idées nous viennent par nos ſens ; on ne compoſe que d'après ce qu'on voit. Comment imaginer quelque choſe hors la nature ? & ſuppoſé qu'on l'imaginât, quel moyen d'en tranſmettre l'idée aux autres ? Auſſi, répondrai-je, ce qu'en deſcrip-

---

(*a*) Au théâtre le héros doit toujours parler conformément à ſon caractere & à ſa poſition. Le poëte à cet égard ne peut être trop exact imitateur de la nature. Mais il doit l'embellir en raſſemblant dans une converſation ſouvent d'une demi-heure tous les traits de caractere épars dans toute la vie de ſon héros.

Pour peindre ſon avare, peut-être Moliere mit-il à contribution tous les avares de ſon ſiecle, comme nos Phidias, tous nos hommes forts, pour modéler leur Hercule.

Digitized by Google

tion, par exemple, on entend par une compoſition nouvelle, n'eſt proprement qu'un nouvel aſſemblage d'objets déjà connus. Ce nouvel aſſemblage ſuffit pour étonner l'imagination & pour exciter des impreſſions d'autant plus vives qu'elles ſont plus neuves.

De quoi les peintres & les ſculpteurs compoſent-ils leur Sphinx? Des aîles de l'aigle, du corps du lion & de la tête de la femme. De quoi fut compoſée la Venus d'Appelle? Des beautés éparſes ſur le corps des dix plus belles filles de la Grece. C'eſt ainſi qu'en l'embelliſſant, Appelle imita la nature. A ſon exemple & d'après cette méthode les peintres & les poëtes ont depuis creuſé les antres des Gorgones, modélé les Typhons, les Anthées, édifié les palais des Fées & des déeſſes, & décoré enfin de toutes les richeſſes du génie les lieux divers & fortunés de leur habitation.

Je ſuppoſe qu'un poëte ait à décrire les jardins de l'amour. Jamais le ſifflement mortel & glacial de Borée ne s'y fait entendre; c'eſt le zéphir qui ſur des aîles de roſes le parcourt pour en épanouir les fleurs & ſe charger de leurs odeurs. Le Ciel en ce ſéjour eſt toujours pur & ſerein. Jamais l'orage ne l'obſcurcit. Jamais de fange dans les champs, d'inſectes dans les airs & de viperes dans les bois. Les montagnes y ſont couronnées d'o-

Digitized by Google

rangers & de grenadiers en fleurs, les plaines couvertes d'épis ondoyans, les vallons toujours coupés de mille ruiſſeaux ou traverſés par un fleuve majeſtueux dont les vapeurs pompées par le ſoleil & reçues dans le récipient des cieux, ne s'y condenſent jamais aſſez pour retomber en pluie ſur la terre.

La poéſie fait-elle dans ce jardin jaillir des fontaines d'ambroiſie, groſſir des pommes d'or ? Y a-t-elle aligné des boſquets ? Conduit-elle l'Amour & Pſyché ſous leurs ombrages ? Y ſont-ils nus, amoureux & dans les bras du plaiſir ? Jamais par ſa piquure une abeille importune ne les diſtrait de leur ivreſſe. C'eſt ainſi que la poéſie embellit la nature, & que de la décompoſition des objets déjà connus, elle recompoſe des êtres & des tableaux dont la nouveauté excite la ſurpriſe & produit ſouvent en nous les impreſſions les plus vives & les plus fortes.

Mais quelle eſt la Fée dont le pouvoir nous permet de métamorphoſer, de recompoſer ainſi les objets & de créer, pour ainſi dire, dans l'univers & dans l'homme, & des êtres & des ſenſations neuves ? Cette Fée eſt le pouvoir d'abſtraire.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

Du pouvoir d'abſtraire.

IL eſt peu de mots abſtraits dans les langues ſauvages, & beaucoup dans celles des peuples policés. Ces derniers intéreſſés à l'examen d'une infinité d'objets, ſentent à chaque inſtant le beſoin de ſe communiquer nettement & rapidement leurs idées; c'eſt à cet effet qu'ils inventent tant de mots abſtraits: l'étude des ſciences les y néceſſite.

Deux hommes, par exemple, ont à conſidérer une qualité commune à deux corps: ces deux corps peuvent ſe comparer ſelon leur maſſe, leur grandeur, leur denſité, leur forme; enfin leurs couleurs diverſes. Que feront ces deux hommes? Ils voudront d'abord déterminer l'objet de leur examen. Ces deux corps ſont-ils blancs? Si c'eſt uniquement leur couleur qu'ils comparent, ils inventeront le mot *blancheur*: ils fixeront par ce mot toute leur attention ſur cette qualité commune à ces deux corps, & en deviendront d'autant meilleurs juges de la différente nuance de leur blancheur.

Si les arts & la philoſophie ont par ce motif

Digitized by Google

dû créer en chaque langue une infinité de mots abſtraits ; faut-il s'étonner qu'à leur exemple, la poéſie ait fait auſſi ſes abſtractions; qu'elle ait perſonnifié & déifié les êtres imaginaires de la force, de la juſtice, de la vertu, de la fievre, de la victoire, qui ne ſont réellement que l'homme conſidéré en tant que fort, juſte, vertueux, malade, victorieux, &c. ; & qu'elle ait enfin dans toutes les religions peuplé l'Olympe d'abſtractions.

Un poëte ſe fait-il l'architecte des demeures céleſtes ? Se charge-t-il de conſtruire le palais de Plutus ? Il applique la couleur & la denſité de l'or aux montagnes au centre deſquelles il place l'édifice qui ſe trouve alors environné de montagnes d'or. Ce même poëte applique-t-il à la groſſeur de la pierre de taille la couleur du rubis ou du diamant ? Cette abſtraction lui fournit tous les matériaux néceſſaires à la conſtruction du palais de Plutus ou des murs criſtallins des Cieux. Sans le pouvoir d'abſtraire, Milton n'eût point raſſemblé dans les jardins d'Eden ou des Fées tant de points de vue pittoreſque, tant des groſtes délicieuſes, tant d'arbres, tant de fleurs, enfin tant de beautés partagées par la nature entre mille climats divers.

C'eſt le pouvoir d'abſtraire qui dans les contes & les Romans crée ces Pigmées, ces génies, ces enchanteurs, ces princes lutins, enfin ce *For-*

Digitized by Google

tunatus dont l'invisibilité n'est que l'abstraction des qualités apparentes des corps.

C'est au pouvoir d'élaguer, si je l'ose dire, d'un objet tout ce qu'il a de défectueux (*a*) & de créer des roses sans épines, que l'homme encore doit presque toutes ses peines & ses plaisirs factices.

Par quelle raison en effet attend-on toujours de la possession d'un objet plus de plaisir que cette possession ne vous en procure ? Pourquoi tant de déchet entre le plaisir espéré & le plaisir senti ? C'est que dans le fait on prend le temps & le plaisir comme il vient, & que dans l'espérance on jouit de ce même plaisir sans le mélange des peines qui presque toujours l'accompagnent.

Le bonheur parfait & tel qu'on le desire ne se rencontre que dans les palais de l'espérance & de l'imagination. C'est-là que la poésie nous peint comme éternels, ces rapides moments d'ivresse que l'amour seme de loin en loin dans la carriere de nos jours. C'est-là qu'on croit toujours jouir

(*a*) Qui présenteroit sur la scene une action tragique telle qu'elle s'est réellement passée, courroit grand risque d'ennuyer les spectateurs.

Que doit donc faire le poëte ? Abstraire de cette action tout ce qui ne peut faire une impression vive & forte.

Digitized by Google

de cette force, de cette chaleur de sentimens éprouvée une fois ou deux dans la vie, & dûe sans doute à la nouveauté des sensations qu'excitent en nous les premiers objets de notre tendresse. C'est-là qu'enfin s'exagérant la vivacité d'un plaisir rarement goûté & souvent desiré, on se surfait le bonheur de l'opulent.

Que le hazard ouvre à la pauvreté le sallon de la richesse, lorsqu'éclairé de cent bougies ce sallon retentit des sons d'une musique vive : alors frappé de l'éclat des dorures & de l'harmonie des instruments, que le riche est heureux, s'écrie l'indigent ! Sa félicité l'emporte autant sur la mienne que la magnificence de ce sallon l'emporte sur la pauvreté de ma chaumiere. Cependant il se trompe, & dupe de l'impression vive qu'il reçoit, il ne sait point qu'elle est en partie l'effet de la nouveauté des sensations qu'il éprouve, que l'habitude de ces sensations émoussant leur vivacité, lui rendroit ce sallon & ce concert insipides, & qu'enfin ces plaisirs des riches sont achetés par mille soucis & mille inquiétudes.

L'indigent a par des abstractions écarté des richesses tous les soins & les ennuis qui les suivent (*a*).

(*a*) Le pouvoir d'abstraire d'une condition différente de la sienne les maux qu'on n'y a point éprouvés,

Digitized by Google

Sans le pouvoir d'abſtraire, nos conceptions n'atteindroient point au delà des jouiſſances. Or dans le ſein même des délices, ſi l'on éprouve encore des deſirs & des regrets, c'eſt, comme je l'ai déja dit, un effet de la différence qui ſe trouve entre le plaiſir imaginé & le plaiſir ſenti.

C'eſt le pouvoir de décompoſer, de recompoſer les objets & d'en créer de nouveaux, qu'on peut regarder non-ſeulement comme la ſource d'une infinité de peines & des plaiſirs factices, mais encore comme l'unique moyen, & d'embellir la nature en l'imitant & de perfectionner les arts d'agréments.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur la beauté de leurs ouvrages. J'ai montré que le principal objet eſt de nous ſouſtraire à l'ennui ; que cet objet eſt d'autant mieux rempli qu'ils excitent en nous des ſenſations plus vives, plus diſtinctes, & qu'enfin c'eſt toujours ſur la force plus ou moins grande de ces ſenſations que ſe meſure le degré de perfection & de beauté de ces ouvrages.

Qu'on honore, qu'on cultive donc les beaux

---

rend toujours l'homme envieux de la condition d'autrui. Que faire pour étouffer en lui une envie ſi contraire à ſon bonheur? Le déſabuſer & lui apprendre que l'homme au-deſſus du beſoin eſt à-peu-près auſſi heureux qu'il peut l'être.

Digitized by Google

arts ; ils ſont la gloire de l'eſprit humain * 5. & la ſource d'une infinité d'impreſſions délicieuſes. Mais qu'on ne croie pas le riche oiſif ſi ſupérieurement heureux par la jouiſſance de leurs chefs-d'œuvres.

On a vu dans les premiers chapitres de cette ſection que, ſans être égaux en richeſſes & en puiſſance, tous les hommes étoient également heureux, du moins dans les dix ou douze heures de la journée employées à la ſatisfaction de leurs divers beſoins phyſiques.

Quant aux dix ou douze autres heures, c'eſt-à-dire, à celles qui ſéparent un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant, j'ai prouvé qu'elles ſont remplies de la maniere la plus agréable, lorſqu'elles ſont conſacrées à l'acquiſition des moyens de pourvoir abondamment à nos beſoins & à nos amuſements. Que puis-je pour confirmer la vérité de cette opinion, ſinon m'arrêter encore un moment à conſidérer leſquels ſont les plus ſûrement heureux, ou de ces opulents oiſifs ſi fatigués de n'avoir rien à faire, ou de ces hommes que la médiocrité de leur fortune néceſſite à un travail journalier qui les occupe ſans les fatiguer.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

De l'impreſſion des arts d'agrémens ſur l'opulent oiſif.

UN riche eſt-il par ſes emplois néceſſité à un travail que l'habitude lui rend agréable? Un riche s'eſt-il fait des occupations? Il peut comme l'homme d'une fortune médiocre facilement échapper à l'ennui.

Mais où trouver des riches de cette eſpece? Quelquefois en Angleterre où l'argent ouvre la carriere de l'ambition. Par-tout ailleurs la richeſſe compagne de l'oiſiveté, eſt paſſive dans preſque tous ſes amuſemens. Elle les attend des objets environnans, & peu de ces objets excitent en elle des ſenſations vives. De telles ſenſations ne peuvent d'ailleurs, ni ſe ſuccéder rapidement, ni ſe renouveller chaque inſtant. La vie de l'oiſif s'écoule donc dans une inſipide langueur.

En vain le riche a raſſemblé près de lui les arts d'agrémens : ces arts ne peuvent lui procurer ſans ceſſe des impreſſions nouvelles, ni le ſouſtraire long-temps à ſon ennui. Sa curioſité eſt ſi-tôt émouſſée, l'oiſif eſt ſi peu ſenſible, les chefs-d'œuvres des arts ſont ſur lui des impreſſions

Digitized by Google

ſi peu durables, qu'il faudroit pour l'amuſer lui en préſenter ſans ceſſe de nouveaux. Or tous les artiſtes d'un empire ne pourroient à cet égard ſubvenir à ſes beſoins.

Il ne faut qu'un moment pour admirer : il faut un ſiecle pour faire des choſes admirables. Que de riches oiſifs ſans éprouver de ſenſations agréables, paſſent journellement ſous ce magnifique portail du vieux Louvre que l'étranger contemple avec étonnement !

Pour ſentir la difficulté d'amuſer un riche oiſif, il faut obſerver qu'il n'eſt pour l'homme que deux états ; l'un où il eſt paſſif, l'autre où il eſt actif.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

De l'état actif & passif de l'homme.

DANS le premier de ces états l'homme peut sans ennui supporter assez long-temps la même sensation. Il ne le peut dans le second. Je puis pendant six heures faire de la musique & ne puis sans dégoût assister trois heures à un concert.

Rien de plus difficile à amuser que la passive oisiveté. Tout la dégoûte. C'est ce dégoût universel qui la rend juge si sévere des beautés des arts & qui lui fait exiger tant de perfection dans leurs ouvrages. Plus sensible & moins ennuyée, elle seroit moins difficile.

Quelles impressions vives les arts d'agrémens exciteroient-ils dans l'oisif! Si les arts nous charment, c'est en retraçant, en embellissant à nos yeux l'image des plaisirs déjà éprouvés; c'est en rallumant le desir de les goûter encore. Or quel desir réveillent-elles dans un homme, qui, riche assez pour acheter tous les plaisirs, en est toujours rassasié?

En vain la danse, la peinture, les arts enfin les plus voluptueux & les plus spécialement consacrés à l'amour, en rappellent l'ivresse & les

Digitized by Google

transports, quelle impreſſion feront-ils ſur celui qui fatigué de jouiſſance eſt blaſé ſur ce plaiſir? Si le riche court les bals & les ſpectacles, c'eſt pour changer d'ennui & par ce changement en adoucir le mal-aiſe.

Tel eſt en général le ſort des princes. Tel fut celui du fameux Bonnier. A peine avoit-il formé un ſouhait que la Fée de la richeſſe venoit le remplir. Bonnier étoit ennuyé de femmes, de concerts, de ſpectacles: malheureux qu'il étoit, il n'avoit rien à deſirer. Moins riche il eût eu des deſirs.

Le deſir eſt le mouvement de l'ame, privée de deſirs, elle eſt ſtagnante. Il faut deſirer pour agir, & agir pour être heureux. Bonnier mourut d'ennui au milieu des délices.

On ne jouit vivement qu'en eſpérance. Le bonheur réſide moins dans la poſſeſſion que dans l'acquiſition des objets de nos deſirs.

Pour être heureux, il faut qu'il manque toujours quelque choſe à notre félicité. Ce n'eſt point après avoir acquis vingt millions, mais en les acquérant qu'on eſt vraiment fortuné. Ce n'eſt point après avoir proſpéré, c'eſt en proſpérant qu'on eſt heureux. L'ame alors toujours en action, toujours agréablement remuée, ne connoît point l'ennui.

D'où naît la paſſion effrénée des grands pour

Digitized by Google

la chaſſe ? De ce que paſſiſs dans preſque tous leurs autres amuſemens, par conſéquent toujours ennuyés, c'eſt à la chaſſe ſeule qu'ils ſont forcément actifs. On l'eſt au jeu. Auſſi le joueur en eſt-il d'autant moins acceſſible à l'ennui (*a*).

Cependant, ou le jeu eſt gros, ou il eſt petit. Dans le premier cas il eſt inquiétant & quelquefois funeſte : dans le ſecond il eſt preſque toujours inſipide.

Cette riche & paſſive oiſiveté ſi enviée de tous, & qui dans une excellente forme de gouvernement ne ſe montreroit peut-être pas ſans honte, n'eſt donc pas auſſi heureuſe qu'on l'imagine : elle eſt ſouvent expoſée à l'ennui.

(*a*) Le jeu n'eſt pas toujours employé comme remede à l'ennui. Le petit jeu, le jeu de commerce eſt quelquefois un cache-ſottiſe. L'on joue ſouvent dans l'eſpoir de n'être pas reconnu pour ce qu'on eſt.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

C'eſt aux riches que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin des richeſſes.

SI l'opulent oiſif ne ſe croit jamais aſſez riche, c'eſt que les richeſſes qu'il poſſede ne ſuffiſent point encore à ſon bonheur. A-t-il des muſiciens à ſes gages? Leurs concerts ne rempliſſent point le vuide de ſon ame. Il lui faut de plus des architectes, un vaſte palais, une cage immenſe pour renfermer un triſte oiſeau. Il deſire en outre des équipages de chaſſe, des bals, des fêtes, &c. L'ennui eſt un gouffre ſans fond que ne peuvent combler les richeſſes d'un empire & peut-être celles de l'univers entier. Le travail ſeul le remplit. Peu de fortune ſuffit à la félicité d'un citoyen laborieux. Sa vie uniforme & ſimple s'écoule ſans orage. Ce n'eſt point ſur la tombe de Créſus (*a*), mais ſur celle de Baucis qu'on grava cette épitaphe.

» *Sa mort fut le ſoir d'un beau jour.*

(*a*) Si la félicité étoit toujours compagne du pouvoir, quel homme eût été plus heureux que le Caliſe Abdoulrahman! Cependant telle fut l'inſcription qu'il fit graver ſur ſa tombe. « Honneurs, richeſſes, puiſ-

Digitized by Google

De grands tréſors ſont l'apparence du bonheur & non ſa réalité. Il eſt plus de vraie joie dans la maiſon de l'aiſance que dans celle de l'opulence, & l'on ſoupe plus gaiement au cabaret que chez le préſident Hainaut.

Qui s'occupe ſe ſouſtrait à l'ennui. Auſſi l'ouvrier dans ſa boutique, le marchand à ſon comptoir eſt ſouvent plus heureux que ſon monarque. Une fortune médiocre nous néceſſite à un travail journalier. Si ce travail n'eſt point exceſſif, ſi l'habitude en eſt contractée, il nous devient dès-lors agréable (*a*). Tout homme qui par cette eſpece de travail peut pourvoir à ſes beſoins phyſiques & à celui de ſes amuſements, eſt à-peu-près auſſi heureux qu'il le peut être (*b*). Mais

---

» ſance ſouveraine ; j'ai joui de tous. Eſtimé & craint » des princes mes contemporains, ils ont envié mon » bonheur, ils ont été jaloux de ma gloire ; ils ont » recherché mon amitié. J'ai dans le cours de ma vie » exactement marqué tous les jours où j'ai goûté un » plaiſir pur & véritable, & dans un regne de 50 années, je n'en ai compté que quatorze. »

(*a*) On ignore encore ce que peut ſur nous l'habitude. On eſt, dit-on, bien nourri, bien couché à la Baſtile & l'on y meurt de chagrin. Pourquoi ? c'eſt qu'on y eſt privé de ſa liberté, c'eſt-à-dire ; qu'on n'y vaque point à ſes occupations ordinaires.

(*b*) La condition de l'ouvrier qui par un travail modéré pourvoit à ſes beſoins & à ceux de ſa famille,

Digitized by Google

doit-on compter l'amuſement parmi les beſoins ? Il faut à l'homme comme à l'enfant des moments de récréation ou de changement d'occupations. Avec quel plaiſir l'ouvrier & l'avocat quittent-ils, l'un ſon attelier, & l'autre ſon cabinet pour la comédie ! S'ils ſont plus ſenſibles à ce ſpectacle que l'homme du monde, c'eſt que les ſenſations qu'ils y éprouvent moins émouſſées par l'habitude, ſont pour eux plus nouvelles.

A-t-on d'ailleurs contracté l'habitude d'un certain travail de corps & d'eſprit ? ce beſoin ſatisfait, l'on devient ſenſible aux amuſements mêmes où l'on eſt paſſif. Si ces amuſements ſont inſipides au riche oiſif, c'eſt qu'il fait du plaiſir ſon affaire & non ſon délaſſement. Le travail auquel jadis l'homme fut, dit-on, condamné, ne *fut* point une punition céleſte, mais un bienfait de la nature. Travail ſuppoſe deſir. Eſt-on ſans deſir ? On végete ſans principes d'activité. Le corps & l'ame reſtent, ſi je l'oſe dire, dans la même attitude (*a*). L'occupation eſt le bonheur

---

eſt de toutes les conditions peut-être la plus heureuſe. Le beſoin qui néceſſite ſon eſprit à l'application, ſon corps à l'exercice, eſt un préſervatif contre l'ennui & les maladies. Or l'ennui & les maladies ſont des maux ; la joie & la ſanté des biens.

(*a*) Une des principales cauſes de l'ignorance & de l'inertie des Africains eſt la fertilité de cette partie

Digitized by Google

de l'homme (*a*). Mais pour s'occuper & se mouvoir, que faut-il ? Un motif. Quel est le plus puissant & le plus général ? La faim. C'est elle qui dans les campagnes commande le labour au cultivateur, & qui dans les forêts commande la pêche & la chasse au sauvage.

Un besoin d'une autre espece anime l'artiste & l'homme de lettres. C'est le besoin de la gloire, de l'estime publique & des plaisirs dont elle est représentative.

Tout besoin, tout desir nécessite au travail. En a-t-on de bonne heure contracté l'habitude ? Il

---

du monde : elle fournit presque sans culture à tous les besoins. L'Africain n'a donc point intérêt de penser. Aussi pense-t-il peu. On en peut dire autant du Caraïbe. S'il est moins industrieux que les Sauvages du Nord de l'Amérique, c'est que pour se nourrir, ce dernier a besoin de plus d'industrie.

(*a*) Pour le bonheur de l'homme il faut que le plaisir soit le prix du travail, mais d'un travail modéré. Si la nature eût d'elle-même pourvu à tous ses besoins, elle lui eût fait le plus funeste des dons. Les hommes eussent croupi dans la langueur ; la riche oisiveté eût été sans ressource contre l'ennui. Quel palliatif à ce mal ? Aucun. Que tous les Citoyens soient sans besoins, ils seront également opulens. Où le riche oisif trouveroit-il alors des hommes qui l'amusent ?

Digitized by Google

est agréable. Faute de cette habitude, la paresse le rend odieux, & c'est à regret qu'on seme, qu'on cultive & qu'on pense.

CHAPITRE XXIII.

De la puissance de la paresse.

LES peuples ont-ils à choisir entre la profession de voleur ou de cultivateur ? c'est la premiere qu'ils embrassent. Les hommes en général sont paresseux : ils préféreront presque toujours les fatigues, la mort & les dangers au travail de la culture. Mes exemples sont la grande nation des Malais, partie des Tartares & des Arabes, tous les habitants du Taurus, du Caucase, & des hautes montagnes de l'Asie.

Mais, dira-t-on, quel que soit l'amour des hommes pour l'oisiveté, s'il est des peuples voleurs & redoutés comme plus aguerris & plus courageux, n'est-il pas aussi des nations cultivatrices ? Oui, parce que l'existence des peuples voleurs suppose celle des peuples riches & volables. Les premiers sont peu nombreux, parce qu'il faut beaucoup de moutons pour nourrir peu de loups, parce que des peuples voleurs habitent des montagnes stériles & inaccessibles, & ne

Digitized by Google

peuvent que dans de ſemblables retraites réſiſter à la puiſſance d'une nation nombreuſe & cultivatrice. Or s'il eſt vrai qu'en général les hommes ſoient pirates & voleurs, toutes les fois que la poſition phyſique de leur pays leur permet de l'être impunément, l'amour du vol leur eſt donc naturel : ſur quoi cet amour eſt-il fondé ? ſur la pareſſe, c'eſt-à-dire, ſur l'envie d'obtenir avec le moins de peine poſſible l'objet de leurs deſirs.

L'oiſiveté eſt dans les hommes la cauſe ſourde des plus grands effets. C'eſt faute de motifs aſſez puiſſants pour s'arracher à la pareſſe que la plupart des Satrapes auſſi voleurs & plus oiſifs que les Malais, ſont encore plus ennuyés & plus malheureux.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

Une fortune médiocre assure le bonheur du citoyen.

SI l'habitude rend le travail facile ; si l'on fait toujours sans peine ce que l'on refait tous les jours ; si tout moyen d'acquérir un plaisir, doit être compté parmi les plaisirs, une fortune médiocre en nécessitant l'homme au travail assure d'autant plus sa félicité, que le travail remplit toujours de la maniere la plus agréable l'espace de temps qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant ; & par conséquent les douze & seules heures de la journée où l'on suppose le plus d'inégalité dans le bonheur des hommes.

Un gouvernement accorde-t-il à ses sujets la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté ? S'oppose-t-il à la trop inégale répartition des richesses nationales ? Conserve-t-il enfin tous les citoyens dans un certain état d'aisance ? Il leur a fourni à tous les moyens d'être à peu près aussi heureux qu'ils le peuvent être.

Sans être égaux en richesses, en dignités, les individus peuvent donc l'être en bonheur. Mais quelque démontrée que soit cette vérité, est-il

Digitized by Google

un moyen de la perſuader aux hommes? Et comment les empêcher d'aſſocier perpétuellement dans leur mémoire l'idée de bonheur à l'idée de richeſſes.

CHAPITRE XXV.

De l'aſſociation des idées de bonheur & de richeſſes dans notre mémoire.

EN tout pays où l'on n'eſt aſſuré de la propriété, ni de ſes biens, ni de ſa vie, ni de ſa liberté, les idées de bonheur & de richeſſes doivent ſouvent ſe confondre. On y a beſoin de protecteurs, & richeſſe fait protection.

Dans tout autre, on peut s'en former des idées diſtinctes. Si des Fakirs à l'aide d'un catéchiſme religieux perſuadent aux hommes les abſurdités les plus groſſieres, par quelle raiſon à l'aide d'un catéchiſme moral ne leur perſuaderoit-on pas qu'ils ſont heureux, lorſque pour l'être, il ne leur manque que de ſe croire tels (*a*)? Cette

(*a*) Deux cauſes habituelles du malheur des hommes, d'une part, *ignorance du peu qu'il faut pour être heureux*, de l'autre, *Beſoins imaginaires & déſirs ſans bornes*, Un Négociant eſt-il riche? Il veut être

Digitized by Google

croyance fait partie de notre félicité. Qui se croit infortuné le devient. Mais peut-on s'aveugler sur ce point important ? Quels sont donc les plus grands ennemis de notre bonheur ? l'ignorance & l'envie.

L'envie louable dans la premiere jeunesse tant qu'elle porte le nom d'émulation, devient une passion funeste, lorsque dans l'âge avancé elle a repris celui d'envie.

Qui l'engendre ? L'opinion fausse & exagérée qu'on se forme du bonheur de certaines conditions. Quel moyen de détruire cette opinion ? C'est d'éclairer les hommes. C'est à la connoissance du vrai qu'il est réservé de les rendre meilleurs : elle seule peut étouffer cette guerre intestine qui sourdement & éternellement allumée

---

le plus riche de sa ville. Un homme est-il Roi ? Il veut être le plus puissant des Rois. Ne faudroit-il pas se rappeller quelquefois avec Montagne, *qu'assis soit sur le trône, soit sur un escabeau, on n'est jamais assis que sur son cul* ; que si le pouvoir & les richesses sont des moyens de se rendre heureux, il ne faut pas confondre les moyens avec la chose même, qu'il ne faut pas acheter par trop de soins, de travaux & dangers ce qu'on peut avoir à meilleur compte ; & qu'enfin dans la recherche du bonheur, on ne doit point oublier que c'est le bonheur qu'on cherche.

Digitized by Google

entre les citoyens de professions & de talents différents, divise presque tous les membres des sociétés policées.

L'ignorance & l'envie, en les abreuvant du fiel d'une haine injuste & réciproque, leur a trop long-temps caché celle d'une vérité importante. C'est que peu de fortune, comme je l'ai prouvé, suffit à leur félicité (*a*). Qu'on ne regarde point cet exiome comme un lieu commun de chaire ou de college. Plus on l'approfondira, plus on en sentira la vérité.

Si la méditation de cet axiome peut persuader de leur bonheur une infinité de gens auxquels pour être heureux, il ne manque que de se croire tels, cette vérité n'est donc point une de ces maximes spéculatives inapplicables à la pratique.

(*a*) Des hommes qui de l'état d'opulence passent à celui de la médiocrité, sont sans doute malheureux. Ils ont dans leur premier état contracté des goûts qu'ils ne peuvent satisfaire dans le second. Aussi ne parlai-je ici que des hommes qui nés sans fortune n'ont point d'habitudes à vaincre. Peu de richesses suffit au bonheur de ces derniers; du moins dans les pays où l'opulence n'est point un titre à l'estime publique.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

De l'utilité éloignée de mes principes.

SI le premier j'ai prouvé la poſſibilité d'une égale répartition de bonheur entre les citoyens, & géométriquement démontré cette importante vérité, je ſuis heureux; je puis me regarder comme le bienfaiteur des hommes & me le dire.

Tout ce que les moraliſtes ont publié ſur l'égalité des conditions; tout ce que les romanciers ont débité du taliſman d'Oroſmane, n'étoit que l'appercevance encore obſcure de ce que j'ai prouvé.

Si l'on me reprochoit d'avoir trop long-temps inſiſté ſur cette queſtion, je répondrois que la félicité publique ſe compoſant de toutes les félicités particulieres, pour ſavoir ce qui conſtitue le bonheur de tous, il falloit ſavoir ce qui conſtitue le bonheur de chacun, & montrer que s'il n'eſt point de gouvernement où tous les hommes puiſſent être également puiſſants & riches, il n'en eſt aucun où ils ne puiſſent être également heureux; qu'enfin il eſt telle légiſlation où (ſauf des malheurs particuliers) il n'y auroit d'autres infortunés que des foux.

Mais une égale répartition de bonheur entre les

Digitized by Google

les citoyens ſuppoſe une moins inégale répartition des richeſſes nationales. Or dans quel gouvernement de l'Europe établir maintenant cette répartition ? L'on n'en apperçoit point ſans doute la poſſibilité prochaine. Cependant l'altération qui ſe ſait journellement dans la conſtitution de tous les empires, prouve qu'au moins cette poſſibilité n'eſt point une chimere platonicienne.

Dans un temps plus ou moins long, s'il faut diſent les ſages, que toutes les poſſibilités ſe réaliſent, pourquoi déſeſpérer du bonheur futur de l'humanité ? Qui peut aſſurer que les vérités ci-deſſus établies lui ſoient toujours inutiles.

Il eſt rare, mais néceſſaire dans un temps donné qu'il naiſſe un Pen, un Manco-Capac pour donner des loix à des ſociétés naiſſantes. Or ſuppoſé (ce qui peut-être eſt plus rare encore) que jaloux d'une gloire nouvelle, un tel homme voulût ſous le titre d'ami des hommes, conſacrer ſon nom à la poſtérité, & qu'en conſéquence plus occupé de la compoſition de ſes loix & du bonheur des peuples, que de l'accroiſſement de ſa puiſſance, cet homme voulût faire des heureux & non des eſclaves ; nul doute, comme je le prouverai ſection IX, qu'il n'apperçût dans les principes que je viens d'établir, le germe d'une légiſlation neuve & plus conforme au bonheur de l'humanité.

Digitized by Google

NOTES.

1. POINT de calomnie dont en France le clergé n'ait noirci les philoſophes. Il les accuſoit de ne reconnoître aucune ſupériorité de rang, de naiſſance & de dignité. Il croyoit par ce moyen irriter le puiſſant contre eux. Cette accuſation étoit heureuſement trop vague & trop ridicule. En effet ſous quel point de vue un philoſophe s'égaleroit-il au grand ſeigneur ? Ou ce ſeroit en qualité de chrétien, parce qu'à ce titre tous les hommes ſont freres, ou ce ſeroit en qualité de ſujet d'un deſpote, parce que tout ſujet n'eſt devant lui qu'un eſclave, & que tous les eſclaves ſont eſſentiellement de même condition. Or les philoſophes ne ſont apôtres ni du papiſme, ni du deſpotiſme, & d'ailleurs il ne doit point y avoir en France de deſpote. Mais les titres dont on y décore les grands ſeigneurs ſont-ils autre choſe que les joujoux d'une vanité puérile. Ont-ils néceſſairement part au maniement des affaires publiques ? Ont-ils une puiſſance réelle ? Ils ne ſont point grands en ce ſens ; mais ils ont des noms qu'on reſpecte & qu'on doit reſpecter.

2. L'homme occupé s'ennuie peu & deſire peu. Souhaite-t-on d'immenſes richeſſes ? c'eſt

Digitized by Google

comme moyen, ou d'éviter l'ennui, ou de se procurer des plaisirs. Qui n'a point de besoin est indifférent aux richesses. Il en est de l'amour de l'argent comme de l'amour du luxe. Qu'un jeune homme soit avide de femmes ; s'il regarde le luxe dans les ameublements, les fêtes & les équipages comme un moyen de les séduire, il est passionné pour le luxe. Vieillit-il ? Devient-il insensible aux plaisirs de l'amour ? Il dédore son carrosse, y attelle de vieux chevaux & dégalonne ses habits. Cet homme aimoit le luxe comme moyen de se procurer certains plaisirs. Y devient-il indifférent ? Il est sans amour pour le luxe.

3. Le mariage dans certaines conditions ne présente souvent que le tableau de deux infortunés unis ensemble pour faire réciproquement leur malheur.

Le mariage a deux objets ; l'un la conservation de l'espece ; l'autre le bonheur & le plaisir des deux sexes.

La recherche des plaisirs est permise : pourquoi s'en priveroit-on, lorsque ces plaisirs ne nuisent point à la société.

Mais le mariage tel qu'il est institué dans les pays catholiques ne convient point également à toutes les professions ? A quoi rapporter l'uniformité de son institution ? A la convenance, répondrai-je, qui se trouve entre cette forme de

Digitized by Google

mariage, & l'état primitif des habitants de l'Europe, c'eſt-à-dire, l'état de laboureur. Dans cette profeſſion l'homme & la femme ont un objet commun de deſir ; c'eſt l'amélioration des terres qu'ils cultivent. Cette amélioration réſulte du concours de leurs travaux. Dans leur ferme les deux époux toujours occupés, toujours utiles l'un à l'autre, ſupportent ſans dégoût & ſans inconvénient l'indiſſolubilité de leur union. Il n'en eſt pas de même dans les autres profeſſions. Le clergé ne ſe marie point. Pourquoi ? C'eſt que dans la forme actuelle du mariage l'égliſe a cru qu'une femme, un ménage & les ſoins qu'il entraîne détourneroient le prêtre de ſes fonctions. En détourne-t-il moins le magiſtrat, l'homme de lettres, l'homme en place ? & les fonctions de ces derniers ne ſont-elles pas tout autrement ſérieuſes & importantes que celles du prêtre. Les peuples de l'Europe croient-ils cette forme de mariage mieux aſſortie à la profeſſion des armes ? La preuve du contraire, c'eſt qu'ils l'interdiſent à preſque tous leurs ſoldats. Or que ſuppoſe cette interdiction ; ſinon qu'inſtruites par l'expérience, les nations ont enfin reconnu qu'une femme corrompt les mœurs du guerrier ; éteint en lui l'amour patriotique & le rend à la longue efféminé, pareſſeux & timide.

Quel remede à ce mal ? En Pruſſe un ſoldat du

Digitized by Google

premier bataillon trouve-t-il une fille jolie ? Il couche avec elle, & l'union des deux époux dure autant que leur amour & leur convenance. Ont-ils des enfants ? S'ils ne peuvent les nourrir, le roi s'en charge, les éleve dans une maiſon fondée à cet effet. Il y forme une pépiniere de jeunes ſoldats. Or qu'on donne à ce prince la diſpoſition d'une plus grande quantité de fonds eccléſiaſtiques, il exécutera en grand ce qu'il ne peut faire qu'en petit, & ſes ſoldats amants & peres jouiront des plaiſirs de l'amour ſans que leurs mœurs ſoient amollies & qu'ils aient rien perdu de leur courage.

Dans le mariage, diſoit Fontenelle, la loi d'une union indiſſoluble eſt une loi barbare & cruelle. En France le peu de bons ménages prouve en ce genre la néceſſité d'une réforme.

Il eſt des nations où l'amant & la maîtreſſe ne s'épouſent qu'après trois ans d'habitation. Ils eſſaient pendant ce temps la ſympathie de leurs caracteres. Ne ſe conviennent-ils pas ? ils ſe ſéparent & la fille paſſe en d'autres mains.

Ces mariages Africains ſont les plus propres à aſſurer le bonheur des conjoints. Mais qui pourvoiroit alors à la ſubſiſtance des enfants ? Les mêmes loix qui l'aſſurent dans les pays où le divorce eſt permis. Que les mâles reſtent aux peres & les filles à la mere : qu'on aſſigne dans les con-

Digitized by Google

grats de mariage telle ſomme pour l'éducation des enfants venus avant le divorce : Que le revenu des dixmes & des hôpitaux ſoit appliqué à l'entretien de ceux dont les parents ſont ſans bien & ſans induſtrie ; l'inconvénient du divorce ſera nul, & le bonheur des époux aſſuré. Mais, dira-t-on, que de mariages diſſous par une loi ſi favorable à l'inconſtance humaine ! l'expérience prouve le contraire.

Au reſte je veux que les deſirs ambulatoires & variables de l'homme & de la femme leur faſſent quelquefois changer l'objet de leur tendreſſe. Pourquoi les priver des plaiſirs du changement, ſi d'ailleurs leur inconſtance par des loix ſages, n'eſt point nuiſible à la ſociété ?

En France les femmes ſont trop maîtreſſes ; en Orient trop eſclaves : leur ſexe y eſt ſacrifié au nôtre.

Pourquoi ce ſacrifice ? Deux époux ceſſent-ils de s'aimer, commencent-ils à ſe haïr ? Pourquoi les condamner à vivre enſemble ?

D'ailleurs s'il eſt vrai que le deſir du changement ſoit auſſi conforme qu'on le dit à la nature humaine, on pourroit donc propoſer la poſſibilité du changement comme le prix du mérite : on pourroit donc eſſayer de rendre par ce moyen, les guerriers plus braves, les magiſtrats plus juſtes, les artiſans plus induſtrieux & les gens de génie plus ſtudieux.

Digitized by Google

Quelle eſpece de plaiſir ne devient point entre les mains d'un légiſlateur habile, un inſtrument de la félicité publique ?

4. Peu de poëtes tragiques connoiſſent l'homme : peu d'entr'eux ont aſſez étudié les diverſes paſſions pour leur faire toujours parler leur propre langue. Chacune d'elles cependant a la ſienne.

S'agit-il de détourner un homme d'une action dangereuſe & imprudente ? L'humanité ſe charge-t-elle de lui donner un conſeil à ce ſujet ? Elle ménage ſa vanité, lui montre la vérité, mais ſous les expreſſions les moins offenſantes. Elle adoucit enfin par le ton & le geſte ce que cette vérité a de trop amer.

La dureté la dit cruement.

La malignité la dit de la maniere la plus humiliante.

L'orgueil commande impérieuſement : il eſt ſourd à toute repréſentation. Il veut qu'on lui obéiſſe ſans examen.

La raiſon diſcute avec cet homme la ſageſſe de ſon action, écoute ſa réponſe & la ſoumet au jugement de l'intéreſſé.

L'ami plein de tendreſſe pour ſon ami le contredit à regret. Ne le perſuade-t-il pas ? Il a recours aux larmes & à la priere, le conjure par le lien ſacré qui unit ſon bonheur au ſien de

Digitized by Google

ne point s'expoſer au danger de cette action. L'amour prend un autre ton, & pour combattre la réſolution de ſon amant, la maîtreſſe n'allegue d'autre motif que ſa volonté & ſon amour. L'amant réſiſte-t-il ? Elle s'abaiſſe enfin à raiſonner. Mais la raiſon n'eſt jamais que la derniere reſſource de l'amour.

On peut donc à la différente maniere de donner le même conſeil, diſtinguer l'eſpece de caractere ou de paſſion qui le dicte. Mais la fourberie a-t-elle une langue particuliere ? Non : auſſi le fourbe emprunte-t-il tantôt celle de l'amitié, & ſe reconnoît-il à la différence qu'on remarque entre le ſentiment dont il ſe dit affecté & celui qu'il doit avoir. Etudie-t-on la langue des paſſions & des caracteres différents, on trouve ſouvent les tragiques en défaut. Il en eſt peu qui faiſant parler telle paſſion, n'emprunte quelquefois le langage d'une autre. Je ne parlerai point des poëtes tragiques ſans citer à ce ſujet milord Shafteſbury. Lui ſeul me paroît avoir eu la véritable idée de la tragédie. « L'objet de la comédie eſt, dit-il, la correction des mœurs des » particuliers ; celui de la tragédie doit être pa» reillement la correction des mœurs des miniſ» tres & des ſouverains. Pourquoi, ajoute-t-il, » ne pas intituler des tragédies du nom des » *roi tyran*, de *monarque*, ou *foible*, ou *ſu-*

Digitized by Google

» *perſtitieux*, ou *ſuperbe*, ou *flatté*? C'eſt l'uni-
» que moyen de rendre les tragédies encore plus
» utiles. »

5. L'homme inſtruit par les découvertes de ſes peres a reçu l'héritage de leurs penſées : c'eſt un dépôt qu'il eſt chargé de tranſmettre à ſes deſcendants, augmenté de quelques-unes de ſes propres idées. Que d'hommes à cet égard meurent banqueroutiers.

Digitized by Google

SECTION IX.

De la possibilité d'indiquer un bon plan de législation.

Des obstacles que l'ignorance met à sa publication.

Du ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De l'inconstance qu'elle suppose dans l'esprit humain : inconstance incompatible avec la durée des bonnes loix.

Du danger imaginaire auquel, (si l'on en croit l'ignorance) la révélation d'une idée neuve & sur-tout des vrais principes des loix, doit exposer les empires.

De la trop funeste indifférence des hommes pour l'examen des vérités morales ou politiques.

Du nom de vraies ou de fausses donné aux mêmes opinions, selon l'intérêt momentané qu'on a de les croire telles ou telles.

Digitized by Google

CHAPITRE I.

De la difficulté de tracer un bon plan de Législation.

PEU d'hommes célebres ont écrit sur la morale & la législation. Quelle est la cause de leur silence? Seroit-ce la grandeur, l'importance du sujet, le grand nombre d'idées, enfin l'étendue d'esprit nécessaire pour le bien traiter? Non. Leur silence est l'effet de l'indifférence du public pour ces sortes d'ouvrages.

En ce genre un excellent écrit regardé tout au plus comme le rêve d'un homme de bien, devient le germe de mille discussions, la source de mille disputes que l'ignorance des uns & la mauvaise foi des autres rendent interminables. Quel mépris n'affiche-t-on pas pour un ouvrage dont l'utilité éloignée est toujours traitée de chimere platonicienne!

Dans tout pays policé & déjà soumis à certaines loix, à certaines mœurs, à certains préjugés, un bon plan de législation presque toujours incompatible avec une infinité d'intérêts personnels, d'abus établis & de plans déjà adoptés, paroîtra donc toujours ridicule. En démontrât-

Digitized by Google

on l'excellence, elle ſeroit long-temps conteſtée.

Cependant ſi jaloux d'éclairer les nations ſur l'objet important de leur bonheur, un homme d'un caractere élevé & nerveux vouloit affronter ce ridicule, me ſeroit-il permis de l'avertir que le public ſe prête avec peine à l'examen d'une queſtion compliquée, & que s'il eſt un moyen de fixer ſon attention ſur le problême d'une excellente légiſlation, c'eſt de le ſimplifier & de le réduire à deux propoſitions.

L'objet de la premiere ſeroit la découverte des loix propres à rendre les hommes les plus heureux poſſibles, à leur procurer par conſéquent tous les amuſemens & les plaiſirs compatibles avec le bien public.

L'objet de la ſeconde ſeroit la découverte des moyens par leſquels on peut faire inſenſiblement paſſer un peuple de l'état de malheur qu'il éprouve à l'état de bonheur dont il peut jouir.

Pour réſoudre la premiere de ces propoſitions il faudroit prendre exemple ſur les Géometres. Leur propoſe-t-on un problême compliqué de méchanique ? que font-ils ? ils le ſimplifient ; ils calculent la vîteſſe des corps en mouvement ſans égard à leur denſité, à la réſiſtance des fluides environnans, ou frottement des autres corps, &c.

Digitized by Google

Il faudroit donc pour réſoudre la premiere partie du problême d'une excellente légiſlation, n'avoir pareillement égard, ni à la réſiſtance des préjugés, ni au frottement des intérêts contraires, & perſonnels, ni aux mœurs, ni aux loix, ni aux uſages déjà établis. Il faudroit ſe regarder comme le fondateur d'un ordre religieux qui dictant ſa regle monaſtique, n'a point égard aux habitudes, aux préjugés de ſes ſujets futurs.

Il n'en ſeroit pas ainſi de la ſeconde partie de ce même problême. Ce n'eſt pas d'après ſes ſeules conceptions, mais d'après la connoiſſance des loix & des mœurs actuelles d'un peuple, qu'on peut déterminer les moyens de changer peu-à-peu ces mêmes mœurs, ces mêmes loix & par des degrés inſenſibles de faire paſſer un peuple de ſa légiſlation actuelle à la meilleure poſſible.

Une différence eſſentielle & remarquable entre ces deux propoſitions, c'eſt que la premiere une fois réſolue, ſa ſolution, (ſauf quelques différences occaſionnées par la poſition particuliere d'un pays) eſt générale & la même pour tous les peuples.

Au contraire la ſolution de la ſeconde doit être différente ſelon la forme différente de chaque état. On ſent que les gouvernements Turc, Suiſſe, Eſpagnol ou Portugais doivent néceſſairement ſe trouver à des diſtances plus ou moins inégales d'une parfaite légiſlation.

Digitized by Google

S'il ne faut que du génie pour résoudre la premiere de ces propositions, pour résoudre la seconde il faut au génie joindre la connoissance des mœurs & des principales loix du peuple dont on veut insensiblement changer la législation.

En général pour bien traiter une pareille question, il est nécessaire d'avoir du moins sommairement étudié les coutumes & les préjugés des peuples de tous les siecles & de tous les pays. On ne persuade les hommes que par des faits : on ne les instruit que par des exemples. Celui qui se refuse au meilleur raisonnement, se rend au fait souvent le plus équivoque.

Mais ces faits acquis, quelles seroient les questions dont l'examen pourroit donner la solution du problême de la meilleure législation ? Je citerai celles qui se présentent les premieres à mon esprit.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Des premieres queſtions à ſe faire, lorſqu'on veut donner de bonnes loix.

ON peut ſe demander.

1°. Quel motif a raſſemblé les hommes en ſociété : ſi la crainte des bêtes féroces, la néceſſité de les écarter des habitations, de les tuer pour aſſurer ſa vie & ſa ſubſiſtance ; ou ſi quelqu'autre motif de cette eſpece ne dut point former les premieres peuplades.

2°. Si les hommes une fois réunis & ſucceſſivement devenus chaſſeurs, paſteurs & cultivateurs ne furent pas forcés de faire entr'eux des conventions & ſe donner des loix.

3°. Si ces loix pouvoient avoir d'autre fondement que le deſir commun d'aſſurer la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté, expoſée dans l'état de non-ſociété comme dans celui du deſpotiſme à la violence du plus fort.

4°. Si le pouvoir arbitraire ſous lequel un citoyen reſte expoſé aux inſultes de la force & de la violence, où l'on lui ravit juſqu'au droit de la défenſe naturelle, peut être regardé comme une forme de gouvernement.

Digitized by Google

5°. Si le deſpotiſme en s'établiſſant dans un empire, n'y rompt pas tous les liens de l'union ſociale. Si les mêmes motifs, ſi les mêmes beſoins qui réunirent d'abord les hommes, ne leur commandent point alors la diſſolution d'une ſociété où, comme en Turquie, l'on n'a la propriété ni de ſes biens, ni de ſa vie, ni de ſa liberté; où les citoyens enfin toujours en état de guerre les uns contre les autres, ne reconnoiſſent d'autres droits que la force & l'adreſſe.

6°. Si les propriétés peuvent être long-temps reſpectées ſans entretenir comme en Angleterre un certain équilibre de puiſſance entre les différentes claſſes des citoyens.

7°. S'il eſt un moyen de maintenir la durée de cet équilibre, & ſi ſon entretien n'eſt pas abſolument néceſſaire pour s'oppoſer efficacement aux efforts continuels des grands pour s'emparer des propriétés des petits.

8°. Si les moyens propoſés à ce ſujet par M. Hume, dans ſon petit, mais excellent traité d'une république parfaite, ſont ſuffiſants pour opérer cet effet.

9°. Si l'introduction de l'argent dans ſa république (*a*) n'y produiroit point à la longue cette

(*a*) L'or corrupteur des mœurs des nations, eſt une fée qui ſouvent y métamorphoſe les honnêtes gens inégale

Digitized by Google

inégale répartition de richeſſes qui fournit au puiſſant les fers dont il enchaîne ſes concitoyens.

10. Si l'indigent a réellement une patrie ; ſi la non-propriété doit quelque choſe au pays où elle ne poſſede rien ; ſi l'extrême pauvreté toujours aux gages des riches & des puiſſants n'en doit pas ſouvent favoriſer l'ambition, ſi l'indigent enfin n'a pas trop de beſoins pour avoir des vertus.

11°. Si par la ſubdiviſion des propriétés, les loix ne pourroient pas unir l'intérêt du grand nombre des habitants à l'intérêt de la patrie.

12°. Si d'après l'exemple des Lacédémoniens dont le territoire partagé en trente-neuf mille lots, étoit diſtribué aux trente-neuf mille familles qui formoient la nation, on ne pourroit pas en ſuppoſant la trop grande multiplication des citoyens, aſſigner à chaque famille un terrain plus ou moins étendu, mais toujours proportionné au nombre de ceux qui la compoſent (*a*).

---

en fripon. Lycurgue qui le ſavoit bien, chaſſa cette fée de Lacédémone.

(*a*) Dans cette ſuppoſition pour conſerver une certaine égalité dans le partage des biens, il faudroit donc à meſure qu'une famille s'éteint, qu'elle cédât partie de ſes propriétés à des familles voiſines & plus nombreuſes. Pourquoi non ?

Digitized by Google

13°. Si la distribution moins inégale des terres & des richesses (*a*), n'arracheroit point une infinité d'hommes au malheur réel qu'occasionne l'idée exagérée qu'ils se forment de la félicité du riche; (*b*) idée protectrice de tant d'inimitiés entre les hommes & de tant d'indifférence pour le bien public.

(*a*) Le nombre des propriétaires est-il très-petit dans un empire relativement au grand nombre de ses habitants? La suppression même des impôts n'arracheroit point ces derniers à la misere. Le seul moyen de les soulager seroit de lever une taxe sur l'état ou le clergé, & d'en employer le produit à l'achat de petits fonds qui, distribués tous les ans aux plus pauvres familles, multiplieroit chaque année le nombre des possesseurs.

(*b*) Le spectacle du luxe est sans doute un accroissement de malheur pour le pauvre. Le riche le sait, & ne retranche rien de ce luxe. Que lui importe le malheur de l'indigent? Les princes eux-mêmes y sont peu sensibles: ils ne voient dans leurs sujets qu'un vil bétail. S'ils le nourrissent, c'est qu'il est de leur intérêt de le multiplier. Tous les gouvernements parlent de population. Mais quel empire faut-il peupler? Celui dont les sujets sont heureux. Les multiplier dans un mauvais gouvernement, c'est former le barbare projet d'y multiplier les misérables; c'est fournir à la tyrannie de nouveaux instruments pour s'asservir de nouvelles nations, & les rendre pareillement infortunées: c'est étendre les malheurs de l'humanité.

Digitized by Google

14°. Si c'eſt par un grand ou petit nombre de loix ſaines & claires qu'il faut gouverner les peuples : ſi du temps des Empereurs, & lorſque la multiplicité des loix obligea de les raſſembler dans les Codes Juſtinien, Théodonien &c. les Romains étoient plus vertueux & plus heureux que lors de l'établiſſement des loix des douze tables.

15°. Si la multiplicité des loix n'en occaſionne pas l'ignorance & l'inexécution.

16°. Si cette même multiplicité de loix ſouvent contraires les unes aux autres, ne néceſſite pas les peuples à charger certains hommes & certains corps de leur interprétation : ſi les hommes & les corps chargés de cette interprétation ne peuvent point, en changeant inſenſiblement ces mêmes loix, en faire les inſtruments de leur ambition ; ſi l'expérience enfin ne nous apprend pas que par-tout où il y a beaucoup de loix, il y a peu de juſtice.

17°. Si dans un gouvernement ſage on doit laiſſer ſubſiſter deux autorités indépendantes & ſuprêmes, telles ſont la temporelle & la ſpirituelle.

18°. Si l'on doit limiter la grandeur des villes.

19°. Si leur extrême étendue permet de veiller à l'honnêteté des mœurs : ſi dans les grandes

Digitized by Google

villes on peut faire uſage du ſupplice ſi ſalutaire de la honte & de l'infamie, (*a*) & ſi dans une ville comme Paris ou Conſtantinople, un citoyen en changeant de nom & de quartier ne peut pas toujours échapper à ce ſupplice.

20°. Si par une ligue fédérative plus parfaite que celle des Grecs, un certain nombre de petites républiques ne ſe mettroient pas à l'abri, & de l'invaſion de l'ennemi, & de la tyrannie d'un citoyen ambitieux.

21°. Si dans la ſuppoſition où l'on partageât en trente provinces ou républiques, un pays grand comme la France; où l'on aſſignât à chacun de ces états un territoire à peu-près égal; où ce territoire fût circonſcrit & fixé par des bornes immuables, où ſa poſſeſſion enfin fût garantie par les vingt-neuf autres républiques, il eſt à préſumer qu'une de ſes républiques pût aſſervir les autres, c'eſt-à-dire, qu'un ſeul homme ſe battît avec avantage contre vingt-neuf.

22°. Si dans la ſuppoſition où toutes ces républiques ſeroient gouvernées par les mêmes loix, où chacun de ces petits états chargé de ſa police

(*a*) Dans un gouvernement ſage le ſupplice de la honte ſuffiroit ſeul pour contenir le citoyen dans ſon devoir.

Digitized by Google

intérieure & de l'élection de ſes magiſtrats, répondroit à un conſeil ſupérieur ; où ce conſeil ſupérieur compoſé de quatre députés de chaque république & principalement occupé des affaires de la guerre & de la politique, ſeroit cependant chargé de veiller à ce que chacun de ces républiques ne réformât ou ne changeât ſa légiſlation que du conſentement de toutes ; où d'ailleurs l'objet des loix ſeroit d'élever les ames, d'exalter les courages & d'entretenir une diſcipline exacte dans les armées : ſi dans une telle ſuppoſition le corps entier de ces républiques ne ſeroit pas toujours aſſez puiſſant pour s'oppoſer efficacement aux projets ambitieux de leurs voiſins & de leurs concitoyens (*a*).

23°. Si dans l'hypotheſe où la légiſlation de ces républiques en rendît les citoyens les plus heureux poſſibles avec le bien public, ſi ces mêmes républiques ne ſeroient pas alors moralement aſſurées d'une félicité inaltérable.

(*a*) En général l'injuſtice de l'homme n'a d'autre meſure que celle de ſa puiſſance. Le chef-d'œuvre de la légiſlation conſiſte donc à borner tellement le pouvoir de chaque citoyen, qu'il ne puiſſe jamais impunément attenter à la vie, aux biens, & à la liberté d'un autre. Or ce problême n'a juſqu'à préſent été nulle part mieux réſolu qu'en Angleterre.

Digitized by Google

24°. Si le plan d'une bonne législation ne doit pas renfermer celui d'une excellente éducation, ſi l'on peut donner une telle éducation aux citoyens ſans leur préſenter des idées nettes de la morale, & ſans rapporter les préceptes au principe unique de l'amour du bien général : ſi rappellant à cet effet aux hommes les motifs qui les ont réunis en ſociété, on ne pourroit pas leur prouver qu'il eſt preſque toujours de leur intérêt bien entendu de ſacrifier un avantage perſonnel & momentané à l'avantage national, & de mériter par ce ſacrifice le titre honorable de vertueux.

25°. Si l'on peut fonder la morale ſur d'autres principes que ſur celui de l'utilité publique : ſi les injuſtices mêmes du deſpotiſme toujours commiſes au nom du bien public, ne prouvent pas que ce principe eſt réellement l'unique de la morale (*a*) ; ſi l'on peut y ſubſtituer l'utilité

(*a*) Lorſque le moine enjoint d'aimer Dieu par deſſus toute choſe ; ce moine s'identifiant toujours avec ſon Egliſe & ſon Dieu, ne dit rien autre choſe ſinon qu'il faut aimer & reſpecter lui & ſon Egliſe de préférence à tout. Celui-là ſeul eſt donc vraiment ami de ſa nation qui répete d'après les Philoſophes, que tout amour doit céder à celui de la juſtice, & qu'il faut tout ſacrifier au bien public.

Digitized by Google

particuliere de ſa famille & de ſa parenté (*a*).

26°. Si dans la ſuppoſition où l'on conſacreroit cet axiome :

» *Qu'on doit plus à ſa parenté qu'à ſa Patrie* ».

Un pere dans le deſſein de ſe conſerver à ſa famille, ne pourroit pas abandonner ſon poſte au moment du combat : ſi ce pere chargé de la caiſſe publique ne pourroit pas la piller pour en diſtribuer l'argent à ſes enfants & dépouiller ainſi ce qu'il doit aimer le moins pour en revêtir ce qu'il doit aimer le plus.

27°. Si du moment où le ſalut public n'eſt plus la ſuprême loi & la premiere obligation du citoyen (*b*), il ſubſiſte encore une ſcience du

---

(*a*) L'amour de la patrie n'eſt-il plus regardé par un homme comme le premier principe de la morale, cet homme peut être bon pere, bon mari, bon fils, mais il ſera toujours mauvais citoyen. Que de crimes l'amour des parents n'a-t-il pas fait commettre !

(*a*) Eſt-on inſenſible aux maux publics qu'occaſionne une mauvaiſe adminiſtration ? Eſt-on foiblement affecté du déshonneur de ſa nation ? ne partage-t-on pas avec elle la honte de ſes défaites, ou de ſon eſclavage ? on eſt un citoyen lâche & vil. Pour être vertueux, il faut être malheureux

Digitized by Google

bien & du mal ; s'il eſt enfin une morale, lorſque l'utilité publique n'eſt plus la meſure de la punition, ou de la récompenſe, de l'eſtime ou du mépris dûs aux actions des citoyens.

28°. Si l'on peut ſe flatter de trouver des citoyens vertueux dans un pays où les honneurs, l'eſtime & les richeſſes ſeroient devenus par la forme du gouvernement les récompenſes du crime, où le vice enfin ſeroit heureux & reſpecté.

29°. Si les hommes ſe rappellant alors que le deſir du bonheur eſt le ſeul motif de leur réunion, ils ne ſont pas en droit de s'abandonner au vice, par-tout où le vice procure honneur, richeſſe & félicité.

30°. Si dans la ſuppoſition, où les loix, comme le prouve la conſtitution des jéſuites, puiſſent tout ſur les hommes, il ſeroit poſſible qu'un peuple entraîné au vice par la forme de

---

de l'infortune de ſes concitoyens. Si dans l'Orient il étoit un homme dont l'ame fût vraiment honnête & élevée, il paſſeroit ſa vie dans les larmes ; il auroit pour la plupart des Viſirs la même horreur qu'on eut jadis en France pour Bullion qui, dans le moment où Louis XIII. s'attendriſſoit ſur la miſere de ſes ſujets, lui fit cette réponſe atroce : « Sachez que vos peuples ſont encore aſſez heureux » de n'être pas réduits à brouter l'herbe ».

Digitized by Google

ſon gouvernement, pût s'en arracher ſans faire quelque changement dans ces mêmes loix.

31°. S'il ſuffit, pour qu'une légiſlation ſoit bonne, qu'elle aſſure la propriété des biens, de la vie & de la liberté des citoyens, qu'elle mette moins d'inégalité dans les richeſſes nationales, & les citoyens plus à portée de ſubvenir par un travail modéré (*a*) à leurs beſoins & à ceux de leur famille : s'il ne faut pas encore que cette légiſlation exalte dans les hommes le ſentiment de l'émulation ; que l'état propoſe à cet effet de grandes récompenſes aux grand talens & aux grandes vertus, ſi ces récompenſes qui conſiſtent toujours dans le don de quelques ſu-

(*a*) Regarder la néceſſité du travail comme une ſuite du péché originel & comme une punition de Dieu, c'eſt une abſurdité. Cette néceſſité au contraire eſt une faveur du Ciel. Que la nourriture de l'homme ſoit le prix de ſon travail, c'eſt un fait. Or pour expliquer un fait ſi ſimple, qu'eſt-il beſoin de recourir à des cauſes ſurnaturelles & de préſenſenter toujours l'homme comme une énigme ? S'il parut tel autrefois, il faut convenir qu'on a depuis ſi généraliſé le principe de l'intérêt, ſi bien prouvé que cet intérêt eſt le principe de toutes nos penſées & de toutes nos actions, que le mot de l'énigme eſt enfin deviné, & que pour expliquer l'homme, il n'eſt plus néceſſaire, comme le prétend Paſcal, de recourir au péché originel.

Digitized by Google

perfluités & qui furent jadis le principe de tant d'actions (*a*) fortes & magnanimes, ne pourroient point encore produire le même effet ; & ſi des récompenſes décernées par le public (de quelque nature d'ailleurs qu'elles ſoient) peuvent être regardées comme un luxe de plaiſir propre à corrompre les mœurs.

(*a*) Les principes de nos actions ſont en général la crainte & l'eſpoir d'une peine & d'un plaiſir prochain. Les hommes preſque toujours indifférents aux maux éloignés, ne ſont rien pour s'y ſouſtraire. Qui n'eſt pas malheureux ſe croit dans ſon état naturel. Il imagine pouvoir toujours s'y conſerver. L'utilité d'une loi préſervatrice du malheur à venir eſt donc rarement ſentie. Combien de fois les Peuples ne ſe ſont-ils pas prêtés à l'extinction de certains privileges qui ſeuls les garantiſſoient de l'eſclavage ? La liberté comme la ſanté eſt un bien dont communément l'on ne ſent le prix qu'après l'avoir perdu. Les peuples en général trop peu occupés de la conſervation de leur liberté, ont par leur incurie trop ſouvent fourni à la tyrannie les moyens de les aſſervir.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Du luxe de plaisir.

POINT de jour que l'on ne parle de *la corruption des mœurs nationales*. Que doit-on entendre par ce mot ?

» Le détachement de l'intérêt particulier de l'intérêt général ».

Pourquoi l'argent, ce principe d'activité d'un peuple riche, devient-il si souvent un principe de corruption ? C'est que le public, comme je l'ai déjà dit, n'en est pas le seul distributeur, c'est que l'argent en conséquence est souvent la récompense du vice. Il n'en est pas ainsi des récompenses dont le public est l'unique dispensateur. Toujours un don de la reconnoissance nationale, elles supposent toujours un bienfait, un service rendu à la patrie, par conséquent une action vertueuse. Un tel don de quelque espece qu'il soit, resserrera donc toujours le nœud de l'intérêt personnel & général.

Qu'une belle esclave, une concubine devienne chez un peuple le prix, ou des talens, ou de la vertu, ou de la valeur : les mœurs de ce peuple n'en seront pas plus corrompues. C'est

Digitized by Google

dans les siecles héroïques que les Crétois imposoient aux Athéniens ce tribut de dix belles filles dont Thésée les affranchit : c'est dans les siecles de leurs triomphes & de leur gloire que les Arabes & les Turcs exigeoient de pareils tributs des peuples qu'ils avoient vaincus.

Lit-on ces poëmes, ces romans Celtiques, histoires toujours vraies des mœurs d'un peuple encore féroce ? On y voit les Celtes s'armer comme les Grecs pour la conquête de la beauté, & l'amour loin de les amollir, leur faire exécuter les entreprises les plus hardies.

Tout plaisir, quel qu'il soit, s'il est proposé comme prix des grands talens ou des grandes vertus, peut exciter l'émulation des citoyens, & même devenir un principe d'activité & de bonheur national. Mais il faut pour cet effet que tous les citoyens y puissent également prétendre, & qu'équitablement dispensés, ces plaisirs soient toujours la récompense de quiconque montre, ou plus de talens dans le cabinet, ou plus de valeur dans les armées, ou plus de vertus dans les cités.

Supposons qu'on ordonne des fêtes magnifiques, & que pour réchauffer l'émulation des citoyens, l'on n'y admette d'autres spectateurs que des hommes déjà distingués par leur génie, leurs talens, ou leurs actions ; rien qui ne fasse

Digitized by Google

entreprendre le desir d'y trouver place. Ce desir sera d'autant plus vif que la beauté de ces mêmes fêtes sera nécessairement exagérée, & par la vanité de ceux qui y seront admis, & par l'ignorance de ceux qui s'en trouveront exclus.

Mais, dira-t-on, que d'hommes malheureux par cette exclusion! Moins qu'on ne croit. Si tous envient une récompense qui s'obtient par l'intrigue & le crédit, c'est que tous sont en droit d'y prétendre, mais peu de gens desirent celle qui s'acquiert par de grands travaux & de grands dangers.

Loin d'envier le laurier d'Achille ou d'Homere, le poltron & le paresseux le dédaigne (*a*). Leur vanité consolatrice ne leur laisse voir dans les hommes d'un grand talent ou d'une grande valeur que des foux dont la plaie, comme celle des plombiers & des sappeurs, doit être haute; parce qu'ils s'exposent à de grands dangers & à de grands travaux. Il est juste & sage, diront le poltron & le paresseux, de payer magnifiquement de tels hommes, il seroit fou de les imiter.

L'envie commune à tous n'est un tourment

(*a*) Rien en général de moins envié des gens du monde que les talents d'un Voltaire ou d'un Turenne: le peu d'efforts qu'on fait pour en acquérir, est la preuve du peu de cas qu'on en fait.

Digitized by Google

réel que pour ceux qui courent la même carriere : & ſi l'envie eſt un mal pour eux, c'eſt un mal néceſſaire.

Mais je veux, dira-t-on, que d'après une connoiſſance profonde du cœur & de l'eſprit humain, l'on parvînt à réſoudre le problême d'une excellente légiſlation, qu'on éveillât dans tous les citoyens & l'induſtrie & ces principes d'activité qui les portent au grand, qu'on les rendit enfin les plus heureux poſſibles.

Une ſi parfaite légiſlation ne ſeroit encore qu'un palais bâti ſur le ſable, & l'inconſtance naturelle à l'homme détruiroit bientôt cet édifice élevé par le génie, l'humanité & la vertu.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Des vraies cauſes des changemens arrivés dans les loix des peuples.

TANT de changemens arrivés dans les différentes formes de gouvernemens doivent-ils être regardés comme l'effet de l'inconſtance de l'homme ? Ce que je ſais, c'eſt qu'en fait de coutumes, de loix & de préjugés, c'eſt de l'opiniâtreté & non de l'inconſtance de l'eſprit humain dont on peut ſe plaindre.

Que de temps pour déſabuſer quelquefois un peuple d'une religion fauſſe & deſtructive du bonheur national ! Que de temps pour abolir une loi ſouvent abſurde & contraire au bien public !

Pour opérer de pareils changements, ce n'eſt pas aſſez d'être roi ; il faut être un roi courageux, inſtruit & ſecouru encore par des circonſtances favorables.

L'éternité, pour ainſi dire, des loix, des coutumes, des uſages de la Chine, dépoſe contre la prétendue légéreté des nations.

Suppoſons l'homme auſſi réellement inconſtant qu'on le dit ; ce ſeroit dans le cours de ſa vie que ſe manifeſteroit ſon inconſtance. Par

quelle raiſon en effet des loix reſpectées de l'aïeul, du fils, du petit-fils, des loix à l'épreuve pendant ſix générations de la prétendue légéreté de l'homme, y deviendroient-elles tout-à-coup ſujettes ?

Qu'on établiſſe des loix conformes à l'intérêt général ? Elles pourront être détruites par la force, la ſédition, ou un concours ſingulier de circonſtances, & jamais par l'inconſtance de l'eſprit humain (*a*).

Je ſais que des loix bonnes en apparence, mais nuiſibles en effet ſont tôt ou tard abolies. Pourquoi ? C'eſt que dans un temps donné, il faut qu'il naiſſe un homme éclairé qui, frappé de l'incompatibilité de ces loix avec le bonheur

(*a*) L'œuvre des loix, dira-t-on, devroit être durable. Or pourquoi ces Sarraſins jadis échauffés de ces paſſions fortes qui ſouvent élevent l'homme au-deſſus de lui-même, ne ſont-ils plus aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois ? C'eſt que leur courage & leur génie ne fut point une ſuite de leur légiſlation, de l'union de l'intérêt particulier à l'intérêt public, ni par conſéquent l'effet de la ſage diſtribution des peines & des récompenſes temporelles. Leurs vertus n'avoient point de fondement auſſi ſolide. Elles étoient le produit d'un enthouſiaſme momentané & religieux, qui dut diſparoître avec le concours ſingulier de circonſtances qui l'avoit fait naître.

général,

Digitized by Google

général, transmette sa découverte aux bons esprits de son siecle.

Cette découverte qui par la lenteur avec laquelle la vérité se propage, ne se communique que de proche en proche, n'est généralement reconnue vraie que des générations suivantes. Or si les anciennes loix sont alors abolies, cette abolition n'est point un effet de l'inconstance des hommes, mais de la justesse de leur esprit.

Certaines loix sont-elles enfin reconnues mauvaises & insuffisantes ? N'y tient-on plus que par une vieille habitude ? Le moindre prétexte suffit pour les détruire & le moindre événement le procure. En est-il ainsi des loix vraiment utiles ? Non : ainsi point de société étendue & policée où l'on ait abrogé celles qui punissent le vol, le meurtre &c.

Mais cette législation si admirée de Lycurgue, cette législation tirée en partie de celle de Minos (*a*)

(*a*) Peu de gens croient avec Xénophon au bonheur de Sparte. Quelle triste occupation, disent-ils, que des exercices militaires, que le perpétuel exercice des armes ! Sparte, ajoutent-ils, n'étoit qu'un couvent. Tout s'y régloit par le coup de la cloche. Mais, répondrai-je, le coup de la récréation ne plaît-il pas à l'écolier ? Est-ce la cloche qui rend le moine

Digitized by Google

n'eut que cinq ou ſix cents ans de durée (*a*). J'en conviens, & peut-être n'en pourroit-elle

---

malheureux? Lorſqu'on eſt bien nourri, bien vêtu, à l'abri de l'ennui, toute occupation eſt également bonne, & les plus périlleuſes ne ſont pas les moins agréables. L'hiſtoire des Goths, des Huns, &c. dépoſe en faveur de cette vérité.

Un ambaſſadeur Romain entre dans le camp d'Attila: il y entend le Barde célébrer les hauts faits du vainqueur. Il y voit les jeunes gens rangés autour du poëte, en admirer les vers, treſſaillir de joie au récit de leurs exploits, tandis que les vieillards, s'arrachant le viſage, s'écrioient en fondant en larmes, *quel état eſt le nôtre! privés des forces néceſſaires pour combattre il n'eſt donc plus de bonheur pour nous!*

La félicité habite donc les arenes de la guerre comme les aſyles de la paix. Pourquoi regarder les Lacédémoniens comme infortunés? Eſt-il quelque beſoin qu'ils ne ſatisfiſſent? ils étoient, dit-on, mal nourris. La preuve du contraire, c'eſt qu'ils étoient forts & robuſtes. Si d'ailleurs leurs journées ſe paſſoient dans des exercices qui les occupoient ſans trop les fatiguer, les Spartiates étoient à-peu-près auſſi heureux qu'on le peut être & beaucoup plus que des payſans haves & débiles, & que des riches oiſifs & ennuyeux.

(*a*) Les inſtitutions de Lycurgue inſenſiblement altérées ne furent néanmoins entierement détruites que par la force. Rome ne crut point avoir ſoumis les Spartiates, qu'elle n'eût aboli chez eux un reſte d'inſtitution qui les rendoit encore redoutables aux maîtres du monde.

Digitized by Google

avoir davantage. Quelqu'excellentes que fussent les loix de Lycurgue, quelque génie, quelque vertu patriotique & quelque courage qu'elles inspirassent aux Spartiates (*a*), il étoit impossible

(*a*) Les Lacédémoniens ont dans tous les siecles & les histoires, été célebres par leurs vertus. On leur a néanmoins reproché souvent leur dureté envers leurs esclaves. Ces Républicains si orgueilleux de leur liberté & si fiers de leur courage, traitoient en effet leurs Ilotes avec autant de cruauté que les nations de l'Europe traitent aujourd'hui leurs Negres. Les Spartiates en conséquence ont paru vertueux ou vicieux selon le point de vue d'où l'on les a considérés.

La vertu consiste-t-elle dans l'amour de la Patrie & de ses concitoyens ? Les Spartiates ont peut-être été les peuples les plus vertueux.

La vertu consiste-t-elle dans l'amour universel des hommes ? Ces mêmes Spartiates ont été vicieux.

Que faire pour les juger avec équité ?

Examiner, si jusqu'au moment que tous les peuples, selon le désir de l'Abbé de St. Pierre, ne composent plus qu'une grande & même nation, il est possible que l'amour patriotique ne soit pas distinctif de l'amour universel :

Si le bonheur d'un peuple n'est pas jusqu'à présent attaché au malheur de l'autre ; si l'on peut perfectionner, par exemple, l'industrie d'une nation sans nuire au commerce des nations voisines, sans exposer leurs manufacturiers à mourir de faim. Or qu'importe, lorsqu'on détruit les hommes que ce soit par le fer ou par la faim ?

Digitized by Google

dans la position où se trouvoit Lacédémone, que cette législation se conservât plus long-temps sans altération.

Les Spartiates trop peu nombreux pour résister à la Perse, eussent été tôt ou tard ensevelis sous la masse de ses armées, si la Grece si féconde alors en grands hommes n'eût réuni ses forces pour repousser l'ennemi commun. Qu'arriva-t-il alors ? C'est qu'Athenes & Sparte se trouverent à la tête de la ligue fédérative des Grecs.

A peine ces deux républiques eurent par des efforts égaux de conduite & de courage triomphé de la Perse, que l'administration de l'univers se partagea entr'elles, & cette administration dut devenir & devint le germe de leur discorde & de leur jalousie. Cette jalousie n'eût produit qu'une noble émulation entre ces deux peuples, s'ils eussent été gouvernés par les mêmes loix ; si les limites de leur territoire eussent été fixées par des bornes immuables ; s'ils n'eussent pu les reculer sans armer contr'eux toutes les autres républiques, & qu'enfin ils n'eussent connu d'autres richesses que cette monnoie de fer dont Lycurgue avoit permis l'usage.

La confédération des Grecs n'étoit pas fondée sur une base aussi solide. Chaque république avoit sa constitution particuliere. Les Athéniens étoient à la

Digitized by Google

fois guerriers & négociants. Les richeſſes gagnées dans le commerce leur fourniſſoient les moyens de porter la guerre au dehors. Ils avoient à cet égard un grand avantage ſur les Lacédémoniens.

Ces derniers orgueilleux & pauvres, voyoient avec chagrin dans quelles bornes étroites leur indigence contenoit leur ambition. Le deſir de commander, deſir ſi puiſſant ſur deux républiques rivales & guerrieres, rendit cette pauvreté inſupportable aux Spartiates. Ils ſe dégoûterent donc inſenſiblement des loix de Lycurgue & contracterent des alliances avec les puiſſa[illegible] de l'Aſie.

La guerre du Péloponeſe s'étant alors allumée, ils ſentirent plus vivement le beſoin d'argent. La Perſe en offrit : les Lacédémoniens l'accepterent. Alors la pauvreté, clef de l'édifice des loix de Lycurgue, ſe détacha de la voute & ſa chûte entraîna celle de l'état. Alors les loix & les mœurs changerent, & ce changement comme les maux qui s'enſuivirent, ne furent point l'effet de l'inconſtance de l'eſprit humain, (*a*) mais de

(*a*) Ce n'eſt point l'inconſtance des nations, c'eſt leur ignorance qui renverſe ſi ſouvent l'édifice des meilleures loix. C'eſt elle qui rend un peuple docile aux conſeils des ambitieux. Qu'on découvre à ce peuple les vrais principes de la morale qu'on

Digitized by Google

la différente forme des gouvernements des Grecs, de l'imperfection des principes de leur confédération, & de la liberté qu'ils conſerverent toujours de ſe faire réciproquement la guerre.

Delà cette ſuite d'événements qui les entraînerent enfin à une ruine commune.

Une ligue fédérative doit être fondée ſur des principes plus ſolides. Qu'on partage en trente républiques un pays grand comme la France & le Paraguai. (*a*) Si ces républiques gouvernées

---

lui démontre l'excellence de ſes loix, & le bonheur réſultant de leur obſervation ; ces loix deviendront ſacrées pour lui, il les reſpectera & par amour pour ſa félicité, & par l'opiniâtre attachement qu'en général les hommes ont pour les anciens uſages.

Point d'innovations propoſées par les ambitieux, qu'ils ne colorent du vain prétexte du bien public. Un peuple inſtruit, toujours en garde contre de telles innovations, les rejette toujours. Chez lui l'intérêt du petit nombre des forts eſt contenu par l'intérêt du grand nombre des foibles. L'ambition des premiers eſt donc enchaînée & le peuple toujours le plus puiſſant, lorſqu'il eſt éclairé, reſte toujours fidele à la légiſlation qui le rend heureux.

(*a*) Le Paraguai eſt un pays immenſe. Du temps des Jéſuites, ce pays, ſi l'on en croit certaines relations, partagé en trente cantons, étoit gouverné par les mêmes loix & les mêmes magiſtrats, c'eſt-à-dire, par les mêmes religieux. Or ſi ces trente cantons ne

Digitized by Google

par les mêmes loix ſont liguées entr'elles contre les ennemis du dehors ; ſi les bornes de leur territoire ſont invariablement déterminées, qu'elles s'en ſoient reſpectivement garanti la poſſeſſion, & ſe ſoient réciproquement aſſuré leur liberté : je dis que ſi elles ont d'ailleurs adopté les loix & les mœurs des Spartiates, leurs forces réunies & la garantie mutuelle de leur liberté, les mettra également à l'abri & de l'invaſion des étrangers, & de la tyrannie de leurs compatriotes.

Or ſuppoſons cette légiſlation la plus propre à rendre les citoyens heureux, quel moyen d'en éterniſer la durée ? Le plus ſûr c'eſt d'ordonner aux maîtres dans leurs inſtructions, aux magiſtrats dans des diſcours publics, d'en démontrer l'excellence (*a*). Cette excellence conſtatée, une légiſla-

---

formoient cependant qu'un même empire dont les forces pouvoient à l'ordre des Jéſuites ſe réunir contre l'ennemi commun, & ſi l'exiſtence d'un fait en démontre la poſſibilité, la ſuppoſition d'un pareil empire n'eſt donc pas abſurde.

(*a*) Il eſt néceſſaire, dit Machiavel, de rappeller de temps en temps, les gouvernements à leurs principes conſtitutifs. Qui près d'eux eſt chargé de cet emploi ? Le malheur. Ce fut l'ambition d'un Appius ; ce furent les batailles de Cannes, & de Traſimene qui rappellerent les Romains à l'amour de la patrie. Les peuples n'ont ſur cet objet que l'infortune pour maître. Ils en pourroient choiſir un moins dur.

Digitized by Google

tion deviendroit à l'épreuve de la légéreté de l'eſprit humain. Les hommes (fuſſent-ils auſſi inconſtants qu'on le dit) ne peuvent abroger des loix établies qu'ils ne ſe réuniſſent dans leurs volontés. Or cette réunion ſuppoſe un intérêt commun de les détruire, & par conſéquent une grande abſurdité dans les loix.

Dans tout autre cas l'inſtance même des hommes, en les diviſant d'opinion, s'oppoſe à l'unanimité de leurs délibérations, & par conſéquent aſſure la durée des mêmes loix.

O! Souverains, rendez vos ſujets heureux!

Pour l'inſtruction même des magiſtrats, pourquoi ne liroit-on pas publiquement chaque année l'hiſtoire de chaque loi & des motifs de ſon établiſſement? N'indiqueroit-on pas aux citoyens celles d'entre ces loix auxquelles ils ſont principalement redevables de la propriété de leur vie, de leurs biens & de leur liberté?

Les peuples aiment leur bonheur. Ils reprendroient à cette lecture l'eſprit de leurs ancêtres & reconnoîtroient ſouvent dans les loix les moins importantes en apparence, celles qui les mettent à l'abri de l'eſclavage, de l'indigence & du deſpotiſme.

Quelle que ſoit la prétendue légéreté de l'eſprit humain, qu'on faſſe clairement appercevoir aux nations une dépendance réciproque entre le bonheur & la conſervation de leurs loix, on eſt ſûr d'enchaîner leur inconſtance.

Digitized by Google

veillez à ce qu'on leur inſpire dès l'enfance l'amour du bien public : prouvez-leur la bonté de vos loix par l'hiſtoire de tous les temps & la miſere de tous les peuples : démontrez-leur (car la morale eſt ſuſceptible de démonſtration) que votre adminiſtration eſt la meilleure poſſible, & vous aurez à jamais enchaîné leur inconſtance prétendue.

Si le gouvernement Chinois, quelqu'imparfait qu'il ſoit, ſubſiſte encore & ſubſiſte le même, qui détruiroit celui où les hommes ſeroient les plus heureux poſſible. Ce n'eſt que la conquête, ou les malheurs des peuples qui changent la forme des gouvernements.

Toute ſage légiſlation qui lie l'intérêt particulier à l'intérêt public, & fonde la vertu ſur l'avantage de chaque individu, eſt indeſtructible. Mais cette légiſlation eſt-elle poſſible ? Pourquoi non ? L'horiſon de nos idées s'étend de jour en jour, & ſi la légiſlation comme les autres ſciences participe aux progrès de l'eſprit humain, pourquoi déſeſpérer du bonheur futur de l'humanité ? Pourquoi les nations s'éclairant de ſiecle en ſiecle ne parviendroient-elles pas un jour à toute la plénitude du bonheur dont elles ſont ſuſceptibles ? Ce ne ſeroit pas ſans peine que je me détacherois de cet eſpoir.

La félicité des hommes eſt pour une ame ſen-

Digitized by Google

fible le ſpectacle le plus agréable. A conſidérer dans la perſpective de l'avenir, c'eſt l'œuvre d'une légiſlation parfaite. Mais ſi quelqu'eſprit hardi oſoit en donner le plan, que de préjugés, dira-t-on, il auroit à combattre & à détruire ! Que de vérités dangereuſes à révéler !

CHAPITRE V.

La révélation de la vérité n'eſt funeſte qu'à celui qui la dit.

QU'EST-CE en Morale qu'une vérité nouvelle ? *Un nouveau moyen d'accroître ou d'aſſurer le bonheur des peuples.* Que réſulte-t-il de cette définition ? Que la vérité ne peut être nuiſible.

Un auteur fait-il en ce genre une découverte ? Quels ſont donc ſes ennemis ?

1°. Ceux qu'il contredit. * 1.

2°. Les envieux de ſa réputation.

3°. Ceux dont les intérêts ſont contraires à l'intérêt public.

Qu'un miniſtre multiplie le nombre des maréchauſſées, il a pour ennemis les voleurs de grands chemins. Que ces voleurs ſoient puiſſants, le miniſtre ſera perſécuté. Il en eſt de même du

Digitized by Google

philoſophe. Ses préceptes tendent-ils à aſſurer le bonheur du plus grand nombre ? Il aura pour ennemis tous les voleurs de l'état, & ces derniers ſont à craindre.

Pénétrai-je les intrigues d'un clergé avide ? Déconcertai-je les projets de l'avarice & de l'ambition monacale ? Si le moine eſt puiſſant, je ſuis pourſuivi.

Prouvai-je les malverſations d'un homme en place ? Si ma preuve eſt claire je ſuis puni. La vengeance du fort ſur les foibles eſt toujours proportionnée à la vérité des accuſations intentées contre lui C'eſt du puiſſant * 2. que Ménippe dit : « tu te fâches, ô Jupiter ! tu prends ton fou» dre, tu as donc tort ». Le puiſſant eſt communément d'autant plus cruel qu'il eſt plus ſtupide. Qu'un Turc en entrant au divan y repréſente que l'intolérance du Mahométiſme dépeuple l'état, aliene les Grecs, que le deſpotiſme du grand-ſeigneur avilit la nation, que l'avarice & les vexations des Pachas la découragent, que le défaut de diſcipline rend ſes armées mépriſables : quel nom donnera-t-on à ce fidele citoyen ? Celui de factieux. On le livrera aux muets. La mort eſt à Conſtantinople la peine infligée à la révélation d'une vérité qui méditée par le Sultan eût ſauvé l'empire de la ruine prochaine qui le menace. L'amour qu'on y affecte quelquefois pour la

Digitized by Google

vertu eſt toujours faux. Tout dans les pays deſpotiques eſt hypocriſie : on n'y rencontre que des maſques ; on n'y voit point de viſages.

Par-tout où la nation n'eſt pas le puiſſant (& dans quel pays l'eſt-elle ?) l'avocat du bien public eſt martyr des vérités qu'il découvre. Quelle cauſe de cet effet ? La trop grande puiſſance de quelques membres de la ſociété. Préſentai-je au public une opinion nouvelle ? Le public frappé de ſa nouveauté, & quelque temps incertain, ne porte d'abord aucun jugement. Dans ce premier moment ſi les cris de l'envie, de l'ignorence & de l'intérêt s'élevent contre moi ; ſi je ne ſuis protégé ni par la loi, ni par l'homme en place, je ſuis proſcrit.

L'homme illuſtre achete donc toujours ſa gloire à venir par des malheurs préſents. Au reſte ſes malheurs mêmes & les violences qu'il éprouve, promulguent plus rapidement ſes découvertes. La vérité toujours inſtructive pour celui qui l'écoute, ne nuit qu'à celui qui la dit (*a*).

(*a*) *Toute vérité*, dit le proverbe, *n'eſt pas bonne à dire.* Mais que ſignifie ce mot *bonne* ? Il eſt le ſynonime de *ſûre.* Qui dit la vérité, s'expoſe ſans doute à la perſécution : c'eſt un imprudent, je le veux. L'imprudent eſt donc l'eſpece d'homme la plus utile. Il ſeme à ſes fraix des vérités dont ſes concitoyens re-

Digitized by Google

En morale, c'eſt à la connoiſſance du vrai qu'on attache la félicité publique.

O! vérité, vous êtes la divinité des ames nobles! Le vertueux ne vous imputa jamais les révolutions des empires & les malheurs des hommes. Les vices ne ſont pas les fruits amers qu'on cueille ſur votre tige. La vérité éclaire-t-elle les princes? le bonheur & la vertu regnent ſous eux dans leur empire.

---

cueilleront les fruits. Le mal eſt pour lui & le profit pour eux. Auſſi fut-il toujours reſpecté des vrais amis de l'humanité. C'eſt Curtius qui ſaute pour eux dans le gouffre.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

La connoissance de la vérité est toujours utile.

L'HOMME obéit toujours à son intérêt bien ou mal entendu. *C'est une vérité de fait ; qu'on la taise, ou qu'on la dise, la conduite de l'homme sera toujours la même.* La révélation de cette vérité n'est donc pas nuisible. Mais de quelle utilité peut-elle être ? De la plus grande. Une fois assuré que l'homme agit toujours conformément à son intérêt, le législateur infligera tant de peines au crime, accordera tant de recompenses à la vertu, que tout particulier aura intérêt d'être vertueux.

Ce législateur sait-il qu'ami de sa conservation l'homme se présente avec crainte au danger ? Il attachera tant de honte & d'infâmie à la lâcheté, tant d'honneurs au courage, que le soldat aura le jour de la bataille plus d'intérêt de combattre que de fuir.

Qu'uniquement occupé de ses fantaisies, un homme mette son bien à fond perdu : qu'il laisse ses enfants dans l'indigence : quel remede à ce mal ? Le mépris qu'on lui marquera. Fait-on connoître l'homme aux autres hommes ; leur

Digitized by Google

montre-t-on les crimes qu'il peut commettre ? Ils créeront les loix propres à les réprimer (*a*) ; & parviendront enfin à lier assez étroitement l'intérêt particulier à l'intérêt public pour se nécessiter eux-mêmes à la vertu.

En toute espece de science l'écrivain, dit-on, doit chercher & dire la vérité. Faut-il en excepter la science de la morale ? Quel est son objet ? Le bonheur du plus grand nombre. En ce genre toute vérité nouvelle n'est, comme je l'ai déjà dit, qu'un nouveau moyen d'améliorer la condition des citoyens. Le desir de leur bonheur seroit-il un crime ? Une telle opinion n'est soutenue que du stupide sans humanité & du frippon intéressé aux malheurs publics.

En morale c'est le vrai seul qu'il faut enseigner. Mais ne peut-on en aucun cas y substituer des erreurs utiles ? Il n'en est point de telles : je le démontrerai ci-après. La religion elle-même ne rend point un peuple vertueux. Les romains modernes en sont la preuve. L'intérêt est notre unique moteur. L'on paroît sacrifier, mais l'on ne sacrifie jamais son bonheur à celui d'autrui. Les eaux ne remontent point à leur source, ni

(*a*) Le législateur qui donne des loix suppose tous les hommes méchans ; puisqu'il veut que tous y soient également soumis.

Digitized by Google

les hommes contre le courant rapide de leurs intérêts. Qui le tenteroit ſeroit un fou. De tels foux ſont d'ailleurs en trop petit nombre pour avoir quelqu'influence ſur la maſſe totale de la ſociété. S'il ne s'agit que de former de citoyens vertueux, qu'eſt-il beſoin à cet effet de recourir à des moyens impoſſibles & ſurnaturels?

Qu'on faſſe de bonnes loix, elles dirigeront naturellement les citoyens au bien général, en leur laiſſant ſuivre la pente irréſiſtible qui les porte à leur bien particulier. Ce ne ſont point les vices la méchanceté & l'improbité des hommes, qui fait le malheur des peuples, mais l'imperfection de leurs loix & par conſéquent leur ſtupidité. Peu importe que les hommes ſoient vicieux; c'en eſt aſſez s'ils ſont éclairés. Une crainte reſpective & ſalutaire les contiendra dans les bornes du devoir. Les voleurs ont des loix & peu d'entr'eux les violent, parce qu'ils s'inſpectent & ſe ſuſpectent. Les loix font tout. Si quelque Dieu, diſent à ce ſujet les philoſophes Siamois, fût réellement deſcendu du ciel pour inſtruire les hommes dans la ſcience de la morale, il leur êut donné une bonne légiſlation, & cette légiſlation les eût néceſſité à la vertu. En morale, comme en phyſique, c'eſt toujours en grand & par des moyens ſimples que la divinité opere.

Le

Digitized by Google

Le réſultat de ce chapitre, c'eſt que la vérité ſouvent odieuſe au puiſſant injuſte, eſt toujours utile au public. Mais n'eſt-il point d'inſtant où ſa révélation puiſſe occaſionner des troubles dans un empire ?

CHAPITRE VII.

Que la révélation de la vérité ne trouble jamais les empires.

UNE adminiſtration eſt mauvaiſe : les peuples ſouffrent : ils pouſſent des plaintes ; en ce moment il paroît un écrit où l'on leur montre toute l'étendue de leurs malheurs ; les peuples s'irritent & ſe ſoulevent. Je le veux. L'écrit eſt-il la cauſe du ſoulèvement ? Non ; il en eſt l'époque. La cauſe eſt dans la miſère publique. Si l'écrit eût plutôt paru, le gouvernement plutôt averti, eût en adouciſſant les ſouffrances des peuples, pu prévenir la ſédition. Le trouble n'accompagne la révélation de la vérité que dans des pays entiérement deſpotiques ; parce qu'en ces pays le moment où l'on oſe dire la vérité eſt celui où le malheur inſoutenable & porté à ſon comble, ne permet plus au peuple de retenir ſes cris.

Digitized by Google

Un gouvernement devient-il cruel à l'excès ? Les troubles ſont alors ſalutaires. Ce ſont les tranchées qu'occaſionne au malade la médecine qui le guérit. Pour affranchir un peuple de la ſervitude, il en coûte quelquefois moins d'hommes à l'état qu'il n'en périt dans une fête publique & mal ordonnée. Le mal du ſoulevement eſt dans la cauſe qui le produit : la douleur de la criſe eſt dans la maladie qui l'excite. Tombe-t-on dans le deſpotiſme ? Il faut des efforts pour s'y ſouſtraire, & ces efforts ſont en ce moment le ſeul bien des infortunés. Le degré du malheur, c'eſt de ne pouvoir s'en arracher, & de ſouffrir ſans oſer ſe plaindre. Quel homme aſſez barbare, aſſez ſtupide pour donner le nom de paix au ſilence, à la tranquillité forcée de l'eſclavage ! C'eſt la paix, mais la paix de la tombe.

La révélation de la vérité quelquefois l'époque, ne fut donc jamais la cauſe des troubles & du ſoulévement. La connoiſſance du vrai toujours utile aux opprimés, l'eſt même aux oppreſſeurs. Elle les avertit, comme je l'ai déjà dit, du mécontentement du peuple. En Europe les murmures des nations précedent de loin leur révolte.

Leurs plaintes ſont le tonnerre entendu dans le lointain. Il n'eſt point encore à craindre. Le ſouverain eſt encore à temps de réparer ſes injuſtices

Digitized by Google

& de ſe réconcilier avec ſon peuple. Il n'en eſt pas de même dans un pays d'eſclaves. C'eſt le poignard en main que la remontrance ſe préſente au ſultan. Le ſilence des eſclaves eſt terrible. C'eſt le ſilence des airs avant l'orage. Les vents ſont muets encore. Mais du ſein noir d'un nuage immobile part le coup de tonnerre qui, ſignal de la tempête, frappe au moment qu'il luit.

Le ſilence qu'impoſe la force eſt la principale cauſe, & des malheurs des peuples, & de la chûte de leurs oppreſſeurs. Si la recherche de la vérité nuit, ce n'eſt jamais qu'à ſon auteur. Les Buffons, les Queſnayes, les Monteſquieux en ont découvert. On a long-temps diſputé ſur la préférence à donner aux anciens ſur les modernes, à la muſique Françoiſe ſur l'Italienne : ces diſputes ont éclairé le goût du public & n'ont armé le bras d'aucun citoyen. Mais ces diſputes, dira-t-on, ne ſe rapportoient qu'à des objets frivoles ; ſoit. Mais ſans la crainte de la loi, les hommes s'entrégorgeroient pour des frivolités. Les diſputes théologiques toujours réductibles à des queſtions de mots en ſont la preuve. Que de ſang elles ont fait couler ! Puis-je de l'aveu de la loi, donner le nom de ſaint zele à l'emportement de ma vanité ? Point d'excès auquel elle ne ſe livre. La cruauté religieuſe eſt atroce. Qui

Digitized by Google

l'engendre ? ſeroit-ce la nouveauté d'une opinion théologique ? * 3. Non : mais l'exercice libre & impuni de l'intolérance. * 4.

Qu'on traite une queſtion où libre dans ſes opinions chacun penſe ce qu'il veut, où chacun contredit & eſt contredit, où quiconque inſulteroit ſon contradicteur, ſeroit puni ſelon la griéveté de l'offenſe ; l'orgueil des diſputants alors contenu par la crainte de la loi, ceſſe d'être inhumain.

Mais par quelle contradiction le magiſtrat qui lie les bras des citoyens, & leur défend les voies de fait, lorſqu'il s'agit d'une diſcuſſion d'intérêt ou d'opinion, les leur délie-t-il, lorſqu'il s'agit d'une diſpute ſcholaſtique ? Quelle cauſe d'un tel effet ? L'eſprit de ſuperſtition & de fanatiſme qui plus ſouvent que l'eſprit de juſtice & d'humanité, a préſidé à la rédaction des loix.

J'ai lu l'hiſtoire des différents cultes : j'ai nombré leurs abſurdités ; j'ai eu honte de la raiſon humaine, & j'ai rougi d'être homme. Je me ſuis à la fois étonné des maux que produit la ſuperſtition, de la facilité avec laquelle on peut étouffer un fanatiſme qui rendra toujours les religions ſi funeſtes à l'univers ; * 5. & j'ai conclu que les malheurs des peuples pouvoient toujours ſe rapporter à l'imperfection de leurs loix & par conſéquent à l'ignorance de quelques vérités morales.

Digitized by Google

Ces vérités toujours utiles ne peuvent troubler la paix des états. La lenteur de leurs progrès en eſt encore une nouvelle preuve.

CHAPITRE VIII.

De la lenteur avec laquelle la vérité ſe propage.

LA marche de la vérité eſt lente ; l'expérience le prouve.

Quand le parlement de Paris révoqua-t-il la peine de mort portée contre quiconque enſeignoit une autre philoſophie que celle d'Ariſtote ?

Cinquante ans après que cette philoſophie étoit oubliée.

Quand la faculté de médecine admit-elle la doctrine de la circulation du ſang ?

Cinquante ans après la découverte d'Harvei. Quand cette même faculté reconnut-elle la ſalubrité des pommes de terre ? Après cent ans d'expérience, & lorſque le parlement eut caſſé l'arrêt qui défendoit la vente de ce légume (*a*).

(*a*) Le parlement rendit de même, arrêt contre l'émétique & contre Briſſot, médecin du ſeizieme ſiecle. Ce médecin prétendoit contre la pratique ordi-

Digitized by Google

Quand les médecins conviendront-ils des avantages de l'inoculation? Dans vingt ans ou environ.

Cent faits de cette eſpece prouvent la lenteur des progrès de la vérité: ſes progrès cependant ſont ce qu'ils devroient être.

Une vérité en qualité de nouvelle, choque toujours quelqu'uſage ou quelqu'opinion généralement établie: elle a d'abord peu de ſectateurs: elle eſt traitée de paradoxe (*a*), citée comme une erreur & rejettée ſans être entendue. Les hom-

---

naire, ſaigner dans le cas de pleuréſie du côté où le malade ſouffroit le plus. Cette pratique nouvelle fut par les vieux médecins dénoncée au parlement. Il la déclara impie, fit défenſe de ſaigner dorénavant du côté de la pleuréſie. L'affaire portée enſuite devant Charles V, ce prince alloit rendre le même jugement, ſi dans cet inſtant Charles III duc de Savoye ne fût mort d'une pleuréſie après avoir été ſaigné à l'ancienne maniere. Eſt-ce à des magiſtrats à prétendre comme les théologiens juger les livres & les ſciences qu'ils n'entendent point? Que leur en revient-il? Du ridicule.

(*a*) Paroît-il un excellent ouvrage de philoſophie? Le premier jugement qu'en porte l'envie, c'eſt que les principes en ſont faux & dangereux; le ſecond que les idées en ſont communes. Malheur à l'ouvrage dont on dit d'abord trop de bien. Le ſilence de l'envie & de la ſottiſe en annonce la médiocrité.

Digitized by Google

mes en général approuvent ou condamnent au hazard, & la vérité même eſt par la plupart d'entr'eux reçue comme l'erreur, ſans examen & par préjugé.

De quelle maniere une opinion nouvelle parvient-elle donc à la connoiſſance de tous ? Les bons eſprits en ont-ils apperçu la vérité ? Ils la publient & cette vérité promulguée par eux & devenue de jour en jour plus commune, finit enfin par être généralement adoptée, mais c'eſt long-temps après ſa découverte, ſur-tout lorſque cette vérité eſt morale.

Si l'on ſe prête ſi difficilement à la démonſtration de ces dernieres vérités, c'eſt qu'elles exigent quelquefois le ſacrifice, non-ſeulement de nos préjugés, mais encore de nos intérêts perſonnels. Peu d'hommes ſont capables de ce double ſacrifice. D'ailleurs une vérité de cette eſpece découverte par un de nos concitoyens peut ſe répandre rapidement, & peut le combler d'honneurs. Notre envie qui s'en irrite doit donc s'empreſſer de l'étouffer. C'eſt l'étranger qui éclaire maintenant les livres moraux faits & proſcrits en France. Pour juger ces livres, il faut des hommes doués à la fois, & du degré de lumiere & du degré de déſintéreſſement néceſſaire pour diſtinguer le vrai du faux. Or par-tout les hommes éclairés ſont rares, & les déſintéreſſés plus

Digitized by Google

rares encore, ne se rencontrent que chez l'étranger. Les vérités morales ne s'étendent que par des ondulations très-lentes. Il en est, si je l'ose dire, de la chûte de ces vérités sur la terre, comme de celles d'une pierre au milieu d'un lac : les eaux séparées en point du contact forment un cercle bientôt enfermé dans un plus grand, qui lui-même environné de cercles plus spacieux, s'agrandissant de moment en moment, vont enfin se briser sur la rive. C'est de cercles en cercles qu'une vérité morale s'étendant aux différentes classes des citoyens, parvient enfin à la connoissance de tous ceux qui n'ont point intérêt de la rejetter.

Pour établir cette vérité il suffit que le puissant ne s'oppose point à sa promulgation, & c'est en ceci que la vérité differe de l'erreur.

C'est par la violence que cette derniere se propage : c'est la force en main qu'on a prouvé presque toutes les religions & c'est ce qui les a rendues les fléaux du monde moral.

La vérité sans la force s'établit sans doute lentement, mais elle s'établit sans troubles. Les seules nations où la vérité pénetre avec peine sont les nations ignorantes. L'imbécillité est moins docile qu'on ne l'imagine.

Que l'on propose chez un peuple ignorant une loi utile, * 6. mais nouvelle; cette loi re-

Digitized by Google

jettée ſans examen, peut même exciter une ſédition * 7. chez ce peuple qui ſtupide parce qu'il eſt eſclave, eſt d'autant plus irritable que le deſpotiſme l'a plus ſouvent irrité.

Que l'on propoſe au contraire cette même loi chez un peuple éclairé, où la preſſe eſt libre, où l'utilité de cette loi eſt déjà preſſentie & ſa promulgation deſirée, elle ſera reçue avec reconnoiſſance par la partie inſtruite de la nation, & cette partie contiendra l'autre.

Il réſulte de ce chapitre, que la vérité par la lenteur même avec laquelle ſa découverte ſe propage, ne peut produire de trouble dans les états. Mais n'eſt-il pas des formes de gouvernement où la connoiſſance du vrai puiſſe être dangereuſe ?

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Des gouvernements.

SI toute vérité morale n'eſt qu'un *moyen d'accroître ou d'aſſurer le bonheur du plus grand nombre, & ſi l'objet de tout gouvernement eſt la félicité publique*, point de vérité morale dont la publication ne ſoit déſirable * 8. Toute diverſité d'opinions à ce ſujet tient à la ſignification incertaine du mot *gouvernement*. Qu'eſt-ce qu'un gouvernement ? *l'aſſemblage de loix ou de conventions faites entre les citoyens d'une même nation*. Or ces loix & conventions ſont, ou contraires ou conformes à l'intérêt général. Il n'eſt donc que deux formes de gouvernement, l'une bonne, l'autre mauvaiſe : c'eſt à ces deux eſpeces que je les réduis toutes. Or dans l'aſſemblage des conventions qui les conſtitue, dire qu'on ne peut changer les loix nuiſibles à la nation, que de telles loix ſont ſacrées, qu'elles ne peuvent être légitimement réformées, c'eſt dire qu'on ne peut changer le régime contraire à ſa ſanté, qu'affligé d'une plaie, c'eſt un crime de la nétoyer, qu'il faut la laiſſer tomber en gangrene * 9.

Digitized by Google

Au reſte ſi tout gouvernement, de quelque nature qu'il ſoit, ne peut ſe propoſer d'autre objet que le bonheur du plus grand nombre des citoyens, tout ce qui tend à les rendre heureux ne peut être contraire à ſa conſtitution * 10. Celui-là ſeul doit s'oppoſer à toute réforme utile à l'état, qui fonde ſa grandeur ſur l'aviliſſement de ſes compatriotes, ſur le malheur de ſes ſemblables, & qui veut uſurper ſur eux un pouvoir arbitraire. Quant au citoyen honnête, à l'homme ami de la vérité & de ſa patrie, il ne peut avoir d'intérêt contraire à l'intérêt national. Eſt-on heureux du bonheur de l'empire & glorieux de ſa gloire ? on deſire en ſecret la correction de tous les abus. On ſait qu'on n'anéantit point une ſcience lorſqu'on la perfectionne, & qu'on ne détruit point un gouvernement lorſqu'on le réforme.

Suppoſons qu'en Portugal l'on reſpectât davantage la propriété des biens, de la vie & de la liberté des ſujets, le gouvernement en ſeroit-il moins monarchique ? Suppoſons qu'en ce pays l'on ſupprimât l'inquiſition & les lettres de cachet, qu'on limitât l'exceſſive autorité de certaines places, auroit-on changé la forme du gouvernement ? Non : l'on en auroit ſeulement corrigé les abus. Quel monarque vertueux ne ſe prêteroit point à cette réforme ! Compare-t-on les

Digitized by Google

rois de l'Europe à ces ſtupides ſultans de l'Aſie ; à ces Vampires qui ſucent le ſang de leurs ſujets & que toute contradiction révolte. Soupçonner ſon prince d'adopter les principes d'un deſpotiſme oriental, c'eſt lui faire l'injure la plus atroce. Un ſouverain éclairé ne regarda jamais le pouvoir arbitraire, ſoit d'un ſeul tel qu'il exiſte en Turquie, ſoit de pluſieurs tel qu'il exiſte en Pologne, comme la conſtitution réelle d'un état. Honorer de ce titre un deſpotiſme cruel, c'eſt donner le nom de gouvernement à une confédération de voleurs * 11. qui ſous la baniere d'un ſeul ou de pluſieurs, ravagent les provinces qu'ils habitent.

Tout acte d'un pouvoir arbitraire eſt injuſte. Un pouvoir acquis & conſervé par la force * 12. eſt un pouvoir que la force a droit de repouſſer. Une nation, quelque nom que porte ſon ennemi, peut toujours le combattre & le détruire.

Au reſte ſi l'objet des ſciences, de la morale & de la politique ſe réduit à la recherche des moyens de rendre les hommes heureux, il n'eſt donc point en ce genre de vérités dont la connoiſſance puiſſe être dangereuſe.

Mais le bonheur des peuples fait-il celui des ſouverains.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Dans aucune forme de gouvernement le bonheur du prince n'eſt attaché au malheur des peuples.

LE pouvoir arbitraire dont quelques monarques paroiſſent ſi jaloux, n'eſt qu'un luxe de puiſſance qui ſans rienajouter à leur félicité, fait le malheur de leurs ſujets. Le bonheur du prince eſt indépendant de ſon deſpotiſme. C'eſt ſouvent par complaiſance pour ſes favoris, c'eſt pour le plaiſir & la commodité de cinq ou ſix perſonnes qu'un ſouverain met ſes peuples en eſclavage, & ſa tête ſous le poignard de la conjuration.

Le Portugal nous apprend les dangers auxquels dans ce ſiecle même les rois ſont encore expoſés. Le pouvoir arbitraire, cette calamité des nations n'aſſure donc ni la félicité, ni la vie des monarques. Leur bonheur n'eſt donc pas eſſentiellement lié au malheur de leurs ſujets. Pourquoi taire aux princes cette vérité & leur laiſſer ignorer que la monarchie modérée eſt la monarchie la plus deſirable; * 13. que le ſouverain n'eſt grand que de la grandeur de ſes peuples, n'eſt fort que de leur force, riche que de leurs richeſ-

Digitized by Google

ſes ; que ſon intérêt bien entendu eſt eſſentiellement uni au leur, & qu'enfin ſon devoir eſt de les rendre heureux ?

« Le ſort des armes, dit un Indien à Tamerlan, nous ſoumet à toi. Es-tu marchand? vends-nous. Es-tu boucher ? tue-nous. Es-tu monarque ? rends-nous heureux «.

Eſt-il un ſouverain qui puiſſe ſans horreur entendre ſans ceſſe murmurer autour de lui ce mot célebre d'un Arabe.

Cet homme accablé ſous le faix de l'impôt, ne peut ſubſiſter lui & ſa famille : il porte ſes plaintes au Calife : le Calife s'en irrite ; l'Arabe eſt condamné à mort. En marchant au ſupplice, il rencontre en chemin un officier de la bouche : pour qui ces viandes, demande le condamné ? pour les chiens du Calife, répond l'Officier. *Que la condition des chiens d'un deſpote*, s'écrie l'Arabe, *eſt préférable à celle de ſon ſujet* !

Quel prince éclairé ſoutient un tel reproche, & veut en uſurpant un pouvoir arbitraire ſur ſes peuples ſe condamner à ne vivre qu'avec des eſclaves ?

L'homme en préſence de ſon deſpote eſt ſans opinion & ſans caractere.

Thamas Kouli-Kan ſoupe avec un favori. On lui ſert un nouveau légume. Rien de meilleur & de plus ſain que ce mets, dit le courtiſan.

Digitized by Google

» Le repas fait Kouli-Kan ſe ſent incommodé : » il ne dort pas. Rien, dit-il à ſon lever, de » plus déteſtable & de plus mal-ſain que ce lé» gume. Rien de plus mal-ſain, dit le courtiſan. » Mais tu ne le penſois pas hier, reprend le » prince : qui te force à changer d'avis ? mon » reſpect & ma crainte ; je puis, replique le fa» vori, impunément médire de ces mets ; je ſuis » l'eſclave de ta hauteſſe & non l'eſclave de ce » légume ».

Le deſpote eſt la Gorgone : il pétrifie dans l'homme juſqu'à la penſée (*a*). Comme la Gor-

(*a*) Quel prince même parmi les chrétiens à l'exemple du Calife Hakkam, permettroit aux Cadis de révéler ſes injuſtices !

« Une pauvre femme poſſede à Jehra une petite » piece de terre contiguë aux jardins d'Hakkam ; ce » prince veut aggrandir ſon palais ; il fait propoſer à » cette femme de lui céder ſon terrain. Elle le refuſe » & veut conſerver l'héritage de ſes peres. L'inten» dant des jardins s'empare du terrain qu'elle ne veut » pas vendre.

» La femme éplorée va à Cordoue implorer la juſtice. » Ibu-Béchir en eſt le Cadi. Le texte de la loi eſt for» mel en faveur de la femme. Mais que peuvent les loix » contre celui qui ſe croit au-deſſus d'elles? Cependant » Ibu-Béchir ne déſeſpere point de ſa cauſe. Il monte » ſur ſon âne : porte avec lui un ſac d'une grandeur » énorme, ſe préſente dans cet état devant Hakkam

gone, il eſt l'effroi du monde. Son ſort eſt-il donc ſi déſirable? Le deſpotiſme eſt un joug également onéreux à celui qui le porte, à celui qui l'impoſe. Que l'armée abandonne le deſpote, le plus vil des eſclaves devient ſon égal, le frappe & lui dit :

» *Ta force étoit ton droit ; ta foibleſſe eſt ton crime* ».

Mais ſi dans l'erreur à cet égard, un prince attache ſon bonheur à l'acquiſition du pouvoir

---

» aſſis alors dans le pavillon, conſtruit ſur le terrain de » cette femme.

» L'arrivée du Cadi, le ſac qu'il a ſur l'épaule, » étonnent le prince. Ibu-Béchir ſe proſterne, de- » mande à Hakkam la permiſſion de remplir ſon ſac » de la terre ſur laquelle il ſe trouve. Le Caliſe y » conſent. Le ſac plein, le Cadi ſupplie le prince de » l'aider à charger ce ſac ſur ſon âne. Cette demande » étonne Hakkam. Ce ſac eſt trop lourd, répond-il. » Prince, reprend alors Ibu-Béchir avec une noble » hardieſſe, ſi ce ſac que vous trouvez ſi peſant, ne » contient encore qu'une petite partie de la terre in- » juſtement enlevée à une de vos ſujettes, comment » porterez-vous au jour du jugement dernier cette » même terre que vous avez ravie en entier. Hakkam » loin de punir le Cadi reconnoît généreuſement ſa » faute, rend à la femme le terrain dont il s'étoit » emparé avec tous les bâtiments qu'il y avoit fait » conſtruire.

arbitraire,

Digitized by Google

arbitraire, & qu'un écrit publiant les intentions du prince éclaire les peuples sur le malheur qui les menace, cet écrit ne suffit-il pas pour exciter le trouble & le soulevement ? Non : l'on a partout décrit les suites funestes du despotisme. L'histoire Romaine, l'Ecriture Sainte elle-même en font en cent endroits le tableau le plus effrayant, & cette lecture n'excita jamais de révolution. Ce sont les maux actuels, multipliés & durables du despotisme, qui donent quelquefois un peuple de courage nécessaire pour s'arracher à ce joug. C'est toujours la cruauté des sultans qui provoque la sédition. Tous les trônes de l'Orient sont souillés du sang de leur maître. Qui le versa ? La main des esclaves.

La simple publication de la vérité n'occasionne point de commotions vives. D'ailleurs l'avantage de la paix dépend du prix dont on l'achete. La guerre est sans doute un mal ; mais pour l'éviter, faut-il que sans combattre, les citoyens se laissent ravir leurs biens, leur vie & leur liberté ? Un prince ennemi vient les armes à la main réduire un peuple à l'esclavage : ce peuple présentera-t-il sa tête au joug de la servitude ? Qui le propose est un lâche. Quelque nom que porte le ravisseur de ma liberté, je dois la défendre contre lui.

Point d'état qui ne soit susceptible de réforme.

Digitized by Google

ſouvent auſſi néceſſaire que déſagréable à certaines gens. L'adminiſtration s'abſtiendra-t-elle de les faire ? Faut-il, dans l'eſpoir d'une fauſſe tranquillité qu'elle faſſe aux grands le ſacrifice du bien public, & ſous le vain prétexte de conſerver la paix, qu'elle abandonne l'empire aux voleurs qui le pillent ?

Il eſt, comme je l'ai déjà dit, des maux néceſſaires. Point de guériſon ſans douleur. Si l'on ſouffre dans le traitement, c'eſt moins du remede que de la maladie.

Une conduite timide, des ménagemens bas ont été ſouvent plus fatals aux ſociété que la ſédition même. On peut ſans offenſer un prince vertueux fixer les bornes de ſon autorité ; lui repréſenter que la loi qui déclare le bien public la premiere des loix, eſt une loi ſacrée, inviolable, que lui-même doit reſpecter ; que toutes les autres loix ne ſont que les divers moyens d'aſſurer l'exécution de la premiere, & qu'enfin toujours malheureux du malheur des ſujets, il eſt une dépendance réciproque entre la félicité des peuples & celle du ſouverain. D'où je conclus :

Que la choſe vraiment nuiſible pour lui, lui eſt le menſonge qui lui cache la maladie de l'état ;

Que la choſe vraiment avantageuſe pour lui,

Digitized by Google

eſt la vérité qui l'éclaire ſur le traitement & le remede.

La révélation de la vérité eſt donc utile ; mais l'homme, dira-t-on, la doit-il aux autres hommes ? lorſqu'il eſt ſi dangereux pour lui de la leur révéler.

CHAPITRE XI.

Qu'on doit la vérité aux hommes.

SI je conſultois ſur ce ſujet & St. Auguſtin & St. Ambroiſe, je dirois avec le premier.

» La vérité devient-elle un ſujet de ſcandale ? » Que le ſcandale naiſſe & que la vérité ſoit » dite » (*a*).

Je répéterois d'après le ſecond : « on n'eſt » pas défenſeur de la vérité, ſi du moment » qu'on la voit, on ne la dit point ſans honte » & ſans crainte » (*b*).

J'ajouterois enfin, « que la vérité quelque-

(*a*) *Si de veritate ſcandalum, utilius permittitur noſci ſcandalum quam veritas relinquatur.*

(*b*) *Ille veritatis defenſor eſſe debet qui cum recta ſentit, loqui non metuit, nec erubeſcit.*

Digitized by Google

» temps éclipsée par l'erreur, en perce tôt ou » tard le nuage » (a)

Mais il n'est point ici question d'autorité. Ce que l'on doit à l'opinion des hommes célébres, c'est du respect & non une foi aveugle. Il faut donc scrupuleusement examiner leurs opinions; & cet examen fait, il faut juger non d'après leur raison, mais d'après la sienne. Je crois les trois angles d'un triangle égaux à deux droits, non parce qu'Euclide l'a dit, mais parce que je puis m'en démontrer la vérité.

Veut-on savoir si l'on doit réellement la vérité aux hommes? qu'on interroge les gens en place eux-mêmes: tous conviendront qu'il leur est important de la connoître & que sa connoissance seule leur fournit les moyens d'accroître & d'assurer la félicité publique. Or si tout homme doit en qualité de citoyen contribuer de tout son pouvoir au bonheur de ses compatriotes, sait-on la vérité; on doit la dire.

Demander si l'on la doit aux hommes, c'est sous un tour de phrase obscur & détourné demander s'il est permis d'être vertueux & de faire le bien de ses semblables.

Mais l'obligation de dire la vérité suppose la

(a) *Occultari potest ad tempus veritas, vinci non potest.* S. Aug.

Digitized by Google

possibilité de la découvrir. Les gouvernements doivent donc en faciliter les moyens ; & le plus sûr de tous est la liberté de la presse.

CHAPITRE XII.

De la liberté de la presse.

C'EST à la contradiction, par conséquent à la liberté de la presse que les sciences physiques doivent leur perfection. Otez cette liberté : que d'erreurs consacrées par le temps seront citées comme des axiomes incontestables ! Ce que je dis du physique est applicable au moral & au politique. Veut-on en ce genre s'assurer de la vérité de ses opinions ? Il faut les promulguer. C'est à la pierre de touche de la contradiction qu'il faut les éprouver. La presse doit donc être libre. Le magistrat qui la gêne s'oppose donc à la perfection de la morale & de la politique : il peche contre sa nation : (*a*) il étouffe jusque dans leurs germes les idées heureuses qu'eût produit cette liberté. Or

(*a*) Qui soumet ses idées au jugement & à l'examen de ses concitoyens, doit publier toutes celles qu'il croit vaines & utiles. Les taire, seroit le signe d'une indifférence criminelle.

Digitized by Google

qui peut apprécier cette perte ? Ce qu'on peut dire à ce ſujet, c'eſt que le peuple libre, le peuple qui penſe, commande toujours au peuple qui ne penſe pas (*a*).

Le prince doit donc aux nations la vérité comme utile, & la liberté de la preſſe comme moyen de la découvrir. Par-tout où cette liberté eſt interdite, l'ignorance comme une nuit profonde s'étend ſur tous les eſprits. Alors en cherchant la vérité, ſes amateurs craignent de la découvrir. Ils ſentent qu'une fois découverte, il faudra, ou la taire, ou la déguiſer lâchement ou s'expoſer à la perſécution. Tout homme la redoute. S'il eſt toujours de l'intérêt public de connoître la vérité, il n'eſt pas toujours de l'intérêt particulier de la dire.

La plupart des gouvernements exhortent encore le citoyen à ſa recherche ; mais preſque tous le puniſſent de ſa découverte. Or peu d'hommes bravent à la longue la haine du puiſſant par pur amour de l'humanité & de la vérité. En conſéquence peu de maîtres qui la révèlent à leurs éle-

(*a*) Qu'apprend à l'étranger la défenſe de parler & d'écrire librement ? Que le gouvernement qui fait cette défenſe eſt injuſte & mauvais. L'Angleterre généralement regardée comme le meilleur, eſt celui où le citoyen à cet égard eſt le plus libre.

Digitized by Google

ves. Auſſi l'inſtruction donnée maintenant dans les colleges & les ſéminaires ſe réduit-elle à la lecture de quelques légendes, à la ſcience de quelques ſophiſmes propres à favoriſer la ſuperſtition, à rendre les eſprits faux & les cœurs inhumains. Il faut aux hommes une autre éducation ; il eſt temps qu'à de frivoles inſtructions, on en ſubſtitue de plus ſolides ; qu'on enſeigne aux citoyens ce qu'ils doivent à eux, à leur prochain, à leur patrie ; qu'on leur faſſe ſentir le ridicule des diſputes religieuſes, (*a*) l'intérêt qu'ils ont de perfectionner la morale & par conſéquent s'aſſurer la liberté de penſer & d'écrire.

Mais que d'opinions bizarres n'engendreroit point cette liberté ? Qu'importe. Ces opinions détruites par la raiſon auſſi-tôt que produites, n'altéreroient pas la paix des états.

Point de prétextes ſpécieux dont l'hypocriſie & la tyrannie n'aient coloré le deſir d'impoſer ſilence aux hommes éclairés ; & dans ces vains

(*a*) S'agit-il de religion ? Par quelle raiſon en défendre l'examen ? Eſt-elle vraie ? Elle peut ſupporter la preuve de la diſcuſſion. Eſt-elle fauſſe ? En ce dernier cas quelle abſurdité de protéger une religion dont la morale eſt puſillanime & cruelle, & le culte à charge à l'état par l'exceſſive dépenſe qu'exige l'entretien de ſes miniſtres !

Digitized by Google

prétextes nul citoyen vertueux n'apperçut de motif légitime pour la taire.

La révélation de la vérité ne peut être odieuse qu'à ces impoſteurs qui trop ſouvent écoutés des princes, leur préſentent le peuple éclairé comme factieux & le peuple abruti comme docile.

Qu'apprend à ce ſujet l'expérience? Que toute nation inſtruite eſt ſourde aux vaines déclamations du fanatiſme & que l'injuſtice la révolte.

C'eſt lorſqu'on me dépouille de la propriété de mes biens, de ma vie & de ma liberté que je m'irrite, c'eſt alors que l'eſclave s'arme contre le maître. La vérité n'a pour ennemis que les ennemis même du bien public. Les méchants s'oppoſent ſeuls à ſa promulgation.

Au reſte c'eſt peu de montrer que la vérité eſt utile, que l'homme la doit à l'homme, & que la preſſe doit être libre: il faut de plus indiquer les maux qu'engendre dans les empires l'indifférence pour la vérité.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

DANS le corps politique comme dans le corps humain, il faut un certain degré de fermentation pour y entretenir le mouvement & la vie. L'indifférence pour la gloire & la vérité produit ſtagnation dans les ames & les eſprits. Tout peuple qui par la forme de ſon gouvernement ou la ſtupidité de ſes adminiſtrateurs parvient à cet état d'indifférence, eſt ſtérile en grands talents comme en grandes vertus (*a*). Prenons les habitants de l'Inde pour exemple. Quels hommes comparés aux habitants actifs & induſtrieux des bords de la Seine, du Rhin, ou de la Tamiſe !

L'indien plongé dans l'ignorance, indifférent

(*a*) Les vertus fuient les lieux d'où la vérité eſt bannie. Elles n'habitent point les empires où l'eſclavage donne le nom de *ſoleil de juſtice* aux tyrans les plus injuſtes & les plus cruels, où la terreur prononce les panégyriques. Quelles idées de malheureux courtiſans peuvent-ils ſe former de la vertu dans des pays où les princes les plus craints, ſont les plus loués.

Digitized by Google

à la vérité, malheureux au dedans, foible au dehors, eſt eſclave d'un deſpote également incapable de le conduire au bonheur durant la paix, à l'ennemi durant la guerre (*a*).

Quelle différence de l'Inde actuelle, à cette Inde jadis ſi renommée & qui citée comme le berceau des arts & des ſciences, étoit peuplée d'hommes avides de gloire & de vérités. Le mépris conçu pour cette nation déclare le mépris auquel doit s'attendre tout peuple qui croupira comme l'Indien, dans la pareſſe & l'indifférence pour la gloire.

Quiconque regarde l'ignorance comme favorable au gouvernement, & l'erreur comme utile, en méconnoît les productions. Il n'a point conſulté l'hiſtoire. Il ignore qu'une erreur utile pour

---

(*a*) La guerre s'allume-t-elle en Orient? Le Sophi retiré dans ſon ſerrail ordonne à ſes eſclaves d'aller ſe faire tuer pour lui ſur la frontiere. Il ne daigne pas même les y conduire. Se peut-il, dit à ce ſujet Machiavel, qu'un monarque abandonne à ſes favoris, la plus noble de ſes fonctions, celle de général. Ignore-t-il, qu'intéreſſés à prolonger leur commandement, ils le ſont auſſi à prolonger la guerre. Or quelle perte d'hommes & d'argent n'occaſione pas ſa durée! A quels revers d'ailleurs ne s'expoſe point la nation victorieuſe qui laiſſe échapper le moment d'accabler ſon ennemi.

Digitized by Google

le moment, ne devient que trop souvent le germe des plus grandes calamités.

Un nuage blanc s'est-il élevé au-dessus des montagnes ; c'est le voyageur expérimenté qui seul y découvre l'annonce de l'ouragan : il se hâte vers la couchée. Il sait que s'abbaissant du sommet des monts, ce nuage étendu sur la plaine, voilera bientôt de la nuit affreuse des tempêtes, ce ciel pur & serein qui luit encore sur sa tête.

L'erreur est ce nuage blanc où peu d'hommes apperçoivent les malheurs dont il est l'annonce. Ces malheurs cachés au stupide sont prévus du sage. Il sait qu'une seule erreur peut abrutir un peuple, peut obscurcir tout l'horizon de ses idées ; qu'une imparfaite idée de la divinité a souvent opéré cet effet.

L'erreur dangereuse en elle-même l'est surtout par ses productions. Une erreur est féconde en erreurs.

Tout homme compare plus ou moins ses idées entr'elles. En adopte-t-il une fausse ? de cette idée unie à d'autres, il en résulte des idées nouvelles & nécessairement fausses qui se combinant de nouveau avec toutes celles dont il a chargé sa mémoire, donnent à toutes une plus ou moins forte teinte de fausseté.

Les erreurs théologiques en sont un exemple. Il n'en faut qu'une pour infecter toute la masse des

Digitized by Google

idées d'un homme, pour produire une infinité d'opinions bizarres, monſtrueuſes & toujours inattendues, parce qu'avant l'accouchement on ne prédit pas la naiſſance des monſtres.

L'erreur eſt de mille eſpeces. La vérité au contraire eſt une & ſimple : ſa marche eſt toujours uniforme & conſéquente. Un bon eſprit ſait d'avance la route qu'elle doit parcourir (*a*). Il n'en eſt pas ainſi de l'erreur. Toujours inconſéquente & toujours irréguliere dans ſa courſe, on la perd chaque inſtant de vue : ſes apparitions ſont toujours imprévues ; on n'en peut donc prévenir les effets.

Pour en étouffer les ſemences (*b*) le légiſlateur ne peut trop exciter les hommes à la recherche de la vérité.

(*a*) Les principes d'un miniſtre éclairé une fois connus, on peut dans preſque toutes les poſitions prédire quelle ſera ſa conduite. Celle d'un ſot eſt indevinable. C'eſt une viſite, un bon mot, une impatience qui le détermine & delà ce proverbe, *que Dieu ſeul devine les ſots.*

(*b*) Pour détruire l'erreur faut-il la forcer au ſilence ? Non : que faire donc ? La laiſſer dire. L'erreur obſcure par elle-même eſt rejetée de tout bon eſprit. Le temps ne l'a-t-il point accréditée ; n'eſt-elle point favoriſée du gouvernement ? elle ne ſoutient point le regard de l'examen. La raiſon donne à la longue le ton par-tout où on la dit librement.

Digitized by Google

Tout vice, disent les philosophes, est une erreur de l'esprit. Les crimes & les préjugés sont freres : les vérités & les vertus sont sœurs. Mais quelles sont les matrices de la vérité ? la contradiction & la dispute. La liberté de penser porte les fruits de la vérité : cette liberté éleve l'ame, engendre des pensées sublimes ; la crainte au contraire l'affaisse & ne produit que des idées basses.

Quelqu'utile que soit la vérité, supposons cependant qu'entraîné à sa ruine par le vice de son gouvernement, un peuple ne peut l'éviter que par un grand changement dans ses loix, ses mœurs & ses habitudes, faut-il que le législateur le tente ? doit-il faire le malheur de ses contemporains pour mériter l'estime de la postérité ? La vérité enfin qui conseilleroit d'assurer la félicité des générations futures par le malheur de la présente doit-elle être écoutée ?

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Que le bonheur de la génération future n'eſt jamais attaché au malheur de la génération préſente.

POUR montrer l'abſurdité de cette ſuppoſition, examinons de quoi ſe compoſe ce qu'on appelle la génération préſente.

1°. D'un grand nombre d'enfants qui n'ont point encore contracté d'habitudes.

2°. D'adoleſcens qui peuvent facilement en changer.

3°. D'hommes faits & dont pluſieurs ont déjà preſſenti & approuvé les réformes propoſées.

4°. De vieillards pour qui tout changement d'opinions & d'habitudes eſt réellement inſupportable.

Que réſulte-t-il de cette énumération? qu'une ſage réforme dans les mœurs, les loix & le gouvernement peut déplaire au vieillard, à l'homme foible & d'habitude, mais qu'utile aux générations futures, cette réforme l'eſt encore au plus grand nombre de ceux qui compoſent la génération préſente; que par conſéquent elle n'eſt ja-

Digitized by Google

mais contraire à l'intérêt actuel & général d'une nation.

Au reſte tout le monde ſait que dans les empires l'éternité des abus n'eſt point l'effet de notre compaſſion pour les vieillards, mais de l'intérêt mal-entendu du puiſſant. Ce dernier également indifférent au bonheur de la génération préſente (*a*) ou future, veut qu'on le ſacrifie à ſes moindres fantaiſies; il veut; il eſt obéi.

Quelqu'élevé cependant que ſoit un homme, c'eſt à la nation & non à lui qu'on doit le premier reſpect. Dieu, dit-on, eſt mort pour le ſalut de tous. Il ne faut donc pas immoler le bonheur de tous aux fantaiſies d'un ſeul. On doit à l'intérêt général le ſacrifie de tous les intérêts perſonnels. Mais, dira-t-on, ces ſacrifices ſont quelquefois cruels: oui, s'ils ſont exécutés par des gens inhumains ou ſtupides. Le bien public ordonne-t-il le mal d'un individu? toute com-

(*a*) Un ſage gouvernement prépare toujours dans le bonheur de la génération préſente celui de la génération future. On a dit de la vieilleſſe & de la jeuneſſe, « que l'une prévoyoit trop, & l'autre trop » peu, qu'aujourd'hui eſt la maîtreſſe du jeune, & » demain celle du vieillard. » C'eſt à la maniere des vieillards que doivent ſe conduire les états.

Digitized by Google

paſſion eſt due à ſa miſere. Point de moyen de l'adoucir qu'on ne doive employer. C'eſt alors que la juſtice & l'humanité du prince doivent être inventives. Tous les infortunés ont droit à ſes bienfaits : il doit flatter leurs peines. Malheur à l'homme dur & barbare qui refuſeroit au citoyen juſqu'à la conſolation de ſe plaindre. La plainte commune à tout ce qui ſouffre, à tout ce qui reſpire, eſt toujours légitime.

Je ne veux pas que l'infortune éplorée retarde la marche du prince vers le bien public. Mais je veux qu'en paſſant, il eſſuye les larmes de la douleur, & que ſenſible à la pitié l'amour ſeul de la patrie l'emporte en lui ſur l'amour du particulier.

Un tel prince toujours ami des malheureux & toujours occupé de la félicité de ſes ſujets, ne regardera jamais la révélation de la vérité comme dangereuſe.

Que conclure de ce que j'ai dit au ſujet de cette queſtion ?

Que la découverte du vrai toujours utile au public, ne fut jamais funeſte qu'à ſon auteur.

Que la révélation de la vérité n'altere point la paix des états ; qu'on en a pour garant la lenteur même de ſes progrès.

Qu'en toute eſpece de gouvernement il eſt important de la connoître.

Qu'il

Digitized by Google

Qu'il n'eſt proprement que deux ſortes de gouvernements, l'un bon l'autre mauvais.

Qu'en aucun d'eux le bonheur du prince n'eſt lié au malheur des ſujets.

Que ſi la vérité eſt utile, on la doit aux hommes.

Que tout gouvernement en conſéquence doit faciliter les moyens de la découvrir.

Que le plus ſûr de tous eſt la liberté de la preſſe.

Que les ſciences doivent leur perfection à cette liberté?

Que l'indifférence pour la vérité eſt une ſource d'erreurs, & l'erreur une ſource de calamités publiques.

Qu'aucun ami de la vérité ne propoſa de ſacrifier la félicité de la génération préſente, à la félicité de la génération à venir.

Qu'une telle hypotheſe eſt impoſſible.

Qu'enfin c'eſt de la ſeule révélation de la vérité qu'on peut attendre le bonheur futur de l'humanité.

La conſéquence de ces diverſes propoſitions, c'eſt que perſonne n'ayant le droit de faire le mal public, nul n'a droit de s'oppoſer à la publication de la vérité & ſur-tout des premiers principes de la morale.

Un homme à titre de fort a-t-il uſurpé ce

Digitized by Google

pouvoir ſur une nation ? de ce moment même la nation croupit dans l'ignorance de ſes véritables intérêts. Les ſeules loix adoptées ſont les loix favorables à l'avarice, & à la tyrannie des grands. La cauſe publique reſte ſans défenſeurs. Telle eſt dans la plupart des royaumes l'état actuel des peuples. Cet état eſt d'autant plus affreux qu'il faut des ſiecles pour les en arracher.

Qu'au reſte les intéreſſés aux malheurs publics ne redoutent encore aucune révolution prochaine. Ce n'eſt point ſous les coups de la vérité, c'eſt ſous les coups du puiſſant que ſuccombera l'erreur. Le moment de ſa deſtruction eſt celui où le prince confondra ſon intérêt avec l'intérêt public. Juſque-là c'eſt en vain qu'on préſentera le vrai aux hommes. Il en ſera toujours méconnu. N'eſt-on guidé dans ſa conduite & ſa croyance que par l'intérêt du moment, comment à ſa lueur incertaine & variable diſtinguer le menſonge de la vérité ?

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Que les mêmes opinions paroiſſent vraies ou fauſſes, ſelon l'intérêt qu'on a de les croire telles ou telles.

TOUS les hommes conviennent de la vérité des propoſitions géometriques : ſeroit-ce parce qu'elles ſont démontrées ? Non : mais parce qu'indifférents à leur fauſſeté ou à leur vérité, les hommes n'ont nul intérêt de prendre le faux pour le vrai. Leur ſuppoſe-t-on cet intérêt ? alors les propoſitions les plus évidemment démontrées leur paroîtront problématiques. Je me prouverois au beſoin que le contenu eſt plus grand que le contenant : c'eſt un fait dont quelques religions fourniſſent des exemples.

Qu'un théologien catholique ſe propoſe de prouver qu'il eſt des bâtons ſans deux bouts, rien pour lui de plus facile. Il diſtinguera d'abord deux ſortes de bâtons, les uns ſpirituels, les autres matériels. Il diſſertera obſcurément ſur la nature des bâtons ſpirituels : il en conclura que l'exiſtence de ces bâtons eſt un myſtere au deſſus & non contraire à la raiſon ; alors cette propo-

Digitized by Google

fition évidente (*a*) « qu'il n'eſt point de bâton » ſans deux bouts, » deviendra problématique.

Il en eſt de même, dit à ce ſujet un *Anglois*, des vérités les plus claires de la morale. La plus évidente » c'eſt qu'en fait de crimes, la puni-

---

(*a*) Chacun parle d'évidence & puiſque l'occaſion s'en préſente je tâcherai d'attacher une idée nette à ce mot.

Evidence vient du mot latin *videre*, *voir*. Une toiſe eſt plus grande qu'un pied ; je le vois. Tout fait dont je puis ainſi conſtater l'exiſtence par mes ſens, eſt donc évident pour moi. Mais l'eſt-il également pour ceux qui ne ſont pas à portée de s'en aſſurer par le même témoignage ? Non ; d'où je conclus qu'une propoſition généralement évidente n'eſt autre choſe qu'un fait dont tous les hommes peuvent également & à chaque inſtant vérifier l'exiſtence.

Que deux corps & deux corps faſſent quatre corps ; cette propoſition eſt évidente pour tous les hommes, parce que tous peuvent à chaque inſtant en conſtater la vérité : mais qu'il y ait dans les écuries du roi de Siam un éléphant haut de 24 pieds ; ce fait évident pour tous ceux qui l'auroient vu, ne le ſeroit ni pour moi, ni pour ceux qui ne l'auroient pas meſuré. Cette propoſition ne peut donc être citée ni comme évidente, ni même comme vraiſemblable. Il eſt en effet plus raiſonnable de penſer que dix témoins de ce fait, ou ſe ſont trompés, ou l'ont exagéré, ou qu'enfin ils ont menti, qu'il n'eſt raiſonnable de croire à l'exiſtence d'un éléphant d'une hauteur double de celle des autres.

Digitized by Google

» tion doit être perſonnelle, & que je ne dois » pas être pendu pour le vol commis par mon » voiſin. »

Cependant que de théologiens ſoutiennent encore que Dieu punit dans les hommes actuels le péché de leur premier pere (*a*).

Pour cacher l'abſurdité de ce raiſonnement, ils ajoutent que la juſtice d'en haut n'eſt pas celle de l'homme. Mais ſi la juſtice du ciel eſt la vraie, * 14. & que cette juſtice ne ſoit pas celle de la terre, l'homme vit donc dans l'ignorance de la juſtice. Il ne ſait donc jamais ſi l'action qu'il croit équitable n'eſt point injuſte, ſi le vol & l'aſſaſſinat ne ſont point des vertus. * 15. Que deviennent alors les principes de la loi naturelle & de la morale ? Comment s'aſſurer de leur juſteſſe & diſtinguer l'honnête homme du ſcélérat.

(*a*) Pourquoi, diſoit un miſſionnaire à un Lettré Chinois, n'admettez-vous qu'un deſtin aveugle ? C'eſt répondit-il, que nous ne penſons pas qu'un être intelligent puiſſe être injuſte & puiſſe punir dans un nouveau né, le crime commis il y a 6000 ans par Adam ſon pere. Votre piété ſtupide fait de Dieu un être intelligent & injuſte : la nôtre plus éclairée en fait un aveugle deſtin.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

L'intérêt fait eſtimer en ſoi juſqu'à la cruauté qu'on déteſte dans les autres.

TOUTES les nations de l'Europe conſiderent avec horreur ces prêtres de Carthage dont la barbarie enfermoit des enfants vivants dans la ſtatue brûlante de Saturne ou de Moloch. Point d'Eſpagnol cependant qui ne reſpecte la même cruauté en lui & dans ſes inquiſiteurs. A quelle cauſe attribuer cette contradiction ? à la vénération que l'Eſpagnol conçoit dès l'enfance pour les moines. Il faudroit pour le défaire de ce reſpect d'habitude qu'il penſât, qu'il conſultât ſa raiſon, qu'il s'expoſât à la fois à la fatigue de l'attention & à la haine de ce même moine. L'Eſpagnol eſt donc forcé par le double intérêt de la crainte & de la pareſſe de révérer dans le Dominicain la barbarie qu'il déteſte dans le prêtre du Mexique. On me dira ſans doute que la différence de cultes change l'eſſence des choſes, & que la cruauté abominable dans une religion eſt reſpectable dans l'autre.

Je ne répondrai point à cette abſurdité : j'obſerverai ſeulement que le même intérêt qui, par

Digitized by Google

exemple, me fait aimer & reſpecter dans un pays la cruauté que je hais & mépriſe dans les autres, doit à d'autres égards faſciner encore les yeux de ma raiſon, qui doit ſouvent m'exagérer le mépris dû à certains vices.

L'avarice en eſt un exemple. L'avare ſe contente-t-il de ne rien donner & d'épargner le ſien; ne ſe porte-t-il d'ailleurs à aucune injuſtice? De tous les vicieux, c'eſt peut-être celui qui nuit le moins à la ſociété. Le mal qu'il fait n'eſt proprement que l'omiſſion du bien qu'il pourroit faire.

De tous les vices, ſi l'avarice eſt le plus généralement déteſté, c'eſt l'effet d'une avidité commune à preſque tous les hommes: c'eſt qu'on hait celui dont on ne peut rien attendre. Ce ſont les avares avides qui décrient les avares ſordides.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

L'intérêt fait honorer le crime.

QUELQUE notion imparfaite que les hommes aient de la vertu, il en eſt peu qui reſpectent le vol, l'aſſaſſinat, l'empoiſonnement, le parricide, & cependant l'égliſe entiere honora toujours ces crimes dans ſes protecteurs. Je citerai pour exemple, Conſtantin & Clovis.

Le premier malgré la foi des ſerments fait aſſaſſiner Licinius ſon beau frere; maſſacrer Licinius ſon neveu à l'âge de douze ans; mettre à mort ſon fils Criſpus illuſtré par ſes victoires; égorger ſon beau-pere Maximien à Marſeille: il fait enfin étouffer ſa femme Fauſta dans un bain. L'authenticité de ces crimes force les païens d'exclure cet empereur de leurs fêtes & de leurs initiations; & les vertueux chrétiens le reçoivent dans leur égliſe.

Quant au farouche Clovis, il aſſomme avec une maſſe d'armes Regnacaire & Richemer deux freres & tous deux ſes parens. Mais il eſt libéral envers l'égliſe, & Savaron prouve dans un livre la ſainteté de Clovis.

L'égliſe, il eſt vrai, ne ſanctifia ni lui, ni

Digitized by Google

Conſtantin, mais elle honora du moins en eux deux hommes ſouillés des plus grands crimes.

Quiconque étend le domaine de l'égliſe eſt toujours innocent à ſes yeux. Pepin en eſt la preuve. Le pape à ſa priere paſſe d'Italie en France. Arrivé dans ce royaume, il oint Pepin & couronne en lui un uſurpateur qui tenoit ſon roi légitime enfermé dans le couvent de St. Martin, & le fils de ſon maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie.

Mais ce couronnement, dira-t-on, fut le crime du pape & non celui de l'égliſe. Le ſilence des prélats fut l'approbation ſecrette de la conduite du pontife. Sans ce conſentement tacite le pape dans une aſſemblée des principaux de la nation, n'eût oſé légitimer l'uſurpation de Pepin. Il n'eût point ſous peine d'excommunication défendu de prendre un roi d'une autre race.

Mais tous les prélats ont-ils honoré de bonne foi ces Pépins, ces Clovis, ces Conſtantins? Quelques-uns ſans doute rougiſſoient intérieurement de ces odieuſes béatifications; mais la plupart n'appercevoient point le crime dans le criminel qui les enrichiſſoit.

Que ne peut ſur nous le preſtige de l'intérêt!

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

L'intérêt fait des saints.

JE prends Charlemagne pour exemple. C'étoit un grand homme. Il étoit doué de grandes vertus ; mais d'aucune de celles qui font des saints. Ses mains étoient dégoûtantes du sang des Saxons injustement égorgés. Il avoit dépouillé ses neveux de leur patrimoine. Il avoit épousé quatre femmes ; il étoit accusé d'inceste. Sa conduite n'étoit pas celle d'un saint : mais il avoit accrû le domaine de l'église, & l'église en a fait un saint. Elle en usa de même avec Hermenigilde fils du roi Visigot l'Eurigilde. Ce jeune prince ligué avec un prince Sueve contre son propre pere, lui livre bataille, la perd, est pris près de Cordoue, tué par un officier de l'Eurigilde. Mais il croyoit à la consubstantialité & l'église le sanctifie.

Mille scélérats ont eu la même bonne fortune. S. Grille évêque d'Alexandrie, est l'assassin de la belle & sublime Hypatie : il est pareillement canonisé.

Philippe de Commines rapporte à ce sujet qu'entré à Pavie dans le couvent des Carmes on lui montra le corps du comte d'Yvertu, de ce

Digitized by Google

comte qui parvenu à la principauté de Milan par le meurtre de Bernabo ſon oncle, fut le premier qui porta le titre de duc. Eh quoi ! dit Commines au moine qui l'accompagnoit, vous avez canoniſé un tel monſtre ! il nous faut des bienfaiteurs, repliqua le carme : or pour les multiplier, nous ſommes dans l'uſage de leur accorder les honneurs de la ſainteté. C'eſt par nous que les ſots & les fripons deviennent ſaints, & par eux que nous devenons riches.

Que de ſucceſſions volées par les moines ! mais ils voloient pour l'égliſe & l'égliſe en a fait des ſaints.

L'hiſtoire du papiſme n'eſt qu'un recueil immenſe de faits pareils. Ouvre-t-on ſes Légendes ? on y lit les noms de mille ſcélérats canoniſés ; & l'on y cherche en vain & le nom d'un Alfred le grand qui fit long-temps le bonheur de l'Angleterre, & celui d'un Henri IV. qui vouloit faire celui de la France, & enfin le nom de ces hommes de génie qui par leurs découvertes dans les arts & le ſciences ont à la fois honoré leur ſiecle & leur pays.

L'égliſe toujours avide de richeſſes, diſpoſa toujours des dignités du paradis en faveur de ceux qui lui donnoient de grands biens ſur la terre. L'intérêt peupla le ciel. Quelle borne mettre à ſa puiſſance ? Si Dieu, comme on le dit, a

Digitized by Google

tout fait pour lui, *omnia propter ſemeptipſum operatus eſt Dominus*, l'homme créé à ſon image & reſſemblance a fait de même. C'eſt toujours d'après ſon intérêt qu'il juge (*a*). Eſt-il ſouvent

---

(*a*) Notre croyance, ſelon quelques Philoſophes, eſt indépendante de notre intérêt. Ces Philoſophes ont tort ou raiſon ſelon l'idée qu'ils attachent au mot *croire*. S'ils entendent par ce mot avoir une idée nette de la choſe crue, & comme les Géometres, pouvoir s'en démontrer la vérité, il eſt certain qu'aucune erreur n'eſt crue, qu'aucune ne ſoutient le regard de l'examen, qu'on ne s'en forme point d'idée claire, & qu'en ce ſens il eſt peu de *croyans*. Mais ſi l'on prend ce mot dans l'acception commune; ſi l'on entend par le mot de *croyant*, l'adorateur du bœuf *Apis*, l'homme qui ſans avoir des idées nettes de ce qu'il croit, croit par imitation; qui, ſi l'on veut, *croit croire* & qui ſoutiendroit la vérité de ſa croyance au péril de ſa vie: en ce ſens il eſt beaucoup de *croyans*. L'Egliſe Catholique vante continuellement ſes martyrs: je ne ſais pourquoi. Toute Religion a les ſiens. « Qui prétend avoir une révélation, doit » mourir pour ſoutenir ſon dire: c'eſt l'unique » preuve qu'il puiſſe donner de ce qu'il avance ». — Il n'en eſt pas de même en philoſophie. Ses propoſitions doivent être appuyées ſur des faits & des raiſonnements. Qu'un philoſophe meure ou non pour en ſoutenir la vérité, peu importe. Sa mort ne prouveroit rien ſinon qu'il eſt opinâtrement attaché à ſon opinion, & non qu'elle ſoit vraie.

Digitized by Google

malheureux ? C'eſt qu'il n'eſt pas aſſez éclairé. La pareſſe, un avantage momentané & ſur-tout une ſoumiſſion honteuſe aux opinions reçues, ſont autant d'écueils ſemés ſur la route de notre bonheur.

Pour les éviter il faut penſer ; & l'on n'en prend pas la peine : l'on aime mieux croire qu'examiner. Combien de fois notre crédulité ne nous a-t-elle pas aveuglés ſur nos vrais intérêts ! L'homme a été défini un animal raiſonnable, je le définis un animal crédule (*a*). Que ne lui fait-on pas accroire ?

Un hypocrite ſe donne-t-il pour vertueux ? Il eſt réputé tel. Il eſt en conſéquence plus honoré que l'homme honnête.

Au reſte la croyance des fanatiques toujours fondée ſur le vain, mais puiſſant intérêt des récompenſes céleſtes, en impoſe toujours au vulgaire, & c'eſt à ces fanatiques qu'il faut rapporter l'établiſſement de preſque toutes les opinions générales.

(*a*) Les mœurs & les actions des animaux prouvent qu'ils comparent, portent des jugements. Ils ſont à cet égard plus ou moins raiſonnables, plus ou moins reſſemblants à l'homme; mais quel rapport entre leur crédulité & la ſienne ? Aucun. C'eſt principalement en étendue de crédulité qu'ils différent & c'eſt peut-être ce qui diſtingue le plus ſpécialement l'homme de l'animal.

Digitized by Google

Le clergé ſe dit-il ſans ambition ? Il eſt reconnu pour tel au moment même où il ſe déclare le premier corps de l'état (*a*).

Les évêques & les cardinaux ſe diſent-ils humbles ? Ils en ſont crus ſur leur parole en ſe faiſant donner les titres de monſeigneur, d'éminence & de grandeur, alors même que les derniers veulent marcher de pair avec les Rois. (*cardinales regibus æquiparantur.*)

Le moine ſe dit-il pauvre ? On le répute indigent, lors même qu'il envahit la plus grande partie des domaines d'un état ; & ce moine en conſéquence eſt aumôné par une infinité de dupes.

Au reſte qu'on ne s'étonne point de l'imbécillité humaine. Les hommes en général mal-élevés doivent être ce qu'ils ſont. Leur extrême crédulité leur laiſſe rarement l'exercice libre de leur raiſon : ils portent en conſéquence de faux jugemens & ſont malheureux. Qu'y faire ? ou l'on eſt indifférent à la choſe qu'on juge ; (*b*)

(*a*) Si les Apôtres ne ſe ſont jamais donnés pour le premier corps de l'état ; s'ils n'ont jamais prétendu marcher à côté des Céſars & des Proconſuls ; il faut que le clergé ait une forte opinion de la ſtupidité humaine pour ſe dire humble avec des prétentions ſi faſtueuſes.

(*b*) Une opinion m'eſt-elle indifférente ? C'eſt à la balance de ma raiſon que j'en peſe les avantages.

Digitized by Google

& dès-lors on eſt ſans attention & ſans eſprit pour la bien juger : ou l'on eſt vivement affecté de cette même choſe, & c'eſt alors l'intérêt du moment qui preſque toujours prononce nos jugemens.

Une déciſion juſte ſuppoſe indifférence pour

Mais que cette opinion excite en moi haine, amour ou crainte ; ce n'eſt plus la raiſon. Ce ſont mes paſſions qui jugent de ſa vérité ou de ſa fauſſeté. Or plus mes paſſions ſont vives, moins la raiſon a de part à mon jugement. Pour triompher du préjugé le plus groſſier, ce n'eſt point aſſez d'en ſentir l'abſurdité.

Me ſuis-je démontré le matin la non-exiſtence des ſpectres ? Si le ſoir je me trouve ſeul, ou dans une chambre, ou dans un bois, les fantômes & les ſpectres perceront de nouveau la terre ou mon plancher ; la frayeur me ſaiſira. Les raiſonnements les plus ſolides ne pourront rien contre ma peur. Pour étouffer en moi la crainte des revenants, il ne ſuffit pas de m'en être prouvé la non-exiſtence, il faut de plus que le raiſonnement par lequel j'ai détruit ce préjugé ſe préſente auſſi habituellement & auſſi rapidement à ma mémoire que le préjugé lui-même. Or c'eſt l'œuvre du temps & quelquefois d'un très-long temps. Juſqu'à ce temps je tremble la nuit au ſeul nom de ſpectre & de ſorcier. C'eſt un fait prouvé par l'expérience.

Digitized by Google

la chose qu'on juge (*a*) & desir vif de la bien juger. Or dans l'état actuel des sociétés, peu d'hommes éprouvent ce double sentiment de desir & d'indifférence, & se trouvent dans l'heureuse position qui le produit.

Trop servilement attaché à l'intérêt du moment, l'on y sacrifie presque toujours l'intérêt à venir; & l'on juge contre l'évidence même. Peut-être M. de la Riviere a-t-il trop attendu de cette évidence. C'est sur son pouvoir qu'il fonde le bonheur futur des nations, & ce fondement n'est pas aussi solide qu'il le pense.

(*a*) Pourquoi l'étranger est-il meilleur juge des beautés d'un nouvel ouvrage que les nationaux? C'est que l'indifférence dicte le jugement du premier, & qu'au moins dans le premier moment l'envie & le préjugé dictent celui des seconds. Ce n'est pas que parmi ces derniers, il ne s'en trouve qui mettent de l'orgueil à bien juger, mais ils sont en trop petit nombre pour que leur jugement ait d'abord aucune influence sur celui du public.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

L'intérêt persuade aux grands qu'ils sont d'une espece différente des autres hommes.

ADMET-ON un premier homme ? Tous sont de la même maison ; d'une famille également ancienne : tous par conséquent sont nobles.

Qui refuseroit le titre de gentilhomme à celui qui par des extraits levés sur les régistres des circoncisions & des baptêmes, prouveroit une descendance en ligne directe depuis Abraham jusqu'à lui !

Ce n'est donc que la conservation ou la perte de ces extraits qui distingue le noble du roturier.

Mais le grand se croit-il réellement d'une race supérieure à celle du bourgeois, & le souverain d'une espece différente de celle du duc, du comte &c. ? Pourquoi non ? J'ai vu des hommes pas plus sorciers que moi se dire & se croire sorciers jusques sur l'échafaud. Mille procédures justifient ce fait. Il en est qui se croient nés heureux & qui s'indignent, lorsque la fortune les abandonne un moment. Ce sentiment, diroit M. Hume, est en eux l'effet du succès constant de leurs premieres entreprises ; d'après ce succès, ils ont dû pren-

Digitized by Google

dre leur bonheur pour un effet, & leur étoile pour la cause de cet effet (*a*). Si telle est l'humanité, faut-il s'étonner que des grands gâtés par les hommages journaliers rendus à leurs richesses & à leurs dignités, se croient d'une race particuliere (*b*).

Cependant ils reconnoissent Adam pour le pere commun des hommes : oui, mais sans en être entiérement convaincus.

Leurs gestes, leurs discours, leurs regards, tout dément en eux cet aveu, & tous sont persuadés qu'eux & le prince ont sur le peuple & le bourgeois le droit du fermier sur ses bestiaux.

Je ne fais point ici la satyre des grands (*c*),

(*a*) Deux faits, dit M. Hume, arrivent-ils toujours ensemble ? L'on suppose une dépendance nécessaire entr'eux. L'on donne à l'un le nom de cause ; à l'autre celui d'effet.

(*b*) L'ancienneté de leur maison est sur-tout chere à ceux qui ne peuvent être fils de leur mérite.

(*c*) Si tous les hommes sont les descendants d'Adam, s'ensuit-il qu'en cette qualité tous doivent être également considérés ? Non ; il est dans toute société des supérieurs qu'on doit respecter. Mais est-ce aux grandes places ou à la haute naissance qu'on doit son premier respect ? Je conclurois en faveur des grandes places. Elles supposent du moins quelque mérite. Or ce que le public a vraiment intérêt d'honorer, c'est le mérite.

Digitized by Google

mais celle de l'homme. Le bourgeois rend à ſon valet tout le mépris que le puiſſant a pour lui.

Qu'au reſte on ne ſoit point ſurpris de trouver l'homme ſujet à tant d'illuſions (*d*). Ce qui ſeroit vraiment ſurprenant, c'eſt qu'il ſe refuſât aux erreurs qui flattent ſa vanité.

Il croit & croira toujours ce qu'il aura intérêt de croire. S'il s'attache quelquefois à la recherche du vrai, s'il s'occupe de ſa découverte, c'eſt qu'il imagine par fois qu'il eſt de ſon intérêt de la connoître.

(*d*) Le préjugé commande-t-il ? La raiſon ſe tait. Le préjugé fait en certains pays reſpecter l'officier de qualité, mépriſer l'officier de fortune & préférer par conſéquent la naiſſance au mérite. Nul doute qu'un état parvenu à ce dégré de corruption ne ſoit près de ſa ruine.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

L'intérêt fait honorer le vice dans un protecteur.

UN homme attend-il sa fortune & sa considération d'un grand sans mérite ? Il devient son panégyriste. L'homme jusqu'alors honnête cesse de l'être : il change de mœurs & pour ainsi dire, d'état. Il descend de la condition de citoyen libre à celle d'esclave. Son intérêt se sépare en cet instant de l'intérêt public. Uniquement occupé de son maître & de la fortune de ce protecteur, tout moyen de l'accroître, lui paroît légitime. Ce maître commet-il des injustices, opprime-t-il ses concitoyens, s'en plaignent-ils ? Ils ont tort.

Les prêtres de Jupiter ne faisoient-ils pas adorer en lui le parricide qui les faisoit vivre ?

Qu'est-ce que le protégé exige du protecteur ? puissance & non mérite. Qu'est-ce qu'à son tour le protecteur exige du protégé ? bassesse, dévouement & non vertu.

C'est en qualité de dévoué que le protégé est élevé aux premiers postes. S'il est des instans où le mérite seul y monte, c'est dans les temps orageux où la nécessité les y appelle.

Digitized by Google

Si dans les guerres civiles tous les emplois importants ſont confiés aux talens, c'eſt que le puiſſant de chaque parti fortement intéreſſé à la deſtruction du parti contraire, eſt forcé de ſacrifier à ſa ſûreté, & ſon envie & ſes autres paſſions. Cet intérêt preſſant l'éclaire alors ſur le mérite de ceux qu'il emploie : mais le danger paſſé, la paix & la tranquillité rétablie, ce même puiſſant indifférent au vice ou à la vertu, aux talens ou à la ſottiſe, ne les diſtingue plus.

Le mérite tombe dans l'aviliſſement, la vérité dans le mépris. Que peut-elle alors en faveur de l'humanité !

CHAPITRE XXI.

L'intérêt du puiſſant, commande plus impérieuſement que la vérité aux opinions générales.

L'ON vante ſans ceſſe la puiſſance de la vérité, & cependant cette puiſſance tant vantée eſt ſtérile, ſi l'intérêt du prince ne la féconde. Que de vérités encore enterrées dans les ouvrages des Gordons, des Syducis, des Machiavel, n'en ſeront retirées que par la volonté efficace d'un ſouverain éclairé & vertueux ! ce prince, dit-on,

Digitized by Google

naîtra tôt ou tard. Soit ! Juſqu'à ce moment qu'on regarde, ſi l'on veut, ces vérités, comme des pierres d'attente & des matériaux préparés. Toujours eſt-il certain que ces matériaux ne ſeront employés par le puiſſant que dans les poſitions & les circonſtances où les intérêts de ſa gloire le forceront d'en faire uſage.

L'opinion, dit-on, eſt la reine du monde. Il eſt des inſtants où ſans doute l'opinion générale commande aux ſouverains eux-mêmes. Mais qu'eſt-ce que ce fait a de commun avec le pouvoir de la vérité ? Prouve-t-il que l'opinion générale en ſoit la production ? Non : l'expérience nous démontre au contraire que preſque toutes les queſtions de la morale & de la politique ſont réſolues par le fort & non par le raiſonnable ; & que ſi l'opinion régit le monde, c'eſt à la longue le puiſſant qui régit l'opinion.

Quiconque diſtribue les honneurs, les richeſſes & les châtiments, s'attache toujours un grand nombre d'hommes. Cette diſtribution lui aſſervit les eſprits, lui donne l'empire ſur les ames. Tel eſt le moyen par lequel les ſultans légitiment leurs prétentions les plus abſurdes, accoutument leurs ſujets à s'honnorer du titre d'eſclaves, à mépriſer celui d'hommes libres.

Quelles ſont les opinions les plus généralement répandues ? Ce ſont ſans contredit les opi-

Digitized by Google

nions religieuses. Or ce n'est ni la raison, ni la vérité, mais la violence qui les établit * 16. Mahomet veut persuader son Koran, il s'arme, il flatte, il effraie les imaginations. Les peuples sont par la crainte & l'espérance intéressés à recevoir sa loi; & les visions du prophète deviennent bientôt l'opinion de la moitié de l'univers.

Mais les progrès de la vérité ne sont-ils pas plus rapides que ceux de l'erreur? Oui : lorsque l'une & l'autre sont également promulguées par la puissance. La vérité par elle-même est claire; elle saisit tout bon esprit. L'erreur au contraire toujours obscure, toujours retirée dans le nuage de l'incompréhensible, y devient le mépris du bon sens. Mais que peut le bon sens sans la force? C'est la violence, la fourberie, le hazard qui plus que la raison & la vérité ont toujours présidé à la formation des opinions générales.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Un intérêt ſecret cacha toujours aux parlements la conformité de la morale des jéſuites & du papiſme.

LES parlements ont à la fois condamné la morale des jéſuites & reſpecté celle du papiſme (*a*). Cependant la conformité de ces deux morales eſt ſenſible. La protection accordée aux jéſuites, & par le pape & par la plupart des évêques catholiques, * 17, rend cette conformité frappante. On ſait que l'égliſe papiſte approuva toujours dans les ouvrages de ces religieux des maximes auſſi favorables aux prétentions de Rome, que d[illegible]vorables à celles de tout gouvernement: que le clergé à cet égard fut leur complice. La morale des jéſuites eſt néanmoins la ſeule condamnée. Les parlements ſe taiſent ſur celle de l'égliſe. Pourquoi? C'eſt qu'ils craignent de ſe compromettre avec un coupable trop puiſſant.

(*a*) La vérole phyſique, diſoit un grand politique, a fait de grands ravages chez les nations Européennes: mais la vérole morale (le papiſme) y en a fait encore de plus grands.

Digitized by Google

Ils ſentent confuſément que leur crédit n'eſt point proportionné à cette entrepriſe ; qu'à peine il a ſuffi pour contre-balancer celui des jéſuites. Leur intérêt en conſéquence les avertit de ne pas tenter davantage, & leur ordonne d'honorer le crime dans le coupable qu'ils ne peuvent punir.

CHAPITRE XXIII.

L'intérêt fait nier journellement cette maxime : ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît.

LE prêtre catholique perſécuté par le calviniſte ou le muſulman, dénonce la perſécution comme une infraction à la loi naturelle : ce même prêtre eſt-il perſécuteur ? La perſécution lui paroît légitime ; c'eſt en lui l'effet d'un ſaint zele & de ſon amour pour le prochain. Ainſi la même action devient injuſte ou légitime, ſelon que ce prêtre eſt ou bourreau, ou patient.

Lit-on l'hiſtoire des différentes ſectes religieuſes & chrétiennes ? Tant qu'elles ſont foibles, elles veulent qu'on n'emploie dans les diſputes théologiques d'autres armes que celles du raiſonement * 18. & de la perſuaſion.

Digitized by Google

Ces ſectes deviennent-elles puiſſantes ? De perſécutées, comme je l'ai déjà dit, elles deviennent perſécutrices. Calvin brûle Servet : le jéſuite pourſuit le janſéniſte ; & le janſéniſte voudroit faire brûler le déiſte. Dans quel labyrinthe d'erreurs & de contradictions l'intérêt ne nous égare-t-il pas ! Il obſcurcit en nous juſqu'à l'évidence.

Que nous préſente en effet le théâtre de ce monde ? rien que les jeux divers & perpétuels de cet intérêt. * 19. Plus on médite ce principe, plus on y découvre d'étendue & de fécondité. C'eſt une carriere inépuiſable d'idées fines & grandes.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

L'intérêt dérobe à la connoiſſance du prêtre honnête homme, les maux produits par le papiſme.

LES contrées les plus religieuſes ſont les plus incultes. C'eſt dans les domaines eccléſiaſtiques que ſe manifeſte la plus grande dépopulation. Ces contrées ſont donc les plus mal-gouvernées. Dans les cantons catholiques de la Suiſſe regnent la diſette & la ſtupidité. Dans les cantons proteſtants l'abondance & l'induſtrie. Le papiſme eſt donc deſtructeur des empires.

Il eſt ſur-tout fatal aux nations qui puiſſantes par leur commerce, ont intérêt d'améliorer leurs colonies (*a*), d'encourager l'induſtrie & de perfectionner les arts.

Mais chez les divers peuples, qui rend l'idole papale ſi reſpectable ? La coutume.

Qui chez ces mêmes peuples, défend de penſer ? La pareſſe : elle y commande aux hommes de tous les états.

(*a*) Les colonies naiſſantes ſe peuplent par la tolérance, & pour cet effet, il faut y rappeller la religion aux principes ſur leſquels Jeſus l'a fondée.

Digitized by Google

C'eſt par pareſſe que le prince y voit tout avec les yeux d'autrui, & par pareſſe qu'en certain cas les nations & les miniſtres chargent le pape de penſer pour eux. Qu'en arrive-t-il ? que le pontife en profite pour étendre ſon autorité & confirmer ſon pouvoir. Les princes peuvent-ils le limiter ? Oui ; s'ils le veulent fortement. Sans une telle volonté qu'on n'imagine pas qu'une égliſe intolérante rompe elle-même les fers dont elle enchaîne les peuples.

L'intolérance eſt une mine toujours chargée ſous le trône & que le mécontentement eccléſiaſtique eſt toujours prêt d'allumer. Qui peut éventer cette mine ? la philoſophie & la vertu. Auſſi l'égliſe a-t-elle toujours décrié les lumieres de l'une & l'humanité de l'autre, a-t-elle toujours peint la philoſophie & la vertu ſous des traits difformes (*a*). L'objet du clergé fut de les décréditer, & ſes moyens furent les calomnies. Les hommes en général aiment mieux croire qu'exa-

(*a*) Si la haine qui s'exhale en accuſations vagues prouve l'innocence de l'accuſé, rien n'honore plus les philoſophes que la haine du ſacerdoce. Jamais le clergé ne cita de faits contr'eux. Il ne les accuſa point de l'aſſaſſinat de Henri IV, de la ſédition de Madrid, de la conſpiration de St. Domingue. Ce fut un moine & non un philoſophe qui, l'année derniere, y encourageoit les Noirs à maſſacrer les Blancs.

Digitized by Google

miner ; & le clergé en conſéquence vit toujours dans la pareſſe de penſer, le plus ferme appui de la puiſſance papale. Quelle autre cauſe eû pu faſciner les yeux des magiſtrats François ſur le danger du papiſme.

Si dans l'affaire des jéſuites ils montrerent pour leur prince la tendreſſe la plus inquiete ; s'ils prévirent alors l'excès auquel le fanatiſme pouvoit ſe porter, ils n'apperçurent cependant point que de toutes les religions, la papiſte eſt la plus propre à l'allumer.

L'amour des magiſtrats pour le prince n'eſt pas douteux : mais il eſt douteux que cet amour ait été en eux aſſez éclairé. Leurs yeux ſe ſont long-temps fermés à la lumiere. S'ils s'ouvrent un jour, ils appercevront que la tolérance ſeule peut aſſurer la vie des monarques qu'ils chériſſent. Ils ont vu le fanatiſme frapper un prince, qui prouve chaque jour ſon humanité par les bontés de détail dont il comble ceux qui l'approchent.

Je ſuis étranger : je ne connois pas ce prince. Il eſt, dit-on, aimé. Tel eſt cependant dans le cœur du dévot François l'effet de la ſuperſtition, que l'amour du moine l'emporte encore ſur l'amour du roi.

Ne peut-on ſur un objet ſi important réveiller l'attention des magiſtrats & les éclairer ſur les dangers auxquels l'intolérant papiſme expoſera toujours les ſouverains ?

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

Toute religion intolérante eſt eſſentiellement régicide.

PRESQUE toute religion eſt intolérante, & dans toute religion de cette eſpece, l'intolérance fournit un prétexte au meurtre & à la perſécution. Le trône même n'offre point d'abri contre la cruauté du ſacerdoce. L'intolérance admiſe, le prêtre peut également pourſuivre l'ennemi de Dieu ſur le trône (*a*) & dans la chaumiere.

(*a*) Si l'on en croit le jéſuite Santarel, le pape a droit de punir les rois. (Auſſi dans un Traité de l'héréſie, du ſchiſme, de l'apoſtaſie & du pouvoir papal, Traité imprimé à Rome avec permiſſion des ſupérieurs, chez l'héritier Barthelemy Lanory en 1626.) Ce jéſuite dit: « Si le pape a ſur les princes une puiſſance directive, il a auſſi ſur eux une puiſſance corrective. Le ſouverain pontife peut donc punir les princes hérétiques par des peines temporelles; il peut non ſeulement les excommunier, mais encore les dépouiller de leurs royaumes, & abſoudre leurs ſujets du ſerment de fidélité: il peut donner des curateurs aux princes incapables de gouverner: il le peut ſans concile; parce que le tribunal du pape & celui de Jeſus-Chriſt eſt un ſeul & même tribunal. Le pape,

Digitized by Google

L'intolérance eſt mere du Régicide. C'eſt ſur ſon intolérance que l'égliſe fonda l'édifice de ſa grandeur. Tous ſes membres concoururent à cette conſtruction. Tous crurent qu'ils ſeroient d'autant plus reſpectables & d'autant plus heureux * 20. que le corps auquel ils appartiendroient ſeroit plus puiſſant. Les prêtres en tous les ſiecles ne s'occuperent donc que de l'accroiſſement du pouvoir * 21. eccléſiaſtique. Par-tout le clergé fut ambitieux & dut l'être.

Mais l'ambition d'un corps fait-elle néceſſairement le mal public ? Oui ; ſi ce corps ne peut la ſatisfaire que par des actions contraires au bien général. Il importoit peu qu'en Grece, les Lycurgues, les Léonidas, les Timoléons ; qu'à Rome les Brutus, les Emiles, les Régulus, fuſſent ambitieux. Cette paſſion ne pouvoit ſe manifeſter en eux que par des ſervices rendus à la patrie. Il n'en eſt pas de même du clergé : il veut une autorité ſuprême. Il ne peut s'en revêtir qu'en en dépouillant les légitimes poſſeſ-

---

» ajoute-t-il, dans un autre endroit de cet ouvrage, » peut dépoſer les rois, ou parce qu'ils ſont incapables » de gouverner, ou parce qu'ils ſont trop foibles défenſeurs de l'égliſe. Il peut donc pour les cauſes ſuſ» dites & pour la correction & l'exemple des rois » punir de mort les négligents. »

Digitized by Google

ſeurs. Il doit donc faire une guerre perpétuelle & ſourde à la puiſſance temporelle, avilir à cet effet l'autorité des princes & des magiſtrats, déchaîner l'intolérance ; par elle ébranler les trônes, par elle abrutir les citoyens (*a*), les rendre à la fois pauvres (*b*), pareſſeux & ſtupides. Tous les degrés par leſquels le clergé monte au pouvoir ſuprême ſont donc autant de malheurs publics.

C'eſt le papiſme qui doit un jour détruire en France les loix & les parlements : deſtruction

(*a*) L'ignorance de peuples eſt ſouvent funeſte aux princes. Chez un peuple ſtupide tout ſouverain maudit de ſon clergé paſſe pour juſtement maudit. Ce n'eſt donc pas ſans cauſe que l'égliſe a fait de la *pauvreté d'eſprit*, une des premieres vertus chrétiennes. Dans les ouvrages de M. Rouſſeau quels ſont les morceaux les plus loués des dévots? Ceux où il ſe fait le panégyriſte de l'ignorance.

(*b*) Pourquoi dans ſes inſtitutions l'égliſe ne conſulte-t-elle jamais le bien public ? Pourquoi célébrer les fêtes & les dimanches dans la ſaiſon quelquefois pluvieuſe des moiſſons ? L'égliſe ignore-t-elle que deux ou trois jours de travail ſuffiſent quelquefois pour engranger un tiers, un quart de la récolte & diminuer d'autant la diſette & la famine ? le clergé le ſait : mais qu'importe au ſyſtême de ſon ambition le bien ou le mal public ! Rien de commun entre l'intérêt eccléſiaſtique & l'intérêt national.

toujours

Digitized by Google

toujours l'annonce de la corruption des mœurs nationales & de la ruine d'un empire.

En vain nieroit-on l'ambition du clergé. L'étude de l'homme la démontre à qui s'en occupe ; & l'étude de l'hiſtoire à ceux qui liſent celle de l'égliſe. Du moment qu'elle ſe fut donné un chef temporel, ce chef ſe propoſa l'humiliation des rois : il voulut à ſon gré diſpoſer de leur vie & de leur couronne. Tel fut ſon projet. Pour l'exécuter, il fallut que les princes eux-mêmes concouruſſent à leur aviliſſement, que le prêtre s'inſinuât dans leur confiance, ſe fît leur conſeil, s'aſſociât à leur autorité : il y réuſſit. Ce n'étoit point tout encore ; il falloit inſenſiblement accréditer l'opinion de la prééminence de l'autorité ſpirituelle ſur la temporelle. A cet effet les papes accumulerent les honneurs eccléſiaſtiques ſur quiconque à l'exemple des Bellarmins, ſoumettoit les ſouverains aux pontifes, & ſur ce point déclaroit le doute une héréſie.

Cette opinion une fois étendue & adoptée, l'égliſe put lancer des anathêmes, prêcher des croiſades contre les monarques rebelles à ſes ordres (*a*), ſouffler par-tout la diſcorde ; elle

(*a*) La bulle *in cœnâ Domini* annonce à cet égard toutes les prétentions de l'égliſe, & l'acceptation de cette bulle, toute la ſottiſe de certains peuples.

Digitized by Google

put au nom d'un Dieu de paix massacrer une partie de l'univers (*a*). Ce qu'elle put faire, elle le fit. Bientôt son pouvoir égala celui des anciens prêtres Celtes qui sous le nom de Druides commandoient aux Bretons, aux Gaulois, aux Scandinaves, en excommunioient les princes & les immoloient à leur caprice & à leur intérêt.

Mais pour disposer de la vie des rois, il faut s'être soumis l'esprit des peuples. Par quel art l'église y parvint-elle ?

(*a*) Dans un ouvrage sur l'intolérance M. de Malveaux dit, que la religion papiste comme la musulmane ne peut se soutenir que par le meurtre & les supplices. Quelle horreur cette proposition n'inspire-t-elle pas pour le papisme.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

Des moyens employés par l'égliſe pour s'aſſervir les nations.

CES moyens ſont ſimples. Pour être indépendant du prince, il falloit que le clergé tînt ſon pouvoir de Dieu ; il le dit & l'on le crut.

Pour être obéi de préférence aux rois, il falloit qu'on le regardât comme inſpiré par la divinité : il le dit & l'on le crut.

Pour ſe ſoumettre la raiſon humaine, il falloit que Dieu parlât par ſa bouche ; il le dit & l'on le crut.

Donc, ajoutoit-il, en me déclarant infaillible, je le ſuis.

Donc en me déclarant vengeur de la divinité, je le deviens.

Or dans cet auguſte emploi, mon ennemi eſt celui du très-haut, celui qu'une égliſe infaillible déclare hérétique.

Que cet hérétique ſoit prince ou non, quel que ſoit le titre du coupable, l'égliſe a le droit de l'empriſonner, de le torturer (*a*), de le

(*a*) Si les prêtres en général ſont ſi cruels, c'eſt que jadis ſacrificateurs ou bouchers, ils retiennent encore l'eſprit de leur premier état.

Digitized by Google

brûler. Qu'eſt-ce qu'un roi devant l'éternel ? Tous les hommes à ſes yeux ſont égaux & ſont tels aux yeux de l'égliſe.

Or d'après ces principes, & lorſqu'en vertu de ſon infaillibilité l'égliſe ſe fut attribué le droit de perſécuter, & en eut fait uſage, alors redoutable à tous les citoyens, tous durent s'humilier devant elle, tous durent tomber aux pieds du prêtre. Tout homme enfin (quel que fût ſon rang) devenu juſticiable du clergé, dut reconnoître en lui une puiſſance ſupérieure à celle des monarques & des magiſtrats.

Tel fut le moyen par lequel le prêtre, & ſe ſoumit les peuples & fit trembler les rois. Auſſi par-tout où l'égliſe éleva le tribunal de l'inquiſition, ſon trône fut au-deſſus de celui des ſouverains.

Mais dans les pays où l'égliſe ne put s'armer de la puiſſance inquiſitive, comment ſa ruſe triompha-t-elle de celle du prince ? En lui perſuadant comme à Vienne ou en France, qu'il regne par la religion ; que ſes miniſtres, ſi ſouvent deſtructeurs des rois, en ſont les appuis, & qu'enfin l'autel eſt le ſoutien du trône.

Mais on ſait qu'à la Chine, aux Indes & dans tout l'Orient, les trônes s'affermiſſent ſur leur propre maſſe. On ſait qu'en Occident, ce furent les prêtres qui les renverſerent ; que la religion

Digitized by Google

plus souvent que l'ambition des grands, créa des régicides ; que dans l'état actuel de l'Europe, ce n'est que du fanatique que les monarques ont à se défendre. Ces monarques douteroient-ils encore de l'audace d'un corps qui les a si souvent déclarés ses justiciables.

Cette orgueilleuse prétention eût à la longue sans doute éclairé les princes, si l'église selon les temps & les circonstances n'eût sur ce point successivement paru changer d'opinion.

CHAPITRE XXVII.

Des temps où l'église catholique laisse reposer ses prétentions.

L'ESPRIT d'un siecle est-il peu favorable aux entreprises du sacerdoce ? Les lumieres philosophiques ont-elles percé dans tous les ordres de citoyens ? Le militaire plus instruit, est-il plus attaché au prince qu'au clergé ? Le souverain lui-même plus éclairé est-il rendu plus respectable à l'église ? Elle dépouille sa férocité, modere son zele : elle avoue hautement l'indépendance du prince. Mais cet aveu est-il sincere ? Est-il l'effet de la nécessité, de la pru-

Digitized by Google

dence ou de la perſuaſion réelle du clergé ? La preuve qu'en ſe taiſant l'égliſe n'abandonne pas ſes prétentions, c'eſt qu'elle enſeigne toujours à Rome la même doctrine. Le clergé affecte ſans doute le plus grand reſpect pour la royauté. Il veut qu'on l'honore juſque dans les tyrans. * 22. Mais ſes maximes à ce ſujet prouvent moins ſon attachement pour les ſouverains, que ſon indifférence, & ſon mépris pour le bonheur des hommes & des nations.

Qu'importe à l'égliſe la tyrannie des mauvais rois, pourvu qu'elle partage leur pouvoir !

Lorſque l'Ange des ténebres emporta le fils de l'homme ſur la montagne, il lui dit : tu vois d'ici tous les royaumes de la terre : adore-moi, je t'en fais le maître. L'égliſe dit paſſillement au prince, ſois mon eſclave, ſois l'exécuteur de mes barbaries, adore-moi, inſpire aux peuples la crainte du prêtre, qu'ils croupiſſent dans l'ignorance & la ſtupidité, à ce prix je te donne un empire illimité ſur tes ſujets : tu peux être tyran.

Quel traité monſtrueux entre le ſacerdoce & le deſpotiſme !

L'égliſe enſeigne, dit-on, à reſpecter les princes & les magiſtrats. Mais les honore-t-elle, lorſqu'elle les nomme en Eſpagne les bourreaux

Digitized by Google

de ſon inquiſition, en France ſes geoliers, (*a*) & qu'elle leur ordonne l'empriſonnement de quiconque ne penſe pas comme elle ?

C'eſt avilir les princes que de les charger de pareils emplois : c'eſt haïr les peuples que de leur commander de ſe ſoumettre aux tyrans les plus inhumains. L'égliſe d'ailleurs leur en donne-t-elle l'exemple, s'humilie-t-elle devant les princes qu'elle nomme hérétiques ?

Ennemi ſourd de la puiſſance temporelle, le ſacerdoce, ſelon les temps & le caractere des rois, les ménage, ou les inſulte. Du moment où le ſouverain ceſſe d'être ſon eſclave, l'anathême eſt ſuſpendu ſur ſa tête. Le ſouverain eſt-il foible ? l'anathême eſt lancé : il eſt le jouet de ſon clergé. Le prince eſt-il éclairé & ferme ? ſon clergé le reſpecte.

Le pape ſe refuſe aux demandes de Valdemar Roi de Dannemarck, ce roi lui fait cette réponſe. (*b*) « De Dieu je tiens la vie, des Danois le » royaume, de mes peres mes richeſſes, de tes

(*a*) Dans les pays catholiques on s'informe ſoigneuſement ſi tel payſan eſt calviniſte ; s'il va les dimanches à la meſſe, & nullement s'il a du lard dans ſon pot.

(b) *Vitam habemus à Deo, regnum ab incolis, divitias à parentibus, fidem à tuis prædeceſſoribus, quam, ſi nobis non faves, remittimus per preſentes.*

Digitized by Google

» prédéceſſeurs la foi que je te remets par les » préſentes, ſi tu ne m'octroies ma deman- » de ».

Tel eſt le protocole de tout prince éclairé avec la cour de Rome. Qu'on la brave, on n'a point à la redouter.

Les prêtres par la molleſſe de leur éducation ſont puſillanimes. Ils ont la barbe de l'homme & le caractere de la femme. Impérieux avec qui les craint, ils ſont lâches avec qui leur réſiſte. Henri VIII en eſt la preuve.

Un attentat conçu, mais manqué, eſt ſous un tel roi le ſignal de la deſtruction entiere des prêtres. Ils le ſavent, & la terreur retient alors leur bras. Sur qui le levent-ils? ſur des princes, ou craintifs, ou bons. Qu'Henri IV eût moins ménagé le ſacerdoce, il n'en eût point été la victime. Qui redoute le clergé le rend redoutable. Mais ſi ſa puiſſance eſt fondée ſur l'opinion, lorſque l'opinion s'affoiblit, ſa puiſſance n'eſt-elle pas diminuée? Elle reſte entiere, répondrai-je: tant qu'elle n'eſt point anéantie. Pour reprendre ſon crédit, il ſuffit qu'un prêtre gagne la confiance du prince: cette confiance gagnée, il éloignera du monarque les hommes éclairés. Ces hommes ſont contre le ſacerdoce les ſoutiens inviſibles du trône & de la magiſtrature. Une fois bannis d'un empire, les peuples dirigés par les prêtres

Digitized by Google

retombent dans leur ancienne ſtupidité, & les princes dans leur ancien eſclavage.

Peut-être l'eſprit des nations eſt-il maintenant peu favorable au clergé. Mais un corps immortel ne doit jamais déſeſpérer de ſon crédit. Tant qu'il ſubſiſte, il n'a rien perdu. Pour recouvrer ſa premiere puiſſance, il ne fait qu'épier l'occaſion, la ſaiſir & marcher conſtamment à ſon but. Le reſte eſt l'œuvre du temps.

Qui jouit comme le clergé d'immenſes richeſſes peut l'attendre patiemment. Ne peut-il plus prêcher de croiſades contre les ſouverains & les combattre à force ouverte ? il lui reſte encore la reſſource du fanatique contre tout prince aſſez timide pour n'oſer établir la loi de la tolérance (*a*).

(*a*) Par-tout où l'on tolere pluſieurs religions & pluſieurs ſectes, elles s'habituent inſenſiblement l'une à l'autre. Leur zele perd tous les jours de ſon âcreté. Il eſt peu de fanatiques où la tolérance pléniere eſt établie.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

Du temps où l'égliſe fait revivre ſes prétentions.

QU'UN prince foible & ſuperſtitieux occupe le trône d'un grand empire : qu'en cet empire l'égliſe ait élevé le tribunal de l'inquiſition : qu'enrichie des dépouilles des hérétiques & devenue de jour en jour plus riche & plus puiſſante, elle ait par des ſupplices horribles & multipliés, effrayé les eſprits, éteint le jour de la ſcience, ramené les ténebres de la ſtupidité, l'égliſe y commandera en reine, elle y fera revivre ſes prétentions, le regne du monarque ſera le ſiecle de la grandeur ſacerdotale, & ſi les mêmes cauſes produiſent néceſſairement les mêmes effets, les peuples eſclaves de l'égliſe, reconnoîtront en elle une puiſſance ſupérieure à celle du ſouverain. Alors le prince humilié & privé du ſecours de ſes peuples ne ſera devant ſon clergé qu'un citoyen iſolé, expoſé au même mépris, aux mêmes indignités & au même châtiment que le dernier de ſes ſujets. Que cette conduite ſoit criminelle ou non : la ſuperſtition la juſtifie. L'infaillibilité avouée d'un corps, légitime tous les forfaits.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

Des prétentions de l'égliſe prouvées par le fait.

LEs gouvernemens d'Allemagne & de France ont ſouſtrait leurs ſujets aux bûchers de l'inquiſition. Mais de quel droit, dira l'égliſe, ces gouvernemens mirent-ils des bornes à ma puiſſance ? Fut-ce de mon aveu qu'ils en bannirent mes inquiſiteurs ? ne les ai-je pas ſans ceſſe rappellés dans ces empires ? (*a*) Le clergé d'Eſpagne & de Portugal ne regarde-t-il pas l'inquiſition comme ſalutaire ? Les prélats de France & d'Allemagne ont-ils cité ce tribunal comme impie & funeſte ? ſe ſont-ils ſéparés de la communion de ces prêtres prétendus cruels (*b*), parce qu'ils ſont

(*a*) Dans les papiers ſaiſis chez les jéſuites le procureur général du parlement d'Aix, trouva ſous le nom de conſeil de conſcience le projet d'une inquiſition. Ce que les jéſuites n'avoient pu faire en France ſous la fin du regne de Louis XIV, ils eſpéroient apparemment pouvoir l'exécuter ſous un regne encore plus favorable.

(*b*) Les évêques euſſent dû prendre exemple ſur S. Martin. Ce prélat apprend que le tyran Maxime a fait périr l'hérétique Priſcillien ; qu'Ithacius, évêque

Digitized by Google

brûler leurs ſemblables ? Eſt-il enfin un pays catholique où du moins par leur ſilence, les évêques n'aient approuvé l'inquiſition ? Or qu'eſt-ce que l'égliſe ? L'aſſemblée des éccléſiaſtiques. L'égliſe ſe déclare-t-elle le vengeur de Dieu ? Ce droit de le venger eſt celui de perſécuter les hommes. Or la même infaillibilité qui lui donne ce droit, l'autoriſe à l'exercer également ſur les rois, comme ſur le dernier de leurs ſujets. * 23.

Eſpagnol, homme perdu de débauche, homme atroce, intriguant & cruel, a ſurpris cet arrêt de mort : il va trouver Maxime, il lui repréſente que la religion doit épargner le ſang humain : il lui reproche aigrement ce crime.

Pendant le ſéjour de S. Martin à Treves, les hérétiques ſont tranquilles. A ſon départ les évêques, ſecondés d'Ithacius, ſollicitent de nouveau Maxime, l'engagent à retracter la parole donnée à S. Martin : ils accuſent même ce Saint d'héréſie, font proſcrire les ſectaires : S. Martin l'apprend ; il ne veut plus communiquer avec de tels perſécuteurs. Quelque temps après il s'adoucit & dans l'eſpoir de ſauver le reſte des Priſcillianiſtes & de ſuſprendre les perſécutions religieuſes, il conſent d'aſſiſter avec ces évêques à l'ordination de celui de Treves : il s'en repent auſſitôt. Il attribue à cette foibleſſe la perte du don des miracles, & déclare cette condeſcendance un crime qu'il expie par une longue pénitence.

Digitized by Google

Mais la majeſté des princes, dira-t-on, doit-elle s'humilier devant l'orgueil des prêtres ? doit-elle ſe ſoumettre aux punitions infligées par le Sacerdoce ? Pourquoi non, répondra l'égliſe ? Qu'eſt-ce que leur prétendue majeſté ? Un néant devant l'éternel & ſes miniſtres. Le vain titre de roi anéantiroit-il les droits du clergé ? Il ne peut le perdre. Que le prince & le ſujet commettent le crime de l'héréſie, le même crime exige la même punition. De plus ſi la conduite du prince eſt la loi des peuples, ſi ſon exemple peut autoriſer l'impiété, c'eſt ſur-tout le ſang des rois que l'intérêt du prêtre & de Dieu demande. L'égliſe le verſoit du temps de Henri III & de Henri IV ; & l'égliſe eſt toujours la même. La doctrine de Bellarmin eſt la doctrine de Rome & des ſéminaires. « Les premiers chrétiens, dit » ce docteur, eurent le droit de tuer Néron » & tous les princes leurs perſécuteurs. S'ils » ſouffrirent ſans ſe plaindre, ce fut l'audace » & non le droit qui leur manqua. « Samuël n'en eut aucun que l'égliſe catholique, cette épouſe de Dieu, * 24, n'ait encore. Or Agag étoit roi ; Samuël ordonne à Saul le meurtre de ce roi ; Saul héſite ; il eſt proſcrit & ſon ſceptre paſſe en d'autres mains. Qu'inſtruits par cet exemple, les chrétiens ſachent enfin qu'au moment même où par la bouche du prêtre, Dieu com-

Digitized by Google

mande le ſupplice d'un roi, c'eſt au chrétien d'obéir. Héſiter eſt un crime.

CHAPITRE XXX.

Des prétentions de l'égliſe prouvées par le fait.

LEs mêmes droits, dit l'égliſe, que mon infaillibilité me donne ſur les rois, une poſſeſſion immémoriale me les confirme. Les princes furent toujours mes eſclaves & j'ai toujours verſé le ſang humain. En vain l'impie a cité contre moi ce paſſage, « rendez à Céſar ce qui eſt dû à Céſar ». Si Céſar eſt hérétique, que lui doit l'égliſe ? la mort (*a*). Eſt-ce à des catholiques à lire, à citer les écritures ? Prétendoient-ils à l'exemple des proteſtants & des Quakers en pénétrer le ſens & s'en faire les interpretes : la lettre tue & c'eſt l'eſprit qui vivifie.

Qu'à l'exemple des ſaints, le catholique humble adorateur des déciſions de l'égliſe, reconnoiſſe ſon pouvoir ſur le temporel des rois. Ce

(*a*) Au ſiecle de Henri III & de Henri IV, des Cléments & des Ravaillacs, telle étoit la maniere dont les ſorboniſtes interprêtoient ce paſſage.

Digitized by Google

Thomas de Cantorbéri, ce prêtre, dit-on, intriguant, ingrat, audacieux, fut lui-même le plus vif défenſeur des droits du ſacerdoce, & ſon zele le place au rang des ſaints. Que les vils laïcs, que ces inſectes des ténebres humilient leur raiſon devant les incompréhenſibles écritures; qu'ils en attendent en ſilence l'interprétation : c'eſt aſſez pour eux de ſavoir que toute autorité vient de Dieu, releve de ſon vicaire, & qu'il n'en eſt point d'indépendante du pape. Les princes catholiques ont vainement tenté de ſe ſouſtraire à ce ſaint joug : eux-mêmes n'ont juſqu'à préſent pu déterminer les bornes (*a*) nettes & préciſes des deux autorités. Que peuvent-ils reprocher à l'égliſe. La reconnoiſſent-ils pour infaillible ? Elle eſt donc ſans ambition. Les témoignages les plus authentiques de ſa propre hiſtoire ne peuvent dépoſer contre elle. Enfin

---

(*a*) Ces bornes ſont-elles impoſſibles à fixer ? Non : & ſi les prêtres, comme ils le diſent, ne prétendent qu'à l'autorité ſpirituelle & aux biens de cette eſpece :

Il faut quant à l'autorité, ne la leur laiſſer exercer que dans les pays des ames & des eſprits.

Il faut quant aux biens ne leur donner que les plus aériens & les plus ſpirituels ; qu'en conſéquence tout depuis le ſommet des Cordilieres juſqu'à l'Empirée, leur ſoit cédé ; mais que le reſte appartienne aux rois & à la république.

Digitized by Google

pour lui prouver des crimes, les démonſtrations les plus claires ſont inſuffiſantes.

L'Europe nie maintenant l'infaillibilité de l'égliſe, mais elle n'en doutoit point lorſque le clergé tranſportoit aux Eſpagnols la couronne de Montézume, qu'il armoit l'Occident contre l'Orient, qu'il ordonnoit à ſes ſaints de prêcher des croiſades & diſpoſoit enfin à ſon gré des couronnes de l'Aſie. Ce que l'égliſe put en Aſie, elle le peut en Europe.

Quels ſont d'ailleurs les droits reclamés par le clergé ? ceux dont ont joui les prêtres de toutes les religions.

Lors du paganiſme les dons les plus magnifiques n'étoient-ils pas portés en Suede au fameux temple d'Upſal ? Les plus riches offrandes, dit M. Mallet, n'y étoient-elles point dans les temps de calamités publiques ou particulieres, prodiguées aux Druides ? Or du moment où le prêtre catholique eut ſuccédé aux richeſſes & au pouvoir de ces Druides, il eut, comme eux, part à toutes les révolutions de la Suede. Que de ſéditions excitées par les archevêques d'Upſal. Que de changements faits par eux dans la forme du gouvernement ! Le trône alors n'étoit point un abri contre la puiſſance de ces redoutables prélats. Demandoient-ils le ſang des princes ? le peuple ſe hâtoit de le répandre. Tels furent en Suede les droits de l'égliſe.

En

Digitized by Google

En Allemagne, elle voulut que les empereurs pieds & têtes nus vinſſent devant le pape reconnoître en elle la même autorité.

En France elle ordonna que les rois, dépouillés de leurs habits par les miniſtres de la religion, ſeroient attachés aux autels, y ſeroient frappés de verges & qu'ils expireroient dans ce ſupplice les crimes dont l'égliſe les déclaroit coupables.

En Portugal on a vu l'Inquiſition déterrer le cadavre du roi Don Juan IV (*a*) pour l'abſoudre d'une excommunication qu'il n'avoit pas encourue.

Lors des différents de Paul V avec la république de Veniſe, l'égliſe anathématiſa le ſavant dont la plume vengeoit la république; elle fit plus, elle aſſaſſina Fra-Paolo, & nul ne lui en conteſta le droit (*b*); l'Europe fut l'action & garda un ſilence reſpectueux.

Lorſque Rome frappa pareillement de l'ana-

(*a*) Le crime de ce Don Juan fut ſa défenſe faite aux inquiſiteurs de s'approprier les biens de leurs victimes. Cette défenſe n'étoit pas même contraire à la nouvelle bulle, qu'à l'inſu du prince les dominicains avoient obtenu du pape.

(*b*) Fra-Paolo frappé d'un coup de poignard en diſant ſa meſſe, tombe & prononce ces mots célebres: *agnoſco hylum Romanum.*

Digitized by Google

théme le ſeigneur de Milan (*a*); lorſqu'elle le déclara hérétique & publia des croiſades contre les Malateſtes, les Ordolaphées & les Manfrédys (*b*) les puiſſances de l'Europe ſe turent & leur ſilence fut la reconnoiſſance tacite du droit aujourd'hui réclamé par l'égliſe, droit exercé par elle en tous les temps & fondé ſur la baſe inébranlable de ſon infaillibilité.

Or que répondre à cette foule d'exemples & de raiſonnements ſur leſquels le clergé appuie ſes prétentions? L'égliſe une fois reconnue infaillible & la ſeule interprête des écritures, * 25, tout droit prétendu par elle eſt un droit acquis.

(*a*) Le ſeul crime dont le pape accuſoit Viſconti, c'étoit en qualité de vaſſal de l'empire d'avoir pris avec trop de zele le parti de l'empereur Louis de Baviere. Ce zele fut déclaré hérétique.

(*b*) Le crime de Malateſte, fut d'avoir ſurpris Rimini. Celui des Ordolaphées & des Manfredys fut de s'être emparé de Faënza ſur laquelle le pape s'étoit créé des prétentions. Tous les papes étoient alors uſurpateurs & tous leurs ennemis déclarés hérétiques. Ces papes cependant ſe confeſſoient & ne reſtituoient point.

Leurs ſucceſſeurs ont depuis joui ſans ſcrupule de ces biens mal acquis. Cette jouiſſance peut paroître un myſtere d'iniquité: j'aime mieux croire que c'eſt un myſtere de théologie.

Digitized by Google

Nulle déciſion qui ne ſoit vraie : en douter eſt une impiété. Déclare-t-elle un roi hérétique ? ce roi les devient. Le condamne-t-elle au ſupplice ? il faut l'y traîner.

Quelque barbare, quelqu'intolérant que ſoit un corps, le reconnoît-on pour infaillible, on perd le droit de le juger. Soupçonner alors ſa juſtice, c'eſt nier la conſéquence immédiate & claire d'un principe admis. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet & me contenterai d'obſerver, que s'il eſt vrai, comme j'ai dit ci-deſſus, que tout homme ou du moins tout corps ſoit ambitieux ;

Que l'ambition ſoit en lui vertu ou vice ſelon les moyens divers par leſquels il la ſatisfait ;

Que ceux employés par l'égliſe ſoient toujours deſtructifs du bonheur des nations ;

Que ſa grandeur fondée ſur l'intolérance doive appauvrir les peuples, avilir les magiſtrats, expoſer la vie des ſouverains, & qu'enfin jamais l'intérêt du ſacerdoce ne puiſſe ſe confondre avec l'intérêt public :

On doit conclure de ces faits divers que la religion, (non cette religion douce & tolérante établie par Jeſus-Chriſt,) mais celle du prêtre, celle au nom de laquelle il ſe déclare vengeur de la divinité, & prétend au droit de brûler & de perſécuter les hommes, eſt une religion de-

Digitized by Google

discorde (a) & de sang, une religion régicide; & sur laquelle un clergé ambitieux pourra toujours établir les droits horribles dont il a si souvent fait usage.

Mais que peuvent contre l'ambition de l'église lui refuser comme certaines sectes chrétiennes :

1°. La qualité d'infaillible ;

2°. Le droit exclusif d'interpréter les écritures ;

3°. Le titre de vengeur de la divinité.

(a) Si la religion est quelquefois le prétexte des troubles & des guerres civiles, la vraie cause, c'est, dit-on, l'ambition & l'avarice des chefs. Mais sans le secours d'une religion intolérante leur ambition n'armeroit point cent mille bras.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

Des moyens d'enchaîner l'ambition eccléſiaſtique.

LAISSE-T-ON à Dieu le ſoin de ſa propre vengeance, lui remet-on la punition des hérétiques ; la terre ne s'arroge-t-elle plus le droit de juger les offenſes faites au ciel : * 26. le précepte de la tolérance devient-il enfin un précepte de l'éducation publique ; alors ſans prétexte pour perſécuter les hommes, ſoulever les peuples, envahir la puiſſance temporelle ; l'ambition du prêtre s'éteint. Alors dépouillé de ſa férocité, il ne maudit plus ſes ſouverains, n'arme plus les Ravaillacs, & n'ouvre plus le ciel aux régicides. Si la foi eſt un don du ciel, l'homme ſans foi eſt à plaindre non à punir. L'excès de l'inhumanité c'eſt de perſécuter un infortuné. Par quelle fatalité ſe le permet-on, lorſqu'il s'agit de religion ?

La tolérance admiſe, le Paradis n'eſt plus la récompenſe de l'aſſaſſin & le prix des grands attentats.

Au reſte que le prince ſoit barbare ou bon, qu'il ſoit Buſiris ou Trajan, il a toujours intérêt

Digitized by Google

d'établir la tolérance. Ce n'eſt qu'à ſon eſclave que l'égliſe permet d'être tyran. Or Buſiris ne veut point être eſclave.

Quant aux princes vertueux & jaloux du bonheur de ſes ſujets, quel doit être ſon premier ſoin ? Celui d'affoiblir le pouvoir eccléſiaſtique. C'eſt ſon clergé qui s'oppoſera toujours le plus fortement à l'exécution de ſes projets bienfaiſants. La puiſſance ſpirituelle eſt toujours l'ennemie ouverte ou cachée (*a*) de la temporelle. L'égliſe eſt un tigre. Eſt-il enchaîné par la loi de la tolérance ? Il eſt doux. Sa chaîne ſe rompt-elle ? Il reprend ſa premiere fureur.

Par ce qu'a fait autrefois l'égliſe, les princes peuvent juger de ce qu'elle feroit encore ſi l'on lui rendoit ſon premier pouvoir. Le paſſé doit les éclairer ſur l'avenir.

Le magiſtrat qui ſe flatteroit de faire concourir

(*a*) Le ſouverain accorde-t-il faveur & conſidération aux bigots ? Il fournit des armes à ſes ennemis : ceux du dehors ſont les princes voiſins ; ceux du dedans ſont les théologiens. Doit-il accroître leur puiſſance !

La multiplicité des religions dans un empire affermit le trône. Des ſectes ne peuvent être contenues que par d'autres ſectes. Dans le moral comme dans le phyſique, c'eſt l'équilibre des forces oppoſées qui produit le repos.

Digitized by Google

les puiſſances ſpirituelles & temporelles au même objet, c'eſt-à-dire, au bien public, ſe tromperoit : leurs intérêts ſont trop différents. Il en eſt de ces deux puiſſances quelquefois réunies pour dévorer le même peuple, comme de deux nations voiſines & jalouſes, qui liguées contre une troiſieme, l'attaquent & ſe battent au partage de ſes dépouilles.

Nul empire ne peut être ſagement gouverné par deux pouvoirs ſuprêmes & indépendants. C'eſt d'un ſeul, ou partagé entre pluſieurs, ou réuni entre les mains du monarque, que toute loi doit émaner.

La tolérance ſoumet le prêtre au prince, l'intolérance ſoumet le prince au prêtre. Elle annonce deux puiſſances rivales dans un empire.

Peut-être les anciens dans le partage qu'ils firent de l'univers entre Oromaze & Ariman, & dans le récit de leurs éternels combats, ne déſignoient-ils que la guerre éternelle du ſacerdoce & de la magiſtrature. Le regne d'Oromaze étoit celui de la lumiere & de la vertu : tel doit être le regne des loix. Le regne d'Ariman étoit celui des ténebres & du crime : tel doit être celui du prêtre & de la ſuperſtition.

Quels ſont les diſciples d'Oromaze ? ces philoſophes aujourd'hui ſi perſécutés en France par l'intrigue des moines & des miniſtres d'Ariman,

Digitized by Google

Quel crime leur reproche-t-on ? aucun. Ils ont autant qu'il eſt en eux éclairé les nations ; ils les ont ſouſtraites au joug flétriſſant de la ſuperſtition, & c'eſt peut-être à leurs écrits que les princes & les magiſtrats doivent en partie la conſervation de leur autorité.

L'ignorance des peuples, mere d'une dévotion ſtupide, * 27. eſt un poiſon qui ſublimé par les chymiſtes de la religion, répand autour du trône les exhalaiſons mortelles de la ſuperſtition. La ſcience des philoſophes au contraire eſt ce feu pur & ſacré qui loin des rois écarte les vapeurs peſtilentielles du fanatiſme.

Le prince qui ſoumet lui & ſon peuple à l'empire du ſacerdoce, éloigne de lui ſes ſujets vertueux. Il regne, mais ſur des ſuperſtitieux, ſur des peuples dont l'ame eſt dégradée ; enfin ſur les eſclaves du prêtre. Ces eſclaves ſont des hommes morts pour la patrie. Ils ne la ſervent ni par leurs talents, ni par leur courage. Un pays d'inquiſition n'eſt pas la patrie d'un citoyen * 28. honnête.

Malheur aux nations où le moine pourſuit impunément quiconque mépriſe ſes légendes & ne croit, ni aux ſorciers, ni au nain jaune ; où le moine traîne au ſupplice l'homme vertueux *qui fait le bien, ne nuit à perſonne & dit la vérité.* Sous le regne du fanatiſme, les plus perſé-

Digitized by Google

cutés, dit M. Hume, vie de Marie d'Angleterre, ſont les plus honnêtes & les plus ſpirituels. Du moment où la bigotterie prend en main les rênes d'un empire, elle en bannit les vertus & les talents : alors les eſprits tombent dans un affaiſſement, le ſeul peut-être qui ſoit incurable.

Quelque critique que ſoit la ſituation d'un peuple, un ſeul grand homme ſuffit quelquefois pour changer la face des affaires. La guerre s'allume entre la France & l'Angleterre : la France a d'abord l'avantage. M. Pitt eſt élevé au miniſtere ; la nation Angloiſe reprend ſes eſprits & les officiers de mer leur intrépidité. Le ſupplice d'un amiral opere ce changement. Le miniſtre communique l'activité de ſon génie aux chefs de ſes entrepriſes. La cupidité du ſoldat & du matelot réveillée par l'appât du gain & du pillage réchauffe leur courage : & rien de moins ſemblable à lui-même que l'Anglois du commencement & de la fin de la guerre.

M. Pitt, dira-t-on, commandoit à des hommes libres. Il eſt ſans doute facile de ſouffler l'eſprit de vie ſur un tel peuple. Dans tout autre pays quel uſage faire du reſſort puiſſant de l'amour patriotique ? Qu'en Orient un citoyen identifie ſon intérêt avec l'intérêt public ; qu'ami de ſa nation, il en partage la gloire, la honte & les infortunes, un tel homme peut-il ſe promet-

Digitized by Google

tre, si sa patrie succombe sous le faix du malheur, de n'en jamais nommer les auteurs? S'il les nomme, il est perdu. Il faut donc en certains gouvernements qu'un bon citoyen, ou soit puni comme tel, ou cesse de l'être. L'est-on en France? je l'ignore. Ce que je sais, c'est que le seul ministre qui dans cette guerre eût pu donner quelqu'énergie à la nation étoit M. le duc de Choiseul. Sa naissance, son courage, l'élévation de son caractere, la vivacité de ses conceptions eût sans doute ranimé les François, s'ils eussent été ranimables. Mais la bigotterie commandoit alors trop impérieusement aux grands. * 29. Telle étoit sur eux sa puissance qu'au moment même où la France battue de toutes parts, se voyoit enlever ses colonies, on ne s'occupoit à Paris que de l'affaire des jésuites (*a*). L'on ne s'intriguoit que pour eux.

(*a*) Lors de l'affaire des jésuites, si l'on apprenoit à Paris la perte d'une bataille, à peine s'en occupoit-on un jour. Le lendemain on parloit de l'expulsion des bénis peres. Ces peres pour détourner le public de l'examen de leurs constitutions, ne cessoient de crier contre les encyclopédistes. Ils attribuoient au progrès de la philosophie les mauvais succès des campagnes. C'est elle, disoient-ils, qui gâte l'esprit des soldats & des généraux. Leurs dévotes en étoient convaincues. Mille oies couleur de rose répétoient la même

Digitized by Google

Tel étoit l'eſprit qui régnoit à Conſtantinople, lorſque Mahomet ſecond en faiſoit le ſiege. La

---

phraſe ; & c'étoit cependant le peuple très-philoſophe des Anglois, & le roi encore plus philoſophe de Pruſſe, qui battoient les généraux François que perſonne n'accuſoit de philoſophie.

D'autre part les amateurs de l'ancienne muſique ſoutenoient que les infortunes de la France étoient l'effet du goût pris pour les bouffons & la muſique Italienne. Cette muſique, ſelon eux, avoit entiérement corrompu les mœurs. J'étois alors à Paris. On n'imagine pas combien de pareils propos tenus par ce que les François appellent leur bonne compagnie, les rendoient ridicules aux étrangers.

Le bon ſens étoit chez preſque toutes les grandes dames, traité d'impiété. Elles ne parloient que du R. P. Berthier, ne meſuroient le mérite d'un homme que par l'épaiſſeur de ſon miſſel.

Dans toute oraiſon funebre, l'on n'y parloit jamais que de la dévotion du décédé & ſon panégyrique ſe réduiſoit à ceci. *C'eſt que le grand tant loué, étoit un imbécille que les moines avoient toujours mené par le nez.*

Point de mandement ou de ſermon dont la fin ne fût aiguiſée par un trait de ſatyre contre les philoſophes & les encyclopédiſtes. Les prédicateurs vers la fin de leurs diſcours s'avançoient ſur le bord de leur chaire, comme les Caſtrats ſur le bord du théâtre, les uns pour faire leur épigramme, & les autres leur point d'orgue. En cas d'oubli de la part des prédicateurs, on leur eût demandé l'épigramme comme aux arlequins, la cabriole.

Digitized by Google

cour y tenoit des conciles dans le temps même que le ſultan en prenoit les fauxbourgs.

La bigotterie rétrecit l'eſprit du citoyen : la tolérance l'étend. Elle ſeule peut dépouiller le François de ſa dévote férocité.

Quelque ſuperſtitieuſe, quelque fanatique que ſoit une nation, ſon caractere ſera toujours ſuſceptible des diverſes formes que lui donneront ſes loix, ſon gouvernement, & ſur-tout *l'éducation publique*. L'inſtruction peut tout; & ſi j'ai dans les ſections précédentes ſi ſcrupuleuſement détaillé les maux produits par une ignorance dont tant de gens ſe déclarent aujourd'hui les protecteurs, c'étoit pour faire mieux ſentir toute l'importance de l'éducation.

Quels moyens de la perfectionner ?

Peut-être eſt-il des ſiecles où content d'eſquiſſer un grand plan, on ne doit pas ſe flatter qu'il s'exécute.

C'eſt par l'examen de cette queſtion que je terminerai cet ouvrage.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

NOTES.

1. LA contradiction révolte l'ignorant. Si l'homme éclairé la ſupporte, c'eſt qu'examinateur ſcrupuleux de lui-même, il s'eſt ſouvent ſurpris en erreur. L'ignorant ne ſent point le beſoin de l'inſtruction. Il croit tout ſavoir. Qui ne s'examine point, ſe croit infaillible, & c'eſt ce que ſe croient la plupart des hommes & ſur-tout le petit maître françois. Je l'ai toujours vu s'étonner de ſon peu de ſuccès chez l'étranger. Devroit-il ignorer que pour ſe faire entendre dans les échelles du Levant, s'il faut parler la langue franque, il faut pour ſe faire entendre de l'étranger parler la langue du bon ſens, & qu'un petit maître y paroîtra toujours ridicule, tant qu'au langage de la raiſon, il ſubſtituera le jargon à la mode en ſon pays.

2. Les vérités générales éclairent le public ſans offenſer perſonnellement l'homme en place, pourquoi donc n'excite-t-il point les écrivains à la recherche de ces ſortes de vérités ? C'eſt qu'elles contrediſent quelquefois ſes projets.

3. Ce n'eſt point en théologie la nouveauté d'une opinion qui révolte, mais la violence employée pour la faire recevoir. Cette violence a

Digitized by Google

dans les empires quelquefois produit des commotions vives. Une ame noble & élevée ſoutient impatiemment le joug aviliſſant du prêtre, & le perſécuté ſe venge toujours du perſécuteur. L'homme, dit Machiavel, a droit de tout penſer, de tout dire, de tout écrire, mais non d'impoſer ſes opinions. Que le théologien me perſuade ou me convainque, & qu'il ne prétende point forcer ma croyance.

4. La ſeule religion intolérable eſt une religion intolérante. Une telle religion étant devenue la plus puiſſante dans un empire, y allumeroit les flambeaux de la guerre & le plongeroit dans des troubles & des calamités ſans nombre.

5. Les prêtres ſont-ils indifférents aux diſputes théologiques ? Les orgueilleux docteurs après s'être dit bien des injures, s'ennuient d'écrire ſans être lus. Le mépris public leur impoſe ſilence.

6. Un légiſlateur prudent fait toujours propoſer par quelqu'écrivain célebre les loix nouvelles qu'il veut établir. Ces loix ſont-elles ſous le nom de cet auteur quelque temps expoſées à la critique publique ? Si l'on les juge bonnes & qu'on les reconnoiſſe pour telles, on les reçoit ſans murmurer.

7. Un miniſtre fait-il une loi ? un philoſophe découvre-t-il une vérité ? juſqu'à ce que l'uti-

Digitized by Google

lité de cette loi & de cette vérité ſoit avouée, tous deux ſont en butte à l'envie & à la ſottiſe, Leur ſort cependant eſt très-différent : le miniſtre armé de la puiſſance n'eſt expoſé qu'à des railleries : mais le philoſophe ſans pouvoir, l'eſt à des perſécutions.

8. On entend vanter tous les jours l'excellence de certains établiſſemens étrangers, mais ces établiſſemens, ajoute-t-on, ne ſont pas compatibles avec telle forme de gouvernement. Si ce fait eſt vrai dans quelques cas particuliers, il eſt faux dans la plupart. La procédure criminelle Angloiſe eſt-elle la plus propre à protéger l'innocence ? Pourquoi les François, les Allemands & les Italiens ne l'adoptent-ils pas ?

9. Les princes changent journellement les loix du commerce. Celles qui reglent la perception des droits & des impôts. Ils peuvent donc changer également toute loi contraire au bien public. Trajan croit-il le gouvernement républicain préférable au monarchique ? il offre de changer la forme du gouvernement : il offre la liberté aux Romains & la leur auroit rendue s'ils euſſent voulu l'accepter. Une telle action mérite ſans doute de grands éloges. Elle a frappé l'univers d'admiration. Mais eſt-elle auſſi ſurnaturelle qu'on l'imagine ? Ne ſent-on pas qu'en briſant les fers des Romains Trajan conſervoit la plus grande au-

Digitized by Google

torité ſur un peuple affranchi par ſa généroſité; qu'il eût alors tenu de l'amour & de la reconnoiſſance preſque tout le pouvoir qu'il devoit à la force de ſes armées. Or quoi de plus flatteur que le premier de ces pouvoirs! Peu de princes ont imité Trajan. Peu d'hommes ont fait à l'intérêt général le ſacrifice apparent de leur autorité particuliere : j'en conviens. Mais leur exceſſif amour du deſpotiſme eſt quelquefois en eux moins l'effet d'un défaut de vertu que d'un défaut de lumiere.

10. Il n'eſt qu'une choſe vraiment contraire à toute eſpece de conſtitution, c'eſt le malheur des peuples. Leur commande-t-on ? On n'a pas droit de leur nuire. Un prince contracte-t-il ſciemment un traité déſavantageux à ſa nation ? il excede ſon pouvoir : il ſe rend coupable envers elle.

Un monarque n'eſt jamais qu'au droit de ſes ancêtres. Or toute ſouveraineté légitime prend ſon origine dans l'élection & le choix libre du peuple. Il eſt donc évident que le magiſtrat ſuprême, quelque nom qu'on lui donne, n'eſt que le premier commis de ſa nation. Or nul commis n'a droit de contracter au déſavantage de ſes commettans. La ſociété même peut toujours réclamer contre ſes propres engagemens s'ils lui ſont trop onéreux.

Que deux peuples concluent entr'eux un traité; ils

Digitized by Google

ils n'ont comme les particuliers d'autre objet en vue que leur bonheur & leur avantage réciproque. Cette réciprocité d'avantages n'existe-t-elle plus ? de ce moment le traité est nul ; l'un des deux peut le rompre. Le doit-il ? Non : s'il n'en résulte pour lui qu'un dommage peu considérable. Il est alors plus avantageux pour lui de supporter ce petit dommage que d'être regardé comme trop léger infracteur de ses engagemens. Or dans les motifs mêmes qui font alors observer son traité, on apperçoit le droit qu'a toute nation de l'annuller, s'il devient entiérement destructif de son bonheur.

11. Dans les pays despotiques, si le militaire est intérieurement haï, & mépriſé, c'est que le peuple ne voit dans les Beys & les Pachas que ses geoliers & ses bourreaux. Si dans les républiques grecques & romaines, le soldat au contraire étoit aimé & respecté, c'est qu'armé contre l'ennemi commun, il n'eût point marché contre ses compatriotes.

12. Suffit-il qu'un sultan commande en vertu d'une loi pour rendre son autorité légitime ? Non : un usurpateur par une loi expresse peut se déclarer souverain, dira-t-on, 20 ans après que son usurpation est légitime. Une telle opinion est absurde. Nulle société lors de son établissement n'a remis ni pu remettre aux mains d'un homme

Digitized by Google

le pouvoir de disposer à son gré des biens, de la vie & de la liberté des citoyens. Toute autorité arbitraire est une usurpation contre laquelle un peuple peut toujours revenir.

Lorsque les Romains vouloient énerver le courage d'un peuple, éteindre ses lumieres, avilir son ame, le retenir dans la servitude, que faisoient-ils ? ils lui donnoient un despote. C'est par ce moyen qu'ils s'asservirent les Spartiates & les Bretons. Or toute constitution imaginée pour corrompre les mœurs d'un peuple; toute forme de gouvernement que le vainqueur impose à cet effet au vaincu, ne peut jamais être citée comme juste & légale. Est-ce un gouvernement que celui où tout se réduit à plaire, à obéir au sultan, où l'on rencontre çà & là quelque habitant & pas un citoyen.

Tout peuple gémissant sous le joug du pouvoir arbitraire a droit de le secouer. Les loix sacrées sont les loix conformes à l'intérêt public. Toute loi contraire n'est pas une loi, c'est un abus légal.

13. Un despote n'a pas reçu de la nature les forces nécessaires pour soumettre lui seul une nation. Il ne l'asservit qu'à l'aide de ses janissaires, de ses soldats & de son armée. Déplaît-il à cette armée ? Se révolte-t-elle ? alors privée de son soutien, il est sans force. Le sceptre échappe de ses mains, il est condamné par ses complices. On ne

Digitized by Google

le juge point, on le tue. Il en eſt autrement d'un prince qui regne ſous l'autorité des magiſtrats & des loix. Suppoſons qu'il commette un crime puniſſable par ces mêmes loix, il eſt du moins entendu dans ſes défenſes, & la lenteur de la procédure lui laiſſe toujours le temps de prévenir ſon jugement en réparant ſes injuſtices.

Le prince ſur le trône d'une monarchie modérée eſt toujours plus fermement aſſis que ſur celui du deſpotiſme.

14. La juſtice du Ciel fut toujours un myſtere. L'égliſe penſoit autrefois que dans les duels ou les batailles Dieu ſe rangeoit toujours du côté de l'offenſé. L'expérience a démenti l'égliſe. L'on ſait que dans les combats particuliers le Ciel eſt toujours du côté du plus fort & du plus adroit, & dans les combats généraux, du côté des meilleures troupes & du plus habile général.

15. Peu de philoſophes ont nié l'exiſtence d'un Dieu phyſique. « Il eſt une cauſe de ce qui » eſt, & cette cauſe eſt inconnue ». Or qu'on lui donne le nom de Dieu ou tout autre : qu'importe? Les diſputes à ce ſujet ne ſont que des diſputes de mots. Il n'en eſt pas ainſi du Dieu moral. L'oppoſition qui s'eſt toujours trouvée entre la juſtice de la terre & celle du Ciel en a ſouvent fait nier l'exiſtence. D'ailleurs, a-t-on dit, qu'eſt-ce que la morale? Le recueil des conventions que les

Digitized by Google

beſoins réciproques des hommes les ont néceſſité de contracter entr'eux. Or comment faire un Dieu de l'œuvre des hommes ?

16. La preuve de notre peu de foi eſt le mépris connu pour quiconque change de religion. Rien ſans doute de plus louable que d'abandonner une erreur pour embraſſer la vérité. D'où n'aît donc notre mépris pour les nouveaux convertis ? De la conviction obſcure où l'on eſt que toutes les religions ſont également fauſſes & que quiconque en change, s'y détermine par un intérêt ſordide & par conſéquent mépriſable.

17. Si la morale des jéſuites eût été l'œuvre d'un laïc, elle eût été condamnée auſſitôt qu'imprimée. Il n'eſt point de perſécutions que n'eût éprouvées ſon auteur.

Sans les parlements cette morale néanmoins étoit en France la ſeule généralement enſeignée. Les évêques l'approuvoient. La ſorbonne craignoit les Jéſuites. Cette crainte rendoit leurs principes reſpectables. En cas pareil, ce n'eſt pas la choſe, c'eſt l'auteur que le clergé juge, il eut toujours deux poids & deux meſures : ſaint Thomas en eſt un exemple. Machiavel dans ſon prince n'avança jamais les propoſitions que ce ſaint enſeigne dans ſon commentaire ſur la cinquieme des politiques texte 11. Voyez ſes propres mots.

Digitized by Google

« Ad Salvationem tyrannidis, excellentes im-
» potentiâ, vel divitiis interficere; quia tales
» per potentiam quam habent, poſſunt inſurgere
» contra tyrannum. Iterum expedit interficere
» Sapientes. Tales enim per ſapientiam eorum,
» poſſunt invenire vias ad expellendam tyranni-
» dem. Nec ſcholas, nec alias congregationes
» per quas contingit vacare circa ſapientiam per-
» mittendum eſt. Sapientes enim ad magna in-
» clinantur, & ideò magnanimi ſunt &, tales
» facilè inſurgunt. Ad ſalvandam tyrannidem
» oportet quod tyrannus procuret ut ſubditi im-
» ponant ſibi invicem crimina, & turbent ſe
» ipſos, ut amicus amicum, & populus contra
» divites, & divites inter ſe diſſentiant. Sic
» enim minus poterunt inſurgere propter eorum
» diviſionem. Oportet etiam ſubditos facere pau-
» peres; ſic enim minus poterant inſurgere con-
» tra tyrannum. Procreanda ſunt vectigalia, hoc
» eſt, exactiones multæ magnæ; ſic enim citò
» poterunt depauperari ſubditi. Tyrannus debet
» procurare bellainter ſubditos vel etiam extra-
» neos, ità ut non poſſint vacare ad aliquid trac-
» tandum contra tyrannum. Regnum ſalvatur
» per amicos. Tyrannus autem ad ſalvandam ty-
» rannidem non debet confidere amicis. » Texte
12, il ajoute.

« Expedit tyrannus ad ſalvandam tyrannidem

Digitized by Google

» quod non appareat ſubditis ſævus, ſeu crude-
» lis. Nam ſi appareat ſævus, reddit ſe odioſum.
» Ex hoc autem facilius inſurgunt in eum, ſed
» debet reddere reverendum propter excellen-
» tiam alicujus boni excellentis. Reverentia enim
» debetur bono excellenti; & ſi non habeat bo-
» num illud excellens, debet ſimulare ſe habere
» illud. Tyrannus debet ſe reddere talem ut vi-
» deatur ſubditis, ipſum excellere in aliquo bono
» excellenti in quo ipſi deficiunt, ex quo eum
» reverentur. Si non habeat virtutes, ſecun-
» dùm veritatem faciat ut opinentur habere
» eas. »

Voici la traduction de ce paſſage par Naudé.

« Pour maintenir la tyrannie, il faut faire
» mourir les plus puiſſants & les plus riches,
» parce que de tels gens ſe peuvent ſoulever
» contre le tyran par le moyen de l'autorité qu'ils
» ont. Il eſt auſſi néceſſaire de ſe défaire des
» grands eſprits & des hommes ſavants, parce
» qu'ils peuvent trouver par leur ſcience les
» moyens de ruiner la tyrannie. Il ne faut pas
» même qu'il y ait des écoles, ni autres congré-
» gations par le moyen deſquelles on puiſſe ap-
» prendre les ſciences; car les ſavants ont de
» l'inclination pour les choſes grandes, & ſont
» par conſéquent courageux & magnanimes, &
» de tels hommes ſe ſoulevent facilement contre

Digitized by Google

» les tyrans. Pour maintenir la tyrannie, il faut
» que les tyrans faſſent en ſorte que leurs ſujets
» s'accuſent les uns les autres & ſe troublent
» eux-mêmes ; que l'ami perſécute l'ami, & qu'il
» y ait de la diſſenſion entre le même peuple &
» les riches, & de la diſcorde entre les opulents ;
» car en le faiſant ils auront moins de moyens
» de ſe ſoulever à cauſe de leurs diviſions. Il faut
» auſſi rendre pauvres les ſujets, afin qu'il leur
» ſoit d'autant plus difficile de ſe ſoulever contre
» le tyran. Il faut établir des ſubſides, c'eſt-à-
» dire, de grandes exactions & en grand nom-
» bre ; car c'eſt le moyen de rendre bientôt pau-
» vres les ſujets. Le tyran doit auſſi ſuſciter des
» guerres parmi ſes ſujets & même parmi les
» étrangers, afin qu'ils ne puiſſent négocier au-
» cune choſe contre lui. Les royaumes ſe main-
» tiennent par le moyen des amis, mais un tyran
» ne ſe doit fier à perſonne pour ſe conſerver en
» la tyrannie.

» Il ne faut pas qu'un tyran pour ſe maintenir
» dans la tyrannie paroiſſe à ſes ſujets être cruel :
» car s'il leur paroît tel, il ſe rend odieux : ce
» qui les peut faire plus facilement ſoulever con-
» tre lui : mais il doit ſe rendre vénérable par
» l'excellence de quelqu'éminente vertu : car on
» doit toute ſorte de reſpect à la vertu ; & s'il
» n'a pas cette qualité excellente, il doit faire

Digitized by Google

» ſemblant qu'il la poſſede. Le tyran ſe doit ren-
» dre tel qu'il ſemble à ſes ſujets qu'il poſſede
» quelqu'éminente vertu qui leur manque & pour
» laquelle ils lui portent reſpect. S'il n'a point de
» vertus, qu'il faſſe enſorte qu'ils croient qu'il
» en ait. »

Telles ſont ſur ce ſujet les idées de S. Thomas. Qu'il ait regardé la tyrannie comme une impiété, ou non; je remarquerai avec Naudé que voilà des préceptes bien étranges dans la bouche d'un Saint. J'obſerverai de plus que Machiavel dans ſon prince, n'eſt que le commentateur de ſaint Thomas. Or en préſentant les mêmes idées, ſi l'un de ces écrivains eſt ſanctifié, ſi ſes ouvrages approuvés ſont mis dans les mains de tout le monde, & ſi l'autre au contraire eſt excommunié & ſon livre condamné, il eſt évident que l'*égliſe* a deux poids & deux meſures, & que ſon *intérêt* ſeul dicte ſes jugements.

18. Les moines diſputent encore, ils ne raiſonnent plus. Combat-on leurs opinions? Leur fait-on des objections? N'y peuvent-ils répondre? Ils aſſurent qu'elles ſont depuis long-temps réſolues, & dans ce cas cette réponſe eſt réellement la plus adroite. Les peuples, il eſt vrai, maintenant plus éclairés ſavent que le livre défendu eſt le livre dont les maximes ſont en général les plus conformes à l'intérêt public.

Digitized by Google

19. Si l'eſpoir de la récompenſe peut ſeul exciter l'homme à la recherche de la vérité, l'indifférence pour elle ſuppoſe une grande diſproportion entre les récompenſes attachées à ſa découverte & les peines qu'exige ſa recherche. Pourquoi la vérité découverte, un auteur eſt-il ſi ſouvent en bute à la perſécution ? C'eſt que l'envieux & le méchant ont intérêt de le perſécuter. Pourquoi le public prend-il d'abord parti contre le philoſophe ? C'eſt que le public eſt ignorant, & que ſéduit d'abord par les cris des fanatiques, il s'enivre de leur fureur. Mais il en eſt du public comme de Philippe de Macédoine ; on peut toujours appeller du public ivre au public à jeun. Pourquoi les puiſſants font-ils rarement uſage des vérités découvertes par le philoſophe ? C'eſt qu'ils s'intéreſſent rarement au bien public. Mais ſuppoſé qu'ils s'en occupaſſent, qu'ils protégeaſſent la vérité, qu'arrive-t-il ? Qu'elle ſe propageroit avec une rapidité incroyable. Il n'en eſt pas ainſi de l'erreur. Eſt-elle favoriſée du puiſſant ? Elle eſt généralement, mais non univerſellement adoptée. Il reſte toujours à la vérité des partiſans ſecrets. Ce ſont, pour ainſi dire, autant de conjurés toujours prêts dans l'occaſion à ſe déclarer pour elle. Un mot du ſouverain ſuffit pour détruire une erreur. Quant à la vérité ſon germe eſt indeſtructible. Il eſt

Digitized by Google

ſans doute ſtérile, ſi le puiſſant ne le féconde: mais il ſubſiſte & ſi ce germe doit ſon développement au pouvoir, il doit ſon exiſtence à la philoſophie.

20. Parmi les eccléſiaſtiques, il eſt ſans doute des hommes honnêtes, heureux & ſans ambition; mais ceux-là ne ſont point appellés au gouvernement de ce corps puiſſant.

Le clergé toujours régi par des intriguants ſera toujours ambitieux.

21. L'égliſe toujours occupée de ſa grandeur réduiſit toutes les vertus chrétiennes à l'abſtinence, à l'humilité, à l'aveugle ſoumiſſion. Elle ne prêcha jamais l'amour de la patrie, ni de l'humanité.

22. Si l'égliſe défendit quelquefois aux laïcs le meurtre du prince, elle ſe le permit toujours. Son hiſtoire le prouve. Il eſt vrai, diſent les théologiens que les papes ont dépoſé les ſouverains, prêché contr'eux des croiſades, béatifié des Clément; mais ces légéretés ſont des fautes du pontife & non de l'égliſe. Quant au ſilence coupable gardé à ce ſujet par les évêques, il fut, ajoutent-ils, l'effet de leur politeſſe pour le ſaint ſiege, & non d'une approbation donnée à ſa conduite. Mais doivent-ils ſe taire ſur de pareils crimes, & s'élever avec tant de fureur contre l'interprétation prétendue ſinguliere que Luther &

Digitized by Google

Calvin donnoient à certains passages des écritures ? Est-il permis de poursuivre l'erreur, lorsqu'on tolere les plus grands forfaits ? Tout homme sensé apperçoit dans la conduite perpétuellement équivoque de l'église, qu'elle n'eut réellement qu'un but, ce fut de pouvoir selon ses intérêts divers tour-à-tour approuver ou désapprouver les mêmes actions.

Point de preuve plus évidente de son ambition que le projet conçu par les jésuites d'associer à leur ordre les grands, les princes & jusqu'aux souverains. Par cette association dans laquelle tant de grands étoient déja entrés ; les rois devenus sujets des jésuites & de leur général, n'étoient plus que les vils exécuteurs de leurs persécutions.

Sans les parlements, qui fait si ce projet si hardiment conçu n'eût pas réussi !

23. L'inquisition n'est pas reçue en France. Cependant, dira l'église, l'on y empriſonne à ma sollicitation le janséniste, le calviniste & le déiste. On y reconnoît donc tacitement le droit que j'ai de persécuter. Or ce droit que le prince me donne sur ses sujets, je n'attends que l'occasion pour le réclamer sur lui-même & sur les magistrats.

24. L'église se dit épouse de Dieu & je ne sais pourquoi. L'église est une assemblée de fideles. Ces fideles sont barbus ou non barbus, chaussés

Digitized by Google

ou déchauſſés, capuchonnés ou décapuchonnés. Or qu'une telle aſſemblée ſoit l'épouſe de la divinité, c'eſt une prétention trop folle & trop ridicule. Si le mot *égliſe* eût été maſculin, comment eût-on conſommé ce mariage ?

25. L'égliſe de France refuſe maintenant au pape le droit de diſpoſer des couronnes. Mais le refus de cette égliſe eſt-il ſincere ? Eſt-il l'effet de ſa conviction ? C'eſt à ſa conduite paſſée à nous en inſtruire. Quel reſpect le clergé peut-il avoir pour une loi humaine, lui qui croit en qualité d'interprête de la loi divine, pouvoir la changer & la modifier à ſon gré ? Quiconque s'eſt créé le droit d'interpréter une loi, finit toujours par la faire. L'égliſe en conſéquence s'eſt fait Dieu. Auſſi rien de moins reſſemblant que la religion de Jeſus & la religion actuelle des papiſtes.

Quelle ſurpriſe pour les apôtres, ſi rendus au monde, ils liſoient un catéchiſme qu'ils n'ont point fait ; s'ils apprenoient que n'agueres l'égliſe interdiſoit aux laïcs la lecture même des écritures ſous le vain prétexte qu'elles étoient ſcandaleuſes pour les foibles !

Je citerai à ce ſujet un fait ſingulier : c'eſt un acte du parlement d'Angleterre rendu en 1414. Par cet acte, il eſt défendu ſous peine de mort de lire l'écriture en langue vulgaire, c'eſt-à-

Digitized by Google

dire, dans une langue qu'on entende. Et quoi! diſent les réformés, Dieu raſſemble dans un livre les devoirs qu'il impoſe à l'homme, & ce Dieu ſi ſage, ſi éclairé, y auroit ſi obſcurément expliqué ſes volontés qu'on ne pourroit le lire ſans interprête? Quoi! l'être puiſſant qui a créé l'homme n'auroit pas connu la portée de ſon eſprit? O prêtres, quelles idées avez-vous donc de la ſageſſe & de l'intelligence divine?

Le jeune homme d'Abbeville pourſuivi pour de prétendus blaſphêmes en a-t-il jamais prononcé d'auſſi horribles? Cependant on le mit à mort, & l'on vous reſpecte. Tant il eſt vrai qu'il n'y a qu'heur & malheur ſur la terre, & qu'en ce monde il n'eſt d'homme juſte que le puiſſant.

26. Les gouvernements ſont juges des actions & non des opinions. Que j'avance une erreur groſſiere, j'en ſuis puni par le ridicule & le mépris. Mais qu'en conſéquence d'une opinion erronée, j'attente à la liberté de mes ſemblables, c'eſt alors que je deviens criminel.

Que dévot adorateur de Venus je brûle le temple de Sérapis, le magiſtrat doit me punir, non comme hérétique, mais comme perturbateur du repos public, comme un homme injuſte & qui, libre dans l'exercice de ſon culte, veut priver ſes concitoyens de la liberté dont il jouit.

Digitized by Google

27. L'expulsion des jésuites supposoit en Espagne & en Portugal des ministres d'un caractere ferme & hardi. En France les lumieres déjà répandues dans la nation facilitoient cette expulsion. Si le pape s'en fût plaint trop amérement, ses plaintes eussent paru déplacées.

Dans une lettre écrite au sujet de la condamnation du mandement de M. de Soissons par la congrégation du saint office, un vertueux cardinal remontre au saint pere, « qu'il est certaines » prétentions que la cour de Rome devroit en» sévelir dans un silence & un oubli éternel, » sur-tout, ajoute-t-il, dans ces temps malheu» reux & déplorables où les incrédules & les im» pies font suspecter la fidélité des ministres de » la religion ».

Or que signifient dans la langue ecclésiastique ces mots *d'incrédules & d'impies*? Les opposants à la puissance du clergé. C'est donc aux incrédules que les rois doivent leur sûreté, les peuples leur tranquillité, les parlements leur existence, & l'ambition sacerdotale sa réserve. Ces prétendus impies doivent être d'autant plus chers à la nation Françoise, qu'elle n'a rien à en redouter. Les philosophes ne forment point de corps. Ils sont sans crédit. Il est d'ailleurs impossible qu'en qualité de simples citoyens, leur intérêt ne soit pas toujours lié à l'intérêt pu-

Digitized by Google

blic, par conſéquent à celui d'un gouvernement éclairé.

28. Dans les pays catholiques, quel moyen de former des citoyens vertueux ? l'inſtruction de la jeuneſſe y eſt confiée aux prêtres. Or l'intérêt du prêtre eſt preſque toujours contraire à celui de l'état. Jamais le prêtre n'adoptera ce principe fondamental de toutes les vertus, ſavoir « que la juſtice de nos actions dépend de leur » conformité avec l'intérêt général. » Un tel principe nuit à ſes vues ambitieuſes.

D'ailleurs ſi la morale, comme les autres ſciences ne ſe perfectionne que par le temps & l'expérience, il eſt évident qu'une religion qui prétend en qualité de révélée, avoir inſtruit l'homme de tous ſes devoirs, s'oppoſe d'autant plus efficacement à la perfection de cette même ſcience, qu'elle ne laiſſe plus rien à faire au génie & à l'expérience.

29. Dans le moment où la France faiſoit la guerre aux Anglois, les parlements la faiſoient aux jéſuites & la cour dévote prenoit parti pour les derniers. En conſéquence tout y étoit rempli d'intrigues eccléſiaſtiques. On ſe ſeroit cru volontiers à la fin du regne de Louis XIV. L'on comptoit alors à Verſailles peu d'honnêtes gens & beaucoup de bigots.

L'on me demandera ſans doute pourquoi je

Digitized by Google

regarde la bigoterie comme si funeste aux états ; l'Espagne, dira-t-on, subsiste, & l'Espagne n'a point encore secoué le joug de l'inquisition ; j'en conviens.

Mais cet empire est foible ; il n'inspire point de jalousie ; il ne fait ni conquête, ni commerce. L'Espagne est isolée dans un coin de l'Europe. Elle ne peut dans sa position actuelle attaquer ni être attaquée. Il n'en est pas de même de tout autre état. La France, par exemple, est enviée & redoutée : elle est ouverte de toutes parts : son commerce soutient sa puissance, & son génie soutient son commerce. Il n'est qu'un moyen d'y entretenir l'industrie, c'est d'y établir un gouvernement doux, où l'esprit conserve son ressort & le citoyen sa liberté de penser. Que les ténebres de la bigoterie s'étendent encore en France, son industrie diminuera & sa puissance s'affoiblira journellement.

Une nation superstitieuse comme une nation soumise au pouvoir arbitraire, est bientôt sans mœurs, sans esprit, & par conséquent sans force. Rome, Constantinople & Lisbonne en sont la preuve. Si tous les habitants s'y livrent à la mollesse, à la volupté, qu'on ne s'en étonne point, c'est uniquement de ses sens dont on fait usage, lorsqu'il n'est plus permis d'en faire de son esprit.

SECTION

Digitized by Google

SECTION X.

De la puiſſance de l'inſtruction : des moyens de la perfectionner : des obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de cette ſcience.

De la facilité avec laquelle, ces obſtacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

CHAPITRE I.

L'éducation peut tout.

LA plus forte preuve de la puiſſance de l'éducation eſt le rapport conſtamment obſervé entre la diverſité des inſtructions & leurs produits ou réſultats différents. Le ſauvage eſt infatigable à la chaſſe : il eſt plus léger à la courſe que l'homme policé, (*a*) parce que le ſauvage y eſt plus exercé.

(*a*) La ſagacité des Sauvages pour reconnoître la trace d'un homme à travers les forêts, eſt incroyable. Ils diſtinguent à cette trace quelle eſt & ſa nation

Digitized by Google

L'homme policé eſt plus inſtruit : il a plus d'idées que le ſauvage, parce qu'il reçoit un plus grand nombre de ſenſations différentes, & qu'il eſt par ſa poſition plus intéreſſé à les comparer entr'elles.

L'agilité ſupérieure de l'un, les connoiſſances multipliées de l'autre, ſont donc l'effet de la différence de leur éducation.

Si les hommes communément francs, *loyals*, induſtrieux & humains ſous un gouvernement libre, ſont bas, menteurs, vils, ſans génie & ſans courage ſous un gouvernement deſpotique, cette différence dans leur caractere eſt l'effet de la différente éducation reçue dans l'un ou l'autre de ces gouvernements.

Paſſe-t-on des diverſes conſtitutions des états aux différentes conditions des hommes ? Se demande-t-on la cauſe du peu de juſteſſe d'eſprit des théologiens ? On voit qu'en général s'ils ont l'eſprit faux, c'eſt que leur éducation les rend tels : c'eſt qu'ils ſont à cet égard plus ſoigneuſement élevés que les autres hommes ; c'eſt qu'accoutumés dès leur jeuneſſe à ſe contenter du

---

& ſa conformation particuliere. A quoi donc rapporter à cet égard la ſupériorité des Sauvages ſur l'homme policé ? A la multitude de leurs expériences.

L'eſprit en tous les genres eſt fils de l'obſervation.

Digitized by Google

jargon de l'école, à prendre des mots pour des choſes, il leur devient impoſſible de diſtinguer le menſonge de la vérité & le ſophiſme de la démonſtration.

Pourquoi les miniſtres des autels ſont-ils les plus redoutés des hommes ? Pourquoi, dit le proverbe Eſpagnol, « faut-il ſe garder du devant » de la femme, du derriere de la mule, de la » tête du taureau, & d'un moine de tous les » côtés » ? Les proverbes preſque tous fondés ſur l'expérience ſont preſque toujours vrais. A quoi donc attribuer la méchanteté du moine ? à ſon éducation.

Le ſphinx, diſoient les Egyptiens, eſt l'emblême du prêtre : le viſage du prêtre eſt doux, modeſte, inſinuant ; & le ſphinx a celui d'une fille ; les ailes du ſphinx le déclarent habitant des cieux : ſes griffes annoncent la puiſſance que la ſuperſtition lui donne ſur la terre. Sa queue de ſerpent eſt le ſigne de ſa ſoupleſſe : comme le ſphinx, le prêtre propoſe des énigmes, & précipite dans les cachots quiconque ne les interprête point à ſon gré. Le moine en effet accoutumé dès ſa premiere jeuneſſe à l'hypocriſie dans ſa conduite & ſes opinions, eſt d'autant plus dangereux qu'il a plus d'habitude de la diſſimulation.

Si le religieux eſt le plus arrogant des fils de

Digitized by Google

la terre, c'eſt qu'il eſt perpétuellement enorgueilli par l'hommage d'un grand nombre de ſuperſtitieux.

Si l'évêque eſt le plus barbare des hommes, c'eſt qu'il n'eſt point comme la plupart expoſé au beſoin & au danger; c'eſt qu'une éducation molle & efféminée a rapetiſſé ſon caractere; c'eſt qu'il eſt déloyal & poltron, & qu'il n'eſt rien, dit Montagne, de plus cruel que *la foibleſſe & la coüardiſe.*

Le militaire eſt dans ſa jeuneſſe communément ignorant & libertin. Pourquoi? c'eſt que rien ne le néceſſite à s'inſtruire. Dans ſa vieilleſſe, il eſt ſouvent ſot & fanatique, pourquoi? c'eſt que l'âge du libertinage paſſé, ſon ignorance doit le rendre ſuperſtitieux.

Il eſt peu de grands talents parmi les gens du monde, & c'eſt l'effet de leur éducation, celle de leur enfance eſt trop négligée. On ne grave alors dans leur mémoire que des idées fauſſes & puériles. Pour y en ſubſtituer enſuite de juſtes & de grandes, il faudroit en effacer les premieres. Or c'eſt toujours l'œuvre d'un long temps & l'on eſt vieux avant d'être homme.

Dans preſque toutes les profeſſions la vie inſtructive eſt très-courte. Le ſeul moyen de l'allonger, c'eſt de former de bonne heure le jugement de l'homme. Qu'on ne charge ſa mémoire

Digitized by Google

que d'idées claires & nettes, ſon adoleſcence ſera plus éclairée que ne l'eſt maintenant ſa vieilleſſe.

L'éducation nous fait ce que nous ſommes. Si dès l'âge de ſix ou ſept ans le ſavoyard eſt déjà économe, actif, laborieux & fidele, c'eſt qu'il eſt pauvre, c'eſt qu'il a faim, c'eſt qu'il vit, comme je l'ai déjà dit, avec des compatriotes doués des qualités qu'on exige de lui, c'eſt qu'enfin il a pour inſtituteur l'exemple & le beſoin, deux maîtres impérieux auxquels tout obéit (*a*).

La conduite uniforme des ſavoyards tient à la reſſemblance de leur poſition, par conſéquent à l'uniformité de leur éducation. Il en eſt de même de celle des princes. Pourquoi leur reproche-t-on à-peu-près la même éducation? c'eſt que ſans intérêt de s'éclairer, il leur ſuffit de vouloir pour ſubvenir à leurs beſoins, à leurs fantaiſies. Or qui peut ſans talens & ſans travail ſatisfaire les uns & les autres, eſt ſans principe de lumieres & d'activité.

(*a*) A-t-on dès l'enfance contracté l'habitude du travail, de l'économie, de la fidélité? L'on s'arrache difficilement à cette premiere habitude. L'on n'en triomphe même que par un long commerce avec des fripons ou par des paſſions extrêmement fortes. Or les paſſions de cette eſpece ſont rares.

Digitized by Google

L'eſprit & les talens ne ſont jamais dans les hommes que le produit de leurs deſirs, & de leur poſition (*a*) particuliere. La ſcience de l'éducation

(*a*) C'eſt au malheur, c'eſt à la dureté de leur éducation que l'Europe doit ſes Henri IV, ſes Elizabeth, ſes princes Henris, ſes princes de Brunswich, enfin ſes Frédérics. C'eſt au berceau de l'infortune que s'allaitent les grands princes. Leurs lumieres ſont communément proportionnées au danger de leur poſition. Si l'uſurpateur a preſque toujours de grands talents, c'eſt que ſa poſition l'y néceſſite. Il n'en eſt pas de même de ſes deſcendants. Nés ſur le trône, s'ils ſont preſque toujours ſans génie, s'ils penſent peu, c'eſt qu'ils ont peu d'intérêt de penſer. L'amour du ſultan pour le pouvoir arbitraire eſt en lui l'effet de ſa pareſſe: il veut ſe ſouſtraire à l'étude des loix; il deſire d'échapper à la fatigue de l'attention, & ce deſir n'agit pas moins ſur le viſir que ſur le ſouverain. On ignore l'influence de la pareſſe humaine ſur les divers gouvernements. Peut-être ſuis-je le premier qui ſe ſoit apperçu de la conſtante proportion qui ſe trouve entre les lumieres des citoyens, la force de leurs paſſions, la forme de leurs gouvernements & par conſéquent l'intérêt qu'ils ont de s'éclairer.

L'homme de la nature ou le Sauvage uniquement occupé de pourvoir à ſes beſoins phyſiques, eſt moins éclairé que l'homme policé. Mais parmi ces Sauvages, les plus ſpirituels ſont ceux qui ſatisfont le plus difficilement ces mêmes beſoins.

En Afrique quels ſont les peuples les plus ſtupides? Les habitants de ces forêts de palmiers dont le tronc,

Digitized by Google

ſe réduit peut-être à placer les hommes dans une poſition qui les force à l'acquiſition des talens & des vertus deſirées en eux.

Les ſouverains à cet égard ne ſont pas toujours les mieux placés. Les grands rois ſont des phénomenes extraordinaires dans la nature. Ces phénomenes long-temps eſpérés n'apparoiſſent que rarement. C'eſt toujours du prince ſucceſſeur qu'on attend la réforme des abus : il doit opérer des miracles. Ce prince monte ſur le trône. Rien ne change, & l'adminiſtration reſte la même. Par quelle raiſon en effet un monarque ſouvent plus mal-élevé que ſes ancêtres, ſeroit-il plus éclairé ?

En tous les temps les mêmes cauſes produiront toujours les mêmes effets.

---

les feuilles & les fruits fourniſſent ſans culture à tous les beſoins de l'homme. Le bonheur lui-même peut quelquefois engourdir l'eſprit d'une nation. L'Angleterre produit maintenant peu d'excellents ouvrages moraux & politiques. Sa diſette à cet égard eſt peut-être l'effet de la félicité publique. Peut-être les écrivains célebres ne doivent-ils en certains pays le triſte avantage d'être éclairés qu'au degré de malheur & de calamité ſous lequel gémiſſent leurs compatriotes.

La ſouffrance portée à un certain point éclaire. Portée plus loin, elle abrutit.

La France ſera-t-elle long-temps éclairée ?

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De l'éducation des Princes.

» UN Roi né ſur le trône en eſt rarement » digne, dit un poëte françois. » En général les princes doivent leur génie à l'auſtérité de leur éducation, aux dangers dont fut entouré leur enfance, aux malheurs qu'enfin ils ont éprouvés. L'éducation la plus dure eſt plus ſaine pour ceux qui doivent un jour commander aux autres.

C'eſt dans les temps de troubles & de diſcorde que les ſouverains reçoivent cette eſpece d'éducation. En tout autre temps, on ne leur donne qu'une inſtruction d'étiquette auſſi mauvaiſe & preſqu'auſſi difficile à changer que la forme du gouvernement dont elle eſt l'effet (*a*).

Qu'attendre d'une telle inſtruction ? Quelle eſt en Turquie l'éducation de l'héritier du trône ? Le jeune prince retiré dans un quartier du

(*a*) Dans tout empire deſpotique où les mœurs ſont corrompues, c'eſt-à-dire, où l'intérêt particulier s'eſt détaché de l'intérêt public, la mauvaiſe éducation du prince eſt l'effet néceſſaire de la mauvaiſe forme de ce gouvernement. Tout l'Orient le prouve.

Digitized by Google

ſerrail a pour compagnie & pour amuſement une femme & un métier de tapiſſerie : s'il ſort de ſa retraite, c'eſt pour venir ſous bonne garde faire chaque ſemaine viſite au ſultan. Sa viſite faite, il eſt par la garde reconduit à ſon appartement. Il y retrouve la même femme & le même métier de tapiſſerie. Or quelle idée acquérir dans cette retraite de la ſcience du gouvernement ? Ce prince monte-t-il ſur le trône. Le premier objet qu'on lui préſente, c'eſt la carte de ſon vaſte empire : ce qu'on lui recommande c'eſt d'être l'amour de ſes ſujets & la terreur de ſes ennemis : que faire pour être l'un & l'autre? Il l'ignore. L'inhabitude de l'application l'en rend incapable : la ſcience du gouvernement lui devient odieuſe ; il s'en dégoûte : il s'enferme dans ſon harem, y change de femmes & de viſirs, fait empaler les uns, donner la baſtonnade aux autres, & croit gouverner. Les princes ſont des hommes & ne peuvent en cette qualité porter d'autres fruits que ceux de leur inſtruction.

En Turquie, & ſultan, & ſujet, nul ne penſe. Il en eſt de même dans les diverſes cours de l'Europe, à meſure que l'éducation des Princes s'y rapproche de l'éducation orientale.

Le réſultat de ce chapitre c'eſt que les vices & les vertus des hommes ſont toujours l'effet & de leur diverſe poſition & de la différence de leur inſtruction.

Digitized by Google

Ce principe admis, ſuppoſons qu'on voulût réſoudre pour chaque condition le problême d'une excellente éducation ; que faire ?

Déterminer 1°. quels ſont les talens ou les vertus eſſentielles à l'homme de telle ou telle profeſſion.

Indiquer 2°. les moyens de le forcer à l'acquiſition * 1. de ces talens & de ces vertus.

L'homme en général ne réfléchit que les *idées* de ceux qui l'environnent ; & les ſeules vertus qu'on ſoit ſûr de lui faire acquérir, ſont les vertus de néceſſité. Perſuadé de cette vérité, que je veuille inſpirer à mon fils les qualités ſociales, je lui donnerai des camarades à-peu-près de ſa force & de ſon âge : je leur abandonnerai à cet égard le ſoin de leur mutuelle éducation, & ne les ferai inſpecter par le maître que pour modérer la rigueur de leurs corrections. D'après ce plan d'éducation, je ſuis ſûr ſi mon *fils* fait le beau, l'impertinent, le fat, le dédaigneux, qu'il ne le fera pas long-temps.

Un enfant ne ſoutient point à la longue le mépris, l'inſulte & les railleries de ſes camarades. Il n'eſt point de défaut ſocial que ne corrige un pareil traitement. Pour en aſſurer encore plus le ſuccès, il faut que preſque toujours abſent de la maiſon paternelle, l'enfant ne vienne point dans les vacances & les jours de congé, repuiſer

Digitized by Google

de nouveau dans la conversation & la conduite des gens du monde les vices qu'ont détruit en lui ses condisciples.

En général la meilleure éducation est celle où l'enfant plus éloigné de ses parens, mêle moins d'idées incohérentes à celles qui doivent l'occuper * 2. dans le cours de ses études. C'est la raison pour laquelle l'éducation publique l'emportera toujours sur la domestique.

Trop de gens néanmoins sont sur cet objet d'un avis différent pour ne pas exposer les motifs de mon opinion.

CHAPITRE III.

Avantages de l'éducation publique sur la domestique.

LE premier de ces avantages est *la salubrité du lieu où la jeunesse peut recevoir ses instructions.*

Dans l'éducation domestique, l'enfant habite la maison paternelle, & cette maison dans les grandes villes est souvent petite & malsaine.

Dans l'éducation publique au contraire, cette maison édifiée à la campagne peut être bien aérée. Son vaste emplacement permet à la jeu-

Digitized by Google

neſſe tous les exercices propres à fortifier ſon corps & ſa ſanté.

Le ſecond avantage eſt *la rigidité de la regle.*

La regle n'eſt jamais auſſi exactement obſervée dans la maiſon paternelle que dans une maiſon d'inſtruction publique. Tout dans un college eſt ſoumis à l'heure. L'horloge y commande aux maîtres, aux domeſtiques elle y fixe la durée des repas, des études & des récréations ; l'horloge y maintient l'ordre. Sans ordre point d'études ſuivies : l'ordre allonge les jours : le déſordre les raccourcit.

Le troiſieme avantage, eſt *l'émulation qu'elle inſpire.*

Les principaux moteurs de la premiere jeuneſſe ſont la crainte & l'émulation.

L'émulation eſt produite par la comparaiſon qu'on fait de ſoi avec un grand nombre d'autres.

De tous les moyens d'exciter l'amour des talents & des vertus, ce dernier eſt le plus ſûr. Or l'enfant n'eſt point dans la maiſon paternelle à portée de faire cette comparaiſon, & ſon inſtruction en eſt d'autant moins bonne.

Le quatrieme avantage eſt *l'intelligence des Inſtituteurs.*

Parmi les hommes, par conſéquent parmi les peres, il en eſt de ſtupides & d'éclairés. Les premiers ne ſavent quelle inſtruction donner à leur

Digitized by Google

fils. Les ſeconds le ſavent : mais ils ignorent la maniere dont ils doivent leur préſenter leur idées pour leur en faciliter la conception. C'eſt une connoiſſance pratique qui bientôt acquiſe dans les colleges, ſoit par ſa propre expérience, ſoit par une expérience traditionelle, manque ſouvent aux peres les plus inſtruits.

Le cinquieme avantage de l'éducation publique eſt *ſa fermeté.*

L'inſtruction domeſtique eſt rarement mâle & courageuſe. Les parents uniquement occupés de la conſervation phyſique de l'enfant, craignent de le chagriner, ils cédent à toutes ſes fantaiſies & donnent à cette lâche complaiſance le titre d'un amour paternel (*a*).

(*a*) Point de mere qui ne prétende aimer éperdument ſon fils. Mais par ce mot *aimer*, ſi l'on entend s'occuper du bonheur de ce fils & par conſéquent de ſon inſtruction, preſqu'aucune qu'on ne puiſſe accuſer d'indifférence. Quelle mere en effet veille à l'éducation de ſes enfants, lit ſur ce ſujet les bonnes choſes, & ſe met ſeulement en état de les entendre ? En ſeroit-il ainſi s'il s'agiſſoit d'un procès important ? Non. Point de femme alors qui ne conſulte, qui ne viſite ſon avocat, qui ne liſe ſes factums. Celle qui ne feroit ni l'un, ni l'autre, ſeroit cenſée indifférente à la perte de ce procès. Le degrés d'intérêt mis à telle ou telle choſe doit toujours ſe meſurer ſur le degré de

Digitized by Google

Tels ſont les divers motifs qui feront toujours préférer l'inſtruction publique à l'inſtruction particuliere. La premiere eſt la ſeule dont on puiſſe attendre des patriotes. Elle ſeule peut lier fortement dans la mémoire des citoyens l'idée du bonheur perſonnel à celle du bonheur national. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet.

J'ai fait ſentir toute la puiſſance de l'éducation.

J'ai prouvé qu'à cet égard les effets ſont toujours proportionnés aux cauſes.

J'ai montré combien l'éducation publique eſt préférable à la domeſtique.

Ce ſeroit le moment de détailler les obſtacles preſqu'inſurmontables qui dans la plupart des gouvernemens s'oppoſe à l'avancement de cette ſcience, & la facilité avec laquelle, ces obſtacles levés, on pourroit perfectionner l'éducation.

Mais avant de donner ces détails, *il faut*, je penſe, faire connoître au lecteur quelles ſont les diverſes parties de l'inſtruction ſur leſquelles le légiſlateur doit porter ſa principale attention. Je diſtinguerai à cet effet deux ſortes d'éducation; l'une phyſique, & l'autre morale.

---

peine priſe pour s'en inſtruire. Or qu'on applique cette regle aux ſoins généralement donnés à l'éducation des enfants, rien de plus rare que l'amour maternel.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Idée générale ſur l'éducation phyſique.

L'OBJET de cette eſpece d'éducation eſt de rendre l'homme plus fort, plus robuſte, plus ſain, par conſéquent plus heureux, plus généralement utile à ſa patrie, c'eſt-à-dire, plus propre aux divers emplois auxquels peut l'appeller l'intérêt national.

Convaincus de l'importance de l'éducation phyſique, les Grecs honoroient la gymnaſtique; * 3. elle faiſoit partie de l'inſtruction de leur jeuneſſe. Ils employoient dans leur médecine non ſeulement comme un remede préſervatif, mais encore comme un ſpécifique pour fortifier tel ou tel membre affoibli par une maladie ou un accident.

Peut-être deſireroit-on que je préſentaſſe ici le tableau des jeux & des exercices des anciens Grecs. Mais que dire à ce ſujet, qu'on ne trouve dans les mémoires de l'académie des inſcriptions, où l'on décrit juſqu'à la maniere dont les nourrices Lacédémoniennes élevoient les Spartiates & commençoient leur éducation.

La ſcience de la gymnaſtique étoit-elle portée

Digitized by Google

chez les Grecs au dernier degré de perfection ? Je l'ignore. Ce ne ſeroit même qu'après le rétabliſſement de ces exercices qu'un chirurgien habile & qu'un médecin éclairé par une expérience journaliere, pourroient déterminer de quel degré de perfection cette ſcience eſt encore ſuſceptible.

Ce que j'obſerverai à ce ſujet, c'eſt que ſi l'éducation phyſique eſt négligée chez preſque tous les peuples Européens, ce n'eſt pas que les gouvernemens s'oppoſent directement à la perfection de cette partie de l'éducation ; mais ces exercices paſſés de mode, n'y ſont plus encouragés.

Point de loi qui dans les colleges défende la conſtruction d'une Arene où les éleves d'un certain âge pourroient s'exercer à la lutte, à la courſe, au ſaut, apprendroient à voltiger, nager, jetter le ceſte, ſoulever des poids &c. Or dans cette arene conſtruite à l'imitation de celle des Grecs, qu'on décerne des prix aux vainqueurs, nul doute que ces prix ne rallument bientôt dans la jeuneſſe le goût naturel qu'elle a pour de tels jeux. Mais peut-on à la fois exercer le corps & l'eſprit des jeunes gens ? Pourquoi non ? Qu'on ſupprime dans les colleges ces congés pendant leſquels l'enfant va chez ſes parents s'ennuyer ou ſe diſtraire de ſes études, &

qu'on

Digitized by Google

qu'on allonge ſes récréations journalieres, cet enfant pourra chaque jour conſacrer ſept ou huit heures à des études ſérieuſes, quatre ou cinq à des exercices plus ou moins violents. Il pourra à la fois fortifier ſon corps & ſon eſprit.

Le plan d'une telle éducation n'eſt pas un chef-d'œuvre d'invention. Il ne s'agit pour l'exécuter que de réveiller ſur cet objet l'attention des parents. Une bonne loi produiroit cet effet (*a*). C'en eſt aſſez ſur la partie phyſique de l'éducation. Je paſſe à la morale : c'eſt ſans contredit la moins connue.

(*a*) Il faut une éducation mâle à la jeuneſſe. Mais ſeroit-ce dans un ſiecle de luxe, dans un ſiecle où l'on s'enivre de voluptés, où la partie gouvernante eſt efféminée, qu'on en peut propoſer le plan.

La molleſſe avilit une nation. Mais qu'importe à la plupart des grands l'aviliſſement de leur nation ? Leur ſeule crainte eſt d'expoſer un fils chéri au danger d'un coup ou d'un rhume. Il eſt des peres dont la tendreſſe éclairée & vertueuſe deſire peut-être des enfants ſains, robuſtes, vigoureux & rendus tels par des exercices violents. Mais ſi ces exercices ſont paſſés de mode, quel pere bravera le ridicule d'une innovation, & ce ridicule bravé, quel moyen de réſiſter aux cris, aux plaintes importunes d'une mere foible & puſillanime ? A quelque prix que ce ſoit on veut la paix de la maiſon. Pour changer à cet égard les mœurs d'un peuple, il faut que le légiſlateur, par une honte & une infamie

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Dans quel moment & quelle position l'homme est susceptible d'une éducation morale.

EN qualité d'animal l'homme éprouve des besoins physiques & différents. Ces divers besoins sont autant de génies tutelaires créés par la nature pour conserver son corps, pour éclairer son esprit. C'est du chaud, du froid, de la soif, de la faim qu'il apprend à courber l'arc, à décocher la flèche, à tendre le filet, à se couvrir de peaux, à construire des luttes &c. Tant que les individus épars dans les forêts continuent de les habiter, il n'est point pour eux d'éducation morale. Les vertus de l'homme policé sont l'amour de la justice & de la patrie : celle de l'homme sauvage sont la force & l'adresse. Ses besoins sont ses seuls

salutaire, punisse dans les parents l'éducation trop molle des enfants ; qu'il n'accorde, comme je l'ai déjà dit, d'emplois militaires qu'à ceux dont la force de corps & de tempérament aura été éprouvée.

Les peres alors seront intéressés à former des enfants forts & robustes. Mais ce n'est que d'une telle loi qu'on peut attendre quelques heureux changements dans le physique de l'éducation.

Digitized by Google

inſtituteurs, ce ſont les ſeuls conſervateurs de l'eſpece, & cette conſervation ſemble être le ſeul vœu de la nature.

Lorſque les hommes multipliés ſont réunis en ſociété; lorſque la diſette des vivres les force de cultiver la terre, ils font entr'eux des conventions, & l'étude de ces conventions, donne naiſſance à la ſcience de l'éducation. Son objet eſt d'inſpirer aux hommes l'amour des loix & des vertus ſociales. Plus l'éducation eſt parfaite, plus les peuples ſont heureux. Sur quoi j'obſerverai que les progrès de cette ſcience, comme ceux de la légiſlation, ſont toujours proportionnés aux progrès de la raiſon humaine perfectionnée par l'expérience; expérience qui ſuppoſe toujours la réunion des hommes en ſociété. Alors on peut les conſidérer ſous deux aſpects.

1°. Comme citoyens.

2°. Comme citoyens de telle ou telle profeſſion.

En ces deux qualités, ils reçoivent deux ſortes d'inſtructions. La plus perfectionnée eſt la derniere. J'aurai peu de choſe à dire à ce ſujet, & c'eſt la raiſon pour laquelle j'en ferai le premier objet de mon examen.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De l'éducation relative aux diverſes profeſſions.

DESIRE-T-ON d'inſtruire un jeune homme dans tel art ou telle ſcience ? les mêmes moyens d'inſtruction ſe préſentent à tous les eſprits. Je veux faire de mon fils un Tartini (*a*). Je lui fais apprendre la muſique. Je tâche de l'y rendre ſenſible : je place dès la premiere jeuneſſe ſa main ſur le manche du violon. Voilà ce qu'on fait, & c'eſt à peu près ce qu'on peut faire.

Les progrès plus ou moins rapides de l'enfant dépendent enſuite de l'habileté du maître, de ſa méthode meilleure ou moins bonne d'enſeigner, enfin du goût plus ou moins vif que l'éleve prend pour ſon inſtrument.

Qu'un danſeur de corde deſtine ſes fils à ſon métier : ſi dès leur plus tendre enfance, il exerce la ſoupleſſe de leur corps, il leur a donné la meilleure éducation poſſible.

S'agit-il d'un art plus difficile ? veut-on former un peintre ? du moment qu'il peut tenir le

(*a*) Célebre violon d'Italie.

Digitized by Google

crayon, on le lui met à la main : on le fait d'abord deſſiner d'après les eſtampes les plus correctes, puis d'après la boſſe, enfin d'après les plus beaux modeles. On charge de plus ſa mémoire des grandes & ſublimes images répandues dans les poëmes des Virgiles, des Homeres, des Miltons, &c. L'on met ſous ſes yeux les tableaux des Raphaëls, des Guides, des Correges. On lui en fait remarquer les beautés diverſes. Il étudie ſucceſſivement dans ces tableaux la magie du deſſin, de la compoſition, du coloris &c. L'on excite enfin ſon émulation par le récit des honneurs rendus aux peintres célebres.

C'eſt tout ce qu'une excellente éducation peut en faveur d'un jeune peintre. C'eſt au deſir plus ou moins vif de s'illuſtrer qu'il doit enſuite ſes progrès. Or le hazard influe beaucoup ſur la force de ce deſir. Une louange donnée au moment que l'éleve crayonne un trait hardi, ſuffit quelquefois pour éveiller en lui l'amour de la gloire, & le douer de cette opiniâtreté d'attention qui produit les grands talents.

Mais dira-t-on, point d'homme qui ne ſoit ſenſible au plaiſir phyſique, tous peuvent donc aimer la gloire, du moins dans les pays où cette gloire eſt répréſentative de quelque plaiſir réel : j'en conviens. Mais la force plus ou moins grande de cette paſſion eſt toujours dépendante de cer-

Digitized by Google

caines circonſtances, de certaines poſitions, enfin de ce même hazard qui préſide, comme je l'ai prouvé ſection II, à toutes nos découvertes. Le hazard a donc toujours part à la formation des hommes illuſtres.

Ce que peut une excellente éducation, c'eſt, de multiplier le nombre des gens de génie dans une nation; c'eſt d'inoculer, ſi je l'oſe dire, le bon ſens au reſte des citoyens. Voilà ce qu'elle peut & c'eſt aſſez. Cette inoculation en vaut bien une autre.

Le réſultat de ce que je viens de dire, c'eſt que la partie de l'inſtruction ſpécialement applicable aux états & profeſſions différentes, eſt en général aſſez bonne; c'eſt que pour la porter à la perfection, il ne s'agit d'une part que de ſimplifier les méthodes d'enſeigner, (& c'eſt l'affaire des maîtres) & de l'autre d'augmenter le reſſort de l'émulation) & c'eſt l'affaire du gouvernement).

Quant à la partie morale de l'éducation, c'eſt ſans contredit la partie la plus importante & la plus négligée. Point d'écoles publiques où on enſeigne la ſcience de la morale.

Qu'apprend-on au college depuis la troiſieme juſqu'en rhétorique? à faire des vers latins. Quel temps y conſacre-t-on à l'étude de ce qu'on appelle l'éthique ou la morale? à peine un mois.

Digitized by Google

Faut-il s'étonner enſuite ſi l'on rencontre ſi peu d'hommes vertueux, ſi peu inſtruits de leurs devoirs envers la ſociété ? (*a*).

Au reſte je ſuppoſe que dans une maiſon d'inſtruction publique, on ſe propoſe de donner aux éleves un cours de morale, que faut-il à cet effet ? que les maximes de cette ſcience toujours fixes & déterminées ſe rapportent à un principe ſimple & duquel on puiſſe, comme en géométrie déduire une infinité de principes ſecondaires : or ce principe n'eſt point encore connu. La morale n'eſt donc point encore une ſcience : car enfin l'on n'honorera pas de ce nom un ramas de préceptes incohérants & contradictoires (*b*)

(*a*) Pourquoi en donnant une nouvelle forme au gouvernement civil de M. Locke, ne pas expliquer aux jeunes gens ce livre, où ſont contenues une partie des bons principes de la morale.

(*b*) La Sorbonne, comme l'égliſe ſe prétend infaillible & immuable ; à quoi reconnoît-on ſon immutabilité ? A ſa conſtance à contredire toute idée nouvelle. D'ailleurs toujours contraire à elle-même en toutes ſes déciſions, cette Sorbonne protégea d'abord Ariſtote contre Deſcartes, excommunia les Cartéſiens : enſeigna depuis leur ſyſtême, donna à ce même Deſcartes l'autorité d'un pere de l'égliſe, enfin adopta ſes erreurs pour combattre les vérités les mieux prouvées. Or à quelle cauſe attribuer tant d'inconſtance dans le

Digitized by Google

entr'eux. Or ſi la morale n'eſt point une ſcience, quel moyen de l'enſeigner !

Veut-on que j'en aie enfin découvert le principe fondamental ? on doit ſentir que l'intérêt du prêtre s'oppoſera toujours à ſa publication, & qu'en tout pays l'on pourra toujours dire ; « point de prêtres ou point de vraie mo-» rale. »

En Italie, en Portugal, ce n'eſt ni de religion, ni de ſuperſtition dont on manque.

---

opinions de la Sorbonne ? A ſon ignorance des vrais principes de toute ſcience. Rien ne ſeroit plus curieux qu'un recueil de ſes contradictions dans les condamnations ſucceſſivement portées contre la theſe de l'abbé de Prades, & les ouvrages des Rouſſeaux & des Marmontels, &c.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

De l'éducation morale de l'homme.

IL eſt peu de bons patriotes, peu de citoyens toujours équitables : pourquoi ? c'eſt qu'on n'éleve point les hommes pour être juſtes ; c'eſt que la morale, actuelle, comme je viens de le dire, n'eſt qu'un tiſſu d'erreurs & de contradictions groſſieres : c'eſt que pour être juſte, il faut être éclairé, & qu'on obſcurcit dans l'enfant jusqu'aux notions les plus claires de la loi naturelle.

Mais peut-on donner à la premiere jeuneſſe des idées nettes de la juſtice ? ce que je ſais, c'eſt qu'à l'aide d'un catéchiſme religieux, ſi l'on grave dans la mémoire d'un enfant, les préceptes de la croyance ſouvent la plus ridicule, l'on peut à l'aide d'un catéchiſme moral y graver par conſéquent les préceptes & les principes d'une équité dont l'expérience journaliere lui prouveroit à la fois l'utilité & la vérité.

Du moment où l'on diſtingue le plaiſir de la douleur ; du moment où l'on a reçu & fait du mal, l'on a déjà quelque notion de la juſtice.

Pour s'en former les idées les plus claires & les plus préciſes, que faire ? ſe demander :

Digitized by Google

Qu'eſt-ce que l'homme ?

R. Un animal, dit-on, raiſonnable, mais certainement ſenſible, foible & propre à ſe multiplier.

D. En qualité de ſenſible que doit faire l'homme ?

R. Fuir de la douleur, chercher le plaiſir. C'eſt à cette recherche, c'eſt à cette fuite conſtante qu'on donne le nom d'amour de ſoi (*a*).

D. En qualité d'animal foible, que doit-il faire encore.

R. Se réunir à d'autres hommes, ſoit pour ſe défendre contre les animaux plus forts que lui, ſoit pour s'aſſurer une ſubſiſtance que les bêtes lui diſputent, ſoit enfin pour ſurprendre celles qui lui ſervent de nourriture. Delà toutes les conventions relatives à la chaſſe & à la pêche.

(*a*) Qui veut connoître les vrais principes de la morale, doit comme moi s'élever juſqu'au principe de la ſenſibilité phyſique, & chercher dans les beſoins de la faim, de la ſoif, &c. la cauſe qui force les hommes déjà multipliés de cultiver la terre, de ſe réunir en ſociété & de faire entr'eux des conventions dont l'obſervation, ou l'infraction fait les hommes juſtes ou injuſtes.

Digitized by Google

D. En qualité d'animal propre à ſe reproduire, qu'arrive-t-il à l'homme ?

R. Que les moyens de la ſubſiſtance diminuent à meſure que ſon eſpece ſe multiplie.

D. Que doit-il faire en conſéquence ?

R. Lorſque les lacs & les forêts ſont épuiſés de poiſſons & de gibier, il doit chercher de nouveaux moyens de pourvoir à ſa nourriture.

D. Quels ſont ces moyens ?

R. Ils ſe réduiſent à deux. Lorſque les citoyens ſont encore peu nombreux, ils élevent des beſtiaux, & les peuples alors ſont paſteurs. Lorſque les citoyens ſe ſont infiniment multipliés & qu'ils doivent dans un moindre eſpace de terrain trouver de quoi fournir à leur nourriture, ils labourent, & les peuples ſont alors agriculteurs.

D. Que ſuppoſe la culture perfectionnée de la terre.

R. Des hommes déja réunis en ſociété ou bourgades, & des conventions faites entr'eux.

D. Quel eſt l'objet de ces conventions ?

R. D'aſſurer le bœuf à celui qui le nourrit, & la récolte du champ à celui qui le défriche.

D. Qui détermine l'homme à ces conventions ?

R. Son intérêt & ſa prévoyance. S'il étoit un citoyen qui pût enlever la récolte de celui qui ſéme & laboure, perſonne ne laboureroit & ne

Digitized by Google

ſemeroit, & l'année ſuivante, la bourgade ſeroit expoſée aux horreurs de la diſette & la famine.

D. Que ſuit-il de la néceſſité de la culture ?

R. La neceſſité de la propriété.

D. A quoi s'étendent les conventions de la propriété.

R. A celles de ma perſonne, de mes penſées, de ma vie, de ma liberté, de mes biens.

D. Les conventions de la propriété une fois établies, qu'en reſulte-t-il ?

R. Des peines contre ceux qui les violent, c'eſt-à-dire, contre les voleurs, les meurtriers les fanatiques & les tyrans. Abolit-on ces peines ? alors toute convention entre les hommes eſt nulle. Qu'un d'eux puiſſe impunément attenter à la propriété des autres : de ce moment les hommes rentrent en état de guerre. Toute ſociété entr'eux eſt diſſoute. Ils doivent ſe fuir comme ils fuient les lions & les tigres.

D. Eſt-il des peines établies dans les pays policés contre les infracteurs du droit de propriété ?

R. Oui : du moins dans tous ceux où les biens ne ſont pas en commun, * 4. c'eſt-à-dire chez preſque toutes les nations.

D. Qui rend ce droit de propriété ſi ſacré, & par quelle raiſon, ſous le nom de *Termes*, en a-t-on preſque par-tout fait un Dieu ?

Digitized by Google

R. C'eſt que la conſervation de la propriété eſt le Dieu moral des Empires ; c'eſt qu'elle y entretient la paix domeſtique, y fait régner l'équité ? c'eſt que les hommes ne ſe ſont raſſemblés que pour s'aſſurer de leurs propriétés ; c'eſt que la juſtice qui renferme en elle ſeule preſque toutes les vertus, conſiſte à rendre à chacun ce qui lui appartient, ſe réduit par conſéquent au maintien de ce droit de la propriété, & qu'enfin les diverſes loix n'ont jamais été que les divers moyens d'aſſurer ce droit aux citoyens.

D. Mais la penſée doit-elle être compriſe au nombre des propriétés, & qu'entend-on alors par ce mot ?

R. Le droit par exemple de rendre à Dieu le culte que je crois lui devoir être plus agréable. Quiconque me dépouille de ce droit viole ma propriété, & quel que ſoit ſon rang il eſt puniſſable.

D. Eſt-il des cas où le prince puiſſe s'oppoſer à l'établiſſement d'une religion nouvelle ?

R. Oui : lorſqu'elle eſt intolérante.

D. Qui l'y autoriſe alors ?

R. La ſûreté publique. Il ſait que cette religion devenue la dominante deviendra perſécutrice. Or le prince chargé du bonheur de ſes ſujets doit s'oppoſer aux progrès d'une telle religion.

Digitized by Google

D. Mais pourquoi citer la juſtice comme le germe de toutes les vertus ?

R. C'eſt que du moment où pour aſſurer leur bonheur, les hommes ſe raſſemblent en ſociété, il eſt de la juſtice que chacun par ſa douceur, ſon humanité & ſes vertus contribue autant qu'il eſt en lui à la félicité de cette même ſociété.

D. Je ſuppoſe les loix d'une nation dictées par l'équité ; quels moyens de les faire obſerver & d'allumer dans les ames l'amour de la patrie ?

R. Ces moyens ſont les peines infligées aux crimes & les récompenſes décernées aux vertus.

D. Quelles ſont les récompenſes de la vertu ?

R. Les titres, les honneurs, l'eſtime publique & tous les plaiſirs dont cette eſtime eſt repréſentative.

D. Quelles ſont les peines du crime ?

R. Quelquefois la mort : ſouvent la honte compagne du mépris.

D. Le mépris eſt-il une peine ?

Oui : du moins dans les pays libres & bien adminiſtrés. Dans un tel pays le ſupplice du mépris public eſt cruel & redouté. Il ſuffit pour contenir les grands dans le devoir. La crainte du mépris les rend juſtes, actifs, laborieux.

D. La juſtice doit ſans doute régir les empires ; elle y doit régner par les loix. Mais les loix ſont-elles toutes de même nature ?

Digitized by Google

R. Non : Il en eſt pour ainſi dire, d'invariables ſans leſquelles la ſociété ne peut ſubſiſter ; ou du moins ſubſiſter heureuſement : telles ſont les Loix fondamentales de la propriété.

D. Eſt-il quelquefois permis de les enfreindre ?

R. Non : ſi ce n'eſt dans les poſitions rares où il s'agit du ſalut de la Patrie.

D. Qui donne alors le droit de violer ?

R. L'intérêt général qui ne reconnoît qu'une Loi unique & inviolable.

Salus Populi ſuprema lex eſto.

D. Toutes ces Loix doivent-elles ſe taire devant celle-ci ?

R. Oui : que des armes Turques marchent à Vienne, le Légiſlateur pour les affamer peut violer un moment le droit de propriété, faucher la recolte de ſes compatriotes, & brûler leurs greniers s'ils ſont près de l'ennemi.

D. Les Loix ſont-elles ſi ſacrées qu'on ne puiſſe jamais les réformer ?

R. On le doit, lorſqu'elles ſont contraires au bonheur du plus grand nombre.

D. Mais toute propoſition de réforme, n'eſt-elle pas ſouvent regardée dans un Citoyen comme une témérité puniſſable ?

R. J'en conviens. Cependant ſi l'homme doit la vérité à l'homme ; ſi la connoiſſance de la

Digitized by Google

vérité eſt toujours utile; ſi tout intéreſſé a droit de propoſer ce qu'il croit être avantageux à ſa compagnie; tout citoyen par la même raiſon a le droit de propoſer à ſa Nation ce qu'il croit pouvoir contribuer à la félicité générale.

D. Cependant il eſt des pays où l'on proſcrit la liberté de la preſſe & juſqu'à celle de penſer.

R. Oui; parce qu'on imagine pouvoir plus facilement voler l'aveugle que le clairvoyant, & duper un peuple idiot qu'un peuple éclairé. Dans toute grande Nation, il eſt toujours des intéreſſés à la miſere publique. Ceux-là ſeuls nient aux Citoyens le droit d'avertir ſes compatriotes des malheurs auxquels ſouvent une mauvaiſe Loi les expoſe.

D. Pourquoi n'eſt-il point de méchant de cette eſpece dans les ſociétés encore petites & naiſſantes? pourquoi les Loix y ſont-elles preſque toujours juſtes & ſages?

R. C'eſt que les Loix s'y font du conſentement & par conſéquent pour l'utilité de tous. C'eſt que les Citoyens encore peu nombreux ne peuvent y former des aſſociations particulieres, peu contre l'aſſociation générale, ni détacher encore leur intérêt de l'intérêt public.

D. Pourquoi les Loix ſont-elles alors ſi religieuſement obſervées?

R.

Digitized by Google

R. C'eſt qu'alors nul citoyen n'eſt plus fort que les Loix ; c'eſt que ſon bonheur eſt attaché à leur obſervation & ſon malheur à leur infraction.

D. Entre les diverſes loix n'en eſt-il point auxquelles on donne le nom de Loix naturelles ?

R. Ce ſont celles, comme je l'ai déjà dit, qui concernent la propriété ; qu'on trouve établies chez preſque toutes les nations & les ſociétés policées, parce que les ſociétés ne peuvent ſe former qu'à l'aide de ces loix.

D. Eſt-il encore d'autres loix ?

R. Oui, il en eſt de variables, & ces loix ſont de deux eſpeces. Les unes variables par leur nature; telles ſont celles qui regardent le commerce, la diſcipline militaire, les impôts &c. Elles peuvent & doivent ſe changer ſelon les temps & les circonſtances. Les autres immuables de leur nature ſont variables, parce qu'elles ne ſont point encore portées à leur perfection. Dans ce nombre je citerai les loix civiles & criminelles ; celles qui regardent l'adminiſtration des finances, le partage des biens, les teſtaments, * 5. les mariages, *. 6. &c.

D. L'imperfection de ces loix eſt-elle uniquement l'effet de la pareſſe & de l'indifférence des légiſlateurs ?

Digitized by Google

R. D'autres cauſes y concourent ? tel eſt le fanatiſme, la ſuperſtition & la conquête.

D. Si les loix établies par l'une de ces cauſes ſont favorables aux fripons, que s'enſuit-il ?

R. Qu'elles ſont protégées par ces mêmes fripons.

D. Les vertueux par la raiſon contraire ne doivent-ils pas en deſirer l'abolition ?

R. Oui, mais les vertueux ſont en petit nombre : Ils ne ſont pas toujours les plus puiſſans. Les mauvaiſes loix en conſéquence ne ſont point abolies & peuvent rarement l'être.

D. Pourquoi ?

R. C'eſt qu'il faut du génie pour ſubſtituer de bonnes loix à de mauvaiſes, & qu'il faut enſuite du courage pour les faire recevoir. Or dans preſque tous les pays les Grands n'ont ni le génie néceſſaire pour faire de bonnes loix, ni le courage ſuffiſant pour les établir & braver le cri des mal-intentionnés. Si l'homme aime à régir les autres hommes, c'eſt toujours avec le moins de peine & de ſoin poſſible.

D. En ſuppoſant dans un Prince le deſir de perfectionner la ſcience des loix, que doit-il faire ?

R. Encourager les hommes de génie à l'étude de cette ſcience, & les charger d'en réſoudre les divers problêmes.

D. Qu'arriveroit-il alors ?

R. Que les loix variables encore imparfaites

Digitized by Google

ceſſeroient de l'être & deviendroient invariables & ſacrées ?

D. Pourquoi ſacrées ?

R. C'eſt que d'excellentes loix, néceſſairement l'œuvre de l'expérience & d'une raiſon éclairée, ſont cenſées révélées par le Ciel lui-même ; c'eſt que l'obſervation de telles loix peut être regardée comme le culte le plus agréable à la divinité & comme la ſeule vraie religion : religion que nulle puiſſance & Dieu lui-même ne peut abolir, parce que le mal répugne à ſa nature.

D. Les Rois à cet égard n'ont-ils pas été quelquefois plus puiſſants que les Dieux ?

R. Parmi les Princes, il en eſt ſans doute qui violant les droits les plus ſaints de la propriété, ont attenté aux biens, à la vie, à la liberté de leurs ſujets. Ils reçurent du Ciel la puiſſance & non le droit de nuire. Ce droit ne fut conféré à perſonne. Peut-on croire qu'à l'exemple des eſprits infernaux, les Princes ſoient condamnés à tourmenter leurs ſujets. Quelle affreuſe idée de la ſouveraineté ? faut-il accoutumer les peuples à ne voir qu'un ennemi dans leur Monarque, & dans le ſceptre que le pouvoir de nuire ?

On ſent par cette eſquiſſe le degré de perfection auquel un tel catéchiſme pourroit porter

Digitized by Google

l'éducation du citoyen ; combien il éclaireroit les ſujets & le monarque ſur leurs devoirs reſpectifs, & quelles idées ſaines enfin il leur donneroit de la morale.

Réduit-on au ſimple fait de la ſenſibilité phyſique le principe fondamental de la ſcience des mœurs ? cette ſcience devient à portée des hommes de tout âge & de tout eſprit. Tous peuvent en avoir la même idée.

Du moment où l'on regarde cette ſenſibilité phyſique comme le premier principe de la Morale ; Ses maximes ceſſent d'être contradictoires ; ſes axiomes enchaînés les uns aux autres ſupportent la démonſtration la plus rigoureuſe ; ſes principes enfin dégagés des ténebres d'une philoſophie ſpéculative, ſont clairs & d'autant plus généralement adoptés, qu'ils découvrent plus ſenſiblement aux citoyens l'intérêt qu'ils ont d'être vertueux. * 7.

Quiconque s'eſt élevé à ce premier principe, voit, ſi je l'oſe dire, du premier coup d'œil tous les défauts d'une légiſlation : il ſait ſi la digue oppoſée par les loix aux paſſions contraires, au bien public, eſt aſſez forte pour en ſoutenir l'effort : ſi la loi punit & récompenſe dans cette juſte proportion qui doit néceſſiter les hommes à la vertu. Il n'apperçoit enfin dans cet axiome tant vanté de la morale actuelle,

Digitized by Google

« *Ne fais pas à autrui, ce que tu ne voudrois* » *pas qui te fût fait.* »

qu'une maxime ſecondaire, domeſtique, & toujours inſuffiſante pour éclairer les citoyens ſur ce qu'ils doivent à leur Patrie. Il ſubſtitue bientôt à cet axiome celui qui déclare

« *Le bien public, la ſuprême loi.* »

Axiome qui renfermant d'une maniere plus générale & plus nette tout ce que le premier a d'utile, eſt applicable à toutes les poſitions différentes où peut ſe trouver un citoyen, & convient également au bourgeois, au juge & miniſtre, &c. C'eſt, ſi je l'oſe dire, de la hauteur d'un tel principe, que deſcendant juſqu'aux conventions locales qui forment le droit coutumier de chaque peuple, chacun s'inſtruiroit plus particulierement de l'eſpece de ces engagemens, de la ſageſſe ou de la folie des uſages, des loix, des coutumes de ſon pays, & pourroit en porter un jugement d'autant plus ſain, qu'il auroit plus habituellement préſent à l'eſprit les grands principes à la balance deſquels on peſe la ſageſſe & l'équité même des loix.

On peut douc donner à la jeuneſſe des idées nettes & ſaintes de la morale : à l'aide d'un

Digitized by Google

catéchiſme de probité, on peut donc porter cette partie de l'éducation au plus haut degré de perfection. Mais que d'obſtacles à ſurmonter!

CHAPITRE VIII.

Intérêt du Prêtre, premier obſtacle à la perfection de l'éducation morale de l'homme.

L'INTÉRÊT du Clergé comme celui de tous les corps, change ſelon les lieux, les tems & les circonſtances. Toute morale dont les principes ſont fixes, ne ſera donc jamais adoptée du Sacerdoce. Il en veut un dont les préceptes obſcurs, contradictoires & par conſéquent variables, ſe prêtent à toutes les poſitions diverſes dans leſquelles il peut ſe trouver.

Il faut au prêtre une morale arbitraire (*a*) qui

(*a*) Point de propoſitions évidentes que les théologiens ne rendent problématique. On les a vu ſelon les temps & les circonſtances, tantôt ſoutenir que c'eſt au prince, tantôt que c'eſt à la loi qu'il faut obéir. Cependant ni la raiſon, ni l'intérêt même du monarque ne laiſſent de doute ſur cet objet. Suivez la loi, dit Louis XIII, malgré les ordres contraires que l'importunité peut quelquefois arracher au ſouverain.

Digitized by Google

lui permette de légitimer aujourd'hui l'action qu'il déclarera demain abominable.

Malheur aux nations qui lui confient l'éducation de leurs citoyens! il ne leur donnera que de fausses idées de la justice : & mieux vaudroit ne leur en donner aucune. Quiconque est sans préjugés est d'autant plus près de la vraie connoissance, & d'autant plus susceptible de bonnes instructions. Mais où trouver de telles instructions ? dans l'histoire de l'homme, dans celle des nations, de leurs loix & des motifs qui les ont fait établir. Or ce n'est pas dans de pareilles sources que le clergé permet de puiser les principes de la justice. Son intérêt le lui défend. Il sent qu'éclairés par cette étude, les peuples mesureroient l'estime ou le mépris dû aux diverses actions sur l'échelle de l'utilité générale. Et quel respect alors auroient-ils pour les Bonzes, les Bramines & leur prétendue sainteté ? que fait au public leurs macérations, leur haire, leur aveugle obéissance toutes ces vertus monacales ne contribuent en r en au bonheur national. Il n'en est pas de même des vertus d'un citoyen, c'est-à-dire, de la générosité, de la vérité, de la justice,

---

La loi est censée la volonté réfléchie du prince. Ses ordres ne sont réputés que la volonté de ses ministre & de ses favoris.

Digitized by Google

de la fidélité à l'amitié, à sa parole, aux engagemens pris avec la société dans laquelle on vit. De telles vertus sont vraiment utiles. Aussi nulle ressemblance entre un saint (*a*) & un citoyen vertueux.

Le clergé pour qu'on le croie utile, prétendroit-il que c'est à ses prieres, que c'est aux effets de la grace que les hommes doivent leur probité (*b*) ? L'expérience prouve que la probité de l'homme est l'œuvre de son éducation ; que le peuple est ce que le fait la sagesse de ses loix ; que l'Italie moderne a plus de foi & moins de vertus que l'ancienne, & qu'enfin c'est toujours

---

(*a*) On peut être religieux sous un gouvernement arbitraire, mais non vertueux ; parce que le gouvernement en détachant l'intérêt des particuliers de l'intérêt public, éteint dans l'homme l'amour de la patrie. Rien par conséquent de commun entre la religion & la vertu.

(*b*) Qu'on quadruple les princes dans une ville, & les maréchaussées dans l'autre, quelle sera la moins infestée de voleurs ? Ce ne sera pas celle qu'on garnira de prêtres. Dix millions de dépense par an en cavaliers contiendront par conséquent plus de fripons & de scélérats que 150 millions par an en prêtres. Quelle épargne à faire pour une nation ! quelle compagnie multipliée de brigands aussi à charge à l'état que tout un clergé.

Digitized by Google

au vice de l'adminiſtration qu'on doit rapporter les vices des particuliers.

Un gouvernement ceſſe-t-il d'être économe ? s'endette-t-il, fait-il de mauvaiſes affaires ? comme le prodigue, commence-t-il par être dupe ? il finit par être frippon. Les grands en qualité de forts s'y croient-ils tout permis ? ſont-ils ſans juſtice & ſans paroles ? ſous ce gouvernement, les peuples ſont ſans mœurs. Ils s'accoutument bientôt à compter la force pour tout & la juſtice pour rien.

C'eſt à l'aide d'un catéchiſme moral, c'eſt en y rappellant à la mémoire des hommes, & les motifs de leur réunion en ſociété, & leurs conventions ſimples & primitives qu'on pourroit leur donner des idées nettes de l'équité. Mais plus ce catéchiſme ſeroit clair, plus la publication en ſeroit défendue. Ce catéchiſme ſuppoſeroit pour inſtituteurs de la jeuneſſe des hommes inſtruits dans la connoiſſance du droit naturel, du droit des gens & des principales loix de chaque empire. Or de tels hommes tranſporteroient bientôt à la puiſſance temporelle la vénération conçue pour la ſpirituelle. Les prêtres s'oppoſeront donc toujours à la publication d'un tel ouvrage, & leurs criminelles oppoſitions trouveront encore des approbateurs. L'ambition ſacerdotale ſe permet tout : elle calomnie, elle perſécute, elle

Digitized by Google

aveugle les hommes & paroît toujours juſte aux yeux de ſes partiſans.

Reproche-t-on au moine ſon intolérance & ſa cruauté ; il répond que ſon état l'exige, qu'il fait ſon métier. Eſt-il donc des profeſſions où l'on ait le droit de faire le mal public ? s'il en eſt, il faut les abolir. Tout homme n'eſt-il pas citoyen avant d'être citoyen de telle profeſſion ? s'il en étoit une qui pût excuſer le crime, à quel titre eût-on puni Cartouche ? il étoit chef d'une bande de brigands. Il voloit, il faiſoit ſon métier.

Le clergé n'a donc pas le droit, mais le pouvoir de s'oppoſer à la perfection de la partie morale de l'éducation.

Déjà les prêtres redoutent un changement prochain dans l'inſtruction publique. Mais leur crainte eſt panique. Qu'on eſt loin encore d'adopter un bon plan d'éducation ! les hommes ſeront encore long-temps ſtupides. Que l'égliſe catholique ſe raſſure donc & croie qu'en un ſiecle auſſi ſuperſtitieux, ſes miniſtres conſerveront toujours aſſez de puiſſance pour s'oppoſer efficacement à toute réforme utile.

La néceſſité ſeule peut triompher de leurs intrigues, peut opérer un changement deſirable, mais inexécutable ſans la faveur, la protection & le concours des gouvernements.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Imperfection de la plupart des gouvernements, ſecond obſtacle à la perfection de l'éducation morale de l'homme.

UNE mauvaiſe forme de gouvernement eſt celle où les intérêts des citoyens ſont diviſés & contraires, où la loi ne les force point également de concourir au bien général. Il eſt donc peu de bons gouvernements. Dans les mauvais quelles ſont les actions auxquelles on donne le nom de vertueuſes ? ſeroit-ce aux actions conformes à l'intérêt du plus grand nombre ? ces actions y ſont ſouvent déclarées criminelles par les édits des puiſſants & les mœurs du ſiecle. Or quels préceptes honnêtes en ce pays donner aux citoyens, & quel moyen de les graver profondément dans leur mémoire ?

Je l'ai déjà dit, l'homme reçoit deux éducations :

Celle de l'enfance ; elle eſt donnée par les maîtres :

Celle de l'adoleſcence ; elle eſt donnée par la forme du gouvernement où l'on vit, & les mœurs de ſa nation.

Digitized by Google

Les préceptes de ces deux parties de l'éducation ſont-ils contradictoires, ceux de la premiere ſont nuls.

Ai-je dès l'enfance inſpiré à mon fils l'amour de la patrie ? l'ai-je forcé d'attacher ſon bonheur à la pratique des actions vertueuſes, c'eſt-à-dire, à des actions utiles au plus grand nombre, ſi ce fils à ſa premiere entrée dans le monde, voit les patriotes languir dans le mépris, la miſere & l'oppreſſion ; s'il apprend que haïs des grands & des riches, les hommes vertueux tarés à la ville, ſont encore bannis de la cour, c'eſt-à-dire, de la ſource des graces, des honneurs & des richeſſes (qui ſans contredit ſont des biens réels), il y a cent à parier contre un que mon fils ne verra dans moi qu'un radoteur abſurde, qu'un fanatique auſtere, qui mépriſera ma perſonne, que ſon mépris pour moi réfléchira ſur mes maximes, & qu'il s'abandonnera à tous les vices que favoriſe la forme du gouvernement & les mœurs de ſes compatriotes.

Qu'au contraire les préceptes donnés à ſon enfance, lui ſoient rappellés dans ſon adoleſcence, & qu'à ſon entrée dans le monde un jeune homme y voie les maximes de ſes maîtres honorées de l'approbation publique ; plein de reſpect pour ces maximes elles deviendront la regle de ſa conduite ; il ſera vertueux.

Mais dans un empire tel que celui de la Tur-

Digitized by Google

quie, que l'on ne ſe flatte point de former de pareils hommes. Toujours en crainte, toujours expoſé à la violence, eſt-ce dans cet état d'inquiétude qu'un citoyen peut aimer la vertu & la patrie ? ſon ſouhait c'eſt de pouvoir repouſſer la force par la force. Veut-il aſſurer ſon bonheur ? peu lui importe d'être juſte, il lui ſuffit d'être fort. Or dans un gouvernement arbitraire, quel eſt le fort ? celui qui plaît aux deſpotes & aux ſous-deſpotes. Leur faveur eſt une puiſſance. pour l'obtenir, rien ne coûte. L'acquiert-on par la baſſeſſe, le menſonge & l'injuſtice ? On eſt bas, menteur & injuſte. L'homme franc & loyal, déplacé dans un tel gouvernement, y ſeroit empalé avant la fin de l'année. S'il n'eſt point d'homme qui ne redoute la douleur & la mort, tout ſcélérat peut toujours en ce pays juſtifier la conduite la plus infame.

Des beſoins mutuels, dira-t-il, ont forcé les hommes à ſe réunir en ſociété. S'ils ont fondé des villes, c'eſt qu'ils ont trouvé plus d'avantage à ſe raſſembler qu'à s'iſoler. Le deſir du bonheur a donc été le ſeul principe de leur union. Or ce même motif, ajoutera-t-il, doit forcer de ſe livrer au vice, lorſque par la forme du gouvernement les richeſſes, les honneurs & la félicité en ſont les récompenſes.

Quelqu'inſenſible qu'on ſoit à l'amour des

Digitized by Google

richeſſes & des grandeurs, il faut dans tout pays où la loi impuiſſante ne peut efficacement protéger le foible contre le *fort*, où l'on ne voit que des oppreſſeurs & des opprimés, des bourreaux & des pendus, que l'on recherche les richeſſes & les places, ſinon comme un moyen de faire des injuſtices, au moins comme un moyen de ſe ſouſtraire à l'oppreſſion.

Mais il eſt des gouvernemens arbitraires où l'on prodigue encore des éloges à la modération des ſages & des héros anciens, où l'on vante leur déſintéreſſement, l'élévation & la magnanimité de leur ame. Soit : mais ces vertus y ſont paſſées de mode, la louange des hommes magnanimes eſt dans la bouche de tous & dans le cœur d'aucun. Perſonne n'eſt dans ſa conduite la dupe de pareils éloges.

J'ai vu des admirateurs des temps *héroïques* vouloir rappeller dans leurs pays les inſtitutions des anciens : vains efforts. La forme des gouvernemens & des religions s'y oppoſe. Il eſt des ſiecles où toute réforme dans l'inſtruction publique doit être précédée de quelque réforme dans l'adminiſtration & le culte.

A quoi ſe réduiſent dans un gouvernement deſpotique les conſeils d'un pere à ſon fils, à cette phraſe effrayante. « Mon fils, ſois bas,

Digitized by Google

» rampant, ſans vertus, ſans vices, ſans talens, » ſans caractere. Sois ce que la cour veut que tu » ſois, & chaque inſtant de ta vie ſouviens-toi » que tu es eſclave. »

Ce n'eſt, point en un tel pays, à des inſtituteurs courageuſement vertueux qu'un pere confiera l'éducation de ſes enfants. Il ne tarderoit pas à s'en repentir. Je veux qu'un Lacédémonien eût du temps de Xerxès été nommé inſtituteur d'un ſeigneur Perſan. Que fût-il arrivé ? qu'élevé dans les principes du patriotiſme & d'une frugalité auſtere, le jeune homme odieux à ſes compatriotes, eût par ſa probité mâle & courageuſe, mis des obſtacles à ſa fortune. O Grec, trop durement vertueux, ſe fût alors écrié le pere, qu'as-tu fait de mon fils ! tu l'as perdu. Je deſirerois en lui cette médiocrité d'eſprit, ces vertus molles & flexibles auxquelles on donne en Perſe les noms de ſageſſe, d'eſprit, de conduite, d'uſage du monde &c. Ce ſont de beaux noms, diras-tu, ſous leſquels la Perſe déguiſe les vices accrédités dans ſon gouvernement. Soit. Je voulois le bonheur & la fortune de mon fils : ſon indigence, ou ſa richeſſe ; ſa vie ou ſa mort dépend du prince : tu le ſais : il falloit donc en faire un courtiſan adroit, & tu n'en as fait qu'un héros & un homme vertueux.

Digitized by Google

Tel eût été le discours du pere. Qu'y répondre ? quelle plus grande folie eussent ajouté les prudens du pays, que de donner l'éducation honnête & magnanime à l'homme destiné par la forme du gouvernement à n'être qu'un courtisan vil & un scélérat obscur. Que servoit de lui inspirer l'amour de la vertu ? est-ce au milieu de la corruption qu'il pouvoit la conserver ?

Il s'ensuit donc qu'en tout gouvernement despotique, & qu'en tout pays où la vertu est odieuse au puissant, il est également inutile & fou de prétendre à la formation de citoyens honnêtes.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation, en ſuppoſe une dans les loix & la forme du gouvernement.

PROPOSE-T-ON dans un gouvernement vicieux un bon plan d'éducation ; ſe flatte-t-on de l'y faire recevoir ? l'on ſe trompe. L'auteur d'un tel plan eſt trop borné dans ſes vues pour pouvoir en rien attendre de grand. Les préceptes de cette éducation nouvelle ſont-ils en contradiction avec les mœurs & le gouvernement ? ils ſont toujours réputés mauvais. En quel moment ſeroient-ils adoptés ? lorſqu'un peuple éprouve de grands malheurs, de grandes calamités, & qu'un concours heureux & ſingulier de circonſtances, fait ſentir au prince la néceſſité d'une réforme. Tant qu'elle n'eſt point ſentie, on peut, ſi l'on veut, méditer les principes d'une bonne éducation. Leur découverte doit précéder leur établiſſement. D'ailleurs plus l'on s'occupe d'une ſcience, plus on y apperçoit de vérités nouvelles, plus on en ſimplifie les principes. Mais qu'on n'eſpere pas les faire adopter.

Digitized by Google

Quelques hommes illuſtres ont jetté de grandes lumieres ſur ce ſujet, & l'éducation eſt toujours la même. Pourquoi ? c'eſt qu'il ſuffit d'être éclairé pour concevoir un bon plan d'inſtruction, & qu'il faut être puiſſant pour l'établir. Qu'on ne s'étonne donc pas ſi dans ce genre les meilleurs ouvrages n'ont point encore opéré de changement ſenſible. Mais ces ouvrages doivent-ils en conſéquence être regardés comme inutiles ? non : ils ont réellement avancé la ſcience de l'éducation. Un méchanicien invente une machine nouvelle ; en a-t-il calculé les effets & prouvé l'inutilité ? la ſcience eſt perfectionnée. La machine n'eſt point faite ; elle n'eſt encore d'aucun avantage au public, mais elle eſt découverte. Il ne s'agit que de trouver le riche qui la faſſe conſtruire, tôt ou tard ce riche ſe trouve.

Qu'une idée ſi flatteuſe encourage les philoſophes à l'étude de la ſcience de l'éducation. S'il eſt une recherche digne d'un citoyen vertueux, c'eſt celle des vérités dont la connoiſſance peut être un jour ſi utile à l'humanité. Quel eſpoir conſolant dans ſes travaux que celui du bonheur de la poſtérité ! Les découvertes des philoſophes ſont en ce genre autant de germes qui dépoſés dans les bons eſprits n'attendent qu'un événement qui les féconde & tôt ou tard cet événement arrive.

Digitized by Google

L'univers moral eſt aux yeux du ſtupide dans un état conſtant de repos & d'immobilité. Il croit que tout a été, eſt, & ſera comme il eſt. Dans le paſſé & l'avenir, il ne voit jamais que le préſent. Il n'en eſt pas ainſi de l'homme éclairé. Le monde moral lui préſente le ſpectacle toujours varié d'une révolution perpétuelle. L'univers toujours en mouvement lui paroît forcé de reproduire ſans ceſſe ſous des formes nouvelles, juſqu'à l'épuiſement total de toutes les combinaiſons, juſqu'à ce que tout ce qui peut être, ait été & que l'imaginable ait exiſté.

Le philoſophe apperçoit donc dans un plus ou moins grand lointain le moment où la puiſſance adoptera le plan d'inſtruction préſenté par la ſageſſe. Qu'excité par cet eſpoir le philoſophe s'occupe d'avance à ſapper les préjugés qui s'oppoſent à l'exécution de ce plan.

Veut-on élever un magnifique monument ? il faut avant d'en jetter les fondemens, faire choix de la place, abattre les maſures qui la couvrent, en enlever les décombres. Tel eſt l'ouvrage de la philoſophie. Qu'on ne l'accuſe plus de rien édifier (*a*). C'eſt elle qui maintenant ſubſ-

(*a*) On a dit long-temps des philoſophes qu'ils détruiſoient tout, qu'ils n'édifioient rien : on ne leur fera plus ce reproche. Au reſte ces Hercules modernes

Digitized by Google

titue une morale claire, saine & puisée dans les besoins même de l'homme, à cette morale obscure, monacale & fanatique, fléau de l'univers présent & passé. C'est en effet aux philosophes qu'on doit cet unique & premier axiome de la morale:

« *Que le bonheur public soit la suprême loi.* »

Peu de gouvernemens sans doute se conduisent par cette maxime: mais en imputer la faute aux philosophes, c'est leur faire un crime de leur impuissance. L'architecte a-t-il donné le plan, le dévis & la coupe du Palais? il a rempli sa tâche: c'est à l'état d'acheter le terrain & de fournir les fonds nécessaires à sa construction. Je sais qu'on la différe long-temps, qu'on étaie long-temps les vieux palais avant d'en élever un nouveau.

---

n'eussent-ils étouffé que des erreurs monstrueuses, ils eussent encore bien mérité de l'humanité. L'accusation portée contr'eux à cet égard est l'effet du *besoin qu'en général les hommes ont de croire*, soit des vérités, soit des mensonges. C'est dans la premiere jeunesse qu'on leur fait contracter ce besoin qui devient ensuite en eux une faculté toujours avide de pâture. Un philosophe brise-t-il une erreur; on est toujours prêt à lui dire; par quelle autre la remplacerez-vous? Il me semble entendre un malade demander à son médecin: M. lorsque vous m'aurez guéri de ma fievre, quelle autre incommodité y substituerez-vous?

Digitized by Google

Juques-là les plans ſont inutiles : ils reſtent dans le porte-feuille ; mais on les y trouve.

L'architecte de l'édifice moral, c'eſt le philoſophe. Le plan eſt fait. Mais la plupart des religions & des gouvernemens s'oppoſent à ſon exécution. Qu'on leve ces obſtacles qu'une ſtupidité religieuſe ou tyrannique met au progrès de la morale, c'eſt alors qu'on pourra ſe flatter de porter la ſcience de l'éducation au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible.

Sans entrer dans le plan détaillé d'une bonne éducation, j'ai du moins indiqué en ce genre les grandes maſſes à réformer. J'ai montré la dépendance réciproque qui ſe trouve entre la partie morale de l'éducation & la forme différente des gouvernemens. J'ai prouvé enfin que la réforme de l'unne peut s'opérer que par la réforme de l'autre.

Cette vérité clairement démontrée, l'on ne tentera plus l'impoſſible. Aſſuré que l'excellence de l'éducation eſt dépendante de l'excellence des loix, l'on n'entreprendra plus de concilier les inconciliables.

Si j'ai marqué l'endroit de la mine où il faut fouiller, plus éclairés à ce ſujet dans leur recherche, les ſavans à venir ne s'égareront plus dans des ſpéculations vaines, & je leur aurai épargné la fatigue d'un travail inutile.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

De l'inſtruction après qu'on auroit levé les obſtacles qui s'oppoſent á ſes progrès.

LES honneurs & les récompenſes ſont-ils en un pays toujours décernés au mérite ? l'intérêt particulier y eſt-il toujours lié à l'intérêt public, l'éducation morale eſt néceſſairement excellente & les citoyens néceſſairement vertueux.

L'homme, (& l'expérience le prouve, eſt de ſa nature imitateur & ſinge. Vit-il au milieu de citoyens honnêtes ? il le devient lorſque les préceptes des maîtres ne ſont point contredits par les mœurs nationales ; lorſque les maximes & les exemples concourent également à allumer dans un homme le deſir des talens & des vertus ; lorſque nos concitoyens ont le vice en horreur & l'ignorance en mépris, on n'eſt ni ſot, ni méchant. L'idée de mérite s'aſſocie dans notre mémoire à l'idée du bonheur, & l'amour de notre félicité nous néceſſite à l'amour de la vertu.

Que je voie les honneurs accumulés ſur ceux qui ſe ſont rendus utiles à la patrie ; que je ne rencontre par-tout que des citoyens ſenſés & n'entende que des diſcours honnêtes, j'appren-

Digitized by Google

drai, ſi je l'oſe dire, la vertu, comme on apprend ſa propre langue ſans s'en appercevoir.

En tout pays, ſi l'on en excepte le ſort, le méchant eſt celui que les loix & l'inſtruction rendent tel. * 8.

J'ai montré que l'excellence de l'éducation morale dépend de l'excellence du gouvernement. J'en puis dire autant de l'éducation phyſique. Dans toute ſage conſtitution l'on ſe propoſe de former non-ſeulement des citoyens vertueux, mais encore des citoyens forts & robuſtes. De tels hommes ſont, & plus heureux, & plus propres aux divers emplois auxquels l'intérêt de la république les appelle. Tout gouvernement éclairé rétablira donc les exercices de la Gymnaſtique.

Quant à cette derniere partie de l'éducation qui conſiſte à créer des hommes illuſtres dans les arts & les ſciences, il eſt évident que ſa perfection dépend encore de la ſageſſe du légiſlateur. A-t-il affranchi les inſtituteurs du reſpect ſuperſtitieux conſervé pour les anciens uſages; laiſſe-t-il un libre eſſor à leur génie; les force-t-il par l'eſpoir des récompenſes de perfectionner, & les méthodes d'inſtruction * 9, & le reſſort de l'émulation? il eſt impoſſible qu'encouragés par cet eſpoir, des maîtres inſtruits dans l'habitude de manier l'eſprit de leurs éleves, ne parviennent

Digitized by Google

bientôt à donner à cette partie déjà la plus avancée de l'inſtruction, tout le degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible.

La bonne ou mauvaiſe éducation eſt preſqu'en entier l'œuvre des loix. Mais, dira-t-on, que de lumieres pour les faire bonnes ! moins qu'on ne penſe. Il ſuffit pour cet effet que le miniſtere ait intérêt & deſir de les faire telles. Suppoſons d'ailleurs qu'il manque de connoiſſances, tous les citoyens éclairés & vertueux viendront à ſon ſecours. Les bonnes loix ſeroient faites, & les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'inſtruction ſeront levés.

Mais ce qui ſans doute eſt facile dans des ſociétés foibles, naiſſantes, & dont les intérêts ſont encore peu compliqués, eſt-il poſſible dans des ſociétés riches, puiſſantes, & nombreuſes ? comment y contenir l'amour illimité des hommes pour le pouvoir ? comment y prévenir les projets des ambitieux ligués pour s'aſſervir leurs compatriotes ? comment enfin s'oppoſer toujours efficacement à l'élevation de ce pouvoir coloſſal & deſpotique qui, fondé ſur le mépris de talents & de la vertu, fait languir les peuples dans l'inertie, la crainte & la miſere ?

Dans de trop vaſtes empires, il n'eſt peut-être qu'un moyen de réſoudre d'une maniere durable le double problême d'une excellente légiſ-

Digitized by Google

lation & d'une parfaite éducation. C'eſt, comme je l'ai déjà dit : de ſubdiviſer ces mêmes empires en un certain nombre de républiques fédératives que leur petiteſſe défende de l'ambition de leurs concitoyens, & leur confédération de l'ambition des peuples voiſins.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette queſtion. Ce que je me ſuis propoſé dans cette ſection, c'eſt de donner des idées nettes & ſimples de l'éducation phyſique & morale ; de déterminer les diverſes inſtructions qu'on doit à l'homme, au citoyen, & au citoyen de telle profeſſion ; de déſigner les réformes à faire dans les gouvernements ; d'indiquer les obſtacles qui s'oppoſent maintenant aux progrès de la ſcience de la morale, & de montrer enfin que ces obſtacles levés, l'on auroit preſqu'en entier réſolu le problême d'une excellente éducation.

Je finirai ce chapitre par cette obſervation, c'eſt que pour jeter plus de lumieres ſur un ſujet ſi important, il falloit connoître l'homme.

Déterminer l'étendue des facultés de ſon eſprit.

Montrer les reſſorts qui le meuvent,

La maniere dont ces reſſorts ſont mis en action,

Et faire enfin entrevoir au légiſlateur de nouveaux moyens de perfectionner le grand œuvre des loix.

Digitized by Google

Ai-je ſur ces objets divers révélé aux hommes quelques vérités neuves & utiles ; j'ai rempli ma tâche ; j'ai droit à leur eſtime & à leur reconnoiſſance.

Entre une infinité de queſtions traitées dans cet ouvrage, une des plus importantes étoit de ſavoir ſi le génie, les vertus & les talents auxquels les nations doivent leur grandeur & leur félicité, étoient un effet de la différence des nourritures, des tempéraments, & enfin des organes des cinq ſens ſur leſquels l'excellence des loix & de l'adminiſtration n'a nulle influence : ou ſi ce même génie, ces mêmes vertus & ces mêmes talents étoient l'effet de l'éducation, ſur laquelle les loix & la forme du gouvernement peuvent tout.

Si j'ai prouvé la vérité de cette derniere aſſertion, il faut convenir que le bonheur des nations eſt entre leurs mains, qu'il eſt entiérement dépendant de l'intérêt plus ou moins vif qu'elles mettront à perfectionner la ſcience de l'éducation.

Pour ſoulager la mémoire du lecteur, je terminerai cet ouvrage par la récapitulation des divers principes ſur leſquels j'ai fondé mon opinion. Le lecteur en pourra mieux apprécier la probabilité.

Digitized by Google

RÉCAPITULATION.

APRÈS avoir dans l'exposition de cet ouvrage dit un mot de son importance, de l'ignorance où l'on est des vrais principes de l'éducation, enfin de la sécheresse de ce sujet & de la difficulté de le traiter, j'examine.

SECTION I.

« SI l'éducation nécessairement différente des » divers hommes, n'est pas la cause de cette » inégalité des esprits, jusqu'à présent attribuée » à l'inégale perfection des organes. »

Je me demande à cet effet à quel âge commence l'éducation de l'homme & quels sont ses instituteurs.

Je vois que l'homme est disciple de tous les objets qui l'environnent, de toutes les positions où le hazard le place, enfin de tous les accidents qui lui arrivent.

Que ces objets, ces positions & ces accidents

Digitized by Google

ne ſont exactement les mêmes pour perſonne, & qu'ainſi nul ne reçoit les mêmes inſtructions.

Que dans la ſuppoſition impoſſible où les hommes euſſent les mêmes objets ſous les yeux, ces objets ne les frappant point dans le moment précis où leur ame ſe trouve dans la même ſituation, ces objets en conſéquence n'exciteroient point en eux les mêmes idées, & qu'ainſi la prétendue uniformité d'inſtruction reçue, ſoit dans les colleges, ſoit dans la maiſon paternelle, eſt une de ces ſuppoſitions dont l'impoſſibilité eſt prouvée, & par le fait, & par l'influence qu'un hazard indépendant des maîtres a & aura toujours ſur l'éducation de l'enfance & de l'adoleſcence.

D'après ces queſtions données, je conſidere l'extrême étendue du pouvoir du hazard; j'examine.

Si les hommes illuſtres ne lui doivent pas ſouvent leur goût pour tel ou tel genre d'étude, & par conſéquent leurs talents & leur ſuccès en ce même genre.

Si l'on peut perfectionner la ſcience de l'éducation ſans reſſerrer les bornes de l'empire du hazard.

Si les contradictions actuelles apperçues entre tous les préceptes de l'éducation, n'étendent pas l'empire de ces mêmes hazards.

Si ces contradictions dont je donne quel-

Digitized by Google

ques exemples, ne doivent point être regardées comme un effet de l'oppoſition qui ſe trouve entre le ſyſtême religieux & le ſyſtême du bonheur public.

Si l'on pourroit rendre les religions moins deſtructives de la félicité nationale & les fonder ſur des principes plus conformes à l'intérêt général.

Quels ſont ces principes.

S'il eſt poſſible qu'un Prince éclairé les établiſſe.

Si parmi les fauſſes religions, il en eſt quelques-unes dont le culte ait été moins contraire au bonheur des ſociétés & par conſéquent à la perfection de la ſcience de l'éducation.

Si après ces divers examens & dans la ſuppoſition où tous les hommes auroient une égale aptitude à l'eſprit, la ſeule différence de leur éducation ne devroit pas en introduire une dans leurs idées & leurs talens. D'où il ſuit que l'inégalité actuelle des eſprits ne peut être regardée dans les hommes communément bien organiſés, comme une preuve démonſtrative de leur inégale apritude à en avoir.

J'examine.

Digitized by Google

SECTION II.

« Si tous les hommes communément bien » organisés, n'auroient pas une égale aptitude à » l'esprit. »

Je conviens d'abord que toutes nos idées nous viennent par les sens; qu'en conséquence on a dû regarder l'esprit comme un pur effet, ou de la finesse plus ou moins grande des cinq sens, ou d'une cause occulte & non déterminée à laquelle on a vaguement donné le nom d'organisation.

Que pour prouver la fausseté de cette opinion, il faut recourir à l'expérience, se faire une idée nette du mot *esprit*, le distinguer de l'ame; & cette distinction faite, observer:

Sur quel objet l'esprit agit:

Comment il agit:

si toutes ses opérations ne se réduiront pas à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances que les objets divers ont entr'eux & avec nous, & si par conséquent tous les jugements portés sur les objets physiques ne seroient pas de pures sensations.

S'il n'en seroit pas de même des jugemens por-

Digitized by Google

tés ſur les idées auxquelles on donne les noms d'abſtraites, de collectives &c.

Si dans tous les cas juger & comparer ſeroit autre choſe que voir *alternativement*, c'eſt-à-dire, *ſentir.*

Si l'on peut éprouver l'impreſſion des objets, ſans cependant les comparer entr'eux.

Si leur comparaiſon ne ſuppoſe point d'intérêt de les comparer.

Si cet intérêt ne ſeroit pas la cauſe unique & ignorée de toutes nos idées, nos actions, nos peines, nos plaiſirs, enfin de notre ſociabilité.

Sur quoi j'obſerve que cet intérêt prend en derniere analyſe, ſa ſource dans la ſenſibilité phyſique; que cette ſenſibilité par conſéquent eſt le ſeul principe des idées & des actions humaines.

Qu'il n'eſt point de motif raiſonnable pour rejetter cette opinion.

Que cette opinion une fois démontrée & reconnue pour vraie, on doit néceſſairement regarder l'inégalité des eſprits, comme l'effet:

Ou de l'inégale étendue de la mémoire:

Ou de la plus ou moins grande perfection des cinq ſens.

Que dans le fait, ce n'eſt ni la grande mémoire, ni l'extrême fineſſe des ſens qui produit & doit produire le grand eſprit.

Digitized by Google

Qu'à l'égard de la fineſſe des ſens, les hommes communément bien organiſés ne different que dans la nature de leurs ſenſations.

Que cette légere différence ne change point le rapport de leurs ſenſations entr'elles ; que cette différence par conſéquent n'a nulle influence ſur leur eſprit, qui n'eſt & ne peut être que la connoiſſance des vrais rapports des objets entr'eux.

Cauſe de la différence des opinions des hommes.

Que cette différence eſt l'effet de la ſignification incertaine & vague de certains mots ; tels ſont ceux

De bon,

D'intérêt,

Et de vertu.

Que les mots préciſément définis, & leur définition conſignée dans un dictionnaire, toutes les propoſitions de morale, politique, & métaphyſique deviennent auſſi ſuſceptibles de démonſtrations que les vérités géométriques.

Que du moment où l'on attachera les mêmes idées aux mêmes mots, tous les eſprits adopteront les mêmes principes, en tireront les mêmes conſéquences.

Qu'il eſt impoſſible, puiſque les objets ſe préſentent à tous dans les mêmes rapports, qu'en comparant

Digitized by Google

comparant ces objets entr'eux, les hommes (soit dans le monde physique, comme le prouve la Géométrie, soit dans le monde intellectuel, comme le prouve la méthaphysique) ne parviennent aux mêmes résultats.

Que la vérité de cette proposition se trouve, & par la ressemblance des contes des fées, des contes philosophiques, des contes religieux de tous les pays, & par l'uniformité des impostures par-tout employées par les ministres des fausses religions, pour accroître & conserver leur autorité sur les peuples.

De tous ces faits il résulte que la finesse plus ou moins grande des sens ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

Pour multiplier les preuves de cette importante vérité, je la démontre encore dans la même section par un autre enchaînement de propositions. Je fais voir que les plus sublimes idées une fois simplifiées sont de l'aveu de tous les philosophes, réductibles à cette proposition claire : *le blanc est blanc ; le noir est noir.*

Que toute vérité de cette espece est à la portée de tous les esprits ; qu'il n'en est donc aucune quelque grande & générale qu'elle soit, qui nettement présentée & dégagée de l'obscurité des mots,

Digitized by Google

ne puiſſe être également ſaiſie de tous les hommes communément bien organiſés. Or pouvoir également atteindre aux plus hautes vérités, c'eſt avoir une égale aptitude à l'eſprit. Telle eſt la concluſion de la ſeconde ſection.

SECTION III.

SON objet eſt la recherche des cauſes auxquelles on peut attribuer l'inégalité des eſprits.

Ces cauſes ſe réduiſent à deux.

L'une eſt le deſir inégal que les hommes ont de s'éclairer.

L'autre la diverſité des poſitions où le haſard les place : diverſité de laquelle réſulte celle de leur inſtruction & de leurs idées. Pour faire ſentir que c'eſt à ces deux cauſes ſeules qu'on doit rapporter, & la différence, & l'inégalité des eſprits, je prouve que la plupart de nos découvertes ſont des dons du haſard.

Que les mêmes dons ne ſont pas accordés à tous.

Que néanmoins ce partage n'eſt pas ſi inégal qu'on l'imagine.

Qu'à cet égard c'eſt moins le haſard qui nous manque, que nous, ſi je l'oſe dire, qui manquons au haſard.

Digitized by Google

Qu'à la vérité tous les hommes communément bien organisés ont également d'esprit en puissance, mais que cette puissance est morte en eux, lorsqu'elle n'est point mise en action par une passion telle que l'amour de l'estime, de la gloire, &c.

Que les hommes ne doivent qu'à de telles passions l'attention propre à féconder les idées que le hasard leur offre.

Que sans passions leur esprit peut, si l'on veut, être regardé comme une machine parfaite; mais dont le mouvement est suspendu jusqu'à ce que les passions le lui rendent.

D'où je conclus que l'inégalité des esprits est dans les hommes le produit, & du hazard & de l'inégale vivacité de leurs passions. Mais de telles passions seroient-elles en eux l'effet de la force de leur tempérament? c'est ce que j'examine dans la section suivante.

Digitized by Google

SECTION IV.

J'Y démontre :

Que les hommes communément bien organisés sont susceptibles du même dégré de passion.

Que leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les places.

Que le caractere original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes, que l'homme naît sans idées, sans passions, & sans autres besoins que ceux de la faim & de la soif, par conséquent sans caractere : qu'il en change souvent sans changer d'organisation ; que ces changements indépendants de la finesse plus ou *moins* grande de ses sens, s'operent d'après *des* changemens survenus dans sa position & ses idées.

Que la diversité des caracteres dépend uniquement de la maniere différente dont se modifie dans les hommes le sentiment de l'amour d'eux-mêmes.

Que ce sentiment, effet nécessaire de la sensibilité physique, est commun à tous, qu'il produit dans tous l'amour du pouvoir.

Que ce desir y engendre l'envie, l'amour des

Digitized by Google

richeſſes, de la gloire, de la conſidération, de la juſtice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices dont les noms divers ne déſignent que les diverſes applications de l'amour du pouvoir.

Cette vérité prouvée, je montre dans une courte généalogie des paſſions, que ſi l'amour du pouvoir n'eſt qu'un pur effet de la ſenſibilité phyſique, & ſi tous les hommes communément bien organiſés ſont ſenſibles, tous par conſéquent ſont ſuſceptibles, de l'eſpece de paſſion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Mais ces paſſions peuvent-elles s'allumer auſſi vivement dans tous ? ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le ſentiment de l'amour de lui-même ; c'eſt que la force de ce ſentiment eſt dans tous les hommes plus que ſuffiſant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités, c'eſt que l'eſprit humain en conſéquence eſt ſuſceptible de perfectibilité, & qu'enfin dans les hommes communément bien organiſés l'inégalité des talents ne peut être qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence je comprends celle des poſitions où le haſard les place.

Digitized by Google

SECTION V.

CE que je m'y propoſe c'eſt de montrer les erreurs & les contradictions de ceux qui ſur cette queſtion adoptent des principes différents des miens, & qui rapportent à *l'inégale* perfection des organes des ſens, l'inégale ſupériorité des eſprits.

Nul n'a ſur cette matiere mieux écrit que M. Rouſſeau; je le cite donc en exemple: je fais voir que toujours contraire à lui-même, il regarde tantôt l'eſprit & le caractere, comme l'effet de la diverſité des tempéramens, & tantôt adopte l'opinion contraire.

Que de ſes contradictions à ce ſujet il réſulte;

Que la vertu, l'humanité, l'eſprit & les talents ſont des acquiſitions.

Que la bonté n'eſt point le partage de l'homme au berceau.

Que les beſoins phyſiques ſont en lui des ſentences de cruauté.

Que l'humanité par conſéquent eſt toujours le produit, ou de la crainte, ou de l'éducation.

Que M. Rouſſeau d'après ſes premieres con-

Digitized by Google

traditions tombe ſans ceſſe dans de nouvelles ; qu'il croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.

De l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'inſtruction publique de quelques idées de M. Rouſſeau.

Que d'après cet auteur il ne faut pas croire l'enfance & la premiere jeuneſſe ſans jugement.

Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'odoleſcence ; qu'ils ſont nuls.

Des éloges donnés par M. Rouſſeau à l'ignorance ; des motifs qui l'ont déterminé à s'en faire l'apologiſte.

Que les lumieres n'ont jamais contribué à la corruption des mœurs ; que M. Rouſſeau lui-même ne le croit pas.

Des cauſes de la décadence des empires : qu'entre ces cauſes l'on ne peut citer la perfection des arts & des ſciences.

Et que leur culture retarde la ruine d'un empire deſpotique.

Digitized by Google

SECTION VI.

J'Y considere les divers maux produits par l'ignorance.

J'y prouve que l'ignorance n'est point destructive de la mollesse.

Qu'elle n'assure point la fidélité des sujets.

Qu'elle juge sans examen les questions les plus importantes.

J'y cite celle du luxe en exemple.

Je prouve qu'on ne peut résoudre cette question sans comparer une infinité d'objets entr'eux.

Sans attacher d'abord des idées nettes au mot *Luxe*, sans examiner ensuite ;

Si le luxe ne seroit pas utile & *nécessaire ;* s'il suppose toujours intempérance *dans* une nation.

De la cause du luxe : si le luxe ne seroit pas lui-même l'effet des calamités publiques dont on l'accuse d'être l'auteur.

Si pour connoître la vraie cause du luxe, il ne faut pas remonter à la formation des sociétés, y suivre les effets de la grande multiplication des hommes.

Observer si cette multiplication ne produit

Digitized by Google

point entr'eux diviſion d'intérêt, & cette diviſion une répartition trop inégale des richeſſes nationales.

Des effets produits, & par le partage trop inégal de l'argent & par ſon introduction dans un empire.

Des biens & des maux qu'elle y occaſionne.

Des cauſes de la trop grande inégalité des fortunes.

Des moyens de s'oppoſer à la réunion trop rapide des richeſſes dans les mêmes mains.

Des pays où l'argent n'a point de cours.

Quels ſont en ces pays les principes productifs de la vertu.

Des pays où l'argent a cours.

Que l'argent y devient l'objet commun du deſir des hommes, & le principe productif de leurs actions & de leurs vertus.

Du moment où ſemblables aux mers, les richeſſes abandonnent certaines contrées.

De l'état où ſe trouve alors une nation.

Du ſtupide engourdiſſement qui y remplace la perte des richeſſes.

Des divers principes d'activité des nations.

De l'argent conſidéré comme un de ces principes.

Des maux qu'occaſionne l'amour de l'argent.

Digitized by Google

Si dans l'état actuel de l'Europe, le magistrat éclairé doit desirer le trop prompt affoiblissement d'un tel principe d'activité.

Que ce n'est point dans le luxe, mais dans sa cause productrice qu'on doit chercher le principe producteur des empires.

Si l'on peut porter trop d'attention à l'examen des questions de cette espece.

Si dans telles questions les jugements précipités de l'ignorance, n'entraînent pas souvent une nation aux plus grands malheurs.

Si conséquemment à ce que je viens de dire, l'on ne doit point haine & mépris aux protecteurs de l'ignorance, & généralement à tous ceux qui s'opposant aux progrès de l'esprit humain, nuisent à la perfection de la législation, par conséquent au bonheur public, uniquement dépendant de la bonté des loix.

Digitized by Google

SECTION VII.

QUE c'eſt l'excellence des loix, & non, comme quelques-uns le prétendent, la pureté du culte religieux qui peut aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples.

Du peu d'influence des religions ſur les vertus & la félicité des nations.

De l'eſprit religieux deſtructif de l'eſprit légiſlatif.

Qu'une religion vraiment utile, forceroit les citoyens à s'éclairer.

Que les hommes n'agiſſent point conſéquemment à leur croyance; mais à leur avantage perſonnel.

Que plus de conſéquence dans leurs eſprits, rendroit la religion papiſte plus nuiſible.

Qu'en général les principes ſpéculatifs ont peu d'influence ſur la conduite des hommes; qu'ils n'obéiſſent qu'aux loix de leur pays & à leur intérêt.

Que rien ne prouve mieux le prodigieux pouvoir de la légiſlation, que le gouvernement des jéſuites.

Qu'il a fourni à ces religieux les moyens de faire trembler les rois, & d'exercer les plus grands attentats.

Digitized by Google

Des grands attentats.

Que ces attentats peuvent être également inſpirés par les paſſions de la gloire, de l'ambition & du fanatiſme.

Du moyen de diſtinguer l'eſpece de paſſion qui les commande.

Du moment où l'intérêt des jéſuites leur ordonne de grands forfaits.

Quelle ſecte en France pouvoit s'oppoſer à leurs entrepriſes.

Que le janſéniſme ſeul pouvoit détruire les jéſuites.

Que ſans les jéſuites, on n'eût jamais connu tout le pouvoir de la légiſlation.

Que pour la porter à ſa perfection, il faut, ou comme un ſaint Benoît, avoir un ordre religieux; ou, comme un Romulus & un Penn, avoir un empire ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre poſition, le génie légiſlatif contraint par les mœurs & les préjugés déjà établis, ne peut prendre un certain eſſor, ni dicter des loix parfaites, dont l'établiſſement procureroit aux nations le plus grand bonheur poſſible.

Que pour réſoudre le problême de la félicité publique, il faudroit préliminairement connoître ce qui conſtitue eſſentiellement le bonheur de l'homme.

Digitized by Google

SECTION VIII.

EN quoi consiste le bonheur de l'individu & par conséquent la félicité nationale nécessairement composée de toutes les félicités particulieres.

Que pour résoudre ce problême politique, il faut examiner si dans toute espece de conditions, les hommes peuvent être également heureux; c'est-à-dire, remplir d'une maniere également agréable tous les instants de leur journée.

De l'emploi du temps.

Que cet emploi est à peu près le même dans toutes les professions.

Que si les empires ne sont peuplés que d'infortunés, c'est l'effet de l'imperfection des loix & du partage trop inégal des richesses.

Qu'on peut donner plus d'aisance aux citoyens; que cette aisance modéreroit en eux le desir trop excessif des richesses.

Des divers motifs qui maintenant justifient ces desirs.

Qu'entre ces motifs, un des plus puissants est la crainte de l'ennui.

Que la maladie de l'ennui est plus commune & plus cruelle qu'on ne l'imagine.

Digitized by Google

De l'influence de l'ennui sur les mœurs des peuples & la forme de leurs gouvernements.

De la religion & de ses cérémonies, considérées comme remede à l'ennui.

Que le seul remede à ce mal sont des sensations vives & distinctes.

Delà notre amour pour l'éloquence, la poésie & tous ces arts d'agréments, dont l'objet est d'exciter de ces sortes de sensations.

Preuve détaillée de cette vérité.

Des arts d'agréments; de leur impression sur l'opulent oisif; qu'ils ne peuvent l'arracher à son ennui.

Que les plus riches sont en général les plus ennuyés, parce qu'ils sont plus passifs dans presque tous leurs plaisirs.

Que les plaisirs passifs sont en général les plus courts & les plus coûteux.

Qu'en conséquence, c'est aux riches que se fait le plus vivement sentir le besoin des richesses.

Qu'il voudroit toujours être mû, sans se donner la peine de se remuer.

Qu'il est sans motif pour s'arracher à une oisiveté à laquelle une fortune médiocre soustrait nécessairement les autres hommes.

De l'association des idées de bonheur & de richesse dans notre mémoire; que cette association est un effet de l'éducation.

Digitized by Google

Qu'une éducation différente produiroit l'effet contraire.

Qu'alors, sans être également riches & puissans, les citoyens seroient & pourroient même se croire également heureux.

De l'utilité éloignée de ces principes.

Qu'une fois convenu de cette vérité, on ne doit plus regarder le malheur comme inhérent à la nature même des sociétés, mais comme un accident occasionné par l'imperfection de leur législation.

SECTION IX.

DE la possibilité d'indiquer un bon plan de législation.

Des obstacles que l'ignorance met à sa publication.

Du ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De la haine de l'ignorant pour toute réforme.

De la difficulté de faire de bonnes loix.

Des premieres questions à se faire à ce sujet.

Des récompenses, de quelqu'espece qu'elles soient, fût-ce un luxe de plaisir, ne corrompront jamais les mœurs.

Digitized by Google

Du luxe de plaiſir. Que tout plaiſir décerné par la reconnoiſſance publique, fait chérir la vertu, fait reſpecter les loix, dont le renverſement, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt jamais l'effet de l'inconſtance de l'eſprit humain.

Des vraies cauſes des changements arrivés dans les loix des peuples.

Que ces changemens prennent leur ſource dans l'imperfection de ces mêmes loix, dans la négligence des adminiſtrations, qui ne ſavent ni contenir l'ambition des nations voiſines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens par la ſageſſe des réglements, & qui d'ailleurs élevés dans les préjugés nuiſibles, favoriſent l'ignorance des vérités, dont la révélation aſſureroit la félicité publique.

Que la révélation de la vérité n'eſt jamais funeſte qu'à celui qui la dit.

Que ſa connoiſſance utile aux nations, n'en troubla jamais la paix.

Qu'une des plus fortes preuves de cette aſſertion eſt la lenteur avec laquelle la vérité ſe propage.

Des gouvernements.

Que dans aucun le bonheur du prince n'eſt, comme on le croit, attaché aux malheurs des peuples.

Qu'on

Digitized by Google

Qu'on doit la vérité aux hommes.

Que l'obligation de la dire, ſuppoſe le libre uſage des moyens de la découvrir.

Que privé de cette liberté, les nations croupiſſent dans l'ignorance.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

Que le légiſlateur, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt jamais forcé de ſacrifier le bonheur de la génération préſente à la génération future.

Qu'une telle ſuppoſition eſt abſurde.

Qu'on doit d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'en général plus indifferens pour elle, ils jugent une opinion vraie ou fauſſe, ſelon l'intérêt qu'ils ont de la croire telle, ou telle.

Que cet intérêt leur feroit nier au beſoin la vérité des démonſtrations géométriques.

Qu'il leur fait eſtimer en eux la cruauté qu'ils déteſtent dans les autres.

Qu'il leur fait reſpecter le crime.

Qu'il fait les ſaints.

Qu'il prouve aux grands la ſupériorité de leur eſpece ſur celle des autres hommes.

Qu'il fait honorer le vice dans un protecteur.

Que l'intérêt du puiſſant commande plus impérieuſement que la vérité aux opinions générales.

Digitized by Google

Qu'un intérêt ſecret cacha toujours aux Parlemens la conformité de la morale des jéſuites & du papiſme.

Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime. « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois » pas qu'on te fît. »

Qu'il dérobe à la connoiſſance du prêtre honnête homme, & les maux produits par le catholiciſme, & les projets d'une ſecte intolérante parce qu'elle eſt ambitieuſe, & régicide parce qu'elle eſt intolérante.

Des moyens employés par l'égliſe pour s'aſſervir les nations.

Du temps où l'égliſe catholique laiſſe repoſer ſes prétentions.

Du moment où elle les fait revivre.

Des prétentions de l'égliſe, prouvées par le droit.

De ces mêmes prétentions prouvées par le fait.

Des moyens d'enchaîner l'ambition eccléſiaſtique.

Que le tolérantiſme ſeul peut la contenir, peut en éclairant les eſprits aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples, dont le caractere eſt ſuſceptible de toutes les formes que lui donnent les loix, le gouvernement & ſur-tout l'éducation publique.

Digitized by Google

SECTION X.

DE la puiſſance de l'éducation : des moyens de la perfectionner : des obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de cette ſcience.

De la facilité avec laquelle, ces obſtacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

De l'éducation.

Qu'elle peut tout.

Que les princes ſont comme les particuliers, le produit de leur inſtruction.

Qu'on ne peut attendre des grands princes que d'un grand changement dans leur éducation.

Des principaux avantages de l'inſtruction publique ſur la domeſtique.

Idée générale ſur l'éducation phyſique de l'homme.

Dans quel moment & quelle poſition l'homme eſt ſuſceptible d'une éducation morale.

De l'éducation relative aux diverſes profeſſions.

De l'éducation morale de l'homme.

Des obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cette partie de l'éducation.

Digitized by Google

Intérêt du prêtre, premier obſtacle.

Imperfection de la plupart des gouvernemens, ſecond obſtacle.

Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation en ſuppoſe une dans les loix & la forme du gouvernement.

Que cette réforme faite, & les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'inſtruction une fois levés, le problême de la meilleure éducation poſſible eſt réſolu.

Ce que je me propoſe dans les quatre chapitres ſuivans, c'eſt de prouver l'analogie de mes opinions avec celle de Locke.

De faire ſentir toute l'importance & l'étendue du principe de la ſenſibilité phyſique.

De répondre au reproche de matérialiſme & d'impiété.

De montrer toute l'abſurdité de telles accuſations, & l'impoſſibilité pour tout moraliſte éclairé, d'échapper à cet égard aux cenſures eccléſiaſtiques.

Digitized by Google

CHAPITRE I.

De l'analogie de mes opinions avec celles de Locke.

L'ESPRIT n'eſt que l'aſſemblage de nos idées. Nos idées, dit Locke, nous viennent par les les ſens, & de ce principe, comme des miens, l'on peut conclure que l'eſprit n'eſt en nous qu'une acquiſition.

Le regarder comme un pur don de la nature, comme l'effet d'une organiſation ſinguliere, ſans pouvoir nommer l'organe qui le produit, c'eſt rappeller en philoſophie les qualités occultes ; c'eſt croire ſans preuve, c'eſt un jugement hazardé.

L'expérience & l'hiſtoire nous apprennent également que l'eſprit eſt indépendant de la plus ou moins grande fineſſe des ſens ; que les hommes de conſtitution différente, ſont ſuſceptibles des mêmes paſſions & des mêmes idées.

Les principes de Locke, loin de contredire cette opinion la confirment ; ils prouvent que l'éducation nous fait ce que nous ſommes : que les hommes ont entr'eux d'autant plus de reſſemblance que leurs inſtructions ſont plus les mêmes ;

Digitized by Google

qu'en conſéquence l'Allemand reſſemble plus au François qu'à l'Aſiatique, & plus à l'Allemand qu'au François; qu'enfin ſi l'eſprit des hommes eſt très-différent, c'eſt que l'éducation n'eſt la même pour aucun.

Tels ſont les faits d'après leſquels j'ai compoſé cet Ouvrage. Je le préſente avec d'autant plus de confiance au public, que l'analogie de mes principes avec ceux de Locke m'aſſure de leur vérité.

Si je voulois me ménager la protection des théologiens, j'ajouterois que ces mêmes principes ſont les plus conformes aux idées qu'un chrétien doit ſe former de la juſtice de Dieu.

En effet ſi l'eſprit, le caractere & les paſſions des hommes dépendoient de l'inégale perfection de leurs organes, & que chaque individu fût une machine différente, comment la juſtice du ciel, ou même celle de le terre exigeroit-elle les mêmes effets de machines diſſemblables? Dieu peut-il donner à tous la même loi ſans leur accorder à tous les mêmes moyens de la pratiquer?

Si la probité fine & délicate eſt de précepte, & ſi cette eſpece de probité ſuppoſe ſouvent de grandes lumieres, il faut donc que tous les hommes communément bien organiſés ſoient doués par la divinité d'une égale aptitude à l'eſprit.

Digitized by Google

Qu'on n'imagine cependant pas que je veuille ſoutenir par des argumens théologiques la vérité de mes principes. Je ne dénonce point aux fanatiques ceux dont les opinions ſur cet objet ſont différentes des miennes. Les combattre avec d'autres armes que celles du raiſonnement, c'eſt bleſſer par derriere l'ennemi qu'on n'oſe regarder en face.

L'expérience & la raiſon ſont les ſeuls juges de mes principes. La vérité en fût-elle démontrée, je n'en conclurois pas que ces principes duſſent être immédiatement & univerſellement adoptés. C'eſt toujours avec lenteur que la vérité ſe propage. Le Hongrois croit aux Vampires long-temps après qu'on lui en a démontré la non-exiſtence. L'ancienneté d'une erreur la rend long-temps reſpectable. Je ne me flatte donc pas de voir les hommes ordinaires abandonner pour mes opinions celles dans leſquelles ils ont été élevés & nourris.

Que de gens intérieurement convaincus de la fauſſeté d'un principe, le ſoutiennent parce qu'il eſt généralement cru, parce qu'ils ne veulent point lutter contre l'opinion publique! il eſt peu d'amateurs ſinceres de la vérité, peu de gens qui s'occupent vivement de ſa recherche & la ſaiſiſſent, lorſqu'on la leur préſente. Pour oſer s'en déclarer l'apôtre, il faut avoir concentré tout ſon bonheur dans ſa poſſeſſion.

Digitized by Google

D'ailleurs à quels hommes eſt-il réſervé de ſentir d'abord la vérité d'une opinion nouvelle ? au petit nombre de jeunes gens qui n'ayant à leur entrée dans le monde aucune idée arrêtée, choiſiſſent la plus raiſonnable. C'eſt pour eux & la poſtérité que le philoſophe écrit. Le philoſophe ſeul apperçoit dans la perſpective de l'avenir le moment où l'opinion vraie, mais ſinguliere & peu connue, doit devenir l'opinion générale & commune. Qui ne ſait pas jouir d'avance des éloges de la poſtérité & deſire impatiemment la gloire du moment, doit s'abſtenir de la recherche de la vérité : elle ne s'offrira point à ſes yeux.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De l'importance & de l'étendue du principe de la ſenſibilité phyſique.

QU'EST-CE qu'une ſcience ? un enchaînement de propoſitions qui toutes ſe rapportent à un principe général & premier. La morale eſt-elle une ſcience ? oui ; ſi dans la ſenſibilité phyſique j'ai découvert le principe unique dont tous les préceptes de la morale ſoient des conſéquences néceſſaires. Une preuve évidente de la vérité de ce principe, c'eſt qu'il explique toutes les manieres d'être des hommes, qu'il dévoile les cauſes de leur eſprit, de leur ſottiſe, de leur haine, de leur amour, de leurs erreurs & de leurs contradictions. Ce principe doit être d'autant plus facilement & univerſellement adopté que l'exiſtence de la ſenſibilité phyſique eſt un fait avoué de tous, que l'idée en eſt claire, la notion diſtincte, l'expreſſion nette, & qu'enfin nulle erreur ne peut ſe mêler à la ſimplicité d'un tel axiome.

La ſenſibilité phyſique ſemble être donnée aux hommes comme un ange tutélaire chargé de veiller ſans ceſſe à leur conſervation. Qu'ils ſoient heureux ; voilà peut-être le ſeul vœu de la na-

Digitized by Google

ture & le ſeul vrai principe de la morale. Les loix ſont-elles bonnes ? l'intérêt *particulier* ne ſera jamais deſtructif de l'intérêt général. Chacun s'occupera de ſa félicité ; chacun ſera fortuné & juſte ; parce que chacun ſentira que ſon bonheur dépend de celui de ſon voiſin.

Dans les ſociétés nombreuſes où les loix ſont encore imparfaites, ſi le ſcélérat, le fanatique & le tyran l'oublient, que la mort frappe le ſcélérat, le fanatique & le tyran, & tout ennemi du bien public.

Douleur & plaiſir ſont les liens par leſquels on peut toujours unir l'intérêt perſonnel à l'intérêt national. L'une & l'autre prennent leur ſource dans la ſenſibilité phyſique. Les ſciences de la morale & de la légiſlation ne peuvent donc être que les déductions de ce principe ſimple. Je puis même ajouter que ſon développement s'étend juſqu'aux diverſes regles des arts d'agrémens dont l'objet, comme je l'ai déjà dit, eſt d'exciter en nous des ſenſations. Plus elles ſont vives, * 10. plus l'ouvrage qui les produit paroît beau & ſublime.

La ſenſibilité phyſique eſt l'homme lui-même & le principe de tout ce qu'il eſt. Auſſi ſes connoiſſances n'atteignent-elles jamais au delà de ſes ſens. Tout ce qui ne leur eſt pas ſoumis eſt inacceſſible à ſon eſprit.

Digitized by Google

Les ſcholaſtiques cependant prétendent ſans ce ſecours, percer dans les royaumes intellectuels. Mais ces orgueilleux Syſiphes roulent une pierre qui retombe ſans ceſſe ſur eux. Quel eſt le produit de leurs vaines déclamations & de leurs éternelles diſputes ? qu'apperçoit-on dans leurs immenſes volumes ? un déluge de mots étendu ſur un déſert d'idées.

A quoi ſe réduit la ſcience de l'homme ? à deux ſortes de connoiſſances.

L'une eſt celle des rapports que les objets ont avec lui.

L'autre eſt celle des rapports des objets entr'eux.

Or qu'eſt-ce que ces deux ſortes de connoiſſances, ſinon deux développemens divers de la ſenſibilité phiſique (*a*) ?

Mes concitoyens, pourront d'après cet ouvrage, voir mieux & plus loin que moi. Je leur ai montré le principe duquel ils peuvent déduire les loix propres à faire leur bonheur. Si ſa nouveauté les étonne, & s'ils doutent de ſa

(*a*) Si l'on regarde le principe de la ſenſibilité phyſique comme deſtructif de la doctrine enſeignée ſur l'ame, l'on ſe trompe. Si je ſuis ſenſible, c'eſt que j'ai une ame, un principe de vie & de ſentiment, auquel on peut toujours donner le nom qu'on veut.

Digitized by Google

vérité, qu'ils essaient de lui en substituer un dont l'existence soit aussi universellement reconnue, dont ils aient une idée aussi claire, dont ils puissent tirer un aussi grand nombre de conséquences. S'il n'en est point de tel, qu'ils regardent donc la sensibilité physique comme la seule pierre de touche à laquelle on éprouvera désormais la vérité ou la fausseté de chaque proposition nouvelle de morale & de politique. Toute proposition sera réputée fausse, lorsqu'on ne pourra la déduire de cet axiome. L'erreur est la seule matiere hétérogene à la vérité. Au reste je ne suis point législateur & j'occupe peu de place dans cet univers. Ce que je pouvois en faveur de mes concitoyens, c'étoit de consigner dans un ouvrage, l'unique principe de leurs connoissances. Je n'ai sans doute rien avancé dans ce livre de contraire à la vraie religion. Mais j'ai soutenu la nécessité de la tolérance. J'ai fait sentir les dangers auxquels la trop grande puissance du prêtre expose également, & les princes & les nations. J'ai montré la barriere qu'on peut opposer à son ambition : je suis donc à ses yeux un impie. Le serai-je à ceux du public ?

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Des accusations de matérialisme & d'impiété & de leur absurdité.

L'ON peut à Paris & à Lisbonne redouter la haine théologique. Mais il est des pays où cette haine est impuissante, où le reproche d'impiété n'est plus de mode, où toute accusation de cette espece devenue ridicule est regardée comme l'expression vague de la fureur & de la stupidité monacale.

D'ailleurs quelle impiété me reprocher ? je n'ai dans aucun endroit de cet ouvrage nié la Trinité, la divinité de Jésus, l'immortalité de l'ame, la résurrection des morts, ni même aucun article du *Credo papiste* : je n'ai donc point attaqué la religion.

Mais les jésuites ont accusé les jansénistes de matérialisme. Ils pourront donc aussi m'en accuser. Soit. Je me contenterai de leur répondre qu'ils n'ont point d'idées complettes de la matiere, qu'ils ne connoissent que des corps ; que le mot de matérialiste est aussi obscur pour eux que pour moi, que nous sommes à cet égard également ignorans, mais qu'ils sont plus fanatiques.

Digitized by Google

Tout livre conséquent est en horreur aux théologiens.

« La raison à leurs yeux n'est jamais catholique ».

Ennemis nés de tout ouvrage raisonnable, peut-être anathématiseront-ils celui-ci. Cependant je n'y dis d'eux que le mal absolument indispensable. J'aurois pu m'écrier avec St. Jérôme, que l'église est la *prostituée de Babylone.* Je ne l'ai point fait. Lorsque j'ai pris parti contre les prêtres, c'est en faveur des peuples & des souverains. Lorsque j'ai plaidé la cause de la tolérance, c'est pour leur épargner de nouveaux forfaits.

Mais, diront-ils, qu'on établisse la tolérance, que l'église modele sa conduite sur celle de Jésus, sous quel prétexte pourra-t-elle emprisonner les citoyens, les brûler, assassiner les princes, &c. L'église moins redoutée, seroit alors moins respectée. Or que lui importe l'exemple de Jésus. Ce qu'elle desire, c'est d'être puissante. La preuve,

C'est l'approbation donnée par elle à la morale des jésuites.

C'est le titre de Vice-Dieu accordé par elle à son chef.

C'est enfin la croyance de son infaillibilité de-

Digitized by Google

venue de foi en Italie, malgré cet acte formel de l'écriture, *tout homme eſt menteur.*

Sans un motif d'ambition le prêtre eût-il affirmé que le pape tient le milieu entre l'homme & Dieu, *nec Deus, nec homo, quia neuter eſt, ſed inter utrumque.* Sans un pareil motif le pape eût-il ſouffert qu'on le traitât de *Demi-Dieu?* Eût-il permis qu'Etienne Patracene écrivît qu'en lui pape réſide tout pouvoir ſur les puiſſances du ciel & de la terre? *In papa eſt omnis poteſtas, ſupra omnes poteſtates tàm cœli quàm terræ.* Boniface VIII, dans une aſſemblée tenue à Rome à l'occaſion du jubilé, eût-il dit, je ſuis empereur, j'ai tout pouvoir dans le ciel & ſur la terre. *Ego ſum pontifex & imperator, terreſtre ac celeſte imperium habeo.* Ce pape eût-il approuvé la phraſe du droit canon où il eſt appellé, *Dominus Deus noſter.* Le Seigneur notre Dieu. Nicolas ſe fût-il glorifié d'avoir été nommé Dieu par Conſtantin, canon, *ſatis evidenter* diſt. 96. Les théologiens (*a*) euſſent-ils déclaré dans

(*a*) Un des docteurs canoniques plus hardi encore a dit: *Papa eſt ſuprà me, extrà me, papa eſt omnis & ſuprà omnia, papa eſt dominus dominantium, papa poteſt mutare quadrata rotundis.* C'eſt-à-dire, le pape eſt dans moi, hors de moi, le pape eſt tout, au-deſſus de tout. Il eſt ſeigneur des ſeigneurs & d'un quarré

Digitized by Google

d'autres canons, « que le pape eſt autant au-» deſſus de l'empereur que l'or pur eſt au-deſſus » du plomb vil : que les empereurs reçoivent » leur autorité du pape, comme la lune reçoit » ſa lumiere du ſoleil, que les empereurs par » conſéquent ne ſeront jamais que lunes. »

Les prêtres enfin pour juſtifier leur intolérance, euſſent-ils de la divinité fait un tyran injuſte, vengeur & colere? euſſent-ils accumulé ſur Dieu tous les vices des hommes (*a*)?

Si tout moyen d'acquérir du pouvoir paroît légitime au ſacerdoce, tout obſtacle mis à l'accroiſſement de ſon pouvoir lui paroît une impiété. Je ſuis donc impie à ſes yeux. Or tel eſt en certains pays la puiſſance du prêtre ſur les prin-

---

il peut faire un cercle. Quelle propoſition plus impie, ſi de l'aveu même des théologiens la divinité *ne peut* faire un bâton ſans deux bouts.

(*a*) Peu de nations, diſent les voyageurs, honorent le diable ſous ſon vrai nom : mais beaucoup l'honorent ſous celui de Dieu. Un peuple adore-t-il un être dont les loix ſont incompréhenſibles : cet être exige-t-il la croyance de l'incroyable? commande-t-il l'impraticable, punit-il une foibleſſe par des tourments éternels? demande-t-il enfin l'homme vertueux pour n'avoir pas fait l'impoſſible? Il eſt évident que ſous le nom de Dieu, c'eſt le diable qu'un tel peuple adore. Voyez le livre, *on falſe religion*, d'où j'ai tiré ce paſſage.

ces,

Digitized by Google

ces, qu'il peut à ſon gré les irriter contre les écrivains mêmes qui défendent les droits de leur couronne. Que de dévotes d'ailleurs ne peut-il pas ameuter contre un auteur !

J'ai lu le conte des oies couleur de roſe de Crébillon, & dans le monde j'ai toujours vu ce troupeau aimable & dévot, dirigé par un moine ſtupide, craſſeux & méchant. Les oies penſent toujours d'après lui. Elles voient l'impiété partout où il veut la leur montrer.

Au reſte ce reproche n'eſt pas le ſeul qu'on me fera. L'eſclave & le courtiſan m'accuſeront d'avoir mal parlé du pouvoir arbitraire. Je l'ai peint ſans doute ſous ſes véritables couleurs, mais par amour pour les peuples & pour les princes eux-mêmes. Tout ſouverain, comme le prouve l'hiſtoire, eſt, ou dans la dépendance de l'armée, s'il porte le ſceptre du pouvoir arbitraire (*a*), ou dans la dépendance de la loi, s'il

(*a*) On peut diſtinguer deux ſortes de deſpotiſme,
L'un eſt puiſſance,
L'autre eſt pratique.
Cette diſtinction neuve eſt féconde en conſéquence. Un prince eſt deſpote en puiſſance, lorſqu'il a par le nombre de ſes troupes, par l'aviliſſement des eſprits & des ames, acquis le pouvoir néceſſaire pour diſpoſer à ſon gré des biens, de la vie & de la liberté de ſes ſujets.

Digitized by Google

commande dans une monarchie modérée. Or de ces deux dépendances, quelle eſt la plus deſirable pour un prince ? quelle eſt celle où ſa perſonne eſt la moins expoſée ? la derniere.

Les loix gouvernent un peuple libre.

Les délations, la force, & l'atrocité gouvernent les peuples eſclaves. Et chez eux l'intrigue domeſtique & le caprice de l'armée, décident ſouvent de la vie du monarque.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet.

En matiere politique, un mot ſuffit pour éclairer les hommes. Il n'en eſt pas de même en matiere religieuſe. Le jour de la raiſon paſſe rarement juſqu'aux dévots (*a*). Puiſſent-ils déſor-

---

Tant que le prince n'uſe point de ce pouvoir, tant que les peuples n'en ſouffrent point, ils croient leur gouvernement bon ; ils reſtent tranquilles.

Mais lorſqu'après avoir acquis le pouvoir *de nuire*, le prince met ce pouvoir en pratique & qu'*il dépouille* les citoyens de toutes leurs propriétés ; alors ils s'irritent ; ils voudroient ſecouer le joug qui les opprime : il eſt trop tard. C'étoit dans le germe de cette puiſſance illimitée qu'il falloit étouffer les maux qu'ils éprouvent.

(*a*) Aboulola le plus fameux des poëtes Arabes n'avoit nulle opinion des lumieres des dévots. Voici la traduction de quelques-unes de ſes ſtances.

Iſſa eſt venu : il a aboli la loi de Mouſſai.

Digitized by Google

mais plus instruits reconnoître enfin qu'il n'est point d'ouvrage à l'abri d'une accusation d'impiété.

Mahomet l'a suivi : il a introduit par jour cinq prieres.

Ses sectateurs prétendent qu'il ne viendra plus d'autre prophete.

Ils s'occupent inutilement à prier depuis le matin jusqu'au soir.

Dites-moi maintenant depuis que vous vivez dans l'une de ces loix, jouissez-vous plus ou moins du soleil & de la lune ?

Si vous me répondez impertinemment, j'éleverai ma voix contre vous ; mais si vous me parlez de bonne foi, je continuerai de parler tout bas.

Les chrétens errent çà & là dans leurs voies, & les Musulmans sont tout-à-fait hors du chemin.

Les juifs ne sont plus que des momies, & les mages de Perse que des rêveurs.

Le monde se partage en deux classes d'hommes.

Les uns ont de l'esprit & point de religion.

Les autres de la religion & point d'esprit.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

De l'impoſſibilité pour tout moraliſte éclairé d'échapper aux cenſures eccléſiaſtiques.

UN homme défend-il les intérêts du peuple ? il nuit à ceux de l'égliſe. Elle cherche un prétexte pour l'accuſer ; & ce prétexte ne manque jamais.

Les écritures ſont le livre de Dieu, & leurs diverſes interprétations forment les différentes ſectes du chriſtianiſme. C'eſt donc ſur les écritures que ſont fondées les héréſies.

Jéſus favoriſe celle des Ariens, lorſqu'il dit, « mon pere eſt plus grand que moi. » Jéſus change toutes nos idées ſur la divinité, lorſqu'il ſemble la regarder comme l'auteur du *mal* & qu'il dit dans le *pater*. *Et ne nos inducas in tentationem*, & ne nous induiſez pas à la tentation. Or ſi dans le *pater* même on lit une propoſition auſſi ſinguliere, dans quel ouvrage humain la haine & la malignité monacale ne trouvera-t-elle point d'héréſie ? écrit-on en faveur de l'humanité ? l'intérêt ſacerdotal s'en irrite, & c'eſt alors qu'il faut s'écrier avec le prophête, *libera opus meum à labüs iniquis & à linguâ*

Digitized by Google

doloſâ. (*a*) Si l'on tiroit de cet ouvrage quelques conſéquences mal-ſonnantes, je n'en ſerois donc pas ſurpris. Ce que Dieu n'a point fait dans les écritures, je ne l'ai certainement pas fait dans ce livre. Je n'ai point ce ſot & blaſphématoire orgueil. Quelle eſt dans la géométrie même la propoſition dont ont on ne pût au beſoin déduire quelque conſéquence abſurde & même impie !

Le point mathématique, par exemple, n'a, ſelon les géometres, ni longueur, ni largeur, ni profondeur ; or la ligne eſt le compoſé d'un certain nombre de points ; la ſurface d'un certain nombre de lignes ; le cube d'un certain nombre de ſurfaces. Si le point mathématique eſt ſans étendue, il n'eſt donc ni lignes, ni ſurfaces,

---

(*a*) Que de libelles théologiques contre le livre de l'Eſprit ! quel étoit le crime de l'auteur ? D'avoir révélé le ſecret de l'égliſe qui conſiſte à abrutir les hommes pour en tirer le plus d'argent & de reſpect poſſible. Quelques prêtres honnêtes prirent la défenſe de cet ouvrage, mais en trop petit nombre. Dans le clergé ils n'eurent point la pluralité des voix. Ce fut ſur-tout l'archevêque de Paris qui preſſa la Sorbonne de s'élever contre l'Eſprit qu'elle n'entendoit pas. C'étoit le prophête Balaam qui monté ſur ſon âneſſe la preſſe d'avancer, ſans appercevoir l'eſprit ou l'ange qui l'arrête.

Digitized by Google

ni cubes; il n'exiſte donc ni corps, ni objets ſenſibles; il n'eſt donc point de châteaux, *dans ces* châteaux de bibliotheques, dans ces bibliotheques de livres, & parmi ces livres, d'écritures & de révélations.

Si telle eſt la conſéquence immédiate de la définition du point mathématique, quel livre eſt à l'abri du reproche d'impiété! Le ſyſtême de la grace n'en eſt pas lui-même exempt. Les théologiens y ſoutiennent à la fois qu'en qualité de juſte, Dieu accorde à tous la grace ſuffiſante, & cependant que cette grace ſuffiſante ne ſuffit pas. Quelle contradiction abſurde & impie!

S'agit-il de religion? Les princes ne doivent jamais porter de conſéquence. L'on n'eſt point incrédule, lorſqu'on n'a point nié formellement & poſitivement quelque article de foi.

Que les moines & les prêtres daignent en vrais chrétiens interpreter charitablement ce qui peut ſe gliſſer de louche dans un ouvrage philoſophique : ils n'y verront rien que d'orthodoxe.

J'ai dans celui-ci plaidé la cauſe de la tolérance & par conſéquent de l'humanité : mais eſt-on athée parce qu'on eſt humain?

Si j'écoutois moins ma raiſon, peut-être à l'exemple des Janſéniſtes, ſoumettrois-je cet ouvrage à la déciſion du premier concile, &

Digitized by Google

prierois-je le lecteur de voir jusqu'à ce moment par ses yeux, & de juger par sa raison. Ce que je puis lui certifier, c'est qu'en composant ce livre, mon objet fut d'assurer le bonheur des peuples & la vie des souverains. Si j'ai blessé l'orgueil ecclésiastique, c'est que j'ai mieux aimé, comme Lucien, « déplaire » en disant la vérité, que de plaire en contant « des fables. »

Qu'on découvre quelques erreurs dans cet ouvrage, je me rendrai toujours ce témoignage; que je n'ai pas du moins erré dans l'intention; que j'ai dit ce que j'ai cru vrai & utile aux particuliers & aux nations. Quel sera donc mon ennemi qui s'élevera contre moi? celui-là seul qui hait la vérité & veut le malheur de sa patrie. Au reste que les papistes me calomnient, je m'écrierai avec le prophète: *Maledicent illi, tu Domine, benedices.*

Ce dont j'avertis le clergé de France en particulier; c'est que sa fureur immodérée & ridicule contre les lettres, le rend suspect & odieux à l'Europe. Un homme fait un livre: ce livre est plein de vérités ou d'erreurs. Dans le premier cas, pourquoi sous le nom de cet auteur, persécuter la vérité elle-même? dans le second cas, pourquoi punir dans un écrivain des erreurs à coup sûr involontaires. Quiconque n'est

Digitized by Google

ni gagé, ni homme de parti, ne ſe propoſe que la gloire pour récompenſe de ſes travaux. Or la gloire eſt toujours attachée à la *vérité*. Qu'en la cherchant, je tombe dans l'erreur : l'oubli où s'enſevelit mon nom & mon ouvrage, eſt mon ſupplice, & le ſeul que je *mérite*.

Veut-on que la mort ſoit la punition d'un raiſonnement hazardé ou faux : quel écrivain eſt aſſuré de ſa vie & qui lui rejettera la premiere pierre ? que ſe propoſent les prêtres en demandant le ſupplice d'un auteur ? pourſuivent-ils une erreur avec le fer & le feu ? ils l'accréditent. Pourſuivent-ils une vérité avec le même acharnement ? ils la propagent plus rapidement. Que prouve juſqu'ici la conduite du clergé papiſte ? rien ; ſinon qu'il perſécute & perſécutera toujours la vérité. Plus de modération ſans doute lui ſiéroit mieux. Elle eſt décente en tous les temps, & néceſſaire dans un ſiecle où la cruauté irrite les eſprits & ne les ſoumet pas.

Virtus non territa monſtris.

Digitized by Google

NOTES.

1. A quoi se réduit la science de l'éducation ? à celle des moyens de nécessiter les hommes à l'acquisition des vertus & des talens qu'on désire en eux. Est-il quelque chose d'impossible à l'éducation ? non.

Un enfant de la ville craint-il les spectres ? Veut-on en détruire en lui cette crainte ? qu'on l'abandonne dans un bois dont il connoisse les routes, qu'on l'y suive sans qu'il s'en apperçoive, qu'on le laisse revenir à la maison : dès la troisieme ou quatrieme promenade, il ne verra plus de spectres dans les bois ; il aura par l'habitude & la nécessité acquis tout le courage que l'un & l'autre inspire aux jeunes paysans.

2. Supposons que les parents s'intéressassent aussi vivement qu'ils le prétendent à l'éducation de leurs enfans, ils en auroient plus de soins. Qui prendroient-ils pour nourrices ? des femmes qui déja désabusées par des gens instruits de leurs contes & de leurs maximes ridicules, sauroient en outre corriger les défauts de la plus tendre enfance. Les parens auroient attention à ce que les garçons soignés jusqu'à six ans par les femmes passassent de leurs mains dans des maisons d'ins-

Digitized by Google

tructions publiques, où loin de la diſſipation du monde, ils reſteroient juſqu'à 17 ou 18 ans, c'eſt-à-dire, juſqu'au moment que préſentés dans le monde, ils y recevroient l'éducation de l'homme; éducation ſans contredit la plus importante, mais entiérement dépendante des ſociétés qu'on cultive, des poſitions où l'on ſe trouve, enfin de la forme des gouvernemens ſous leſquels on vit.

3. Si les exercices violens fortifient non-ſeulement le corps, mais encore le tempérament, c'eſt peut-être qu'ils retardent dans l'homme le beſoin trop prématuré de certains plaiſirs.

Ce ne ſont point les reproches d'une mere ni les ſermons d'un curé, mais la fatigue qui ſeul attiédit les deſirs fougueux de l'adoleſcence.

Plus un jeune homme tranſpire & dépenſe d'eſprits animaux dans des exercices de corps & d'eſprit, moins ſon imagination s'échauffe, moins il ſent le beſoin d'aimer.

Peut-être l'amour exceſſif des femmes eſt-il en Aſie l'effet de l'oiſiveté des corps & des eſprits. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'au Canada le Sauvage journellement épuiſé par les fatigues de la chaſſe & de la pêche, eſt en général peu ſenſible à ce plaiſir. L'amour ſi tardif des

Digitized by Google

anciens germains pour les femmes étoit ſans doute l'effet de la même cauſe. M. Rouſſeau pag. 144. l. 3. de l'Emile, vante beaucoup la continence de ces peuples : Il la regarde comme la cauſe de leur valeur. Je fais avec M. Rouſſeau le plus grand cas de la continence, mais je ne conviens point avec lui qu'elle ſoit mere du courage.

La fable & l'hiſtoire nous apprennent que les Hercules, les Théſées, les Achilles, les Alexandres, les Mahomets, les Henris IV, les Maréchaux de Saxe &c. étoient braves & peu continens. Parmi les moines, il en eſt de très-chaſtes & peu de braves.

Lorſqu'à l'occaſion de l'amour des femmes & de l'amour ſocratique, le ſage Plutarque examine lequel de ces deux amours excite le plus les hommes aux grandes actions, & qu'il cite à ce ſujet les anciens héros, il eſt certain qu'il n'eſt pas de l'opinion de M. Rouſſeau. D'après Plutarque & l'hiſtoire, on peut donc aſſurer que le courage n'eſt pas néceſſairement le produit de la chaſteté.

Au reſte je ne conſerve pas moins de reſpect pour cette vertu dont les divers peuples ont ainſi que de la pudeur des idées très-différentes. Rien de plus impudique aux yeux de la muſulmane voilée que le viſage découvert

Digitized by Google

de la dévote Allemande, Italienne ou Françoiſe.

4. Il fut, dit on, des peuples dont les *biens* étoient en commun. Quelques-uns vantent beaucoup cette communauté de biens. Point de peuples heureux, diſent-ils, que les peuples ſans propriété. Ils citent en exemples les Scythes, les Tartares, les Spartiates.

Quant aux Scythes & aux Tartares, ils conſerverent toujours la propriété de leurs beſtiaux. Or c'eſt dans cette propriété que conſiſtoit toute leur richeſſe. A l'égard des Spartiates, on ſait qu'ils avoient des eſclaves, que chaque famille poſſédoit l'une des 39 milles portions de terre qui compoſoient le territoire de Lacédémone ou de la Laconie. Les Spartiates avoient donc des propriétés.

Quelque vertueux qu'ils fuſſent, l'*hiſtoire* néanmoins nous apprend qu'à l'exemple des autres hommes, les Lacédémoniens vouloient recueillir ſans ſemer, & qu'ils chargeoient en conſéquence les Ilotes de la culture de leurs terres. Ces Ilotes étoient les negres de la république. Ils en mettoient le ſol en valeur. Delà le beſoin d'eſclaves & peut-être la néceſſité de la guerre.

On voit donc par la forme même du gouvernement de Lacédémone que la partie li-

Digitized by Google

bre de ſes habitants ne pouvoit être heureuſe qu'aux dépens de l'autre, & que la prétendue communauté de biens des Spartiates ne pouvoit, comme quelques-uns le ſuppoſent, opérer chez eux le miracle d'une félicité univerſelle.

Sous le gouvernement des jéſuites les habitans du Paraguai cultivoient les terres en commun & de leurs propres mains. En étoient-ils plus heureux ? J'en doute. L'indifférence avec laquelle ils apprirent la deſtruction des jéſuites juſtifie ce doute. Ces peuples ſans propriété étoient ſans énergie & ſans émulation. Mais l'eſpoir de la gloire & de la conſidération ne pouvoit-il pas vivifier leurs ames ? non : la gloire & la conſidération ſont une monnoie, un moyen d'acquérir des plaiſirs réels. Or de quel plaiſir en ce pays avantager l'un de préférence aux autres ?

Qui conſidere l'eſpece & le petit nombre des ſociétés où cette communauté de biens eut lieu, ſoupçonne toujours que des obſtacles ſecrets s'oppoſent à la formation comme au bonheur de pareilles ſociétés. Pour porter un jugement ſain ſur cette queſtion, il faudroit l'avoir profondément méditée ; avoir examiné ſi l'exiſtence d'une telle ſociété étoit également poſſible dans toutes les poſitions & pour cet effet l'avoir conſidérée :

Digitized by Google

1°. Dans une isle.

2°. Dans un pays coupé dans de vastes déserts, défendu par d'immenses forêts & dont la conquête soit par cette raison également indifférente & difficile.

3°. Dans les contrées où les habitans errans comme les Tartares avec leurs troupeaux, peuvent toujours échapper à la poursuite de l'ennemi.

4°. Dans un pays couvert de villes, environné de nations puissantes, & voir enfin si dans cette derniere position, (sans contredit la plus commune) cette société pourroit conserver le degré d'émulation, d'esprit & de courage nécessaire pour résister à des peuples propriétaires, savants & éclairés.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette question dont la vérité ou la fausseté importe d'autant moins à mon sujet, que par-tout où la communauté des biens n'a pas lieu, la propriété doit être sacrée.

5. Le droit de tester est-il nuisible ou utile à la société? c'est un problême non encore résolu. Le droit de tester, disent les uns, est un droit de propriété dont on ne peut légitimement dépouiller le citoyen.

Tout homme, disent les autres, a sans doute de son vivant le droit de disposer à son gré de sa

Digitized by Google

propriété, mais lui mort il ceſſe d'être propriétaire. Le mort n'eſt plus rien. Le droit de transférer ſon bien à tel ou tel ne lui peut avoir été conféré que par la loi. Or ſuppoſons que ce droit occaſionnât une infinité de procès & de diſcuſſions, & que tout compenſé il fût plus à charge qu'utile à la ſociété : qui peut conteſter à cette ſociété le droit de changer une loi qui lui devient nuiſible?

6. *La volonté de l'homme eſt ambulatoire*, diſent les loix, & les loix ordonnent l'indiſſolubilité du mariage : quelle contradiction ! que s'enſuit-il, le malheur d'une infinité d'époux. Or le malheur engendre entr'eux la haine, & la haine ſouvent les crimes les plus atroces. Mais qui donnalieu à l'indiſſolubiſité du mariage, la profeſſion de laboureur qu'exercerent d'abord les premiers hommes.

Dans cet état le beſoin réciproque & journalier que les époux ont l'un de l'autre, allege le joug du mariage. Tandis que le mari défriche la terre, laboure le champ, la femme nourrit la volaille, abreuve les beſtiaux, tond les brebis, ſoigne le ménage & la baſſecour, prépare le dîner du mari, des enfants & des domeſtiques. Les conjoints occupés du même objet, c'eſt-à-dire, de l'amélioration de leurs terres, ſe voient peu, ſont à l'abri de l'ennui, par conſéquent du dégoût. Qu'on ne s'étonne donc point ſi le mari &

Digitized by Google

la femme toujours en action & toujours néceſſaires l'un à l'autre, chériſſent même quelquefois l'indiſſolubilité de leur hymen.

S'il n'en eſt pas de même dans les profeſſions du ſacerdoce, des armes & de la magiſtrature, c'eſt qu'en ces diverſes profeſſions les époux ſe ſont moins néceſſaires l'un à l'autre. En effet de quelle utilité la femme peut-elle être à ſon mari dans les fonctions de muphti, de viſir, de cadi &c. La femme alors n'eſt pour lui qu'une propriété de luxe & de plaiſir. Telles ſont les cauſes qui chez les différents peuples, ont modifié d'une infinité de manieres l'union des deux ſexes. Il eſt des pays où l'on a pluſieurs femmes & pluſieurs concubines, d'autres où l'on s'épouſe après deux ou trois ans de jouiſſance & d'épreuves. Il eſt enfin des contrées où les femmes ſont en commun; où l'union des deux époux ne s'étend pas au delà de la durée de leur amour. Or ſuppoſons que dans l'établiſſement d'une nouvelle forme de mariage, un légiſlateur affranchi de la tyrannie des préjugés & de la coutume, ne ſe proposât que le bien public & le plus grand bonheur des époux pour objet; que non content de permettre le divorce, il cherchât & découvrît le moyen de rendre l'union conjugale la plus délicieuſe poſſible; ce moyen trouvé, la forme des mariages deviendroit invariable, parce que nul n'a le droit

Digitized by Google

droit de ſubſtituer de moins bonnes à de meilleures loix, de diminuer la ſomme de la félicité nationale, & même de s'oppoſer aux plaiſirs des individus, lorſque ces plaiſirs ne ſont pas contraires au bonheur du plus grand nombre.

Mais comment n'a-t-on pas encore réſolu ce problême important? c'eſt qu'obſtinément attachées à leurs uſages, les nations ne les changent point qu'elles n'y ſoient forcées par une abſolue néceſſité. Or quelque mauvaiſe que ſoit la forme actuelle des mariages, il arrive cependant que ſi les ſociétés en conſéquence ſubſiſtent moins heureuſement, cependant elles ſubſiſtent & la pareſſe des légiſlateurs s'en contente.

7. Le beſoin des vertus ſociales peut être ſenti de l'enfance même. Veut-on graver profondément dans ſa mémoire les principes de la juſtice? je voudrois que dans un tribunal créé à cet effet dans chaque college, les enfants jugeaſſent eux-mêmes leurs différens; que les ſentences de petit tribunal portées par appel devant les maîtres y fuſſent confirmées ou rectifiées, ſelon qu'elles ſeroient juſtes ou injuſtes; que dans ces mêmes colleges l'on apoſtât des hommes pour faire aux éleves de ces eſpeces d'injures & d'offenſes dont l'injuſtice difficile à prouver, contraignît & le plaignant de réfléchir ſur ſa cauſe pour la bien

Digitized by Google

plaider ; & le tribunal d'enfants de réfléchir ſur cette même cauſe pour la bien juger.

Les éleves forcés par ce moyen de porter habituellement leurs regards ſur les préceptes de la juſtice, en acquerroient bientôt des idées nettes. C'eſt par une méthode à-peu-près pareille que M. Rouſſeau donne à ſon Emile les premieres notions de la propriété. Rien de plus ingénieux que cette méthode, cependant on la néglige. M. Rouſſeau n'eût-il fait que cette ſeule découverte, je le compterois parmi les bienfaiteurs de l'humanité & lui érigerois volontiers la ſtatue qu'il demande.

L'on ne s'attache point aſſez à former le jugement des enfans. A-t-on chargé leur mémoire d'une infinité de petits faits ; l'on eſt content. Que s'enſuit-il ? que l'homme eſt un prodige de babil dans ſon enfance&de non-ſens dans l'âge mûr.

Pour former le jugement d'un éleve, que faut-il ? le faire d'abord raiſonner ſur ce qui l'intéreſſe perſonnellement. Son eſprit s'eſt-il étendu ? il faut le lui faire appliquer à de plus grands objets. Expoſer pour cet effet à ſes yeux le tableau des Loix & des uſages des différens peuples ; l'établir juge de la ſageſſe, de la folie de ces uſages, de ces loix, & lui en faire enfin peſer la perfection ou l'imperfection à la balance du plus grand bonheur & du plus grand intérêt de la république.

Digitized by Google

C'eſt en méditant le principe de l'utilité nationale que l'enfant acquerroit des idées ſaines & générales de la morale. Son eſprit d'ailleurs exercé ſur ces grands objets en ſeroit plus propre à toute eſpece d'étude.

Plus l'application nous devient facile, plus les forces de notre eſprit ſe ſont accrues. On ne peut de trop bonne heure accoutumer l'enfant à la fatigue de l'attention, & pour lui en faire contracter l'habitude, il faut, quoi qu'en diſe M. Rouſſeau, employer quelquefois le reſſort de la crainte. Ce ſont les Maîtres juſtes & ſévéres qui forment en général les meilleurs eleves. L'enfant comme l'homme n'eſt mû que par l'eſpoir du plaiſir & la crainte de la douleur. L'enfant n'eſt-il point encore ſenſible au plaiſir, n'eſt-il point ſuſceptible de l'amour de la gloire; eſt-il ſans émulation? c'eſt la crainte du châtiment qui ſeule peut fixer ſon attention. La crainte eſt dans l'éducation publique une reſſource à laquelle les maîtres ſont indiſpenſablement obligés de recourir, mais qu'ils doivent ménager avec prudence.

8. Dans tout gouvernement où je ne puis être heureux que par le malheur des autres, je deviens méchant. Nul remede à ce mal qu'une réforme dans le gouvernement. Mais quel moyen de faire conſentir les peuples à cette réforme & de leur faire reconnoître le vice de leurs loix? que

Digitized by Google

faire pour rendre la vue à des aveugles ? je sais qu'on peut instruire les hommes par des livres ; mais la plupart ne lisent point. On peut encore les éclairer par des prédications : mais les puissants défendent de prêcher contre des vices dont ils imaginent que l'existence leur est avantageuse. La difficulté d'instruire les peuples de leurs véritables intérêts, s'opposant à toute sage réforme dans les gouvernemens, y doit donc éterniser les erreurs.

9. Supposons que l'étude de la langue latine fût aussi utile que peut-être elle l'est peu, & qu'on voulût dans le moindre temps possible en graver tous les mots dans la mémoire d'un enfant, que faire ? l'entourer d'hommes qui ne parlent que latin. Si le Voyageur jetté par la tempête sur une isle dont il ignore la langue, ne tarde pas à la parler, c'est qu'il a le besoin & la necessité pour maîtres. Or qu'on mette l'enfant le plus près possible de cette position ; il saura plus de latin en deux ans, qu'il n'en apprendroit en dix dans les colleges.

10. Dans la poésie pourquoi le beau de sentiment & celui des images frappe-t-il plus généralement que le beau des idées? c'est que les hommes sont sensibles avant d'être spirituels ; c'est qu'ils reçoivent des sensations avant de les comparer entr'elles.

FIN.

Digitized by Google

TABLE SOMMAIRE,

Des Sections & Chapitres contenus dans ce Volume.

SECTION V.

DES erreurs & contradictions de ceux dont les principes différents des miens, rapportent à l'inégale perfection des organes des ſens, l'inégale ſupériorité des eſprits. page 1.

Que nul n'ayant ſur ce ſujet mieux écrit que M. Rouſſeau, je le prends pour exemple de ce que j'avance.

CH. I. *Contradictions de l'auteur de l'Emile ſur les cauſes de l'inégalité des eſprits.* 3

Qu'il réſulte de ſes contradictions que la juſtice & la vertu ſont des acquiſitions.

CH. II. *De l'eſprit & du talent.* 8

CH. III. *De la bonté de l'homme au berceau.* 12

CH. IV. *Que l'homme de la nature doit être cruel.* 23

Que ſon humanité eſt toujours le produit ou de ſa crainte ou de ſon éducation.

Digitized by Google

CH. V. *Que M. Rouſſeau croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.* 28

CH. VI. *De l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'éducation publique de quelques idées de M. Rouſſeau.* 35

Que d'après cet auteur il ne faut pas croire l'enfance & l'adoleſcence ſans jugement.

CH. VII. *Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'adoleſcence.* 41

CH. VIII. *Des éloges donnés par M. Rouſſeau à l'ignorance.* 46

CH. IX. *Quels motifs ont pu engager M. Rouſſeau à ſe faire l'Apologiſte de l'ignorance.* 53

Que les talents & les lumieres ne corrompent point les mœurs des peuples.

CH. X. *Des cauſes de la décadence des Empires.* 56

CH. XI. *Que la culture des arts & des ſciences dans un empire deſpotique en retarde la ruine.* 64

Que les erreurs, les contradictions de M. Rouſſeau & de quiconque adopte ſes principes confirment cette vérité, *que l'homme eſt le produit de ſon éducation.*

Que la culture de cette ſcience eſt utile au public & ſa non-culture funeſte.

Digitized by Google

SECTION VI.

Des maux produits par l'ignorance ; que l'ignorance n'eſt point deſtructive de la molleſſe ; qu'elle n'aſſure point la fidélité des ſujets ; qu'elle juge ſans examen les queſtions les plus importantes.

Des malheurs où de tels jugements peuvent quelquefois précipiter une nation.

Du mépris & de la haine qu'on doit aux protecteurs de l'ignorance.

CH. I. *DE l'ignorance & de la molleſſe des peuples.* 88

CH. II. *Que l'ignorance n'aſſure point la fidélité des ſujets.* 97

Qu'elle s'oppoſe à toute réforme utile dans les gouvernements.

Qu'elle y éterniſe les abus & rend les hommes incapables de cette attention opiniâtre qu'exige l'examen de la plupart des queſtions politiques.

La queſtion du luxe priſe pour exemple.

Qu'on ne peut la réſoudre ſans un certain nombre d'obſervations, & ſans attacher d'abord des idées nettes à ce mot *luxe.*

CH. III. *De la queſtion du luxe.* 100

CH. IV. *Si le luxe eſt néceſſaire & utile.* 101

Digitized by Google

CH. V. *Du luxe & de la tempérance.* 103
Si la plupart des maux dont on accuſe le luxe ne ſeroient point l'effet, & du partage trop *inégal* des richeſſes nationales, & de la diviſion des intérêts des citoyens.
Que pour s'aſſurer de ce fait, il faut remonter aux premiers motifs qui déterminerent les hommes à ſe réunir en ſociétés.
CH. VI. *De la formation des peuplades.* 109
CH. VII. *De la multiplication des hommes & de ſes effets.* 114
CH. VIII. *Diviſion des intérêts des citoyens produite par leur multiplication.* 120
CH. IX. *Du partage trop inégal des richeſſes nationales.* 126
Des effets de ce partage.
CH. X. *Cauſes de la trop grande inégalité des fortunes des citoyens.* 129
Qu'elle eſt une ſuite néceſſaire de l'introduction de l'argent dans un état.
CH. XI. *Des moyens de s'oppoſer à la réunion trop rapide des richeſſes en peu de mains.* 130
CH. XII. *Des pays où l'argent n'a point cours.* 132
CH. XIII. *Quels ſont en de tels pays les principes productifs de la vertu.* 136
CH. XIV. *Des pays où l'argent a cours.* 139
CH. XV. *Du moment où les richeſſes ſe retirent d'elles-mêmes d'un empire.* 142
Que les citoyens y reſtent ſans principes d'action.

Digitized by Google

CH. XVI. *Des divers principes d'activité des nations.* 144

CH. XVII. *De l'argent considéré comme un de ces principes d'activité.* 147

Des maux qu'occasione l'amour de l'argent.

Si dans l'état actuel de l'Europe le magistrat éclairé doit désirer le trop prompt affoiblissement d'un tel principe d'activité.

CH. XVIII. *Que ce n'est point dans sa cause productrice qu'on doit chercher le principe destructeur des empires.* 149

Qu'il suit de l'examen peut-être encore superficiel de cette question du luxe, qu'on ne peut apporter trop de soins à l'examen de toute question de cette espece, & que l'ignorance est d'autant plus funeste aux nations que c'est uniquement de la bonté de leurs Loix que dépend leur bonheur.

SECTION VII.

Que les vertus & le bonheur d'un peuple sont l'effet, non de la sainteté de sa religion, mais de la sagesse de ses loix.

CH. I. *DU peu d'influence des religions sur les vertus & la félicité des peuples.* 173

CH. II. *De l'esprit religieux, destructif de l'esprit législatif.* 179

Digitized by Google

CH. III. *Quelle eſpece de religion ſeroit inutile.* 184

Que ce ſeroit celle qui forceroit les hommes à *s'éclairer.*

Que l'inconſéquence & le crime eſt dans preſque tous les hommes l'effet de l'ignorance.

CH. IV. *De la religion papiſte.* 187

Que plus de conſéquence dans les eſprits la rendroit plus nuiſible.

Que les principes ſpéculatifs ont heureuſement peu d'influence ſur la conduite des hommes ; qu'ils la reglent ſur les Loix & non ſur leur croyance.

Que le gouvernement des Jéſuites en eſt une preuve.

CH. V. *Du gouvernement des jéſuites.* 195

Des moyens qu'il leur fournit de faire trembler les Rois & d'exécuter les plus grands attentats.

CH. VI. *Des diverſes cauſes des grands attentats.* 199

CH. VII. *Des attentats commis par l'amour de la gloire ou de la patrie.* 200

CH. VIII. *Des attentats commis par l'ambition.* 202

CH. IX. *Des attentats commis par le fanatiſme.* 203

CH. X. *Du moment où l'intérêt des Jéſuites leur commande un grand attentat.* 204

Quelle ſecte on pouvoit leur oppoſer.

CH. XI. *Que le janſéniſme ſeul pouvoit détruire les jéſuites.* 213

Digitized by Google

Qu'on doit aux Jéſuites la connoiſſance de ce que peut la Légiſlation.

Que pour la faire parfaite il faut, ou comme un St. Benoît, avoir un ordre religieux, ou comme un Romulus ou un Pen, avoir un Empire, ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre poſition, on peut propoſer, mais difficilement établir d'excellentes Loix.

CH. XII. *Examen de cette vérité.* 215

Je prouve qu'il n'eſt rien d'impoſſible aux Loix, mais que pour fixer le degré auquel elles peuvent porter la félicité des peuples, il faut préliminairement connoître ce qui conſtitue le bonheur de l'individu.

SECTION VIII.

De ce qui conſtitue le bonheur des individus; de la baſe, ſur laquelle on doit édifier la félicité nationale, néceſſairement compoſée de toutes les félicités particulieres.

CH. I. *TOUS les hommes dans l'état de ſociété peuvent-ils être également heureux.* 238

Que la ſolution de cette queſtion ſuppoſe la connoiſſance des occapations différentes dans leſquelles les hommes conſomment les diverſes parties de la journée.

CH. II. *De l'emploi du temps.* 240

Que cet emploi eſt à-peu-près le même dans toutes

Digitized by Google

les professions, que tous les hommes par conséquent pourroient être également heureux.

CH. III. *Des causes du malheur de presque toutes les Nations.* 246

Que le défaut de bonnes Loix, que le partage trop inégal des richesses nationales, sont les causes de ce malheur presqu'universel : mais est-il possible de mettre les Citoyens dans l'état d'aisance requis pour leur bonheur.

CH. IV. *Qu'il est possible de donner plus d'aisance aux citoyens.* 248

Que c'est à l'imperfection des Loix qu'on doit souvent la soif insatiable de l'or.

CH. V. *Du desir excessif des richesses.* 251

Qu'entre ces motifs un des plus puissants, c'est l'ennui.

CH. VI. *De l'ennui.* 255

CH. VII. *Des moyens inventés par les oisifs pour se soustraire à l'ennui.* 256

CH. VIII. *De l'influence de l'ennui sur les mœurs des nations.* 257

Du ressort qu'il donna à la jalousie Espagnole & Portugaise : de la part qu'il eut à la création des Sigisbées, à l'institution de l'ancienne Chevalerie.

Que pour se soustraire à l'ennui, il faut acheter le plaisir par quelque peine.

CH. IX. *De l'acquisition plus ou moins difficile des plaisirs selon le gouvernement où l'on vit & le poste qu'on occupe dans un état.* 262

Je prends le plaisir de l'amour pour exemple.

CH. X. *Qu'il faut à l'oisif une maîtresse coquette*

Digitized by Google

ou prude. 263

CH. XI. *De la variété des romans, & de l'amour dans l'homme oisif ou occupé.* 265

Que l'oisiveté qui pese à tous, fait chercher un remede à l'ennui.

CH. XII. *De la religion & de ses cérémonies considérées comme remede à l'ennui.* 267

Que le seul remede efficace sont des sensations vives & distinctes.

Delà notre amour pour éloquence, la poésie, enfin pour tous les arts d'agrémens, dont l'objet est d'exciter en nous ces sortes de sensations, & dont les regles ne sont que les moyens d'opérer en effet.

CH. XIII. *Des arts d'agréments & de ce qu'en ce genre l'on appelle le beau.* 270

CH. XIV. *Du Sublime.* 274

De ce qui le constitue.

CH. XV. *De la variété & simplicité requise dans tous les ouvrages, & sur-tout dans les ouvrages d'agrémens.* 284

CH. XVI. *De la loi de continuité.* 287

Qu'on doit à l'observation de cette Loi des sensations d'autant plus vives qu'elles sont plus distinctes.

CH. XVII. *De la clarté du style.* 289

Que cette clarté concourt à la production du même effet : sur quoi j'observe qu'en général la forte impression faite sur nous par les ouvrages des arts, dépend moins d'une imitation exacte que d'une imitation perfectionnée de la nature.

CH. XVIII. *De l'imitation perfectionnée de*

Digitized by Google

la nature. 295
Qu'une imitation ſuppoſe dans l'homme le pouvoir d'abſtraire d'un objet tout ce qu'il a de défectueux.
CH. XIX. *Du pouvoir d'abſtraire.* 299
Qu'il fournit aux artiſtes les moyens d'imiter la nature en l'embelliſſant.
CH. XX. *De l'impreſſion des arts d'agrément ſur l'opulent oiſif.* 305
Qu'ils ne peuvent l'arracher à ſon ennui.
Que les plus riches ſont en général les plus ennuyés; parce qu'ils ſont paſſifs dans preſque tous leurs plaiſirs.
CH. XXI. *De l'état actif & paſſif de l'homme.* 307
Que les plaiſirs où l'homme eſt paſſif ſont en général, & les plus courts, & les plus coûteux.
CH. XXII. *Que c'eſt aux riches que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin des richeſſes.* 310
Que preſque tous croupiſſent dans la pareſſe, faute d'avoir contracté de bonne heure l'habitude du travail.
CH. XXIII. *De la puiſſance de la pareſſe.* 314
Quelle eſt ſouvent dans l'homme le principe de ſes vices & e ſes malheurs.
CH. XXIV. *Qu'une fortune médiocre aſſure le bonheur du citoyen.* 316
Que cette vérité difficile n'eſt point impoſſible à perſuader aux hommes.
CH. XXV. *De l'aſſociation des idées de bonheur & de richeſſes dans notre mémoire.* 317

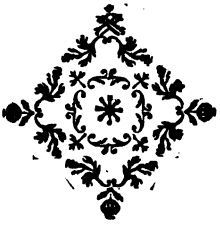
Digitized by Google

Que ces deux idées y peuvent être distinguées : que par ce moyen, on rendroit au bonheur une infinité d'hommes auxquels pour être heureux, il ne manque que de se croire tels.

Que les vérités ci-dessus établies, ne sont point de ces principes spéculatifs, inapplicables à la pratique.

CH. XXVI. *De l'utilité éloignée de mes principes.* 320

Que ces principes adoptés par un Prince éclairé & bienfaisant, pourroient devenir le germe d'une législation neuve, & plus conforme au bonheur de l'humanité.



Digitized by Google

SECTION IX.

De la possibilité d'indiquer un bon plan de législation. Des obstacles que l'ignorance met à sa publication. Du ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la morale & de la politique. De l'inconstance qu'elle suppose dans l'esprit humain : inconstance incompatible avec la durée des bonnes loix. Du danger imaginaire auquel, si l'on en croit l'ignorance, la révélation d'une idée neuve & sur-tout des vrais principes des loix, doit exposer les empires. De la trop funeste indifférence des hommes pour l'examen des vérités morales & politiques. Du nom de vraies ou de fausses donné aux mêmes opinions, selon l'intérêt momentané qu'on a de les croire telles ou telles. 330

CH. I. *De la difficulté de tracer un bon plan de législation.* 331

CH. II. *Des premieres questions à se faire, lorsqu'on veut donner de bonnes loix.* 335

Que les récompenses accordées aux talens & aux vertus, fût-ce un luxe de plaisir, ne corrompront jamais les mœurs.

CH. III.

Digitized by Google

CH. III. *Du luxe de plaisir.* 347

Que tout plaisir décerné par la reconnoissance publique, fait chérir la vertu, fait respecter les Loix, dont le renversement, comme quelques-uns le prétendent, n'est point l'effet de l'inconstance de l'esprit humain.

CH. IV. *Des vraies causes des changemens arrivés dans les loix des peuples.* 351

Que ces changements y sont toujours l'effet, & de l'imperfection de ces mêmes Loix, & de la négligence des administrateurs, qui ne savent ni contenir l'ambition des nations voisines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens, par la sagesse des réglements; qui d'ailleurs élevés dans des préjugés dangereux, favorisent l'ignorance des vérités, dont la révélation assureroit la félicité publique.

CH. V. *Que la révélation de la vérité n'est funeste qu'à celui qui la dit.* 362

CH. VI. *Que la connoissance de la vérité est toujours utile.* 366

CH. VII. *Que la révélation de la vérité ne troubla jamais les empires.* 369

La lenteur de ses progrès citée en preuve de cette assertion.

CH. VIII. *De la lenteur avec laquelle la vérité se propage.* 373

Qu'il n'est point de forme de gouvernement où sa connoissance puisse être dangereuse.

CH. IX. *Des gouvernements.* 378

CH. X. *Que dans aucune forme de gouverne-*

Digitized by Google

ment le bonheur du prince n'eſt attaché au malheur des peuples. 381

CH. XI. *Qu'on doit la vérité aux hommes.* 387

Que l'obligation de la dire, ſuppoſe le libre uſage des moyens de la découvrir & par conſéquent la liberté de la preſſe.

CH. XII. *De la liberté de la preſſe.* 389

Que privées de cette liberté, les nations croupiſſent dans l'ignorance.

CH. XIII. *Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.* 393

CH. XIV. *Que le bonheur de la génération future n'eſt jamais attaché au malheur de la génération préſente.* 398

Qu'une telle ſuppoſition eſt abſurde; que les gouvernements doivent d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'ils y ſont en général plus indifférents.

CH. XV. *Que les mêmes opinions paroiſſent vraies ou fauſſes, ſelon l'intérêt qu'on a de les croire telles ou telles.* 403

Que l'intérêt feroit nier au beſoin la vérité des démonſtrations géométriques.

CH. XVI. *Que l'intérêt fait eſtimer en ſoi juſqu'à la cruauté qu'on déteſte dans les autres.* 406

CH. XVII. *L'intérêt fait reſpecter le crime.* 408

CH. XVIII. *L'intérêt fait les Saints.* 410

CH. XIX. *L'intérêt perſuade aux grands qu'ils*

Digitized by Google

ſont d'une eſpece différente des autres hommes. 417

CH. XX. *L'intérêt fait honorer le vice dans un protecteur.* 420

CH. XXI. *L'intérêt du puiſſant commande plus impérieuſement que la vérité aux opinions générales.* 421

Que cet intérêt les forme, & peut tout.

CH. XXII. *Qu'un intérêt ſecret cacha toujours aux parlements la conformité de la morale & des jéſuites & du papiſme.* 424

CH. XXIII. *Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime*, ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît. 425

CH. XXIV. *Que l'intérêt dérobe à la connoiſſance du prêtre honnête homme, les maux produits par le papiſme.* 427

Que de toutes les religions, c'eſt la plus intolérante.

CH. XXV. *Que toute religion intolérante eſt eſſentiellement régicide.* 430

Que ſon intolérance ſuppoſe en elle le déſir de régner ſur les peuples & ſur les rois.

CH. XXVI. *Des moyens employés par l'égliſe pour s'aſſervir les nations.* 435

CH. XXVII. *Du temps où l'égliſe catholique laiſſe repoſer ſes prétentions.* 437

CH. XXVIII. *Du temps où cette égliſe fait revivre ſes prétentions.* 442

Digitized by Google

CH. XXIX. *Des prétentions de l'égliſe prouvées par le droit.* 443

CH. XXX. *Des prétentions de l'égliſe prouvées par le fait.* 446

CH. XXXI. *Des moyens d'enchaîner l'ambition eccléſiaſtique.* 453

Que le tolérantiſme ſeul peut la contenir ; que lui ſeul peut en éclairant les eſprits, aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples, dont le caractere eſt ſuſceptible de toutes les formes, que lui donnent les loix, le gouvernement, & ſur-tout l'éducation publique.

Digitized by Google

SECTION X.

De la puiſſance de l'inſtruction : des moyens de la perfectionner : des obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de cette ſcience. De la facilité avec laquelle, ces obſtacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

CH. I. *L'Éducation peut tout.* 481
CH. II. *De l'éducation des Princes.* 488
Qu'on n'en peut attendre des grands que d'un grand changement dans leur inſtruction.
CH. III. *Avantages de l'éducation publique ſur la domeſtique.* 491
CH. IV. *Idée générale ſur l'éducation phyſique.* 495
CH. V. *Dans quel moment & quelle poſition l'homme eſt ſuſceptible d'une éducation morale.* 498
CH. VI. *De l'éducation relative aux diverſes profeſſions.* 500
CH. VII. *De l'éducation morale de l'homme.* 505
Des obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cette partie de l'éducation.
CH. VIII. *Intérêt du Prêtre, premier obſtacle*

Digitized by Google

à la perfection de l'éducation morale de l'homme. 518

CH. IX. *Imperfection de la plupart des gouvernements, ſecond obſtacle à la perfection de l'éducation morale de l'homme.* 523

CH. X. *Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation, en ſuppoſe une dans les loix & la forme du gouvernement.* 529

CH. XI. *Que les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'inſtruction une fois levés, le problème de la meilleure éducation poſſible eſt réſolu.* 534

Digitized by Google

RÉCAPITULATION.

Des principales queſtions traitées dans cet Ouvrage.

Que mon objet dans les quatre Chapitres ſuivants eſt de prouver :

CH. I. *L'Analogie de mes opinions avec celles de Locke.* 565

De faire ſentir :

CH. II. *De l'importance & de l'étendue du principe de la ſenſibilité phyſique.* 569

De répondre :

CH. III. *Aux accuſations de matérialiſme & d'impiété.* 573

De l'abſurdité de ces accuſations :

CH. IV. *De l'impoſſibilité pour tout moraliſte éclairé d'échapper aux cenſures eccléſiaſtiques.* 580

Fin de la Table ſommaire du Tome ſecond.

Digitized by Google

1156940

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google